

La maison à vapeur: Voyage à travers l'Inde septentrionale

Verne

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHAPITRE I

Une tête mise à prix.

Une prime de deux mille livres est promise à quiconque livrera, mort ou vif, l'un des anciens chefs de la révolte des Cipayes, dont on a signalé la présence dans la présidence de Bombay, le nabab Dandou-Pant, plus connu sous le nom de...»

Telle est la notice que les habitants d'Aurungabad pouvaient lire dans la soirée du 6 mars 1867.

Le dernier nom,--un nom exécré, à jamais maudit des uns, secrètement admiré des autres,--manquait à celle de ces notices qui avait été récemment affichée sur la muraille d'un bungalow en ruines, au bord de la Doudhma.

Si ce nom manquait, c'est que l'angle inférieur de l'affiche où il était imprimé en grosses lettres venait d'être déchiré par la main d'un faquir, que personne n'avait pu apercevoir sur cette rive alors déserte. Avec ce nom avait également disparu le nom du gouverneur général de la présidence de Bombay, contresignant celui du vice-roi des Indes.

Quel avait donc été le mobile de ce faquir? En lacérant cette notice, espérait-il que le révolté de 1857 échapperait à la vindicte publique et aux conséquences de l'arrêt pris contre sa personne? Pouvait-il croire qu'une si terrible célébrité s'évanouirait avec les fragments de ce bout de papier réduit en poussière?

C'eût été folie.

En effet, d'autres affiches, répandues à profusion, s'étalaient sur les murs des maisons, des palais, des mosquées, des hôtels d'Aurungabad. De plus, un crieur parcourait les rues de la ville, lisant à haute voix l'arrêté du gouverneur. Les habitants des plus infimes bourgades de la province savaient déjà que toute une fortune était promise à quiconque livrerait ce Dandou-Pant. Son nom, inutilement anéanti, allait courir avant douze heures la présidence tout entière. Si les informations étaient exactes, si le nabab avait réellement cherché refuge en cette partie de l'Indoustan, nul doute qu'il ne tombât sous peu entre des mains fortement intéressées à en opérer la capture.

À quel sentiment avait donc obéi ce faquir, en lacérant une affiche, tirée déjà à plusieurs milliers d'exemplaires?

À un sentiment de colère, sans doute,--peut-être aussi à quelque pensée de dédain. Quoi qu'il en soit, après avoir haussé les épaules, il s'enfonça dans le quartier le plus populeux et le plus mal habité de la ville.

On appelle Dekkan cette large portion de la péninsule indienne comprise entre les Ghâtes occidentales et les Ghâtes de la mer du Bengale. C'est le nom communément donné à la partie méridionale de l'Inde, en deçà du Gange. Ce Dekkan, dont le nom sanscrit signifie «Sud», compte, dans les présidences de Bombay et de Madras, un certain nombre de provinces. L'une des principales est la province d'Aurungabad, dont la capitale fut même autrefois celle du Dekkan tout entier.

Au XVIIe siècle, le célèbre empereur mongol Aureng-Zeb transporta sa cour dans cette ville, qui était connue aux premiers temps de l'histoire de l'Indoustan sous le nom de Kirkhi. Elle

possédait alors cent mille habitants. Aujourd'hui, elle n'en a plus que cinquante mille, sous la domination des Anglais, qui l'administrent pour le compte du Nizam d'Haiderabad. Cependant, c'est une des cités les plus saines de la péninsule, épargnée jusqu'ici par le redoutable choléra asiatique, et que ne visitent même jamais les épidémies de fièvres, si redoutables dans l'Inde.

Aurungabad a conservé de magnifiques restes de son ancienne splendeur. Le palais du Grand Mogol, élevé sur la rive droite de la Doudhma, le mausolée de la sultane favorite de Shah Jahan, père d'Aureng-Zeb, la mosquée copiée sur l'élégant Tadje d'Agra, qui dresse ses quatre minarets autour d'une coupole gracieusement arrondie, d'autres monuments encore, artistement bâtis, richement ornés, attestent la puissance et la grandeur du plus illustre des conquérants de l'Indoustan, qui porta ce royaume, auquel il joignit le Caboul et l'Assam, à un incomparable degré de prospérité.

Bien que, depuis cette époque, la population d'Aurungabad eût été considérablement réduite, comme il a été dit, un homme pouvait facilement se cacher encore au milieu des types si variés qui la composent. Le faquir, vrai ou faux, mêlé à tout ce populaire, ne s'en distinguait en aucune façon. Ses semblables foisonnent dans l'Inde. Ils forment avec les «sayeds» une corporation de mendiants religieux, qui demandent l'aumône, à pied ou à cheval, et savent l'exiger, lorsqu'on ne la fait pas de bonne grâce. Ils ne dédaignent pas non plus le rôle de martyrs volontaires, et jouissent d'un grand crédit dans les basses classes du peuple indou.

Le faquir dont il s'agit était un homme de haute taille, ayant plus de cinq pieds neuf pouces anglais. S'il avait dépassé la qua-

rantaine, c'était d'un an ou deux, tout au plus. Sa figure rappelait le beau type maharatte, surtout par l'éclat de ses yeux noirs, toujours en éveil; mais on eût difficilement retrouvé les traits si fins de sa race sous les mille trous de petite vérole qui lui criblaient les joues. Cet homme, encore dans toute la force de l'âge, paraissait souple et robuste. Signe particulier, un doigt lui manquait à la main gauche. Avec sa chevelure teinte en rouge, il allait à demi nu, sans chaussures aux pieds, un turban sur la tête, à peine couvert d'une mauvaise chemise de laine rayée, serrée à sa ceinture. Sur sa poitrine apparaissaient en couleurs vives les emblèmes des deux principes conservateur et destructeur de la mythologie indoue, la tête de lion de la quatrième incarnation de Vishnou, les trois yeux et le trident symbolique du farouche Siva.

Cependant, une émotion réelle et bien compréhensible agitait les rues d'Aurungabad, plus particulièrement celles dans lesquelles se pressait la population cosmopolite des bas quartiers. Là, elle fourmillait hors des masures qui lui servent de demeures. Hommes, femmes, enfants, vieillards, Européens ou indigènes, soldats des régiments royaux ou des régiments natifs, mendiants de toutes sortes, paysans des environs, s'abordaient, causaient, gesticulaient, commentaient la notice, supputaient les chances de gagner l'énorme prime promise par le gouvernement. La surexcitation des esprits n'aurait pas été plus vive devant la roue d'une loterie dont le gros lot aurait valu deux mille livres. On peut même ajouter que, cette fois, il n'était personne qui ne pût prendre un bon billet: ce billet, c'était la tête de Dandou-Pant. Il est vrai qu'il fallait être assez chanceux pour rencontrer le nabab, et assez audacieux pour s'emparer de sa personne.

Le faquir,--évidemment le seul entre tous que ne surexcitât pas l'espoir de gagner la prime,--filait au milieu des groupes, s'arrêtant parfois, écoutant ce qui se disait, en homme qui pourrait peut-être en faire son profit. Mais s'il ne se mêlait point aux propos des uns et des autres, si sa bouche restait muette, ses yeux et ses oreilles ne chômaient pas.

«Deux mille livres pour découvrir le nabab! s'écriait celui-ci, en levant ses mains crochues vers le ciel.

--Non pour le découvrir, répondait celui-là, mais pour le prendre, ce qui est bien différent!

--En effet, ce n'est point un homme à se laisser capturer sans se défendre résolument!

--Mais ne disait-on pas dernièrement qu'il était mort de la fièvre dans les jungles du Népaul?

--Rien de tout cela n'est vrai! Le rusé Dandou-Pant a voulu se faire passer pour mort, afin de vivre avec plus de sécurité!

--Le bruit avait même couru qu'il avait été enterré au milieu de son campement sur la frontière!

--Fausses obsèques, pour donner le change!» Le faquir n'avait pas sourcillé en entendant affirmer ce dernier fait d'une façon qui n'admettait aucun doute. Cependant, son front se plissa involontairement, lorsqu'il entendit un Indou,--l'un des plus surexcités du groupe auquel il s'était mêlé,--donner les détails suivants, détails trop précis pour ne pas être véridiques: «Ce qui est certain, disait l'Indou, c'est qu'en 1859, le nabab s'était réfugié avec son frère Balao Rao et l'ex-rajah de Gonda, Debi-Bux-Singh, dans un camp, au pied d'une des montagnes du Népaul. Là, pressés de

trop près par les troupes anglaises, tous trois résolurent de franchir la frontière indo-chinoise. Or, avant de la passer, le nabab et ses deux compagnons, afin de mieux accréditer le bruit de leur mort, ont fait procéder à leurs propres funérailles; mais ce qu'on a enterré d'eux, c'est uniquement un doigt de leur main gauche, qu'ils se sont coupé au moment de la cérémonie.

--Et comment le savez-vous? demanda l'un des auditeurs à cet Indou, qui parlait avec tant d'assurance.

--J'étais présent aux funérailles, répondit l'Indou. Les soldats de Dandou-Pant m'avaient fait prisonnier, et ce n'est que six mois après que j'ai pu m'enfuir.»

Pendant que l'Indou parlait d'une manière si affirmative, le faquir ne le quittait pas du regard. Un éclair enflammait ses yeux. Il avait prudemment caché sa main mutilée sous le lambeau de laine qui lui couvrait la poitrine. Il écoutait sans mot dire, mais ses lèvres frémissaient en découvrant ses dents acérées.

«Ainsi, vous connaissez le nabab? demanda-t-on à l'ancien prisonnier de Dandou-Pant.

--Oui, répondit l'Indou.

--Et vous le reconnaîtriez sans hésiter, si le hasard vous mettait face à face avec lui?

--Aussi bien que je me reconnaîtrais moi-même!

--Alors, vous avez quelque chance de gagner la prime de deux mille livres! répliqua l'un des interlocuteurs, non sans un sentiment d'envie peu dissimulé.

--Peut-être... répondit l'Indou, s'il est vrai que le nabab ait eu l'imprudence de s'aventurer jusque dans la présidence de Bombay, ce qui me paraît bien invraisemblable!

--Et qu'y serait-il venu faire?

--Tenter, sans doute, de provoquer un nouveau soulèvement, dit un des hommes du groupe, sinon parmi les Cipayes, du moins parmi les populations des campagnes du centre.

--Puisque le gouvernement affirme que sa présence a été signalée dans la province, reprit un des interlocuteurs appartenant à la catégorie des gens qui pensent que l'autorité ne peut jamais se tromper, c'est que le gouvernement est bien renseigné à cet égard!

--Soit! répondit l'Indou. Brahma fasse que Dandou-Pant passe sur mon chemin, et ma fortune est faite!» Le faquir se recula de quelques pas, mais il ne perdit pas du regard l'ex-prisonnier du nabab.

Il faisait nuit noire alors, et cependant l'animation des rues d'Aurungabad ne diminuait pas. Les propos circulaient plus nombreux encore sur le compte du nabab. Ici, l'on disait qu'il avait été vu dans la ville même; là, qu'il était loin déjà. On affirmait aussi qu'une estafette, expédiée du nord de la province, venait d'apporter au gouverneur la nouvelle de l'arrestation de Dandou-Pant. À neuf heures du soir, les mieux renseignés soutenaient qu'il était enfermé déjà dans la prison de la ville, en compagnie des quelques Thugs qui y végétaient depuis plus de trente ans, et qu'il serait pendu le lendemain, au lever du jour, sans plus de formalités, ainsi que l'avait été Tantia-Topi, son célèbre compagnon de révolte, sur la place de Sipri. Mais, à dix heures, autre

nouvelle contradictoire. Le bruit se répandait que le prisonnier avait pu presque aussitôt s'évader, ce qui rendit quelque espoir à tous ceux qu'alléchait la prime de deux mille livres.

En réalité, tous ces on-dit si divers étaient faux. Les mieux renseignés n'en savaient pas plus que ceux qui l'étaient moins bien ou qui l'étaient mal. La tête du nabab valait toujours son prix. Elle était toujours à prendre.

Cependant, l'Indou, par ce fait qu'il connaissait personnellement Dandou-Pant, était plus à même qu'aucun autre de gagner la prime. Peu de gens, surtout dans la présidence de Bombay, avaient eu l'occasion de se rencontrer avec le farouche chef de la grande insurrection. Plus au nord, et plus au centre, dans le Sindhia, dans le Bundelkund, dans l'Oude, aux environ d'Agra, de Delhi, de Cawnpore, de Lucknow, sur le principal théâtre des atrocités commises par ses ordres, les populations entières se fussent levées contre lui et l'auraient livré à la justice anglaise. Les parents de ses victimes, époux, frères, enfants, femmes, pleuraient encore ceux que le nabab avait fait massacrer par centaines. Dix ans écoulés, cela n'avait pu suffire à éteindre les plus légitimes sentiments de vengeance et de haine. Aussi n'était-il pas possible que Dandou-Pant eût été assez imprudent pour se hasarder dans ces provinces où son nom était voué à l'exécration de tous. Si donc, ainsi qu'on le disait, il avait repassé la frontière indo-chinoise, si quelque motif inconnu, projets d'insurrection ou autres, l'avaient engagé à quitter l'introuvable asile dont le secret échappait encore à la police anglo-indienne, il n'y avait que les provinces du Dekkan qui pussent, avec le champ libre, lui assurer une sorte de sécurité.

On voit, cependant, que le gouverneur avait eu vent de son apparition dans la présidence, et qu'aussitôt sa tête venait d'être mise à prix.

Toutefois, il convient de faire observer qu'à Aurungabad, les gens des hautes classes, magistrats, officiers, fonctionnaires, doutaient un peu des informations recueillies par le gouverneur. Tant de fois déjà le bruit s'était répandu que l'insaisissable Dandou-Pant avait été vu et même pris! Tant de fausses nouvelles avaient circulé sur son compte, qu'une sorte de légende s'était faite sur le don d'ubiquité que possédait le nabab et sur son habileté à déjouer les plus habiles amonts de la police; mais, dans le populaire, on ne doutait pas.

Au nombre des moins incrédules figurait, naturellement, l'ancien prisonnier du nabab. Ce pauvre diable d'Indou, illusionné par l'appât de la prime, animé d'ailleurs par un besoin de revanche personnelle, ne songeait qu'à se mettre en campagne, et regardait presque son succès comme assuré. Son plan était très simple. Dès le lendemain, il se proposait de faire ses offres de service au gouverneur; puis, après avoir appris exactement ce que l'on savait de Dandou-Pant, c'est-à-dire sur quoi reposaient les informations rapportées dans la notice, il comptait se rendre au lieu même où le nabab aurait été signalé.

Vers onze heures du soir, après avoir entendu tant de propos divers, qui, tout en se brouillant dans son esprit, l'affermissaient dans son projet, l'Indou songea enfin à aller prendre quelque repos. Il n'avait pas d'autre demeure qu'une barque amarrée à l'une des rives de la Doudhma, et il se dirigea de ce côté, en rêvant, les yeux à demi fermés.

Sans qu'il s'en doutât, le faquir ne l'avait pas quitté; il s'était attaché à lui, faisant en sorte de ne pas attirer son attention, et ne le suivait que dans l'ombre.

Vers l'extrémité de ce populeux quartier d'Aurungabad, les rues étaient moins animées à cette heure. Sa principale artère aboutissait à quelques terrains vagues, dont la lisière formait l'une des rives de la Doudhma. C'était comme une sorte de désert, à la limite de la ville. Quelques attardés le franchissaient encore, non sans hâte, et rentraient dans les zones plus fréquentées. Le bruit des derniers pas se fit bientôt entendre; mais l'Indou ne s'aperçut pas qu'il était seul à longer le bord de la rivière.

Le faquir le suivait toujours et choisissait les parties obscures du terrain, soit à l'abri des arbres, soit en frôlant les sombres murailles d'habitations en ruines semées ça et là.

La précaution n'était pas inutile. La lune venait de se lever et jetait quelques vagues lueurs dans l'atmosphère. L'indou aurait donc pu voir qu'il était épié, et même serré de près. Quant à entendre les pas du faquir, c'eût été impossible. Celui-ci, pieds nus, glissait plutôt qu'il ne marchait. Aucun bruit ne décelait sa présence sur la rive de la Doudhma.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi. L'indou regagnait,-- machinalement, pour ainsi dire,--la misérable barque, dans laquelle il avait l'habitude de passer la nuit. La direction qu'il suivait ne pouvait s'expliquer autrement, Il allait en homme habitué à fréquenter chaque soir ce lieu désert; il était entièrement absorbé dans la pensée de cette démarche qu'il comptait faire le lendemain près du gouverneur. L'espoir de se venger du nabab, qui

n'avait pas été tendre pour ses prisonniers, joint à l'envie féroce de gagner la prime, en faisait à la fois un aveugle et un sourd.

Aussi n'avait-il aucune conscience du danger que ses imprudents propos lui faisaient courir.

Il ne vit pas le faquir se rapprocher peu à peu de lui.

Mais, soudain, un homme bondit sur lui comme un tigre, un éclair à la main. C'était un rayon de lune qui jouait sur la lame d'un poignard malais.

L'Indou, frappé à la poitrine, tomba lourdement sur le sol.

Cependant, bien que le coup eût été porté d'un bras sûr, le malheureux n'était pas mort. Quelques mots, à demi articulés, s'échappaient de ses lèvres avec un flot de sang.

Le meurtrier se courba sur le sol, saisit sa victime, la souleva, et, mettant son propre visage en pleine lueur lunaire:

«Me reconnais-tu? dit-il.

--Lui!» murmura l'Indou. Et le terrible nom du faquir allait être sa dernière parole, lorsqu'il expira dans un rapide étouffement. Un instant après, le corps de l'Indou disparaissait dans le courant de la Doudhma, qui ne devait jamais le rendre. Le faquir attendit que le clapotis des eaux se fût apaisé. Alors, revenant sur ses pas, il retraversa les terrains vagues, puis les quartiers où le vide commençait à se faire, et, d'un pas rapide, il se dirigea vers une des portes de la ville. Mais cette porte, au moment où il y arrivait, on venait de la fermer. Quelques soldats de l'armée royale occupaient le poste qui en défendait l'entrée. Le faquir ne pouvait plus quitter Aurungabad, ainsi qu'il en avait eu l'intention. «Il

faut pourtant que j'en sorte, et cette nuit même... ou je n'en sortirais plus!» murmura-t-il. Il rebroussa donc chemin, il suivit le chemin de ronde, à l'intérieur des murs, et, deux cents pas plus loin, il gravit le talus, de manière à atteindre la partie supérieure du rempart. La crête, extérieurement, dominait d'une cinquantaine de pieds le niveau du fossé, creusé entre l'escarpe et la contrescarpe. C'était un mur à pic, sans chaînes saillantes ni aspérités propres à fournir un point d'appui. Il semblait absolument impossible qu'un homme pût se laisser glisser à la surface de son revêtement. Une corde eût sans doute permis d'en tenter la descente, mais la ceinture qui ceignait les reins du faquir ne mesurait que quelques pieds à peine et ne pouvait lui permettre d'arriver au pied du talus. Le faquir s'arrêta un instant, jeta un regard autour de lui, et réfléchit à ce qu'il devait faire. À la crête du rempart s'arrondissaient quelques sombres dômes de verdure, formés par le feuillage des grands arbres qui entourent Aurungabad comme d'un cadre végétal. De ces dômes s'élançaient de longues branches flexibles et résistantes, qu'il était peut-être possible d'utiliser pour atteindre, non sans grands risques, le fond du fossé. Le faquir, dès que l'idée lui en fut venue, n'hésita pas. Il s'engagea sous un de ces dômes, et reparut bientôt, en dehors de la muraille, suspendu au tiers d'une longue branche qui pliait peu à peu sous son poids. Dès que la branche se fut assez courbée pour frôler l'ourlet supérieur du mur, le faquir se laissa glisser lentement, comme s'il eût tenu une corde à noeuds entre ses mains. Il put ainsi descendre jusqu'à mi-hauteur de l'escarpe; mais une trentaine de pieds le séparaient encore du sol qu'il lui fallait atteindre pour assurer sa fuite.

Il était donc là, ballant, à bout de bras, suspendu, cherchant du pied quelque entaille qui pût lui donner un point d'appui...

Soudain, plusieurs éclairs sillonnèrent l'obscurité. Des détonations éclatèrent. Le fugitif avait été aperçu par les soldats de garde. Ceux-ci avaient fait feu sur lui, mais sans le toucher. Toutefois, une balle frappa la branche qui le soutenait, à deux pouces au-dessus de sa tête, et l'entama.

Vingt secondes après, la branche se rompait, et le faquir tombait dans le fossé... Un autre s'y fût tué, il était sain et sauf.

Se relever, remonter le talus de la contrescarpe, au milieu d'une seconde grêle de balles qui ne l'atteignirent pas, disparaître dans la nuit, ce ne fut qu'un jeu pour le fugitif.

Deux milles plus loin, il longeait, sans être aperçu, le cantonnement des troupes anglaises, casernées en dehors d'Aurungabad.

À deux cents pas de là, il s'arrêtait, il se retournait, sa main mutilée se dressait vers la ville, et de sa bouche s'échappaient ces mots:

«Malheur à ceux qui tomberont encore au pouvoir de Dandou-Pant! Anglais, vous n'en avez pas fini avec Nana Sahib!»

Nana Sahib! Ce nom de guerre, le plus redouté de ceux auxquels la révolte de 1857 avait fait une renommée sanglante, le nabab venait encore une fois de le jeter comme un suprême défi aux conquérants de l'Inde.

CHAPITRE II

Le colonel Munro.

Eh bien, mon cher Maucler, me dit l'ingénieur Banks, vous ne nous parlez point de votre voyage! On dirait que vous n'avez pas encore quitté Paris! Comment trouvez-vous l'Inde?

--L'Inde! répondis-je, mais, pour en parler avec quelque justesse, il faudrait au moins l'avoir vue.

--Bon! reprit l'ingénieur, ne venez-vous pas de traverser la péninsule de Bombay à Calcutta, et à moins d'être aveuglé...

--Je ne suis pas aveugle, mon cher Banks, mais, pendant cette traversée, j'étais aveuglé...

--Aveuglé?...

--Oui! aveuglé par la fumée, par la vapeur, par la poussière, et, mieux encore, par la rapidité du transport. Je ne veux pas médire des chemins de fer, puisque votre métier est d'en construire, mon cher Banks, mais, se calfeutrer dans le compartiment d'un wagon, n'avoir pour champ de vision que la vitre des portières, courir jour et nuit avec une vitesse moyenne de dix milles à l'heure, tantôt sur des viaducs, en compagnie des aigles ou des gypaètes, tantôt sous des tunnels, en compagnie des mulots ou des rats, ne s'arrêter qu'aux gares, qui se ressemblent toutes, ne voir des villes que l'extérieur des murailles ou l'extrémité des minarets, passer dans cet incessant brouhaha des mugissements de la locomotive, des sifflets de la chaudière, du grincement des rails et du gémissement des freins, est-ce que c'est voyager, cela!

--Bien dit! s'écria le capitaine Hod. Répondez à cela, si vous le pouvez, Banks! Qu'en pensez-vous, mon colonel?» Le colonel, auquel venait de s'adresser le capitaine Hod, inclina légèrement la tête, et se contenta de dire:

«Je serais curieux de savoir ce que Banks va pouvoir répondre à M. Maucler, notre hôte.

--Cela ne m'embarrasse en aucune façon répondit l'ingénieur, et j'avoue que Maucler a raison en tous points.

--Alors, s'écria le capitaine Hod, s'il en est ainsi, pourquoi construisez-vous des chemins de fer?

--Pour vous permettre, capitaine, d'aller en soixante heures de Calcutta à Bombay, lorsque vous êtes pressé.

--Je ne suis jamais pressé!

--Eh bien, alors, prenez le GreatTrunk road, répondit l'ingénieur. Prenez-le, Hod, et allez à pied!

--C'est bien ce que je compte faire!

--Quand?

--Quand mon colonel consentira à me suivre ans une jolie promenade de huit ou neuf cents milles à travers la péninsule!»

Le colonel se contenta de sourire, et retomba dans une de ces longues rêveries dont ses meilleurs amis, entre autres l'ingénieur Banks et le capitaine Hod, avaient tant de peine à le tirer.

J'étais arrivé depuis un mois dans l'Inde, et, pour avoir pris le Great Indian Peninsular, qui relie Bombay à Calcutta par Allahabad, je ne connaissais absolument rien de la péninsule.

Mais mon intention était de parcourir d'abord sa partie septentrionale, au delà du Gange, d'en visiter les grandes villes, d'en étudier les principaux monuments, et de consacrer à cette exploration tout le temps qu'il faudrait pour qu'elle fût complète.

J'avais connu à Paris l'ingénieur Banks. Depuis quelques années, nous étions liés d'une amitié qu'une intimité plus profonde ne pouvait qu'accroître. Je lui avais promis de venir le voir à Calcutta, dès que l'achèvement de la portion du Scind Punjab and Delhi, dont il était chargé, le rendrait libre. Or, les travaux venaient d'être terminés. Banks avait droit à un repos de plusieurs mois, et j'étais venu lui demander de se reposer en se fatiguant à courir l'Inde. S'il avait accepté ma proposition avec enthousiasme, cela va sans dire! Aussi devions-nous partir dans quelques semaines, dès que la saison serait devenue favorable.

À mon arrivée à Calcutta, au mois de mars 1867, Banks m'avait fait faire connaissance avec l'un de ses braves camarades, le capitaine Hod; puis, il m'avait présenté à son ami, le colonel Munro, chez lequel nous venions de passer la soirée.

Le colonel, alors âgé de quarante-sept ans, habitait une maison un peu isolée, dans le quartier européen, et, par conséquent, en dehors du mouvement qui caractérise cette ville commerçante et cette ville noire dont se compose en réalité la capitale de l'Inde. Ce quartier a été appelé quelquefois la «Cité des palais», et, en effet, les palais n'y manquent point, si toutefois cette dénomination peut s'appliquer à des habitations qui n'ont d'un palais que les portiques, les colonnes et les terrasses. Calcutta est le rendez-vous de tous les ordres architectoniques que le goût anglais met généralement à contribution dans ses cités des deux mondes.

Pour ce qui est de la demeure du colonel, c'était le «bungalow» dans toute sa simplicité, une habitation élevée sur un soubassement en briques, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, que couvrait un toit se profilant en pyramide. Une vérandah ou varangue, supportée par de légères colonnettes, en faisait le tour.

Sur les côtés, cuisines, remises, communs, formaient deux ailes. Le tout était contenu dans un jardin planté de beaux arbres et entouré de murs peu élevés.

La maison du colonel était celle d'un homme qui jouit d'une grande aisance. Son domestique était nombreux, tel que le comporte le service des familles indo-anglaises dans la péninsule. Mobilier, matériel, dispositions intérieures et extérieures, tout était bien compris, sévèrement tenu. Mais on sentait que la main d'une femme avait manqué à ces divers arrangements.

Pour la direction de son personnel de serviteurs, pour la conduite générale de sa maison, le colonel s'en remettait entièrement à l'un de ses anciens compagnons d'armes, un Écossais, «un conductor» de l'armée royale, le sergent Mac Neil, avec lequel il avait fait toutes les campagnes de l'Inde, un de ces braves coeurs qui semblent battre dans la poitrine de ceux auxquels ils se sont dévoués.

Mac Neil était un homme âgé de quarante-cinq ans, vigoureux, grand, portant toute sa barbe, comme les Écossais des montagnes. Par son attitude, sa physionomie, aussi bien que par son costume traditionnel, il était resté un highlander d'âme et de corps, bien qu'il eût quitté le service militaire en même temps que le colonel Munro. Tous deux avaient pris leur retraite depuis 1860. Mais, au lieu de retourner dans les «glens» du pays, au milieu des vieux clans de leurs ancêtres, tous deux étaient restés dans l'Inde, et vivaient à Calcutta, dans une sorte de réserve et de solitude qui veulent être expliquées.

Lorsque Banks me présenta au colonel Munro, il ne me fit qu'une recommandation:

«Ne faites aucune allusion à la révolte des Cipayes, me dit-il, et, surtout, ne prononcez jamais le nom de Nana Sahib!»

Le colonel Edward Munro appartenait à une vieille famille d'Écosse, dont les ancêtres avaient marqué dans l'histoire du Royaume-Uni. Il comptait parmi ses ancêtres ce sir Hector Munro qui commandait l'armée du Bengale en 1760, et qui eut, précisément, à dompter un soulèvement que les Cipayes, un siècle plus tard, allaient reprendre pour leur compte. Le major Munro réprima la révolte avec une impitoyable énergie,--et n'hésita pas à faire attacher, le même jour, vingt-huit rebelles à la bouche des canons,--supplice épouvantable, souvent renouvelé pendant l'insurrection de 1857, et dont l'aïeul du colonel fut peut-être le terrible inventeur.

À l'époque où les Cipayes se révoltèrent, le colonel Munro commandait le 93e régiment d'infanterie écossais de l'armée royale. Il fit presque toute la campagne sous les ordres de sir James Outram, l'un des héros de cette guerre, celui qui mérita le nom du «Bayard de l'armée des Indes», ainsi que le proclama sir Charles Napier. Avec lui, le colonel Munro fut donc à Cawnpore; il fut de la seconde campagne de Colin Campbell, dans l'Inde; il fut du siège de Lucknow, et il ne quitta cet illustre soldat que lorsque Outram eut été nommé à Calcutta membre du conseil de l'Inde.

En 1858, le colonel sir Edward Munro était chevalier commandant de l'Étoile de l'Inde, «The Star of India (K. C. S. I.)». Il était fait baronnet, et sa femme eût porté le titre de lady Munro[1], si, le 27 juin 1857, l'infortunée n'eût péri dans l'effroyable massacre de Cawnpore, massacre accompli sous les yeux et par les ordres de Nana Sahib.

Lady Munro,--les amis du colonel ne l'appelaient jamais autrement,--était adorée de son mari. Elle avait à peine vingt-sept ans, lorsqu'elle disparut avec les deux cents victimes de cette abominable tuerie. Mistress Orr et miss Jackson, presque miraculeusement sauvées après la prise de Lucknow, avaient survécu à leur mari, à leur père. Lady Munro, elle, n'avait pu être rendue au colonel Munro. Ses restes, confondus avec ceux de tant de victimes dans le puits de Cawnpore, il avait été impossible de les retrouver et de leur donner une sépulture chrétienne.

Sir Edward Munro, désespéré, n'eut alors qu'une pensée, une seule, retrouver Nana Sahib, que le gouvernement anglais faisait rechercher de toutes parts, et assouvir, avec sa vengeance, une sorte de soif de justicier qui le dévorait. Pour être plus libre de ses actions, il prit sa retraite. Le sergent Mac Neil le suivit dans tous ses pas et démarches. Ces deux hommes, animés du même esprit, ne vivant que dans la même pensée, ne visant que le même but, se lancèrent sur toutes les pistes, relevèrent toutes les traces, mais ils ne furent pas plus heureux que la police anglo-indienne. Le Nana échappa à toutes leurs recherches. Après trois ans d'infructueux efforts, le colonel et le sergent durent suspendre provisoirement leurs investigations. D'ailleurs, à cette époque, le bruit de la mort de Nana Sahib avait couru l'Inde, et avec un tel degré de véracité, cette fois, qu'il n'y avait pas lieu de la mettre en doute.

Sir Edward Munro et Mac Neil revinrent alors à Calcutta, où ils s'installèrent dans ce bungalow isolé. Là, ne lisant ni livres ni journaux, qui auraient pu lui rappeler la sanglante époque de l'insurrection, ne quittant jamais sa demeure, le colonel vécut en homme dont la vie est sans but. Cependant, la pensée de sa

femme ne le quittait pas. Il semblait que le temps n'eût aucune prise sur lui et ne pût adoucir ses regrets.

Il faut ajouter que la nouvelle de la réapparition du Nana dans la présidence de Bombay,--nouvelle qui circulait depuis quelques jours,--semblait avoir échappé à la connaissance du colonel. Et cela était heureux, car il eût immédiatement quitté le bungalow.

Voilà ce que m'avait appris Banks, avant de me présenter dans cette habitation, dont toute joie était à jamais bannie. Voilà pourquoi devait être évitée toute allusion à la révolte des Cipayes et au plus cruel de ses chefs, Nana Sahib.

Deux amis seulement,--deux amis à toute épreuve,-- fréquentaient assidûment la maison du colonel. C'étaient l'ingénieur Banks et le capitaine Hod.

Banks, je l'ai dit, venait de terminer les travaux dont il avait été chargé pour l'établissement du chemin de fer Great Indian Peninsular. C'était un homme de quarante-cinq ans, dans toute la force de l'âge. Il devait prendre une part active à la construction du Madras railway, destiné à relier le golfe Arabique à la baie de Benguela; mais il n'était pas probable que les travaux pussent commencer avant un an. Il se reposait donc à Calcutta, tout en s'occupant de projets divers de mécanique, car c'était un esprit actif et fécond, incessamment en quête de quelque invention nouvelle. En dehors de ses occupations, il consacrait tout son temps au colonel, auquel le liait une amitié de vingt ans. Aussi, presque toutes ses soirées se passaient-elles sous la vérandah du bungalow, dans la compagnie de sir Edward Munro et du capitaine Hod, qui venait d'obtenir un congé de dix mois.

Hod appartenait au 1er escadron de carabiniers de l'armée royale, et avait fait toute la campagne de 1857-1858, d'abord avec sir Colin Campbell dans l'Oude et le Rohilkhande, puis avec sir H. Rose dans l'Inde centrale,--campagne qui se termina par la prise de Gwalior.

Le capitaine Hod, élevé à cette rude école de l'Inde, un des membres distingués du Club de Madras, rouge-blond de cheveux et de barbe, n'avait pas plus de trente ans. Bien qu'il fût de l'année royale, on l'eût pris pour un officier de l'armée native, tant il s'était «indianisé» pendant son séjour dans la péninsule. Il n'aurait pas été plus Indou s'il y fût né. C'est que l'Inde lui semblait être le pays par excellence, la terre promise, la seule contrée où un homme pût et dût vivre. Là, en effet, il trouvait à satisfaire tous ses goûts. Soldat de tempérament, les occasions de se battre se renouvelaient sans cesse. Chasseur émérite, n'était-il pas au pays où la nature semble avoir réuni tous les fauves de la création, et tout le gibier de poil et de plume des deux mondes? Ascensionniste déterminé, n'avait-il pas sous la main cette imposante chaîne du Thibet qui compte les plus hauts sommets du globe? Voyageur intrépide, qui l'empêchait de poser le pied là où personne ne l'avait mis encore, dans ces inaccessibles régions de la frontière himalayenne? Turfiste enragé, lui manquaient-ils, ces champs de course de l'Inde, qui valaient à ses yeux ceux de la Marche ou d'Epsom? À ce propos, même, Banks et lui étaient en parfait désaccord. L'ingénieur, en sa qualité de «mécanicien» pur sang, ne s'intéressait que très médiocrement aux prouesses hippiques des _Gladiator_ et des _Fille-de-l'air_.

Un jour, même, le capitaine Hod le pressant à cet égard, Banks lui répondit que, dans son opinion, les courses ne seraient

vraiment intéressantes qu'à une condition.

«Et laquelle? demanda Hod.

--C'est qu'il serait bien entendu, répondit sérieusement Banks, que le dernier arrivé des jockeys serait fusillé au poteau de départ, séance tenante.

--C'est une idée!...» répliqua simplement le capitaine Hod. Et il eût été homme, sans doute, à courir cette chance en personne! Tels étaient les deux commensaux assidus du bungalow de sir Edward Munro. Le colonel aimait à les entendre discuter sur toutes choses, et leurs éternelles discussions amenaient quelquefois une sorte de sourire sur ses lèvres.

Un désir commun à ces deux braves compagnons, c'était d'entraîner le colonel dans quelque voyage qui pût le distraire. Plusieurs fois, ils lui avaient proposé de partir pour le nord de la péninsule, d'aller passer quelques mois aux environs de ces «sanitarium» où la riche société anglo-indienne se réfugie volontiers pendant la saison des grandes chaleurs. Le colonel s'y était toujours refusé.

En ce qui concernait le voyage que Banks et moi nous comptions entreprendre, nous l'avions déjà pressenti à ce sujet. Ce soir même, la question fut de nouveau remise sur le tapis. On a vu que le capitaine Hod ne parlait rien de moins que de faire à pied une grande excursion dans le nord de l'Inde. Si Banks n'aimait pas les chevaux, Hod n'aimait pas le chemin de fer. Ils étaient à deux de jeu.

Le moyen terme eût été sans doute de voyager, soit en voiture, soit en palanquin, à sa guise, à ses heures,--ce qui est assez facile

sur les grandes routes bien tracées et bien entretenues de l'Indoustan.

«Ne me parlez pas de vos voitures à boeufs, de vos zébus à bosses! s'écria Banks. Sans nous, vous en seriez encore à ces véhicules primitifs, dont on ne voulait déjà plus, il y a cinq cents ans, en Europe!

--Eh! Banks, riposta le capitaine Hod, cela vaut bien vos wagons capitonnés et vos Crampton! De grands boeufs blancs qui soutiennent parfaitement le galop, et qu'on change aux relais de poste de deux en deux lieues...

--Et qui traînent des espèces de tartanes à quatre roues où l'on est plus rudement secoué que ne le sont les pêcheurs dans leurs barques sur une mer démontée!

--Passe pour les tartanes, Banks, répondit le capitaine Hod. Mais n'avons-nous pas des voitures à deux, à trois, à quatre chevaux, qui peuvent rivaliser de vitesse avec vos «convois», bien dignes de porter ce nom funèbre! J'aimerais encore mieux le simple palanquin...

--Vos palanquins, capitaine Hod, de véritables bières, longues de six pieds, larges de quatre, où l'on est allongé comme un cadavre!

--Soit, Banks, mais pas de cahots, pas de secousses; on peut lire, on peut écrire, et l'on peut dormir à l'aise, sans être réveillé à chaque station! Avec un palanquin à quatre ou six Gamals[2] bengalis, on fait encore quatre milles et demi[3] à l'heure, et, comme dans vos express impitoyables, on ne risque pas au moins d'arriver avant même d'être parti... quand on arrive!

--Le mieux, dis-je alors, serait sans doute de pouvoir emporter sa maison avec soi!

--Colimaçon! s'écria Banks.

--Mon ami, répondis-je, un colimaçon qui pourrait quitter sa coquille et y rentrer à volonté, ne serait peut-être pas tant à plaindre! Voyager dans sa maison, une maison roulante, ce sera probablement le dernier mot du progrès en matière de voyage!

--Peut-être, dit alors le colonel Munro; se déplacer tout en restant au milieu de son «home», emporter son chez-soi et tous les souvenirs qui le composent, varier successivement son horizon, modifier ses points de vue, son atmosphère, son climat, sans rien changer à sa vie... oui... peut-être!

--Plus de ces bungalows destinés aux voyageurs! répondit le capitaine Hod, où le confort laisse toujours à désirer, et dans lesquels on ne peut séjourner sans un permis de l'administration locale!

--Plus d'auberges détestables, dans lesquelles, moralement et physiquement, on est écorché de toutes les manières! fis-je observer, non sans quelque raison.

--La voiture de saltimbanques! s'écria le capitaine Hod, mais la voiture modernisée. Quel rêve! S'arrêter quand on veut, partir quand cela plaît, marcher au pas si l'on aime à flâner, filer au galop pour peu qu'on y tienne emporter non seulement sa chambre à coucher, mais son salon, sa salle à manger, son fumoir, et surtout sa cuisine et son cuisinier, voilà le progrès, ami Banks! Cela est cent fois supérieur aux chemins de fer! Osez me démentir, ingénieur que vous êtes, osez-le!

--Eh! eh! ami Hod, répondit Banks, je serais absolument de votre avis, si...

--Si?... fit le capitaine en hochant la tête.

--Si, dans voire essor vers le progrès, vous ne vous étiez pas brusquement arrêté en route.

--Il y a donc mieux à faire encore?

--Jugez-en. Vous trouvez la maison roulante très supérieure au wagon, même au wagon-salon, même au sleeping-car des railways. Vous avez raison, mon capitaine, si l'on a du temps à perdre, si l'on voyage pour son agrément et non pour ses affaires. Je crois que nous sommes tous d'accord à ce sujet?

--Tous!» répondis-je. Le colonel Munro abaissa la tête en signe d'acquiescement. «C'est entendu, répondit Banks. Bien. Je poursuis. Vous vous êtes adressé à un carrossier doublé d'un architecte, et il vous a construit votre maison roulante. La voilà, bien établie, bien comprise, répondant aux exigences d'un ami du confort. Elle n'est point trop haute, ce qui lui évitera des culbutes; elle n'est pas trop large, de manière à passer par tous les chemins; elle est ingénieusement suspendue, afin que la route lui soit facile et douce.

Parfait, parfait! Elle a été fabriquée pour notre ami le colonel, je suppose. Il nous y a offert l'hospitalité. Nous allons, si vous le voulez, visiter les contrées septentrionales de l'Inde, en colimaçons, mais en colimaçons que leur queue ne rive pas inséparablement à leurs coquilles. Tout est prêt. On n'a rien oublié... pas même le cuisinier et la cuisine, si chers au coeur du capitaine. Le

jour du départ est venu, on va partir! All right!... Et qui la traînera, votre maison roulante, mon excellent ami?

--Qui? s'écria le capitaine Hod, mais des mules, des ânes, des chevaux, des boeufs!...

--Par douzaines? dit Banks.

--Des éléphants! riposta le capitaine Hod, des éléphants! Voilà qui serait superbe et majestueux! Une maison traînée par un attelage d'éléphants, bien dressés, de fière allure, détalant, galopant comme les plus beaux carrossiers du monde!

--Ce serait magnifique, mon capitaine!

--Un train de rajah en campagne, mon ingénieur!

--Oui! mais...

--Mais... quoi? Il y a encore un mais! s'écria le capitaine Hod.

--Un gros mais!

--Ah! ces ingénieurs! ils ne sont bons qu'à voir des difficultés en toutes choses!...

--Et à les surmonter, quand elles ne sont pas insurmontables, répondit Banks.

--Eh bien, surmontez!

--Je surmonte, et voici comment. Mon cher Munro, tous ces moteurs, dont le capitaine a parlé, cela marche, cela traîne, cela tire, mais cela se fatigue aussi. Cela est rétif, cela s'entête, et surtout cela mange. Or, pour peu que les pâturages viennent à manquer, comme on ne peut pas remorquer cinq cents acres de prai-

ries à sa suite, l'attelage s'arrête, s'épuise, tombe, meurt de faim, la maison roulante ne roule plus, et elle reste aussi immobile que le bungalow où nous discutons on ce moment. Il s'ensuit donc que ladite maison ne sera pratique que le jour où ce sera une maison à vapeur.

--Qui courra sur des rails! s'écria le capitaine, en haussant les épaules.

--Non, sur des routes, répondit l'ingénieur, et traînée par quelque locomotive routière perfectionnée.

--Bravo! s'écria le capitaine, bravo! Du moment que votre maison ne roulera plus sur un railway et pourra se diriger à sa fantaisie, sans suivre votre impérieuse ligne de fer, j'en suis.

--Mais, fis-je observer à Banks, si mules, ânes, chevaux, boeufs, éléphants, mangent, une machine mange aussi, et, faute de combustible, elle s'arrêtera en route.

--Un cheval-vapeur, répondit Banks, égale en force trois à quatre chevaux-nature, et cette puissance peut être accrue encore. Un cheval-vapeur n'est sujet ni à la fatigue ni à la maladie. Par tous les temps, sous toutes les latitudes, sous le soleil, sous la pluie, sous la neige, il va toujours sans jamais s'épuiser. Il n'a même pas à redouter les attaques des fauves, ni la morsure des serpents, ni la piqûre des taons et autres redoutables insectes. Il n'a besoin ni de l'aiguillon du bouvier, ni du fouet des conducteurs. Se reposer, inutile, il se passe de sommeil. Le cheval-vapeur, sorti de la main de l'homme, est, étant donné son but, et qu'on n'attend pas de lui qu'il puisse un jour être mis à la broche, supérieur à tous les animaux de trait que la Providence a mis à la disposition de l'humanité. Un peu d'huile ou de graisse, un peu

de charbon ou de bois, c'est tout ce qu'il consomme. Or, vous le savez, mes amis, ce ne sont pas les forêts qui manquent dans la péninsule indienne, et le bois y appartient à tout le monde!

--Bien dit! s'écria le capitaine Hod. Hurrah pour le cheval-vapeur! Je vois déjà la maison roulante de l'ingénieur Banks, traînée sur les grandes routes de l'Inde, pénétrant à travers les jungles, s'enfonçant sous les forêts, s'aventurant jusque dans les repaires des lions, des tigres, des ours, des panthères, des guépards, et nous, à l'abri de ses murs, nous payant des hécatombes de fauves à dépiter tous les Nemrod, les Anderson, les Gérard, les Pertuiset, les Chassaing du monde! Ah! Banks, l'eau m'en vient à la bouche, et vous me faites bien regretter de ne pas avoir à naître dans quelque cinquante ans d'ici!

--Et pourquoi, mon capitaine?

--Parce que, dans cinquante ans, votre rêve sera réalisé, et que la voiture à vapeur se fera.

--Elle est faite, répondit simplement l'ingénieur.

--Faite! et faite par vous, peut-être?...

--Par moi, et je ne craindrais, à vrai dire, qu'une chose pour elle, c'est qu'elle ne dépassât votre rêve...

--En route, Banks, en route!» s'écria le capitaine Hod, qui se leva comme sous le coup d'une décharge électrique. Il était prêt à partir. L'ingénieur le calma d'un geste; puis, d'une voix plus grave, s'adressant à sir Edward Munro:

«Edward, lui dit-il, si je mets une maison roulante à ta disposition, si, d'ici un mois, lorsque la saison sera convenable, je viens

te dire: Voilà ta chambre qui se déplacera et ira où tu voudras aller, voilà tes amis, Maucler, le capitaine Hod et moi, qui ne demandons qu'à t'accompagner dans une excursion au nord de l'Inde, me répondras-tu: Partons, Banks, partons, et que le Dieu des voyageurs nous protège!

--Oui, mes amis, répondit le colonel Munro, après avoir réfléchi un instant. Banks, je mets à ta disposition tout l'argent nécessaire. Tiens ta promesse! Amène-nous cette idéale maison à vapeur qui dépasserait les rêves de Hod, et nous traverserons l'Inde entière!

--Hurrah! Hurrah! Hurrah! s'écria le capitaine Hod, et malheur aux fauves des frontières du Népaul!» En ce moment, le sergent Mac Neil, attiré par les hurrahs du capitaine, parut sur la porte de l'habitation.

«Mac Neil, lui dit le colonel Munro, nous partons dans un mois pour le nord de l'Inde. Tu seras du voyage?

--Nécessairement, mon colonel, puisque vous en êtes!» répondit le sergent Mac Neil.

CHAPITRE III

La révolte des Cipayes.

Quelques mots feront sommairement connaître ce qu'était l'Inde à l'époque à laquelle ce récit se rattache, et plus particulièrement ce que fut cette formidable insurrection des Cipayes, dont il importe de reprendre ici les principaux faits.

Ce fut en 1600, sous le règne d'Élisabeth, en pleine race solaire, dans cette Terre Sainte de l'Aryavarta, au milieu d'une population de deux cents millions d'habitants, dont cent douze millions appartenaient à la religion indoue, que se fonda la très honorable Compagnie des Indes, connue sous le sobriquet bien anglais de «Old John Company».

C'était, au début, une simple «association de marchands, faisant le trafic avec les Indes orientales», à la tête de laquelle fut placé le duc de Cumberland.

Vers cette époque, déjà, la puissance portugaise, après avoir été grande aux Indes, commençait à s'effacer. Aussi, les Anglais, mettant cette situation à profit, tentèrent-ils un premier essai d'administration politique et militaire dans cette présidence du Bengale, dont la capitale, Calcutta, allait devenir le centre du nouveau gouvernement. Tout d'abord, le 39e régiment de l'armée royale, expédié d'Angleterre, vint occuper la province. De là cette devise, qu'il porte encore sur son drapeau: _Primus in Indiis_.

Cependant, une compagnie française s'était fondée à peu près vers le même temps, sous le patronage de Colbert. Elle avait le même but que celui dont la Compagnie des marchands de Londres avait fait son objectif. De cette rivalité devaient naître des conflits d'intérêts. Il s'ensuivit de longues luttes avec succès et revers, qui illustrèrent les Dupleix, les Labourdonnais, les Lally-Tollendal.

Finalement, les Français, écrasés par le nombre, durent abandonner le Carnatique, cette portion de la péninsule, qui comprend une partie de sa lisière orientale.

Lord Clive, libre de concurrents, ne craignant plus rien ni du Portugal ni de la France, entreprit alors d'assurer la conquête du Bengale, dont lord Hastings fut nommé le gouverneur général. Des réformes furent poursuivies par une administration habile et persévérante. Mais, de ce jour, la Compagnie des Indes, si puissante, si absorbante même, fut touchée directement dans ses intérêts les plus vifs. Quelques années plus tard, en 1784, Pitt apporta encore des modifications à sa charte primitive. Son sceptre dut passer entre les mains des conseillers de la Couronne. Résultat de ce nouvel ordre de choses: en 1813, la Compagnie allait perdre le monopole du commerce des Indes, et, en 1833, le monopole du commerce de la Chine.

Toutefois, si l'Angleterre n'avait plus à lutter contre les associations étrangères dans la péninsule, elle eut à soutenir des guerres difficiles, soit avec les anciens possesseurs du sol, soit avec les derniers conquérants asiatiques de ce riche domaine.

Sous lord Cornwallis, en 1784, ce fut la lutte avec Tippo Sahib, tué le 4 mai 1799, dans le dernier assaut donné par le général Harris à Séringapatam. Ce fut la guerre avec les Maharattes, ce peuple de haute race, très puissant pendant le XVIIIe siècle, et la guerre avec les Pindarris, qui résistèrent si courageusement. Ce fut encore la guerre contre les Gourgkhas du Népaul, ces hardis montagnards, qui, dans la périlleuse épreuve de 1857, devaient rester les fidèles alliés des Anglais. Enfin, ce fut la guerre contre les Birmans, de 1823 à 1824.

En 1828, les Anglais étaient maîtres,--directement ou indirectement,--d'une grande partie du territoire. Avec lord William Bentinck commença une nouvelle phase administrative.

Depuis la régularisation des forces militaires dans l'Inde, l'armée avait toujours compté deux contingents très distincts, le contingent européen et le contingent natif ou indigène. Le premier formait l'armée royale, composée de régiments de cavalerie, de bataillons d'infanterie, et de bataillons d'infanterie européenne au service de la Compagnie des Indes; le second formait l'armée native, comprenant des bataillons d'infanterie et des bataillons de cavalerie réguliers, mais indigènes, commandés par des officiers anglais. À cela, il fallait ajouter une artillerie, dont le personnel, appartenant à la Compagnie, était européen, à l'exception de quelques batteries.

Quel était l'effectif de ces régiments ou bataillons, qui sont indifféremment nommés de cette façon dans l'armée royale? Pour l'infanterie, onze cents hommes par bataillon dans l'armée du Bengale, et huit à neuf cents dans les armées de Bombay et de Madras; pour la cavalerie, six cents sabres dans chaque régiment des deux armées.

En somme, en 1857, ainsi que l'établit avec une extrême précision M. de Valbezen dans ses _Nouvelles Études sur les Anglais et l'Inde_, ouvrage très remarqué, on pouvait «évaluer à deux cent mille hommes de troupes natives, et à quarante-cinq mille hommes de troupes européennes, le total des forces des trois présidences.»

Or, les Cipayes, tout en formant un corps régulier que commandaient des officiers anglais, n'étaient pas sans quelque velléité de secouer ce dur joug de la discipline européenne, que leur imposaient les conquérants. Déjà, en 1806, peut-être même sous l'inspiration du fils de Tippo Sahib, la garnison de l'armée native de Madras, cantonnée à Vellore, avait massacré les grand'gardes

du 69e régiment de l'armée royale, incendié les casernes, égorgé les officiers et leurs familles, fusillé les soldats malades jusque dans l'hôpital. Quelle avait été la cause de cette rébellion,--la cause apparente, au moins? Une prétendue question de moustaches, de coiffure et de boucles d'oreilles. Au fond, il y avait la haine des envahis contre les envahisseurs.

Ce premier soulèvement fut promptement étouffé par les forces royales cantonnées à Ascot.

Une raison de ce genre,--un prétexte aussi,--devait également provoquer à son début le premier mouvement insurrectionnel de 1857,--mouvement bien autrement redoutable, qui eût peut-être anéanti la puissance anglaise dans l'Inde, si les troupes natives des présidences de Madras et de Bombay y eussent pris part.

Avant tout, cependant, il convient de bien établir que cette révolte ne fut pas nationale. Les Indous des campagnes et des villes, cela est certain, s'en désintéressèrent absolument. En outre, elle fut limitée aux États semi-indépendants de l'Inde centrale, aux provinces du nord-ouest et au royaume d'Oude. Le Pendjab demeura fidèle aux Anglais, avec son régiment de trois escadrons du Caucase indien. Restèrent fidèles aussi les Sikhs, ces ouvriers de caste inférieure, qui se distinguèrent particulièrement au siège de Delhi; fidèles, ces Gourgkhas, amenés au siège de Lucknow, au nombre de douze mille, par le rajah du Népaul; fidèles enfin les Maharajahs de Gwalior et de Pattyalah, le rajah de Rampore, la Rani de Bhopal, fidèles aux lois de l'honneur militaire, et, pour employer l'expression usitée par les natifs de l'Inde, «fidèles au sel».

Au début de l'insurrection, lord Canning était à la tête de l'administration en qualité de gouverneur général. Peut-être cet homme d'État s'illusionna-t-il sur la portée du mouvement. Depuis quelques années déjà, l'étoile du Royaume-Uni avait visiblement pâli au ciel indou. En 1842, la retraite de Caboul venait diminuer le prestige des conquérants européens. L'attitude de l'armée anglaise pendant la guerre de Crimée n'avait pas été non plus, dans quelques circonstances, à la hauteur de sa réputation militaire. Aussi arriva-t-il un moment où les Cipayes, très au courant de ce qui se passait sur les bords de la mer Noire, songèrent qu'une révolte des troupes natives réussirait peut-être. Il ne fallait qu'une étincelle, d'ailleurs, pour enflammer des esprits bien préparés, que les bardes, les brahmanes, les «moulvis», excitaient par leurs prédications et leurs chants.

Cette occasion se présenta dans l'année 1857, pendant laquelle le contingent de l'armée royale avait dû être quelque peu réduit sous la nécessité des complications extérieures.

Au commencement de cette année, Nana Sahib, autrement dit le nabab Dandou-Pant, qui résidait près de Cawnpore, s'était rendu à Delhi, puis à Lucknow, dans le but, sans doute, de provoquer le soulèvement préparé de longue main.

En effet, peu de temps après le départ du Nana se déclarait le mouvement insurrectionnel.

Le gouvernement anglais venait d'introduire dans l'armée native l'usage de la carabine Enfield, qui nécessite l'emploi de cartouches graissées. Un jour, le bruit se répandit que cette graisse était, soit de la graisse de vache, soit de la graisse de porc, suivant

que les cartouches étaient destinées aux soldats indous ou musulmans de l'armée indigène.

Or, dans un pays où les populations renoncent à se servir même de savon, parce que la graisse d'un animal sacré ou vil peut entrer dans sa composition, l'emploi de cartouches enduites de cette substance,--cartouches qu'il fallait déchirer avec les lèvres,-- devait être difficilement accepté. Le gouvernement céda en partie devant les réclamations qui lui furent faites; mais il eut beau modifier la manoeuvre de la carabine, assurer que les graisses en question ne servaient pas à la confection des cartouches, il ne rassura et ne persuada personne dans l'armée des Cipayes.

Le 24 février, à Berampore, le 34e régiment refuse les cartouches. Au milieu du mois de mars, un adjudant est massacré, et le régiment licencié, après le supplice des assassins, va porter dans les provinces voisines de plus actifs ferments de révolte.

Le 10 mai, à Mirat, un peu au nord de Delhi, les 3e, 11e et 20e régiments se révoltent, tuent leurs colonels et plusieurs officiers d'état-major, livrent la ville au pillage, puis se replient sur Delhi. Là, le rajah, un descendant de Timour, se joint à eux. L'arsenal tombe en leur pouvoir, et les officiers du 54e régiment sont égorgés.

Le 11 mai, à Delhi, le major Fraser et ses officiers sont impitoyablement massacrés par les révoltés de Mirat jusque dans le palais du commandant européen, et, le 16 mai, quarante-neuf prisonniers, hommes, femmes, enfants, tombent sous la hache des assassins.

Le 20 mai, le 26e régiment, cantonné près de Lahore, tue le commandant du port et le sergent-major européen.

Le branle était donné à ces épouvantables boucheries.

Le 28 mai, à Nourabad, nouvelles victimes parmi les officiers anglo-indiens.

Le 30 mai, dans les cantonnements de Lucknow, massacre du brigadier commandant, de son aide de camp et de plusieurs autres officiers.

Le 31 mai, à Bareilli, dans le Rohilkhande, meurtre de quelques officiers surpris, qui ne peuvent même se défendre.

À la même date, à Schajahanpore, assassinat du collecteur et d'un certain nombre d'officiers par les Cipayes du 38e régiment, et le lendemain, au delà de Barwar, égorgement des officiers, femmes et enfants, qui s'étaient mis en route pour gagner la station de Sivapore, à un mille d'Aurungabad.

Dans les premiers jours de juin, à Bhopal, massacre d'une partie de la population européenne, et à Jansi, sous l'inspiration de la terrible Rani dépossédée, tuerie, avec des raffinements de cruauté sans exemple, des femmes et enfants réfugiés dans le fort.

Le 6 juin, à Allahabad, huit jeunes enseignes tombent sous les coups des Cipayes.

Le 14 juin, à Gwalior, révolte de deux régiments natifs et assassinat des officiers.

Le 27 juin, à Cawnpore, première hécatombe de victimes de tout âge et de tout sexe, fusillées ou noyées,--prélude de l'épou-

vantable drame qui allait s'accomplir quelques semaines plus tard.

À Holkar, le 1er juillet, massacre de trente-quatre Européens, officiers, femmes, enfants, pillage, incendie, et à Ugow, le même jour, assassinat du colonel et de l'adjudant du 23e régiment de l'armée royale.

Le 15 juillet, second massacre à Cawnpore. Ce jour-là, plusieurs centaines d'enfants et de femmes,--et parmi celles-ci lady Munro,--sont égorgées avec une cruauté sans égale par les ordres du Nana lui-même, qui appela à son aide les bouchers musulmans des abattoirs. Horrible tuerie, après laquelle les corps furent précipités dans un puits, resté légendaire.

Le 26 septembre, sur une place de Lucknow, maintenant appelée le «square des litières», nombreux blessés écharpés à coups de sabre et jetés encore vivants dans les flammes.

Et, enfin, tant d'autres massacres isolés, dans les villes et les campagnes, qui donnèrent à ce soulèvement un horrible caractère d'atrocité!

À ces égorgements, d'ailleurs, les généraux anglais répondirent aussitôt par des représailles,--nécessaires sans doute, puisqu'elles finirent par inspirer la terreur du nom anglais parmi les insurgés,--mais qui furent véritablement épouvantables.

Au début de l'insurrection, à Lahore, le grand-juge Montgomery et le brigadier Corbett avaient pu désarmer, sans répandre de sang, sous la bouche de douze pièces de canon, mèche allumée, les 8e, 16e 26e et 49e régiments de l'armée native. À Moultan, les 62e et 29e régiments indigènes avaient aussi dû rendre

leurs armes, sans pouvoir tenter une résistance sérieuse. De même à Peschawar, les 24e, 27e et 51e régiments furent désarmés par le brigadier S. Colton et le colonel Nicholson, au moment où la révolte allait éclater. Mais des officiers du 51e régiment ayant fui dans la montagne, leurs têtes furent mises à prix, et toutes furent bientôt rapportées par les montagnards.

C'était le commencement des représailles.

Une colonne, commandée par le colonel Nicholson, fut lancée alors sur un régiment natif, qui marchait vers Delhi. Les révoltés ne tardèrent pas à être atteints, battus, dispersés, et cent vingt prisonniers rentrèrent à Peschawar. Tous furent indistinctement condamnés à mort; mais un sur trois seulement dut être exécuté. Dix canons furent rangés sur le champ de manoeuvres, un prisonnier attaché à chacune de leurs bouches, et, cinq fois, les dix canons firent feu, en couvrant la plaine de débris informes, au milieu d'une atmosphère empestée par la chair brûlée.

Ces suppliciés, suivant M. de Valbezen, moururent presque tous avec cette héroïque indifférence que les Indiens savent si bien conserver en face de la mort. «Seigneur capitaine, dit à un des officiers qui présidaient l'exécution un beau Cipaye de vingt ans, en caressant nonchalamment de la main l'instrument de mort, seigneur capitaine, il n'est pas besoin de m'attacher, je n'ai pas envie de m'enfuir.»

Telle fut cette première et horrible exécution, qui devait être suivie de tant d'autres.

Voici, d'ailleurs, l'ordre du jour qu'à cette date même, à Lahore, le brigadier Chamberlain portait à la connaissance des

troupes natives, après l'exécution de deux Cipayes du 55e régiment:

«Vous venez de voir attacher vivants à la bouche des canons et mettre en pièces deux de vos camarades; ce châtiment sera celui de tous les traîtres. Votre conscience vous dira les peines qu'ils subiront dans l'autre monde. Les deux soldats ont été mis à mort par le canon et non par la potence, parce que j'ai désiré leur éviter la souillure de l'attouchement du bourreau et prouver ainsi que le gouvernement, même en ces jours de crise, ne veut rien faire qui puisse porter la moindre atteinte à vos préjugés de religion et de caste.»

Le 30 juillet, douze cent trente-sept prisonniers tombaient successivement devant le peloton d'exécution, et cinquante autres n'échappaient au dernier supplice que pour mourir de faim et d'étouffement dans la prison où on les avait renfermés.

Le 28 août, sur huit cent soixante-dix Cipayes qui fuyaient Lahore, six cent cinquante-neuf étaient impitoyablement massacrés par les soldats de l'armée royale.

Le 23 septembre, après la prise de Delhi, trois princes de la famille du roi, l'héritier présomptif et ses deux cousins, se rendaient sans conditions au général Hodson, qui les emmena avec une escorte de cinq hommes seulement au milieu d'une foule menaçante de cinq mille Indous,--un contre mille. Et cependant, à mi-route, Hodson fit arrêter le char qui portait les prisonniers, il monta près d'eux, il leur ordonna de se découvrir la poitrine, il les tua tous trois à coups de revolver. «Cette sanglante exécution, de la main d'un officier anglais, dit M. de Valbezen, devait exciter dans le Pundjab la plus haute admiration.»

Après la prise de Delhi, trois mille prisonniers périssaient par le canon ou la potence, et avec eux, vingt-neuf membres de la famille royale. Le siège de Delhi, il est vrai, avait coûté aux assiégeants deux mille cent cinquante et un Européens et seize cent quatre-vingt-six natifs.

À Allahabad, horribles boucheries humaines, faites non plus parmi les Cipayes, mais dans les rangs de l'humble population, que des fanatiques avaient presque inconsciemment entraînée au pillage.

À Lucknow, le 16 novembre, deux mille Cipayes, passés par les armes au Sikander Bagh, jonchaient de leurs cadavres un espace de cent vingt mètres carrés.

À Cawnpore, après le massacre, le colonel Neil obligeait les condamnés, avant de les livrer au gibet, à lécher et nettoyer de leur langue, proportionnellement à leur rang de caste, chaque tache de sang restée dans la maison où les victimes avaient péri. C'était, pour ces Indous, faire précéder la mort par le déshonneur.

Pendant l'expédition dans l'Inde centrale, les exécutions des prisonniers furent continuelles, et, sous les feux de la mousqueterie, «des murs de chair humaine s'écroulaient sur la terre!»

Le 9 mars 1858, à l'attaque de la Maison jaune, lors du second siège de Lucknow, après une épouvantable décimation de Cipayes, il paraît constant qu'un de ces malheureux fut rôti vivant par les Sikhs sous les yeux mêmes des officiers anglais.

Le 11, cinquante corps de Cipayes comblaient les fossés du palais de la Bégum, à Lucknow, sans qu'un seul blessé eût été épar-

gné par des soldats qui ne se possédaient plus.

Enfin, en douze jours de combats, trois mille natifs expiraient par la corde ou sous les balles, et, parmi eux, trois cent quatre-vingts fugitifs entassés dans l'île d'Hidaspe, qui s'étaient sauvés jusque dans le Cachemire.

En somme, sans tenir compte du chiffre des Cipayes qui furent tués les armes à la main, pendant cette répression impitoyable,-- répression qui n'admettait pas de prisonniers,--rien que pour la campagne du Pendjab, on ne trouve pas moins de six cent vingt-huit indigènes fusillés ou attachés à la bouche des canons par ordre de l'autorité militaire, treize cent soixante-dix par ordre de l'autorité civile, trois cent quatre-vingt-six pendus par ordre des deux autorités.

Total fait, au commencement de l'année 1859, on estimait à plus de cent vingt mille le nombre des officiers et soldats natifs qui périrent, et à plus de deux cent mille celui des indigènes civils qui payèrent de leur vie leur participation, souvent douteuse, à cette insurrection. Terribles représailles contre lesquelles, non sans raison peut-être, M. Gladstone protesta avec énergie au parlement anglais.

Il était important, pour le récit qui va suivre, d'établir, de part et d'autre, le bilan de cette nécrologie. Il le fallait, pour faire comprendre au lecteur quelle haine inassouvie devait rester aussi bien au coeur des vaincus, assoiffés de vengeance, qu'à celui des vainqueurs, qui, dix ans après, portaient encore le deuil des victimes de Cawnpore et de Lucknow.

Quant aux faits purement militaires de toute la campagne entreprise contre les rebelles, ils comprennent les expéditions sui-

vantes, qui vont être sommairement citées.

C'est d'abord la première campagne du Pendjab, qui coûta la vie à sir John Laurence.

Puis vient le siège de Delhi, cette capitale de l'insurrection, renforcée par des milliers de fugitifs, et dans laquelle Mohammed Schah Bahadour fut proclamé empereur de l'Indoustan. «Finissez-en avec Delhi!» avait impérieusement ordonné le gouverneur général dans une dernière dépêche au commandant en chef, et le siège, commencé dans la nuit du 13 juin, se terminait le 19 septembre, après avoir coûté la vie aux généraux sir Harry Barnard et John Nicholson.

En même temps, après que Nana Sahib se fut fait déclarer Peïschwah et couronner au château-fort de Bilhour, le général Havelock opérait sa marche sur Cawnpore. Il y entrait le 17 juillet, mais trop tard pour empêcher le dernier massacre et s'emparer du Nana, qui put s'enfuir avec cinq mille hommes et quarante pièces de canon.

Cela fait, Havelock entreprenait une première campagne dans le royaume d'Oude, et, le 28 juillet, il passait le Gange avec dix-sept cents hommes et dix canons seulement, se dirigeant sur Lucknow.

Sir Colin Campbell, le major général sir James Outram, entraient alors en scène. Le siège de Lucknow devait durer quatre-vingt-sept jours, coûter la vie à sir Henri Lawrence et au général Havelock. Puis, Colin Campbell, après avoir été forcé de se retirer sur Cawnpore, dont il s'emparait définitivement, se préparait pour une seconde campagne.

Pendant ce temps, d'autres troupes délivraient Mohir, une des villes de l'Inde centrale, et faisaient une expédition à travers le Malwa, qui rétablissait l'autorité anglaise dans ce royaume.

Au début de l'année 1858, Campbell et Outram recommençaient une seconde campagne dans l'Oude, avec quatre divisions d'infanterie, que commandaient les majors généraux sir James Outram, sir Edward Lugar, les brigadiers Walpole et Franks. La cavalerie était sous sir Hope Grant, les armes spéciales sous Wilson et Robert Napier, --soit environ vingt-cinq mille combattants, que le maharajah du Népaul allait rejoindre avec douze mille Gourgkhas. Mais l'armée révoltée de la Bégum ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes, et, la ville de Lucknow, sept à huit cent mille habitants. La première attaque se fit le 6 mars. À la date du 16, après une série de combats dans lesquels tombèrent le capitaine de vaisseau sir William Peel et le major Hodson, les Anglais étaient en possession de la partie de la ville située sur la Goumti. Malgré ces avantages, la Bégum et son fils résistaient encore dans le palais de Mousa-Bagh, à l'extrémité nord-ouest de Lucknow, et le Moulvi, chef musulman de la révolte, réfugié au centre même de la ville, refusait de se rendre. Le 19, une attaque d'Outram, le 21, un combat heureux, confirmaient enfin aux Anglais la pleine possession, de ce redoutable rempart de l'insurrection des Cipayes.

Au mois d'avril, la révolte entrait dans sa dernière phase. Une expédition était faite dans le Rohilkhande, où s'étaient portés en grand nombre les insurgés fugitifs. Bareilli, la capitale du royaume, fut tout d'abord l'objectif des chefs de l'armée royale. Les débuts ne furent pas heureux. Les Anglais subirent une sorte de défaite à Judgespore. Le brigadier Adrien Hope fut tué. Mais,

vers la fin du mois, Campbell arrivait, reprenait Schah-Jahanpore, et, le 5 mai, attaquant Bareilli, il couvrait la ville de feux et s'en emparait, sans avoir pu empêcher les rebelles de l'évacuer.

Pendant ce temps, dans l'Inde centrale s'ouvraient les campagnes de sir Hugh Rose. Ce général, aux premiers jours de janvier 1858, marchait sur Saungor, à travers le royaume de Bhopal, en délivrait la garnison le 3 février, prenait le fort de Gurakota dix jours après, forçait les défilés de la chaîne des Vindhyas au col de Mandanpore, passait la Betwa, arrivait devant Jansi, défendue par onze mille révoltés, sous les ordres de la farouche Rani, l'investissait le 22 mars, au milieu d'une chaleur torride, détachait deux mille hommes de l'armée assiégeante pour barrer la route à vingt mille hommes du contingent de Gwalior, amenés par le fameux Tantia-Topi, culbutait ce chef rebelle, donnait assaut à la ville le 2 avril, forçait la muraille, s'emparait de la citadelle, d'où la Rani parvenait à s'échapper, reprenait les opérations contre le fort de Calpi, où la Rani et Tantia-Topi avaient résolu de mourir, en devenait maître le 22 mai, après un héroïque assaut, continuait la campagne à la poursuite de la Rani et de son compagnon, qui s'étaient jetés dans Gwalior, y concentrait, le 16 juin, ses deux brigades que rejoignait un renfort du brigadier Napier, écrasait les révoltés à Morar, réduisait la place le 18, et revenait à Bombay, après une campagne triomphale.

Ce fut précisément dans une rencontre d'avant-poste, devant Gwalior, que succomba la Rani. Cette redoutable reine, toute dévouée au nabab, sa plus fidèle compagne pendant l'insurrection, fut tuée de la main même de sir Edward Munro. Nana Sahib sur le cadavre de lady Munro, à Cawnpore, le colonel sur le cadavre de la Rani, à Gwalior, c'étaient là deux hommes en qui se résu-

mait la révolte et la répression, deux ennemis dont la haine aurait des effets terribles, s'ils se retrouvaient jamais face à face!

À ce moment, on peut considérer l'insurrection comme domptée, sauf peut-être dans quelques portions du royaume d'Oude. Campbell rentre donc en campagne le 2 novembre, s'empare des dernières positions des révoltés, oblige à se soumettre quelques chefs importants. Cependant, l'un d'eux, Beni Madho, n'est pas pris. On apprend en décembre qu'il s'est réfugié dans un district limitrophe du Népaul. On affirme que Nana Sahib, Balao Rao, son frère, et la Bégum d'Oude sont avec lui. Plus tard, aux derniers jours de l'année, le bruit court qu'ils sont allés chercher asile sur la Rapti, à la limite des royaumes du Népaul et de l'Oude. Campbell les presse vivement, mais ils passent la frontière. Ce fut dans les premiers jours de février 1859 seulement qu'une brigade anglaise, dont l'un des régiments était sous les ordres du colonel Munro, put les poursuivre jusque dans le Népaul. Béni Madho est tué, la Bégum d'Oude et son fils sont faits prisonniers et obtiennent la permission de résider dans la capitale du Népaul. Quant à Nana Sahib et à Balao Rao, longtemps on les crut morts. Ils ne l'étaient pas.

Quoi qu'il en soit, la formidable insurrection était anéantie. Tantia-Topi, livré par son lieutenant Man-Singh et condamné à mort, était exécuté, le 15 avril, à Sipri. Ce rebelle, «cette figure vraiment remarquable du grand drame de l'insurrection indienne, dit M. de Valbezen, et qui donna des preuves d'un génie politique plein de combinaisons et d'audace,» mourut courageusement sur l'échafaud.

Cependant, la fin de cette révolte des Cipayes, qui eût peut-être coûté l'Inde aux Anglais, si elle se fût étendue à toute la pé-

ninsule, et surtout si le soulèvement eût été national, devait provoquer la chute de l'honorable Compagnie des Indes.

En effet, la Cour des Directeurs avait été menacée de déchéance par lord Palmerston dès la fin de l'année 1857.

Le 1er novembre 1858, une proclamation, publiée en vingt langues, annonçait que Sa Majesté Victoria Béatrix, reine d'Angleterre, prenait le sceptre de l'Inde, dont, quelques années plus tard, elle allait être couronnée impératrice.

Ce fut l'oeuvre de lord Stanley. Le titre de gouverneur, remplacé par celui de vice-roi, un secrétaire d'État et quinze membres composant le gouvernement central, les membres du conseil de l'Inde pris en dehors du service indien, les gouverneurs des présidences de Madras et de Bombay nommés par la reine, les membres des services indiens et les commandants en chef choisis par le secrétaire d'État, telles furent les principales dispositions du nouveau gouvernement.

Quant aux forces militaires, l'armée royale compte aujourd'hui dix-sept mille hommes de plus qu'avant la révolte des Cipayes, soit cinquante-deux régiments d'infanterie, neuf régiments de fusiliers, et une artillerie considérable, avec cinq cents sabres par régiment de cavalerie, et sept cents baïonnettes par régiment d'infanterie.

L'armée native se compose de cent trente-sept régiments d'infanterie et de quarante régiments de cavalerie; mais son artillerie est européenne, presque sans exception.

Tel est l'état actuel de la péninsule au point de vue administratif et militaire, tel est l'effectif des forces qui gardent un territoire

de quatre cent mille milles carrés.

«Les Anglais, dit justement M. Grandidier, ont été heureux de rencontrer dans ce grand et magnifique pays un peuple doux, industrieux, civilisé, et de longue date façonné à tous les jougs. Mais qu'ils y prennent garde, la douceur a ses limites, et que le joug ne soit pas écrasant, ou les têtes se redressent un jour et le brisent.»

CHAPITRE IV

Au fond des caves d'Ellora.

Il n'était que trop vrai. Le prince maharatte Dandou-Pant, le fils adoptif de Baji-Rao, Peïschwah de Pounah, en un mot Nana Sahib,-- peut-être à cette époque l'unique survivant des chefs de la révolte des Cipayes,--avait pu quitter ses inaccessibles retraites du Népaul. Brave, audacieux, habitué à l'épreuve des dangers immédiats, habile à déjouer les poursuites, savant dans l'art d'embrouiller ses pistes, profondément rusé, il s'était aventuré jusque dans les provinces du Dekkan, sous l'inspiration toujours vivace d'une haine que les terribles représailles de l'insurrection de 1857 n'avaient pu que décupler.

Oui! c'était une haine à mort que le Nana avait vouée aux possesseurs de l'Inde. Il était l'héritier de Baji-Rao, et. lorsque le Peïschwah mourut en 1851, la Compagnie refusa de continuer à lui servir la pension de huit lakhs de roupies[4] à laquelle il avait droit. De là, une des causes de cette haine, qui devait aboutir aux plus grands excès.

Mais qu'espérait donc Nana Sahib? Depuis huit ans, la révolte des Cipayes était complètement domptée. Le gouvernement anglais s'était peu à peu substitué à l'honorable Compagnie des Indes et tenait la péninsule entière sous une autorité bien autrement forte que celle de l'Association des marchands. De la rébellion, il ne restait plus traces, pas même dans les rangs de l'armée native, entièrement réorganisée sur de nouvelles bases. Le Nana prétendait-il donc réussir à fomenter un mouvement national parmi les basses classes de l'Indoustan? Ses projets seront bientôt connus. En tout cas, ce qu'il n'ignorait plus, c'est que sa présence avait été signalée dans la province d'Aurungabad, c'est que le gouverneur général en avait avisé le vice-roi, à Calcutta, c'est que sa tête était mise à prix. Ce qui était certain, c'est qu'il avait dû fuir précipitamment, et qu'il lui fallait encore se réfugier dans un asile si bien caché, qu'il pût y échapper aux recherches des agents de la police anglo-indienne.

Le Nana, pendant cette nuit du 6 au 7 mars, ne perdit pas une heure. Il connaissait parfaitement le pays. Il résolut de gagner Ellora, située à vingt-cinq milles d'Aurungabad, afin d'y rejoindre un de ses complices.

La nuit était sombre. Le faux faquir, après s'être assuré qu'il n'était pas poursuivi, se dirigea vers ce mausolée, élevé à quelque distance de la ville en l'honneur du mahométan Sha-Soufi, un saint dont les reliques ont la réputation d'opérer des cures médicales. Mais tout dormait alors dans le mausolée, prêtres et pèlerins, et le Nana put passer sans être inquiété par quelque demande indiscrète.

Cependant, l'ombre n'était pas si épaisse que, quatre lieues plus au nord, ce bloc de granit qui porte le fort imprenable de

Daoulutabad et se dresse au milieu d'une plaine à la hauteur de deux cent quarante pieds, pût dérober aux regards son énorme silhouette. Le nabab, en l'apercevant, se rappela qu'un des empereurs du Dekkan, l'un de ses ancêtres, avait voulu faire sa capitale de la vaste cité autrefois établie à la base de ce fort. Et en vérité, c'eût été là une position inexpugnable, bien faite pour devenir le centre d'un mouvement insurrectionnel dans cette partie de l'Inde. Mais Nana Sahib détourna la tête, et n'eut qu'un regard de haine pour cette forteresse, maintenant aux mains de ses ennemis.

Cette plaine dépassée, apparut une région plus accidentée. C'étaient les premières ondulations d'un sol qui allait devenir montagneux. Le Nana, encore dans toute la force de l'âge, ne ralentit pas sa marche, en s'engageant sur des pentes déjà raides. Il voulait faire vingt-cinq milles dans sa nuit, c'est-à-dire franchir la distance qui séparait Ellora d'Aurungabad. Là, il espérait pouvoir se reposer en toute sécurité. Aussi ne fit-il halte, ni dans un caravansérail, ouvert à tout venant, qui se rencontra sur sa route, ni dans un bungalow à demi ruiné, où il eût pu dormir une heure ou deux, au centre de la partie reculée de la montagne.

Au soleil levant, le village de Rauzah, qui possède le tombeau très simple du plus grand des empereurs mongols, Aureng-Zeb, fut contourné par le fugitif. Il était enfin arrivé à ce célèbre groupe d'excavations, qui ont pris leur nom du petit village voisin d'Ellora.

La colline dans laquelle ont été creusées ces caves, au nombre d'une trentaine, se dessine en forme de croissant. Quatre temples, vingt-quatre monastères bouddhiques, quelques grottes moins importantes, tels sont les monuments du groupe. La car-

rière de basalte a été largement exploitée par la main de l'homme. Mais ce n'est pas pour construire les chefs-d'oeuvre dispersés ça et là à l'immense surface de la péninsule que les architectes indous, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, en ont extrait les pierres. Non! ces pierres n'ont été enlevées que pour ménager des vides dans le massif, et ce sont ces vides qui sont devenus des «chaityas» ou des «viharas» suivant leur destination.

Le plus extraordinaire de ces temples est celui des Kaïlas. Que l'on se figure un bloc haut de cent vingt pieds, sur six cents pieds de circonférence. Ce bloc, avec une incroyable audace, on l'a découpé dans la montagne même, on l'a isolé au milieu d'une cour longue de trois cent soixante pieds et large de cent quatre-vingt-six,--une cour que l'outil a conquise aux dépens de la carrière basaltique. Puis, ce bloc ainsi dégagé, les architectes l'ont taillé, comme un statuaire fait d'un morceau d'ivoire. À l'extérieur, ils ont évidé des colonnes, menuisé des pyramidions, arrondi des coupoles, épargné ce qu'il fallait de roc pour obtenir la saillie des bas-reliefs, dans lesquels des éléphants plus grands que nature semblent supporter l'édifice tout entier; à l'intérieur, ils ont réservé une vaste salle, entourée de chapelles, et dont la voûte repose sur des colonnes détachées de la masse totale. Enfin, de ce monolithe, ils ont fait un temple, qui n'a pas été «bâti», dans le vrai sens du mot, mais un temple unique au monde, digne de rivaliser avec les édifices les plus merveilleux de l'Inde, et qui ne peut même perdre à être comparé aux hypogées de l'ancienne Égypte.

Ce temple, presque abandonné maintenant, a déjà été touché par le temps. Il se détériore en quelques parties. Ses bas-reliefs

s'altèrent comme les parois du massif dont on l'a tiré. Il n'a encore que mille ans d'existence. Mais, ce qui n'est que le premier âge pour les oeuvres de la nature est déjà la caducité pour les oeuvres humaines. Quelques profondes crevasses s'étaient faites au soubassement latéral de gauche, et c'est par une de ces ouvertures, que cachait à demi la croupe de l'un des éléphants de support, que Nana Sahib se glissa, sans que personne eût pu soupçonner son arrivée à Ellora.

La crevasse s'ouvrait intérieurement sur un sombre boyau, qui courait à travers le soubassement, en s'enfonçant sous la «cella» du temple. Là s'évidait une sorte de crypte ou plutôt une citerne, sèche alors, qui servait de réceptacle aux eaux pluviales.

Dès que le Nana eut pénétré dans le boyau, il fit entendre un certain sifflement, auquel répondit un sifflement identique. Ce n'était point un jeu d'écho. Une lumière brilla dans l'obscurité.

Aussitôt, un Indou se montra, tenant une petite lanterne à la main.

«Pas de lumière! dit le Nana.

--C'est toi, Dandou-Pant? répondit l'Indou, qui éteignit aussitôt sa lanterne.

--Moi, frère!

--Est-ce que?...

--À manger, d'abord, répondit le Nana, nous causerons ensuite. Mais, ni pour parler, ni pour manger, je n'ai besoin d'y voir. Prends ma main et guide-moi.»

L'Indou prit la main du Nana, l'entraîna au fond de l'étroite crypte et l'aida à s'étendre sur un amas d'herbes sèches qu'il venait de quitter. Le sifflement du faquir l'avait interrompu dans son dernier sommeil.

Cet homme, très habitué à se mouvoir dans cet obscur réduit, eut bientôt trouvé quelques provisions, du pain, une sorte de pâté de «mourghis» préparé avec la chair de poulets très communs dans l'Inde, et une gourde contenant une demi-pinte de cette violente liqueur connue sous le nom d'»arak», que produit la distillation du jus de cocotier.

Le Nana mangea et but sans prononcer une parole. Il mourait de faim et de fatigue. Toute sa vie se concentrait alors dans ses yeux, qui brillaient dans l'ombre comme des prunelles de tigre.

L'Indou, sans faire un mouvement, attendait qu'il convînt au nabab de parler.

Cet homme, c'était Balao Rao, le propre frère de Nana Sahib.

Balao Rao, l'aîné de Dandou-Pant, mais d'un an à peine, lui ressemblait physiquement, presque à s'y méprendre. Moralement, c'était Nana Sahib tout entier. Même haine des Anglais, même astuce dans les projets, même cruauté dans l'exécution, même âme en deux corps. Pendant toute l'insurrection, les deux frères ne s'étaient pas quittés. Après la défaite, le même campement de la frontière du Népaul leur avait donné asile. Et maintenant, reliés dans cette unique pensée de reprendre la lutte, ils se retrouvaient tous deux prêts à agir.

Lorsque le Nana, refait par ce repas hâtivement dévoré, eut recouvré ses forces, il resta, pendant quelque temps, la tête ap-

puyée dans ses mains. Balao Rao, pensant qu'il voulait se remettre par quelques heures de sommeil, gardait toujours le silence.

Mais Dandou-Pant, relevant la tête, saisit la main de son frère, et d'une voix sourde:

«J'ai été signalé dans la présidence de Bombay! dit-il. Ma tête est mise à prix par le gouverneur de la présidence! Il y a deux mille livres promises à qui livrera Nana Sahib!

--Dandou-Pant! s'écria Balao Rao. ta tête vaut plus que cela! Ce serait à peine le prix de la mienne, et, avant trois mois, ils seraient trop heureux de les avoir toutes les deux pour vingt mille!

--Oui, répondit le Nana, dans trois mois, le 23 juin, c'est l'anniversaire de cette bataille de Plassey dont le centième anniversaire, en 1857, devait voir la fin de la domination anglaise et l'émancipation de la race solaire! Nos prophètes l'avaient prédit! Nos bardes l'avaient chanté! Dans trois mois, frère, cent neuf ans se seront écoulés, et l'Inde est encore foulée par le pied des envahisseurs!

--Dandou-Pant, répondit Balao Rao, ce qui n'a pas réussi en 1857 peut et doit réussir dix ans après. En 1827, en 1837, en 1847, il y a eu des mouvements dans l'Inde! Tous les dix ans, les Indous sont repris des fièvres de la révolte! Eh bien, cette année, ils se guériront en se baignant dans des flots de sang européen!

--Que Brahma nous guide, murmura le Nana, et alors supplice pour supplice! Malheur aux chefs de l'armée royale qui ne sont pas tombés sous les coups de nos Cipayes! Lawrence est mort, Barnard est mort, Hope est mort, Napier est mort, Hobson est

mort, Havelock est mort! Mais quelques-uns ont survécu! Campbell, Rose, vivent encore, et parmi eux, celui que je hais entre tous, ce colonel Munro, ce descendant du bourreau qui, le premier, fit attacher des Indous à la bouche des canons, l'homme qui a tué de sa main ma compagne, la Rani de Jansi! Qu'il tombe en mon pouvoir, il verra si j'ai oublié les horreurs du colonel Neil, les massacres du Sekander Bagh, les égorgements du palais de la Bégum. de Bareilli, de Jansi et de Morar, de l'île d'Hidaspe et de Delhi! Il verra si j'ai oublié qu'il a juré ma mort comme j'ai juré la sienne!

--N'a-t-il pas quitté l'armée? demanda Balao Rao.

--Oh! répondit Nana Sahib, au premier soulèvement il reprendra du service! Mais si le soulèvement avorte, j'irai le poignarder jusque dans son bungalow de Calcutta!

--Soit, et maintenant?...

--Maintenant, il faut continuer l'oeuvre commencée. Le mouvement sera national, cette fois. Que dans les villes, dans les champs, les Indous se soulèvent, et bientôt les Cipayes auront fait cause commune avec eux. J'ai parcouru le centre et le nord du Dekkan. Partout, j'ai retrouvé les esprits disposés à la révolte. Pas de ville, de bourgade, où nous n'ayons des chefs prêts à agir. Les brahmanes fanatiseront le peuple. La religion, cette fois, entraînera les sectateurs de Siva et de Vishnou. À l'époque qui sera déterminée, au signal convenu, des millions d'Indous se soulèveront, et l'armée royale sera anéantie!

--Et Dandou-Pant?... demanda Balao Rao, qui saisit la main de son frère.

--Dandou-Pant, répondit le Nana, ne sera pas seulement le Peïschwah couronné au château-fort de Bilhour! Ce sera alors le souverain de la terre sacrée des Indes!» Cela dit, Nana Sahib, les bras croisés, le regard vague de ceux qui observent, non plus le passé ou le présent, mais l'avenir, resta silencieux.

Balao Rao se gardait bien de l'interrompre. Il lui plaisait de laisser cette âme farouche s'enflammer à ses propres éléments, et, au besoin, il était là pour attiser tout le feu qui couvait en lui. Nana Sahib ne pouvait avoir un complice plus étroitement lié à sa personne, un conseiller plus ardent à le pousser vers son but. On l'a dit, c'était un autre lui-même.

Le Nana, après quelques minutes de silence, releva la tête, et revint à la situation présente. «Où sont nos compagnons? demanda-t-il.

--Aux cavernes d'Adjuntah, là où il a été convenu qu'ils nous attendraient, répondit Balao Rao.

--Et nos chevaux?

--Je les ai laissés à une portée de fusil, sur la route qui conduit d'Ellora à Boregami.

--C'est Kâlagani qui les garde?

--Lui-même, frère. Ils sont bien gardés, bien refaits, bien reposés, et n'attendent que nous pour partir.

--Partons donc, répondit le Nana. Il faut que nous soyons à Adjuntah avant le lever du jour.

--Et de là, demanda Balao Rao, où irons-nous? Cette fuite précipitée n'a-t-elle pas contrarié tes projets?

--Non, répondit Nana Sahib. Nous gagnerons les monts Sautpourra, dont je connais tous les défilés, et au milieu desquels je puis défier les recherches de la police anglaise. Là, d'ailleurs, nous serons sur ce territoire des Bilhs et des Gounds, qui sont restés fidèles à notre cause. Là, je pourrai attendre le moment favorable, au milieu de cette montagneuse région des Vindhyas où le ferment de la révolte est toujours prêt à lever!

--En route! répondit Balao Rao. Ah! ils ont promis deux mille livres à qui s'emparerait de toi! Mais il ne suffit pas de mettre une tête à prix, il faut la prendre!

--Ils ne la prendront pas, répondit Nana Sahib. Viens sans perdre un instant, frère, viens!»

Balao Rao s'avança d'un pas assuré à travers l'étroit couloir qui conduisait à ce réduit obscur, creusé sous le pavé du temple. Lorsqu'il fut arrivé à l'orifice que cachait la croupe de l'éléphant de pierre, il avança prudemment la tête, regarda dans l'ombre, à droite et à gauche, constata que les abords étaient déserts, et se hasarda au dehors. Par surcroît de précaution, il fit une vingtaine de pas sur l'avenue qui se développait suivant l'axe du temple; puis, n'ayant rien aperçu de suspect, il poussa un sifflement, indiquant au Nana que la route était libre.

Quelques instants après, les deux frères quittaient cette vallée artificielle, longue d'une demi-lieue, qui est toute trouée de galeries, de voûtes, d'excavations, étagées en de certains endroits jusqu'à une grande hauteur. Ils évitèrent de passer près de ce mausolée mahométan qui sert de bungalow aux pèlerins ou aux curieux de toutes nationalités, attirés par les merveilles d'Ellora;

enfin, après avoir contourné le village de Rauzah, ils se trouvèrent sur la route qui relie Adjuntah et Boregami.

La distance à parcourir, d'Ellora à Adjuntah, était de cinquante milles (80 kilomètres environ); mais le Nana n'était plus alors ce fugitif qui s'évadait à pied d'Aurungabad, et sans moyen de transport. Ainsi que Balao Rao l'avait dit, trois chevaux l'attendaient sur la route, gardés par l'Indou Kâlagani, fidèle serviteur de Dandou-Pant. Ces chevaux avaient été cachés dans un bois épais, à un mille du village. L'un était destiné au Nana, l'autre à Balao Rao, le troisième à Kâlagani, et bientôt ils galopaient tous trois dans la direction d'Adjuntah. Personne, d'ailleurs, ne se fût étonné de voir un faquir à cheval. En effet, bon nombre de ces effrontés mendiants demandent l'aumône du haut de leur monture.

Au surplus, la route était peu fréquentée à cette époque de l'année, moins favorable aux pèlerinages. Le Nana et ses deux compagnons allaient donc rapidement sans avoir rien à craindre qui eût pu les gêner ou les retarder. Ils ne prenaient que le temps de faire souffler leurs bêtes, et, pendant ces courtes haltes, puisaient aux provisions que Kâlagani portait à l'arçon de sa selle. Ils évitèrent ainsi les parties plus fréquentées de la province, les bungalows et les villages, entre autres la bourgade de Roja, triste amas de maisons noires, que le temps a enfumées comme ces sombres habitations du Cornouailles, et Pulmary, petit bourg perdu dans les plantations d'un pays déjà sauvage.

Le sol était uni et plat. En toutes directions s'étendaient des champs de bruyères, sillonnés de massifs d'épaisses jungles. Mais la contrée devint plus accidentée aux approches d'Adjuntah.

Les superbes grottes qui portent ce nom, rivales des merveilleuses caves d'Ellora, et peut-être plus belles dans leur ensemble, occupent la partie inférieure d'une petite vallée, à un demi mille environ de la ville.

Nana Sahib pouvait donc se dispenser de passer par Adjuntah, où la notice du gouverneur devait être déjà affichée. En conséquence, nulle crainte d'être reconnu.

Aussi, quinze heures après avoir quitté Ellora, ses deux compagnons et lui s'enfonçaient-ils à travers un étroit défilé, qui conduisait à la vallée célèbre, dont les vingt-sept temples, taillés «à même» dans le massif rocheux, se penchent sur de vertigineux abîmes.

La nuit était superbe, tout étincelante de constellations, mais sans lune. De hauts arbres, des banians, quelques-uns de ces «bars», qui comptent parmi les géants de la flore indienne, se découpaient en noir sur le fond étoile du ciel. Pas un souffle ne traversait l'atmosphère, pas une feuille ne remuait, pas un bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le sourd murmure d'un torrent, qui coulait à quelques centaines de pieds, dans le fond du ravin. Mais ce murmure s'accentua et devint un véritable mugissement, lorsque les chevaux eurent atteint la chute d'eau du Satkhound, qui tombe d'une hauteur de cinquante toises, en se déchirant à la saillie des rocs de quartz et de basalte. Une liquide poussière tourbillonnait dans le défilé et se fût nuancée des sept couleurs de l'arc-en-ciel, si la lune eût éclairé l'horizon dans cette belle nuit de printemps.

Le Nana, Balao Rao et Kâlagani étaient arrivés. Au brusque détour du défilé, qui fait un coude en cet endroit, se creusait la

vallée enrichie par ces chefs-d'oeuvre de l'architecture bouddhique. Là, sur les murailles de ces temples, ornés à profusion de colonnes, de rosaces, d'arabesques, de vérandahs, peuplés de figures colossales d'animaux aux formes fantastiques, creusés de sombres cellules qu'habitaient autrefois les prêtres, gardiens de ces demeures sacrées, l'artiste peut encore admirer quelques fresques que l'on dirait peintes d'hier, et qui représentent des cérémonies royales, des processions religieuses, des batailles où figurent toutes les armes de l'époque, telles qu'elles furent dans ce splendide pays de l'Inde, aux premiers temps de l'ère chrétienne.

Nana Sahib connaissait tous les secrets de ces mystérieuses hypogées. Plus d'une fois, ses compagnons et lui, trop pressés par les troupes royales, y avaient trouvé refuge aux mauvais jours de l'insurrection. Les galeries souterraines qui les reliaient, les plus étroits tunnels ménagés dans le massif quartzeux, les sinueux conduits croisés sous tous les angles, les mille ramifications de ce labyrinthe, dont l'enchevêtrement eût lassé les plus patients, tout cela lui était familier. Il ne pouvait s'y perdre, même quand une torche n'éclairait pas leurs sombres profondeurs.

Le Nana, au milieu de cette nuit obscure, en homme sûr de ce qu'il fait, alla droit à l'une des excavations les moins importantes du groupe. L'ouverture en était obstruée par un rideau d'arbustes épais et un amas de grosses pierres qu'un éboulement ancien semblait avoir jetées là, entre les broussailles du sol et les plantes lapidaires de la roche.

Un simple grattement de son ongle sur la paroi suffit au nabab pour signaler sa présence à l'orifice de l'excavation.

Deux ou trois têtes d'Indous apparurent aussitôt entre les interstices des branches, puis dix, puis vingt autres, et bientôt des corps, se faufilant entre les pierres comme des serpents, formèrent un groupe d'une quarantaine d'hommes bien armés.

«En route!» dit Nana Sahib.

Et sans demander une explication, sans savoir où il les conduisait, ces fidèles compagnons du nabab le suivirent, prêts à se faire tuer sur un signe de lui. Ils étaient à pied, mais leurs jambes pouvaient lutter de vitesse avec celles d'un cheval.

La petite troupe s'enfonça à travers le défilé qui côtoyait l'abîme, en remontant vers le nord, et contourna la croupe de la montagne. Une heure après, elle avait atteint la route du Kandeish, qui va se perdre dans les passes des monts Sautpourra.

L'embranchement que jette le railway de Bombay à Allahabad sur Nagpore, et la voie principale elle-même, qui court vers le nord-est, furent dépassés au point du jour.

À ce moment, le train de Calcutta filait à toute vitesse, jetant sa vapeur blanche aux superbes banians de la route, et ses hennissements aux fauves effarés des jungles.

Le nabab avait arrêté son cheval, et, d'une voix forte, la main tendue vers le train qui fuyait:

«Va, s'écria-t-il, va dire au vice-roi de l'Inde que Nana Sahib est toujours vivant, et que ce railway, oeuvre maudite de leurs mains, il le noiera dans le sang des envahisseurs!»

CHAPITRE V

Le Géant d'Acier.

Je ne sais pas de plus complète stupéfaction que celle dont les passants arrêtés sur la grande route de Calcutta à Chandernagor, hommes, femmes, enfants, Indous aussi bien qu'Anglais, donnaient des marques non équivoques dans la matinée du 6 mai. Franchement, un profond sentiment de surprise était bien naturel.

En effet, au lever du soleil, de l'un des derniers faubourgs de la capitale de l'Inde, entre deux épaisses haies de curieux, sortait un étrange équipage,--si toutefois ce nom peut s'appliquer à l'appareil étonnant qui remontait la rive de l'Hougly.

En tête, et comme unique moteur du convoi, un éléphant gigantesque, haut de vingt pieds, long de trente, large à proportion, s'avançait tranquillement et mystérieusement. Sa trompe était à demi recourbée, comme une énorme corne d'abondance, la pointe en l'air. Ses défenses, toutes dorées, se dressaient hors de son énorme mâchoire, semblables à deux faux menaçantes. Sur son corps d'un vert sombre, bizarrement tacheté, se développait une riche draperie de couleurs voyantes, rehaussée de filigranes d'argent et d'or, que bordait une frange de gros glands à torsades. Son dos supportait une sorte de tourelle très ornée, couronnée d'un dôme arrondi à la mode indienne, et dont les parois étaient pourvues de gros verres lenticulaires, semblables aux hublots d'une cabine de navire.

Ce que traînait cet éléphant, c'était un train composé de deux énormes chars, ou plutôt deux véritables maisons, sortes de bun-

galows roulants, montés chacun sur quatre roues sculptées aux moyeux, aux raies et aux jantes. Ces roues, dont on ne voyait que le segment inférieur se mouvaient dans des tambours qui cachaient à demi le soubassement de ces énormes appareils de locomotion. Une passerelle articulée, se prêtant aux caprices des tournants, reliait la première voiture à la seconde.

Comment un seul éléphant, si fort qu'il fût, pouvait-il traîner ces deux massives constructions, sans aucun effort apparent? Il le faisait, cependant, l'étonnant animal! Ses larges pattes se relevaient et s'abaissaient automatiquement avec une régularité toute mécanique, et il passait immédiatement du pas au trot, sans que ni la voix ni la main d'un «mahout» se fissent voir ou entendre.

Voilà ce dont les curieux devaient tout d'abord s'étonner, s'ils se tenaient à quelque distance. Mais s'ils s'approchaient du colosse, voici ce qu'ils découvraient, et leur surprise faisait alors place à l'admiration.

En effet, l'oreille était frappée, avant tout, par une sorte de mugissement cadencé, très semblable au cri particulier de ces géants de la faune indienne. De plus, à petits intervalles, il s'échappait de la trompe dressée vers le ciel un vif tourbillon de vapeur.

Et cependant, c'était bien là un éléphant! Sa peau rugueuse, d'un vert noirâtre, recouvrait, à n'en pas douter, une de ces ossatures puissantes dont la nature a gratifié le roi des pachydermes! Ses yeux brillaient de l'éclat de la vie! Ses membres étaient doués de mouvement!

Oui! Mais si quelque curieux se fût hasardé à poser sa main sur l'énorme animal, tout se fût expliqué. Ce n'était qu'un merveilleux trompe-l'oeil, une imitation surprenante, ayant toutes les apparences de la vie, même de près.

En effet, cet éléphant était en tôle d'acier, et toute une locomotive routière se cachait dans ses flancs.

Quant au train, au «Steam-House», pour employer la qualification qui lui convient, c'était l'habitation roulante promise par l'ingénieur.

Le premier char, ou plutôt la première maison, servait d'habitation au colonel Munro, au capitaine Hod, à Banks et à moi.

La seconde logeait le sergent Mac Neil et les gens formant le personnel de l'expédition.

Banks avait tenu sa promesse, le colonel Munro avait tenu la sienne, et voilà pourquoi, dans cette matinée du 6 mai, nous étions partis en cet extraordinaire équipage, afin de visiter les régions septentrionales de la péninsule indienne.

Mais à quoi bon cet éléphant artificiel? Pourquoi cette fantaisie, en désaccord avec l'esprit si pratique des Anglais? Jamais jusqu'alors on n'avait imaginé de donner à une locomotive, destinée à circuler, soit sur le macadam des grandes routes ou sur les rails des voies ferrées, la forme d'un quadrupède quelconque!

Il faut bien l'avouer, la première fois que nous fûmes admis à voir cette surprenante machine, il y eut un ébahissement général. Les pourquoi et les comment tombèrent dru sur notre ami Banks. C'était d'après ses plans et sous sa direction que cette locomotive routière avait été construite. Qui donc avait pu lui donner l'idée

bizarre de la dissimuler entre les parois d'acier d'un éléphant mécanique?

«Mes amis, se contenta de répondre très sérieusement Banks, connaissez-vous le rajah de Bouthan?

--Je le connais, répondit le capitaine Hod, où plutôt je le connaissais, car il est mort depuis trois mois.

--Eh bien, avant de mourir, répondit l'ingénieur, le rajah de Bouthan était non seulement vivant, mais il vivait autrement qu'un autre. Il aimait tous les fastes, en quelque genre que ce fût. Il ne se refusait rien,--je dis rien de ce qui avait pu une fois lui passer par la tête. Son cerveau s'usait à imaginer l'impossible, et, si elle n'eût été inépuisable, sa bourse se fût épuisée à le réaliser en toutes choses. Il était riche comme les nababs d'autrefois. Les lakhs de roupies abondaient dans ses caisses. S'il se donnait jamais quelque mal, ce n'était que pour dépenser ses écus d'une façon un peu moins banale que ses confrères en millions. Or, un jour, il lui vint une idée, qui bientôt l'obséda au point de ne plus le laisser dormir, une idée dont Salomon eût été fier, et qu'il aurait certainement réalisée, s'il eût connu la vapeur: c'était de voyager d'une façon absolument nouvelle jusqu'à lui, et d'avoir un équipage comme personne n'en aurait jamais pu rêver. Il me connaissait, il me fit venir à sa cour, il me dessina lui-même le plan de son appareil de locomotion. Ah! si vous croyez, mes amis, que j'éclatai de rire à la proposition du rajah, vous vous trompez! Je compris parfaitement que cette grandiose idée avait dû naturellement prendre naissance dans le cerveau d'un souverain indou, et je n'eus plus qu'un désir, la réaliser au plus tôt, dans des conditions qui pussent satisfaire mon poétique client et moi-même. Un ingénieur sérieux n'a pas tous les jours l'occasion

d'aborder le fantastique, et d'ajouter un animal de sa façon à la faune de l'Apocalypse ou aux créations des _Mille et une Nuits_. En somme, la fantaisie du rajah était réalisable. Vous savez tout ce que l'on fait, ce que l'on peut faire, ce que l'on fera en mécanique. Je me mis donc à l'oeuvre, et, dans cette enveloppe de tôle d'acier qui figure un éléphant, je parvins à enfermer la chaudière, le mécanisme et le tender d'une locomotive routière avec tous ses accessoires. La trompe articulée, qui peut au besoin se lever et s'abattre, me servit de cheminée; un excentrique me permit d'atteler les jambes de mon animal aux roues de l'appareil; je disposai ses yeux comme les lentilles d'un phare, de manière à projeter deux jets de lumière électrique, et l'éléphant artificiel fut achevé. Mais la création n'avait pas été spontanée. J'avais trouvé plus d'une difficulté à vaincre, qui ne s'était pas résolue du premier coup. Ce moteur,--joujou immense si vous voulez,-- me coûta pas mal de veilles, si bien que mon rajah, qui ne se tenait pas d'impatience et passait le meilleur de sa vie dans mes ateliers, mourut avant que le dernier coup de marteau de l'ajusteur eût permis à son éléphant de prendre sa course à travers champs. L'infortuné n'avait pas eu le temps d'essayer sa maison roulante! Mais ses héritiers, moins fantasques que lui, considérèrent cet appareil avec terreur et superstition, comme l'oeuvre d'un fou. Ils n'eurent donc rien de plus pressé que de s'en défaire à vil prix, et, ma foi, je rachetai le tout pour le compte du colonel. Vous savez maintenant, mes amis, comment et pourquoi nous seuls au monde, j'en réponds, nous avons à notre disposition un éléphant à vapeur de la force de quatre-vingts chevaux, pour ne pas dire de quatre-vingts éléphants de trois cents kilogrammètres!

--Bravo! Banks, bravo! s'écria le capitaine Hod. Un maître ingénieur qui est pardessus le marché un artiste, un poète en fer et

en acier, c'est l'oiseau rare entre tous!

--Le rajah mort, répondit Banks, et son équipage racheté, je n'ai pas eu le courage de détruire mon éléphant et de restituer à la locomotive sa forme ordinaire!

--Et vous avez mille fois bien fait! répliqua le capitaine. Il est superbe, notre éléphant, superbe! Et quel effet nous ferons avec ce gigantesque animal, lorsqu'il nous promènera au milieu des plaines et à travers les jungles de l'Indoustan! C'est une idée de rajah! Eh bien, cette idée, nous la mettrons à profit, n'est-ce pas, mon colonel?»

Le colonel Munro avait presque souri. C'était l'équivalent d'une approbation complète, donnée par lui aux paroles du capitaine. Le voyage fut donc résolu, et voilà comment un éléphant d'acier, un animal unique en son genre, un Léviathan artificiel, en fut réduit à traîner la demeure roulante de quatre Anglais, au lieu de promener dans toute sa pompe l'un des plus opulents rajahs de la péninsule indienne.

Comment est disposée cette locomotive routière, à laquelle Banks avait ingénieusement apporté tous les perfectionnements de la science moderne? Le voici:

Entre les quatre roues s'allonge l'ensemble du mécanisme, cylindres, bielles, tiroirs, pompe d'alimentation, excentriques, que recouvre le corps de la chaudière. Cette chaudière tubulaire, sans retour de flammes, offre soixante mètres carrés de surface de chauffe. Elle est entièrement contenue dans la partie antérieure du corps de l'éléphant de tôle, dont la partie postérieure recouvre le tender, destiné à porter l'eau et le combustible. La chaudière et le tender, tous deux montés sur le même truk, sont séparés par

un intervalle, laissé libre pour le service du chauffeur. Le mécanicien, lui, se tient dans la tourelle, construite à l'épreuve de la balle, qui surmonte le corps de l'animal, et dans laquelle, en cas de sérieuse attaque, tout notre monde pourra chercher refuge. Sous les yeux du mécanicien se trouvent les soupapes de sûreté et le manomètre indiquant la tension du fluide; sous sa main, le régulateur et le levier qui lui servent, l'un à régler l'introduction de la vapeur, l'autre à manoeuvrer les tiroirs, et par conséquent à provoquer la marche avant ou arrière de l'appareil. De cette tourelle, à travers d'épais verres lenticulaires, disposés ad hoc dans d'étroites embrasures, il peut observer la route qui se développe devant ses yeux, et une pédale lui permet, en modifiant l'angle des roues antérieures, d'en suivre les courbes, quelles qu'elles soient.

Des ressorts, du meilleur acier, fixés aux essieux, supportent la chaudière et le tender, de manière à amortir les secousses causées par les inégalités du sol. Quant aux roues, d'une solidité à toute épreuve, elles sont rayées à leurs jantes, afin de pouvoir mordre le terrain, ce qui les empêche de «patiner».

Ainsi que nous l'a dit Banks, la force nominale de la machine est de quatre-vingts chevaux, mais on peut en obtenir cent cinquante effectifs, sans crainte de provoquer aucune explosion. Cette machine, combinée suivant les principes du «système Field», est à double cylindre, avec détente variable. Une boîte hermétiquement close enveloppe tout le mécanisme, de manière à le soustraire à la poussière des routes, qui en altérerait rapidement les organes. Son extrême perfectionnement consiste surtout en ceci: c'est qu'elle dépense peu et produit beaucoup. En effet, jamais la dépense moyenne, comparée à l'effet utilisé, n'a été

si bien ménagée, que l'on chauffe au charbon ou que l'on chauffe au bois, car les grilles du foyer sont propres à brûler toutes sortes de combustible. Quant à la vitesse normale de cette locomotive routière, l'ingénieur l'estime à vingt-cinq kilomètres à l'heure, mais, sur un terrain propice, elle pourra en atteindre quarante. Les roues, je l'ai dit, ne sont pas exposées à patiner, non seulement par l'effet de cette morsure que leurs jantes font au sol, mais aussi parce que la suspension de l'appareil sur des ressorts de premier choix est parfaitement établie et répartit également le poids que les cahots tendent à inégaliser. En outre, ces roues peuvent être aisément commandées par des freins atmosphériques, provoquant, soit un serrage progressif, soit un calage instantané, qui produit un arrêt presque subit.

Quant à la facilité qu'a cette machine de gravir les pentes, elle est remarquable. Banks, en effet, a obtenu les plus heureux résultats, en tenant compte du poids et de la puissance propulsive exercée sur chacun des pistons de sa locomotive. Aussi, peut-elle aisément franchir des pentes de dix à douze centimètres par mètre, --ce qui est considérable.

D'ailleurs, les routes que les Anglais ont établies dans l'Inde, et dont le réseau comporte un développement de plusieurs milliers de milles, sont magnifiques. Elles doivent se prêter excellemment à ce genre de locomotion. Pour ne parler que du Great Trunk Road, qui traverse la péninsule, il s'étend sur un espace ininterrompu de douze cents milles, soit près de deux mille kilomètres.

Et maintenant, parlons de ce Steam-House que l'éléphant artificiel traînait après lui.

Ce que Banks avait racheté des héritiers du nabab pour le compte du colonel Munro, ce n'était pas uniquement la locomotive routière, c'était aussi le train qu'elle remorquait. On ne s'étonnera pas que le rajah de Bouthan l'eût fait construire à sa fantaisie et suivant la mode indoue. Je l'ai déjà appelé un bungalow roulant; il mérite ce nom, et, en vérité, les deux chars qui le composent sont tout simplement une merveille de l'architecture du pays.

Que l'on se figure deux espèces de pagodes sans minarets, avec leurs toits à double faîtage, arrondis en dômes ventrus, l'encorbellement de leurs fenêtres que supportent des pilastres sculptés, leur ornementation en découpages multicolores de bois précieux, leurs contours que dessinent gracieusement des courbes élégantes, les vérandahs si richement disposées, qui les terminent à l'avant et à l'arrière. Oui! deux pagodes que l'on croirait détachées de la colline sainte de Sonnaghur, et qui, reliées l'une à l'autre, à la remorque de cet éléphant d'acier, allaient courir les grandes routes!

Et ce qu'il faut ajouter, car cela complète bien ce prodigieux appareil de locomotion, c'est qu'il peut flotter. En effet, la partie inférieure du corps de l'éléphant, qui contient chaudière et machine, forme bateaux de tôle légère, dont une heureuse disposition de boîtes à air assure la flottabilité. Un cours d'eau se présente-t-il, l'éléphant s'y lance, le train suit, et les pattes de l'animal, mues par les bielles, entraînent tout Steam-House. Avantage inappréciable dans cette vaste contrée de l'Inde, où abondent des fleuves dont les ponts sont encore à construire.

Tel était donc ce train, unique en son genre, et tel l'avait voulu le capricieux rajah de Bouthan.

Mais si Banks avait respecté cette fantaisie qui donnait au moteur la forme d'un éléphant, et aux voitures l'apparence de pagodes, il avait cru devoir aménager l'intérieur au goût anglais, en l'appropriant pour un voyage de longue durée. C'était très réussi.

Steam-House, ai-je dit, se composait de deux chars, qui, intérieurement, ne mesuraient pas moins de six mètres de largeur. Ils dépassaient, par conséquent, les essieux des roues, qui n'en avaient que cinq. Suspendus sur des ressorts très longs et d'une extrême flexibilité, les cahots leur étaient aussi peu sensibles que les plus faibles secousses sur une voie de fer bien établie.

Le premier char avait une longueur de quinze mètres. À l'avant, son élégante vérandah, portée sur de légers pilastres, abritait un large balcon, sur lequel une dizaine de personnes pouvaient se tenir à l'aise. Deux fenêtres et une porte s'ouvraient sur le salon, éclairé en outre par deux fenêtres latérales. Ce salon, meublé d'une table et d'une bibliothèque, garni de divans moelleux dans toute sa largeur, était artistement décoré et tendu de riches étoffes. Un épais tapis de Smyrne en cachait le parquet. Des «tattis», sortes d'écrans de vétiver, disposés devant les fenêtres, et sans cesse arrosés d'eau parfumée, entretenaient une agréable fraîcheur, aussi bien dans le salon que dans les cabines qui servaient de chambres. Au plafond pendait une «punka», qu'une courroie de transmission agitait automatiquement pendant la marche du train, ou que le bras d'un serviteur mettait en mouvement pendant les haltes. Ne fallait-il pas parer par tous les moyens possibles aux excès d'une température qui, durant certains mois de l'année, s'élève à l'ombre au-dessus de quarante-cinq degrés centigrades?

À l'arrière du salon, une seconde porte, en bois précieux, faisant face à la porte de la vérandah, s'ouvrait sur la salle à manger, éclairée, non seulement par les fenêtres latérales, mais aussi par un plafond en verre dépoli. Autour de la table qui en occupait le milieu, huit convives pouvaient prendre place. Nous n'étions que quatre: c'est assez dire que nous serions à l'aise. Buffets et crédences, chargés de tout ce luxe d'argenterie, de verreries et de porcelaines qu'exige le confort anglais, meublaient cette salle à manger. Il va de soi que tous les objets fragiles, à demi engagés dans des entailles spéciales, ainsi que cela se fait à bord des navires, étaient à l'abri des chocs, même sur les plus mauvaises routes, si notre train était jamais forcé de s'y aventurer.

La porte, à l'arrière de la salle à manger, donnait accès sur un couloir, qui aboutissait à un balcon postérieur, également recouvert d'une seconde vérandah. Le long de ce couloir étaient aménagées quatre chambres, éclairées latéralement, contenant un lit, une toilette, une armoire, un divan, et disposées comme les cabines des plus riches paquebots transatlantiques. La première de ces chambres, à gauche, était occupée par le colonel Munro; la seconde, à droite, par l'ingénieur Banks. La chambre du capitaine Hod faisait suite, à droite, à celle de l'ingénieur; la mienne, à gauche, à celle du colonel Munro.

Le second char, long de douze mètres, possédait, comme le premier, un balcon à vérandah, qui s'ouvrait sur une large cuisine, flanquée latéralement de deux offices, et munie de tout son matériel. Cette cuisine communiquait avec un couloir qui s'évasait en quadrilatère dans sa partie centrale, et formait pour le personnel de l'expédition une seconde salle à manger, éclairée par une claire-voie du plafond. Aux quatre angles, étaient dispo-

sées quatre cabines, occupées par le sergent Mac Neil, le mécanicien, le chauffeur et l'ordonnance du colonel Munro; puis, à l'arrière, deux autres cabines, l'une destinée au cuisinier, l'autre au brosseur du capitaine Hod; plus, d'autres chambres, servant d'armurerie, de glacière, de compartiment de bagages, etc., et s'ouvrant sur le balcon à vérandah de l'arrière.

On le voit, Banks avait intelligemment et confortablement disposé les deux habitations roulantes de Steam-House. Elles pouvaient être chauffées, pendant l'hiver, au moyen d'un appareil dont l'air chaud, fourni par la machine, circulait à travers les chambres, sans compter deux petites cheminées, installées dans le salon et la salle à manger. Nous étions donc en mesure de braver les rigueurs de la saison froide, même sur les premières pentes des montagnes du Thibet.

L'importante question des provisions n'avait pas été négligée, on le pense bien, et nous emportions, en conserves de choix, de quoi nourrir pendant un an tout le personnel de l'expédition. Ce dont nous avions le plus abondamment, c'étaient des boîtes de viandes conservées des meilleures marques, principalement du boeuf bouilli et du boeuf en daube, et des pâtés de ces «mourghis», ou poulets, dont la consommation est si considérable dans toute la péninsule indienne.

Le lait ne devait pas, non plus, nous manquer pour le déjeuner du matin, qui précède le déjeuner sérieux, ni le bouillon pour le «tiffin», qui précède le dîner du soir, grâce aux préparations nouvelles qui permettent de les transporter au loin à l'état concentré.

Après avoir été soumis à l'évaporation, de manière à prendre une consistance pâteuse, le lait est enfermé dans des boîtes her-

métiquement closes, d'une contenance de quatre cent cinquante grammes, qui peuvent fournir trois litres de liquide, en les additionnant d'un quintuple poids d'eau. Dans ces conditions, il est identique par sa composition au lait normal et de bonne qualité. Même résultat pour le bouillon, qui, après avoir été conservé par des moyens analogues et réduit en tablettes, donne par dissolution d'excellents potages.

Quant à la glace, d'un emploi si utile sous ces chaudes latitudes, il nous était facile de la produire, en peu d'instants, au moyen de ces appareils Carré, qui provoquent l'abaissement de la température par l'évaporation du gaz ammoniac liquéfié. Un des compartiments d'arrière était même disposé comme une glacière, et soit par l'évaporation de l'ammoniaque, soit par la volatilisation de l'éther méthylique, le produit de nos chasses pouvait être indéfiniment conservé, grâce à l'application des procédés dus à un Français, mon compatriote Ch. Tellier. C'était là, on en conviendra, une ressource précieuse, qui devait mettre à notre disposition, en toutes circonstances, des aliments de la meilleure qualité.

En ce qui concerne les boissons, la cave en était bien fournie. Vins de France, bières diverses, eau-de-vie, arak, occupaient des places spéciales et en quantité suffisante pour les premiers besoins.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que notre itinéraire ne devait pas nous écarter sensiblement des provinces habitées de la péninsule. L'Inde n'est pas un désert, il s'en faut. À la condition de ne point ménager les roupies, il est aisé de s'y procurer, non seulement le nécessaire, mais aussi le superflu. Peut-être, lorsque nous hivernerions dans les régions septentrionales, à la base de

l'Himalaya, serions-nous réduits à nos seules ressources. Dans ce cas encore, il serait facile de faire face à toutes les exigences d'une existence confortable. L'esprit pratique de notre ami Banks avait tout prévu, et l'on pouvait se reposer sur lui du soin de nous ravitailler en route.

En somme, voici quel est l'itinéraire de ce voyage,--itinéraire qui fut arrêté en principe, sauf les quelques modifications que des circonstances imprévues pouvaient y apporter:

Partir de Calcutta en suivant la vallée du Gange jusqu'à Allahabad, s'élever à travers le royaume d'Oude de manière à gagner les premières rampes du Thibet, camper pendant quelques mois, tantôt en un endroit, tantôt en un autre, en donnant au capitaine Hod toute facilité pour organiser ses chasses, puis redescendre jusqu'à Bombay.

C'était près de neuf cents lieues à faire. Mais notre maison et tout son personnel voyageaient avec nous. Dans ces conditions, qui se refuserait à faire plusieurs fois le tour du monde?

CHAPITRE VI

Premières étapes.

Le 6 mai, dès l'aube, j'avais quitté l'hôtel Spencer, l'un des meilleurs de Calcutta, où je demeurais depuis mon arrivée dans la capitale de l'Inde. Cette grande cité n'avait plus maintenant de secrets pour moi. Promenades du matin, à pied, pendant les premières heures du jour; promenades du soir, en voiture, dans le Strand, jusqu'à l'esplanade du fort William, au milieu des splen-

dides équipages des Européens qui croisent assez dédaigneusement les non moins splendides voitures des gros et gras babous indigènes; excursions à travers ces curieuses rues marchandes, qui portent très justement le nom de bazars; visites aux champs d'incinération des morts, sur les bords du Gange, aux jardins botaniques du naturaliste Hooker, à «madame Kâli», l'horrible femme à quatre bras, cette farouche déesse de la mort, qui se cache dans un petit temple de l'un de ces faubourgs, dans lesquels se côtoient la civilisation moderne et la barbarie native, c'était fait. Contempler le palais du vice-roi, qui s'élève précisément en face de l'hôtel Spencer; admirer le curieux palais de Chowringhi Road et le Town-Hall, consacré à la mémoire des grands hommes de notre époque; étudier en détail l'intéressante mosquée d'Hougly; courir le port, encombré des plus beaux bâtiments de commerce de la marine anglaise; dire enfin adieu aux arghilas, adjudants ou philosophes,--ces oiseaux ont tant de noms!--qui sont chargés de nettoyer les rues et de tenir la ville dans un parfait état de salubrité, cela était fait aussi, et je n'avais plus qu'à partir.

Donc, ce matin-là, un palki-ghari, sorte de mauvaise voiture à deux chevaux et à quatre roues,--indigne de figurer parmi les confortables produits de la carrosserie anglaise,--vint me prendre sur la place du Gouvernement et m'eut bientôt déposé à la porte du bungalow du colonel Munro.

À cent pas en dehors du faubourg, notre train nous attendait. Il n'y avait plus qu'à emménager,--c'est le mot.

Il va sans dire que nos bagages avaient été préalablement déposés dans leur compartiment spécial. Nous n'emportions d'ailleurs que le nécessaire. Seulement, en fait d'armes, le capi-

taine Hod n'avait pas pensé que l'indispensable pût comprendre moins de quatre carabines Enfield, à balles explosibles, quatre fusils de chasse, deux canardières, sans compter un certain nombre de fusils et de revolvers,--de quoi armer tout notre monde. Cet attirail menaçait plus les fauves que le simple gibier comestible, mais on n'eût pas fait entendre raison à ce sujet au Nemrod de l'expédition.

Il était enchanté d'ailleurs, le capitaine Hod! Le plaisir d'arracher son colonel à la solitude de sa retraite, la joie de partir pour les provinces septentrionales de l'Inde dans un équipage sans pareil, la perspective d'exercices ultra-cynégétiques et d'excursions dans les régions himalayennes, tout cela l'animait, le surexcitait, se manifestait par d'interminables interjections et des poignées de main à vous briser les os.

L'heure du départ avait sonné. La chaudière était en pression, la machine prête à fonctionner. Le mécanicien se tenait à son poste, la main sur le régulateur. Le coup de sifflet réglementaire fut lancé.

«En route! s'écria le capitaine Hod, en agitant son chapeau, Géant d'Acier, en route!»

Le Géant d'Acier, ce nom que notre enthousiaste ami venait de donner au merveilleux moteur de notre train, il le méritait bien, et ce nom lui resta.

Un mot sur le personnel de l'expédition, qui occupait la seconde maison roulante:

Le mécanicien Storr, un Anglais, appartenait à la Compagnie du «Great Southern of India», qu'il avait quittée depuis quelques

mois seulement. Banks, qui le connaissait et le savait fort capable, l'avait fait entrer au service du colonel Munro. C'était un homme de quarante ans, ouvrier habile, très entendu aux choses de son métier, et qui devait nous rendre de grands services.

Le chauffeur s'appelait Kâlouth. Il était de cette classe d'Indous, si recherchés par les Compagnies de chemins de fer, qui peuvent impunément supporter cette chaleur tropicale des Indes, doublée de la chaleur de leur chaudière. Il en est de même des Arabes auxquels les Compagnies de transports maritimes confient le service des chaufferies pendant la traversée de la mer Rouge. Ces braves gens se contentent tout au plus de bouillir, là où des Européens rôtiraient en quelques instants. Bon choix également.

L'ordonnance du colonel Munro était un Indou âgé de trente-cinq ans, Gourgkah de race, nommé Goûmi. Il appartenait à ce régiment qui, pour faire acte de bonne discipline, accepta l'usage des nouvelles munitions, dont l'emploi fut l'occasion première ou tout au moins le prétexte de la révolte des Cipayes. Petit, leste, bien découplé, d'un dévouement à toute épreuve, il portait encore l'uniforme noir de la brigade des «rifles», auquel il tenait comme à sa propre peau.

Le sergent Mac Neil et Goûmi étaient, de corps et d'âme, les deux fidèles du colonel Munro.

Après s'être battus à ses côtés dans toutes les guerres de l'Inde, après l'avoir aidé dans ses infructueuses tentatives pour retrouver Nana Sahib, ils l'avaient suivi dans sa retraite et ne devaient jamais le quitter.

Si Goûmi était l'ordonnance du colonel, Fox,--un Anglais pur sang, très gai, très communicatif,--était le brosseur du capitaine Hod, et non moins enragé chasseur que lui. Ce brave garçon n'eût pas changé cette situation sociale pour une autre, quelle qu'elle fût. Sa finesse le rendait digne du nom qu'il portait: Fox! Renard! mais un renard qui en était à son trente-septième tigre,--trois de moins que son capitaine. Il comptait bien, d'ailleurs, ne pas en rester là.

Il faut citer encore, pour compléter le personnel de l'expédition, notre cuisinier nègre, qui régnait à la partie antérieure de la seconde maison entre les deux offices. Français d'origine, ayant déjà rôti et fricassé sous toutes les latitudes, «monsieur Parazard»,--c'était son nom,--s'imaginait remplir, non un vulgaire métier, mais une fonction de haute importance. Il pontifiait, véritablement, lorsque sa main se promenait d'un fourneau à l'autre, distribuant, avec la précision d'un chimiste, le poivre, le sel et autres condiments qui relevaient ses préparations savantes. En somme, comme monsieur Parazard était habile et propre, on lui pardonnait volontiers cette vanité culinaire.

Ainsi donc, sir Edward Munro, Banks, le capitaine Hod et moi, d'une part, Mac Neil, Storr, Kâlouth, Goûmi, Fox et monsieur Parazard, de l'autre,--en tout dix personnes,--telle était l'expédition qu'emportait vers le nord de la péninsule le Géant d'Acier avec son train de deux maisons roulantes. N'oublions pas les deux chiens Phann et Black, dont le capitaine n'en était plus à apprécier les qualités dans ses chasses au gibier de poil et de plume.

Le Bengale est peut-être, sinon la plus curieuse, du moins la plus riche des présidences de l'Indoustan. Ce n'est évidemment pas le pays proprement dit des rajahs, qui embrasse plus spécia-

lement le centre de ce vaste royaume; mais cette province s'étend sur un territoire très peuplé, qui peut être considéré comme le vrai pays des Indous. Elle se développe, au nord, jusqu'aux infranchissables frontières de l'Himalaya, et notre itinéraire allait nous permettre de la couper obliquement.

Après discussion au sujet des premières étapes, nous nous étions tous ralliés à ce projet: remonter pendant quelques lieues l'Hougly, celui des bras du Gange qui arrose Calcutta, laisser sur la droite la ville française de Chandernagor, de là suivre la ligne du chemin de fer jusqu'à Burdwan, puis prendre de biais à travers le Béhar, de manière à retrouver le Gange à Bénarès.

«Mes amis, avait dit le colonel Munro, je vous abandonne absolument la direction du voyage... Décidez sans moi. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

--Mon cher Munro, répondit Banks, il convient, cependant, que tu donnes ton avis...

--Non, Banks, reprit le colonel, je t'appartiens, et n'ai vraiment pas de préférence à visiter une province plutôt qu'une autre. Une seule question, cependant: lorsque vous aurez atteint Bénarès, quelle direction comptez-vous suivre?

--La direction du nord! s'écria impétueusement le capitaine Hod, la route qui remonte directement jusqu'aux premières rampes de l'Himalaya à travers le royaume d'Oude!

--Eh bien, mes amis, à ce moment... répondit le colonel Munro, peut-être vous demanderai-je de... Mais nous en parlerons lorsqu'il sera temps. Jusque-là, allez comme bon vous semble!»

Cette réponse de sir Edward Munro ne laissa pas de m'étonner quelque peu. Quelle était donc sa pensée? N'avait-il consenti à entreprendre ce voyage qu'avec l'idée que le hasard le servirait peut-être mieux que sa volonté n'avait pu le faire? Se disait-il que si Nana Sahib n'était pas mort, il parviendrait peut-être à le retrouver dans le nord de l'Inde? Avait-il enfin conservé quelque espérance de pouvoir se venger encore? Pour moi, j'avais comme un pressentiment que quelque arrière-pensée guidait le colonel Munro, et il me sembla que le sergent Mac Neil devait être dans le secret de son maître.

Pendant les premières heures de cette matinée, nous avions pris place dans le salon de Steam-House. La porte et les deux fenêtres de la vérandah étaient ouvertes, et la punka, en agitant l'air, rendait la température plus supportable.

Le Géant d'Acier était maintenu au pas par le régulateur de Storr. Une petite lieue à l'heure, c'était tout ce que lui demandaient, pour le moment, des voyageurs soucieux de voir le pays qu'ils traversaient.

Au sortir des faubourgs de Calcutta, nous avions été suivis par un certain nombre d'Européens, qu'émerveillait notre équipage, et par une foule d'Indous qui le considéraient avec une sorte d'admiration mêlée de crainte. Cette foule s'était peu à peu éclaircie, mais nous n'échappions pas à l'ébahissement des passants qui prodiguaient leurs «wahs! wahs!» admiratifs. Il va sans dire que toutes ces interjections étaient moins pour les deux superbes chars que pour le gigantesque éléphant qui les traînait en vomissant des tourbillons de vapeur.

À dix heures, la table fut dressée dans la salle à manger, et moins secoués, certainement, que nous ne l'eussions été dans le compartiment d'un wagon-salon de première classe, nous fîmes honneur au déjeuner de monsieur Parazard.

La route que suivait notre train côtoyait alors la rive gauche de l'Hougly, le plus occidental de ces nombreux bras du Gange, dont l'ensemble comprend l'inextricable réseau du delta des Sunderbunds. Toute cette partie du territoire est de formation alluvionnaire.

«Ce que vous voyez là, mon cher Maucler, me dit Banks, c'est une conquête du fleuve sacré sur le golfe non moins sacré du Bengale. Affaire de temps. Il n'y a peut-être pas une parcelle de cette terre qui ne soit venue des frontières de l'Himalaya, transportée par le courant du Gange. Le fleuve a peu à peu égrené la montagne pour en composer le sol de cette province, où il s'est ménagé un lit...

--Qu'il abandonne souvent pour un autre! ajouta le capitaine Hod. Ah! c'est un capricieux, un fantasque, un lunatique, que ce Gange! On bâtit une ville sur ses bords, et, quelques siècles plus tard, la ville est au milieu d'une plaine, ses quais sont à sec, le fleuve a changé sa direction et son embouchure! Ainsi Rajmahal, ainsi Gaur, toutes les deux, autrefois, baignées par l'infidèle cours d'eau, et qui maintenant meurent de soif au milieu des rizières desséchées de la plaine!

--Eh! répondis-je, ne peut-on craindre que pareil sort ne soit réservé à Calcutta?

--Qui sait?

--Bon! ne sommes-nous pas là! répliqua Banks. Ce n'est qu'une question de digues! Si cela est nécessaire, les ingénieurs sauront bien contenir les débordements de ce Gange! On lui mettra la camisole de force!

--Heureusement pour vous, mon cher Banks, répondis-je, les Indous ne vous entendent pas parler ainsi de leur fleuve sacré! Ils ne vous le pardonneraient pas!

--En effet, répondit Banks, le Gange, c'est un fils de Dieu, s'il n'est Dieu lui-même, et rien de ce qu'il fait n'est mal à leurs yeux!

--Pas même les fièvres, le choléra, la peste qu'il entretient à l'état endémique! s'écria le capitaine Hod. Il est vrai que les tigres et les crocodiles, qui fourmillent dans les Sunderbunds, ne s'en portent pas plus mal. Au contraire! On dirait, vraiment, que l'air empesté convient à ces animaux-là comme l'air pur d'un sanitarium aux Anglo-Indiens pendant la saison chaude. Ah! ces carnassiers!--Fox? dit Hod en se retournant vers son brosseur, qui desservait la table.

--Mon capitaine? répondit Fox.

--N'est-ce pas là que tu as tué ton trente-septième?

--Oui, mon capitaine, à deux milles de Port-Canning, répondit Fox. C'était un soir...

--Il suffit, Fox! reprit le capitaine en achevant un grand verre de grog, je connais l'histoire du trente-septième. Celle du trente-huitième m'intéresserait davantage!

--Le trente-huitième n'est pas encore tué, mon capitaine!

--Tu le tueras, Fox, comme je tuerai, moi, mon quarante et unième!» Dans les conversations du capitaine Hod et de son brosseur, le mot «tigre», on le voit, n'était jamais prononcé. C'était inutile. Les deux chasseurs se comprenaient.

Cependant, à mesure que nous avancions, l'Hougly, qui est large de près d'un kilomètre devant Calcutta, resserrait peu à peu son lit. En amont de la ville, ce sont d'assez basses rives que celles qui contiennent son cours. Là, trop souvent, s'engouffrent de formidables cyclones, qui étendent leurs désastres sur toute la province. Quartiers entièrement détruits, centaines de maisons écrasées les unes contre les autres, immenses plantations dévastées, milliers de cadavres jonchant la cité et la campagne, telles sont les ruines que ces irrésistibles météores laissent après eux, et dont le cyclone de 1864 a été l'un des plus terribles exemples.

On sait que le climat de l'Inde comprend trois saisons: la saison pluvieuse, la saison froide, la saison chaude. Cette dernière est la plus courte, mais c'est aussi la plus pénible à passer. Mars, avril et mai sont trois mois particulièrement redoutables. Entre tous, mai est le plus chaud. À cette époque, affronter le soleil, pendant certaines heures de la journée, c'est risquer sa vie,-- du moins pour les Européens. Il n'est pas rare, en effet, que, même à l'ombre, la colonne thermométrique s'élève à cent six degrés Fahrenheit (environ 41° centigrades).

«Les hommes, dit M. de Valbezen, soufflent alors comme des chevaux cornards, et, pendant la guerre de répression, officiers et soldats étaient obligés de recourir aux douches sur la tête afin de prévenir les congestions.»

Toutefois, grâce à la marche de Steam-House, à l'agitation de la couche d'air provoquée par les battements de la punka, à l'atmosphère humide qui circulait à travers les écrans de vétiver fréquemment arrosés, nous ne souffrions pas trop de la chaleur. D'ailleurs, la saison des pluies, qui dure depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, n'était pas éloignée, et il était à craindre qu'elle fût plus désagréable que la saison chaude. Après tout, dans les conditions où s'opérait notre voyage, nous n'avions rien de grave à redouter.

Vers une heure de l'après-midi, après une délicieuse promenade au petit pas, qui s'était faite sans sortir de notre maison, nous sommes arrivés à Chandernagor.

J'avais déjà visité ce coin de territoire,--le seul qui reste à la France dans toute la présidence du Bengale. Cette ville, abritée par le drapeau tricolore et qui n'a pas le droit d'entretenir plus de quinze soldats pour sa garde personnelle, cette ancienne rivale de Calcutta pendant les luttes du XVIIIe siècle, est aujourd'hui bien déchue, sans industrie, sans commerce, ses bazars abandonnés, son fort vide. Peut-être Chandernagor aurait-elle repris quelque vitalité, si le railway d'Allahabad eût traversé ou tout au moins longé ses murs; mais, devant les exigences du gouvernement français, la compagnie anglaise a dû faire obliquer sa voie, de manière à contourner notre territoire, et Chandernagor a perdu là l'unique occasion de retrouver quelque importance commerciale.

Notre train n'entra donc pas dans la ville. Il s'arrêta à trois milles, sur la route, à l'entrée d'un bois de lataniers. Lorsque le campement eut été organisé, on aurait dit un commencement de village qui venait se fonder en cet endroit. Mais le village était

mobile, et, dès le lendemain, 7 mai, il reprenait sa marche interrompue, après une nuit calme, passée dans nos confortables cabines.

Pendant cette halte, Banks avait fait renouveler le combustible. Bien que la machine eût peu consommé, il tenait à ce que le tender portât toujours sa pleine charge, c'est-à-dire, en eau, en bois ou en charbon, de quoi marcher pendant soixante heures.

Cette règle, le capitaine Hod et son fidèle Fox ne manquaient pas de l'appliquer à eux-mêmes, et leur foyer intérieur,--je veux dire leur estomac, qui offrait une grande surface de chauffe,-- était toujours muni de ce combustible azoté, indispensable pour faire marcher bien et longtemps la machine humaine.

Cette fois, l'étape devait être plus longue. Nous allions voyager deux jours, nous reposer deux nuits, de manière à atteindre Burdwan et à visiter cette ville pendant la journée du 9.

À six heures du matin, Storr donnait un coup de sifflet aigu, purgeait ses cylindres, et le Géant d'Acier prenait une allure un peu plus rapide que la veille.

Pendant quelques heures, nous avions côtoyé la voie ferrée, qui, par Burdwan, va rejoindre à Rajmahal la vallée du Gange, qu'elle suit alors jusqu'au delà de Bénarès. Le train de Calcutta vint à passer, à grande vitesse. Il semblait nous défier par les exclamations admiratives des voyageurs. Nous ne répondîmes pas à leur défi. Ils pouvaient aller plus rapidement que nous, mais plus confortablement, non!

Le pays qui fut traversé pendant ces deux jours était invariablement plat et, par cela même, assez monotone. Ça et là se ba-

lançaient quelques flexibles cocotiers, dont les derniers échantillons allaient rester en arrière, au delà de Burdwan. Ces arbres, qui appartiennent à la grande famille des palmiers, sont amis des côtes et aiment à retrouver quelques molécules d'air marin dans l'atmosphère qu'ils respirent. Aussi, en dehors d'une zone assez étroite qui confine au littoral, ne les rencontre-t-on plus, et il est inutile de les chercher dans l'Inde centrale. Mais la flore de l'intérieur n'en est pas moins intéressante et variée.

De chaque côté de la route, ce n'était, à proprement parler, qu'un immense échiquier de rizières, qui se dessinait à perte de vue. Le sol était divisé en quadrilatères, endigués comme les marais salants ou les parcs aux huîtres d'un littoral. Mais la couleur verte dominait, et la récolte promettait d'être belle sur cet humide et chaud territoire, dont les buées indiquaient la prodigieuse fertilité.

Le lendemain soir, à l'heure dite, avec une exactitude qu'un express eût enviée, la machine donnait son dernier coup de vapeur et s'arrêtait aux portes de Burdwan.

Administrativement, cette cité est le chef-lieu d'un district anglais, mais le district appartient en propre à un maharajah, qui ne paye pas moins de dix millions d'impôts au gouvernement. La ville est, en grande partie, composée de maisons basses, que séparent de belles allées d'arbres, cocotiers et aréquipiers. Ces allées étaient assez larges pour livrer passage à notre train. Nous allâmes donc camper en un endroit charmant, plein d'ombre et de fraîcheur. Ce soir-là, la capitale du maharajah compta un petit quartier de plus. C'était notre hameau portatif, notre village de deux maisons, et nous ne l'aurions pas changé pour tout le quar-

tier où s'élève le splendide palais d'architecture anglo-indienne du souverain de Burdwan.

Notre éléphant, on le pense, produisit là son effet accoutumé, c'est-à-dire une sorte de terreur admirative chez tous ces Bengalis, qui accouraient de toutes parts, tête nue, les cheveux coupés à la Titus, et ayant pour unique vêtement, les hommes un pagne autour des reins, les femmes un sari blanc qui les enveloppait de la tête aux pieds.

«Je n'ai qu'une crainte! dit le capitaine Hod, c'est que le maharajah ne veuille acheter notre Géant d'Acier, et qu'il en offre une telle somme, que nous soyons obligés de le vendre à Sa Hautesse!

--Jamais! s'écria Banks. Je lui fabriquerai un autre éléphant, quand il le voudra, et si puissant qu'il pourra tramer sa capitale tout entière d'un bout de ses États à l'autre! Mais le nôtre, nous ne le vendrons à aucun prix, n'est-ce pas, Munro?

--À aucun prix!» répondit le colonel du ton d'un homme que l'offre d'un million n'aurait pu séduire.

D'ailleurs, l'achat de notre colosse n'eut pas lieu d'être discuté. Le maharajah n'était point à Burdwan. La seule visite que nous reçûmes fut celle de son «kâmdar», sorte de secrétaire intime, qui vint examiner notre équipage. Cela fait, ce personnage nous offrit,--ce qui fut accepté volontiers,--d'explorer les jardins du palais, plantés des plus beaux échantillons de la végétation tropicale, arrosés d'eaux vives qui se distribuent en étangs ou courent en ruisseaux, de visiter le parc, orné de kiosques fantaisistes du plus charmant effet, tapissé de pelouses verdoyantes, peuplé de chevreuils, de cerfs, de daims, d'éléphants, représentants de la

faune domestique, et de tigres, de lions, de panthères, d'ours, représentants de la faune sauvage, logés dans des ménageries superbes.

«Des tigres en cage comme des oiseaux, mon capitaine! s'écria Fox. Si cela ne fait pas pitié!

--Oui, Fox! répondit le capitaine. Si on les consultait, ces honnêtes fauves, ils aimeraient mieux rôder librement dans les jungles... même à portée d'une carabine à balle explosive!

--Ah! comme je comprends cela, mon capitaine!» répondit le brosseur, en laissant échapper un soupir.

Le lendemain, 10 mai, nous quittions Burdwan. Steam-House, bien approvisionné, franchissait la voie ferrée sur un passage à niveau, et se dirigeait directement vers Ramghur, ville située à soixante-quinze lieues environ de Calcutta.

Cet itinéraire, il est vrai, laissait sur notre droite l'importante ville de Mourchedabad, qui n'est curieuse ni dans sa partie indienne, ni dans sa partie anglaise; Monghir, une sorte de Birmingham de l'Indoustan, perchée sur un promontoire qui domine le cours du fleuve sacré; Patna, la capitale de ce royaume du Béhar que nous allions traverser obliquement, riche centre de commerce pour l'opium, et qui tend à disparaître sous l'envahissement des plantes grimpantes, dont sa flore foisonne. Mais nous avions mieux à faire: c'était de suivre une direction plus méridionale, à deux degrés au-dessous de la vallée du Gange.

Pendant cette partie du voyage, le Géant d'Acier fut un peu plus poussé et soutint un léger trot, qui nous permit d'apprécier l'excellente installation de nos maisons suspendues. La route

était belle, d'ailleurs, et se prêtait à l'épreuve. Les carnassiers s'effrayaient ils au passage du gigantesque éléphant, vomissant fumée et vapeur, cela est possible! En tout cas, au grand étonnement du capitaine Hod, nous n'en voyions aucun au milieu des jungles de ce territoire. Au surplus, c'était à travers les régions septentrionales de l'Inde, non dans les provinces du Bengale, qu'il comptait satisfaire ses instincts de chasseur, et il ne songeait pas encore à se plaindre.

Le 15 mai, nous étions près de Ramghur, à cinquante lieues environ de Burdwan. La moyenne de la vitesse avait été d'une quinzaine de lieues par douze heures, pas davantage.

Trois jours après, le 18, le train s'arrêtait, cent kilomètres plus loin, près de la petite ville de Chittra.

Aucun incident, n'avait marqué cette première période du voyage. Les journées étaient chaudes, mais combien la sieste était facile à l'abri des vérandahs! Nous y passions les heures les plus ardentes dans un farniente délicieux.

Le soir venu, Storr et Kâlouth, sous les yeux de Banks, s'occupaient de nettoyer la chaudière et de visiter la machine.

Pendant ce temps, le capitaine Hod et moi, accompagnés de Fox, de Goûmi et des deux chiens d'arrêt, nous allions chasser aux environs du campement. Ce n'était encore que le petit gibier de poil et de plume; mais si le capitaine en faisait fi comme chasseur, il n'en faisait pas fi comme gourmet, et le lendemain, à son extrême contentement comme à la grande satisfaction de monsieur Parazard, le menu du repas comptait quelques pièces savoureuses, qui économisaient nos conserves.

Quelquefois, Goûmi et Fox restaient pour faire l'office de bûcherons et de porteurs d'eau. Ne fallait-il pas réapprovisionner le tender pour la journée du lendemain? Aussi, autant que possible, Banks choisissait-il les lieux de halte sur les bords d'un ruisseau, à proximité de quelque bois. Tout ce ravitaillement indispensable s'opérait sous la direction de l'ingénieur, qui ne négligeait aucun détail.

Puis, lorsque tout était terminé, nous allumions nos cigares,--d'excellents «cherouts» de Manille,--et nous fumions en causant de ce pays que Hod et Banks connaissaient à fond. Quant au capitaine, dédaignant le vulgaire cigare, il aspirait de ses vigoureux poumons, à travers un tuyau long de vingt pieds, la fumée aromatisée d'un «houkah», soigneusement bourré par la main de son brosseur.

Notre plus grand désir eût été que le colonel Munro nous suivît pendant ces rapides excursions aux abords du campement. Invariablement, nous le lui proposions au moment de partir, mais, invariablement aussi, il déclinait notre offre et restait avec le sergent Mac Neil. Tous deux, alors, se promenaient sur la route, allant et venant pendant une centaine de pas. Ils parlaient peu, mais ils semblaient s'entendre à merveille, et n'avaient plus besoin d'échanger des paroles pour échanger des pensées. Ils étaient l'un et l'autre entièrement absorbés dans ces funestes souvenirs que rien ne pouvait effacer. Qui sait même si ces souvenirs ne se ravivaient pas, à mesure que sir Edward Munro et le sergent se rapprochaient du théâtre de la sanglante insurrection!

Évidemment, quelque idée fixe, que nous ne connaîtrons que plus tard, et non le simple désir de ne pas se séparer de nous, avait engagé le colonel Munro à se joindre à cette expédition

dans le nord de l'Inde. Je dois dire que Banks et le capitaine Hod partageaient ma manière de voir à cet égard. Aussi, tous trois, non sans une certaine inquiétude pour l'avenir, nous nous demandions si cet éléphant d'acier, en courant à travers les plaines de la péninsule, n'entraînait pas tout un drame avec lui.

CHAPITRE VII

Les pèlerins du Phalgou.

Le Behar formait autrefois l'empire de Magadha. C'était une sorte de territoire sacré, au temps des Bouddhistes, et il est encore couvert de temples et de monastères. Mais, depuis bien des siècles, les brahmanes ont succédé aux prêtres de Bouddha. Ils se sont emparés des «viharas», ils les exploitent, ils vivent des produits du culte; les fidèles leur arrivent de toutes parts; ils font concurrence aux eaux sacrées du Gange, aux pèlerinages de Bénarès, aux cérémonies de Jaggernaut; enfin, on peut dire que la contrée leur appartient.

Riche pays, avec ses immenses rizières d'un vert émeraude et ses vastes plantations de pavots, avec ses nombreuses bourgades, perdues dans la verdure, ombragées de palmiers, de manguiers, de dattiers, de taras, sur lesquels la nature a jeté, comme un filet, un inextricable réseau de lianes. Les routes que suit Steam-House forment autant de berceaux touffus, dont un sol humide entretient la fraîcheur. Nous avançons, la carte sous les yeux, sans jamais craindre de nous égarer. Les hennissements de notre éléphant se mêlent aux assourdissants concerts de la gent ailée et aux discordantes criailleries des tribus simiesques. Sa fumée en-

roule d'épaisses volutes aux phénix champêtres, aux bananiers, dont les fruits dorés se détachent comme des étoiles au milieu de légers nuages. Sur son passage se lèvent des volées de ces frêles oiseaux de riz, qui confondent leur plumage blanc avec les blanches spirales de la vapeur. Ça et là, des groupes de banians, des bouquets de pamplemousses, des carrés de «dalhs», espèces de pois arborescents que supporte une tige haute d'un mètre, se détachent en vigueur, et servent de repoussoirs aux paysages des arrière-plans.

Mais quelle chaleur! À peine un peu d'air humide se propage-t-il à travers les nattes de vétiver de nos fenêtres! Les «hot winds»,-- les vents chauds,--qui se sont chargés de calorique en caressant la surface des longues plaines de l'ouest, couvrent la campagne de leur haleine embrasée. Il est temps que la mousson de juin vienne modifier l'état atmosphérique. Nul ne pourrait supporter les atteintes de ce soleil de feu, sans être menacé de quelque suffocation mortelle.

Aussi, la campagne est-elle déserte. Les «raïots» eux-mêmes, quoique bien aguerris à ces jets de rayons embrasés, ne pourraient se livrer aux travaux de culture. La route ombreuse est seule praticable, et encore à la condition de la parcourir à l'abri de notre bungalow roulant. Il faut que le chauffeur Kâlouth soit, je ne dirai pas de platine, car du platine fondrait, mais de carbone pur, pour ne pas entrer en fusion devant la grille ardente de sa chaudière. Non! le brave Indou résiste. Il s'est fait comme une seconde nature réfractaire, à vivre sur la plate-forme des locomotives, en courant les railways de l'Inde centrale!

Le thermomètre, suspendu aux parois de la salle à manger, a marqué cent six degrés Fahrenheit (41°11 centig.) dans la journée

du 19 mai. Ce soir-là, nous n'avons pu faire notre hygiénique promenade de l'»hawakana». Ce mot signifie proprement «manger de l'air», c'est-à-dire qu'après les étouffements produits par une journée tropicale, on va respirer un peu de l'air tiède et pur du soir. Cette fois, c'est l'atmosphère qui nous aurait dévorés.

«Monsieur Maucler, me dit le sergent Mac Neil, cela me rappelle les derniers jours de mars, pendant lesquels sir Hugh Rose, avec une batterie de deux pièces seulement, essayait de faire brèche à l'enceinte de Jansi. Il y avait seize jours que nous avions passé la Betwa, et, depuis seize jours, les chevaux n'avaient pas été une seule fois débridés. Nous nous battions entre d'énormes murailles de granit, autant dire entre les parois de briques d'un haut fourneau. Dans nos rangs passaient des «chitsis» qui portaient de l'eau dans leurs outres, et, tandis que nous faisions le coup de feu, ils nous la versaient sur la tête, sans quoi nous serions tombés foudroyés. Tenez! Je me souviens! J'étais épuisé. Mon crâne éclatait. J'allais tomber... Le colonel Munro me voit, et, arrachant l'outre des mains d'un chitsi, il la verse sur moi... et c'était la dernière que les porteurs avaient pu se procurer!... Cela ne s'oublie pas, voyez-vous! Non! goutte de sang pour goutte d'eau! Alors même que j'aurais donné tout le mien pour mon colonel, je serais encore son débiteur!

--Sergent Mac Neil, demandai-je, ne trouvez-vous pas que, depuis notre départ, le colonel Munro a l'air plus préoccupé que d'habitude? Il semble que chaque jour...

--Oui, monsieur, répondit Mac Neil, qui m'interrompit assez vivement, mais cela n'est que trop naturel! Mon colonel se rapproche de Lucknow, de Cawnpore, là où Nana Sahib a fait massacrer... Ah! je ne puis parler de cela sans que le sang ne me monte

à la tête! Peut-être eût-il mieux valu modifier l'itinéraire de ce voyage, et ne pas traverser les provinces que la révolte a dévastées! Nous sommes encore trop près de ces terribles événements pour que le souvenir s'en soit affaibli!

--Pourquoi ne pas changer notre route! dis-je alors. Si vous le voulez, Mac Neil, je vais en parler à Banks, au capitaine Hod...

--Il est trop tard, répondit le sergent. J'ai lieu de penser, d'ailleurs, que mon colonel tient à revoir, une dernière fois peut-être, le théâtre de cette guerre horrible, qu'il veut aller là où lady Munro a trouvé la mort, et quelle mort!

--Si vous le pensez, Mac Neil, répondis-je, mieux vaut laisser faire le colonel Munro, et ne rien changer à nos projets. C'est souvent une consolation et comme un adoucissement à la douleur que d'aller pleurer sur la tombe de ceux qui nous sont chers...

--Sur la tombe, oui! s'écria Mac Neil. Mais est-ce donc une tombe, ce puits de Cawnpore, où tant de victimes ont été précipitées pêle-mêle! Est-ce là un monument funéraire qui nous rappelle ceux que de pieuses mains entretiennent dans nos cimetières d'Écosse, au milieu des fleurs, sous l'ombre des beaux arbres, avec un nom, un seul, le nom de celui qui n'est plus! Ah! monsieur, je crains que la douleur de mon colonel ne soit épouvantable! Mais, je vous le répète, il est trop tard maintenant pour le détourner de ce chemin. Qui sait s'il ne refuserait pas dès lors de nous suivre! Oui! laissons aller les choses, et que Dieu nous conduise!»

Évidemment, Mac Neil, en parlant ainsi, savait à quoi s'en tenir sur les projets de sir Edward Munro. Mais me disait-il bien

tout et n'était-ce que le projet de revoir Cawnpore qui avait décidé le colonel à quitter Calcutta? Quoi qu'il en soit, c'était maintenant comme un aimant qui l'attirait vers le théâtre où s'était fait le dénouement de ce funeste drame!... Il fallait laisser faire!

J'eus alors la pensée de demander au sergent s'il avait renoncé, lui, pour son propre compte, à toute idée de vengeance, en un mot s'il croyait que Nana Sahib fût mort.

«Non, me répondit nettement Mac Neil. Bien que je n'aie aucun indice sur lequel je puisse fonder mon opinion, je ne crois pas, je ne peux pas croire que Nana Sahib ait pu mourir sans avoir été puni de tant de crimes! Non! Et, cependant, je ne sais rien, je n'ai rien appris!... C'est comme un instinct qui me pousse!... Ah! monsieur! se faire un but d'une vengeance légitime, ce serait quelque chose dans la vie! Fasse le ciel que mes pressentiments ne me trompent pas, et un jour...»

Le sergent n'acheva pas... Son geste indiqua ce que sa bouche n'avait pas voulu dire. Le serviteur était à l'unisson du maître!

Lorsque je rapportai le sens de cette conversation à Banks et au capitaine Hod, tous deux furent d'accord que l'itinéraire ne devait et ne pouvait être modifié. D'ailleurs, il n'avait jamais été question de passer par Cawnpore, et, le Gange une fois franchi à Bénarès, nous devions nous élever directement dans le nord, en traversant la partie orientale des royaumes de l'Oude et du Rohilkhande. Quoi que pût penser Mac Neil, il n'était pas certain que sir Edward Munro voulût revoir Lucknow ou Cawnpore, qui lui rappelleraient tant d'horribles souvenirs; mais enfin, s'il le voulait, on ne le contrarierait pas sur ce point.

Quant à Nana Sahib? sa notoriété était telle, que si la notice qui signalait sa réapparition dans la présidence de Bombay avait dit la vérité, nous aurions dû en entendre parler de nouveau. Mais, à notre départ de Calcutta, il n'était déjà plus question du nabab, et les renseignements recueillis sur notre route donnaient à penser que l'autorité avait été induite en erreur.

En tout cas, si, par impossible, il y avait là quelque chose de vrai, si le colonel Munro avait un dessein secret, il pouvait paraître étonnant que Banks, son plus intime ami, n'en fût pas le confident, de préférence au sergent Mac Neil. Mais cela tenait sans doute, ainsi que le dit Banks, à ce qu'il eût tout fait pour empêcher le colonel de se lancer dans de périlleuses et inutiles recherches, tandis que le sergent devait l'y pousser!

Le 19 mai, vers midi, nous avions dépassé la bourgade de Chittra. Steam-House se trouvait maintenant à quatre cent cinquante kilomètres de son point de départ.

Le lendemain, 20 mai, à la nuit tombante, le Géant d'Acier arrivait, après une journée torride, aux environs de Gaya. La halte se fit sur le bord d'une rivière sacrée, le Phalgou, qui est bien connue des pèlerins. Les deux maisons s'établirent sur une jolie berge, ombragée de beaux arbres, à deux milles à peu près de la ville.

Notre intention était de passer trente-six heures en cet endroit, c'est-à-dire deux nuits et un jour, car le lieu était très curieux à visiter, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, afin d'éviter les chaleurs de midi, Banks, le capitaine Hod et moi, après avoir pris congé du colonel Munro, nous nous dirigions vers Gaya.

On affirme que cent cinquante mille dévots affluent annuellement dans ce centre des établissements brahmaniques. En effet, aux approches de la ville, les chemins étaient envahis par un très grand nombre d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants. Tout ce monde s'en allait processionnellement à travers la campagne, ayant bravé les mille fatigues d'un long pèlerinage, pour accomplir ses devoirs religieux.

Banks avait déjà visité ce territoire du Behar à l'époque où il faisait les études d'un chemin de fer, qui n'est pas encore en cours d'exécution. Il connaissait donc le pays, et nous ne pouvions avoir un meilleur guide. Il avait d'ailleurs obligé le capitaine Hod à laisser au campement tout son attirail de chasseur. Donc, nulle crainte que notre Nemrod nous abandonnât en route.

Un peu avant d'arriver à la ville, à laquelle on peut justement donner le nom de Cité sainte, Banks nous fit arrêter devant un arbre sacré, autour duquel des pèlerins de tout âge et de tout sexe se tenaient dans la posture de l'adoration.

Cet arbre était un «pîpal», au tronc énorme; mais, bien que la plupart de ses branches fussent déjà tombées de vieillesse, il ne devait pas compter plus de deux à trois cents ans d'existence. C'est ce que devait constater M. Louis Rousselet, deux ans plus tard, pendant son intéressant voyage à travers l'Inde des Rajahs.

Arbre Boddhi, tel était, en religion, le nom de ce dernier représentant de la génération de pîpals sacrés, qui ombragèrent cette place même, pendant une longue série de siècles, et dont le premier fut planté cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Il est probable que, pour les fanatiques prosternés à ses pieds, c'était l'arbre même que Bouddha consacra en ce lieu. Il se dresse main-

tenant sur une terrasse en ruines, tout près d'un temple de briques, dont l'origine est évidemment très ancienne.

La présence de trois Européens, au milieu de ces milliers d'Indous, ne fut pas vue d'un très bon oeil. On ne nous dit rien, cependant, mais nous ne pûmes arriver jusqu'à la terrasse ni pénétrer dans les ruines du temple. Du reste, les pèlerins les encombraient, et il eût été difficile de se frayer un chemin parmi eux.

«S'il y avait eu là quelque brahmane, dit Banks, notre visite aurait été plus complète, et nous eussions peut-être pu visiter l'édifice jusque dans ses profondeurs.

--Comment! répondis-je, un prêtre eût été moins sévère que ses propres fidèles?

--Mon cher Maucler, répondit Banks, il n'y a pas de sévérité qui tienne devant l'offre de quelques roupies. Après tout, il faut bien que les brahmanes vivent!

--Je n'en vois pas la nécessité, répondit le capitaine Hod, qui avait le tort de ne pas professer pour les Indous, leurs moeurs, leurs préjugés, leurs coutumes et les objets de leur vénération, la tolérance que ses compatriotes leur accordent très justement.

Pour le moment, l'Inde n'était pour lui qu'un vaste territoire de «chasses réservées», et, à la population des villes ou des campagnes, il préférait incontestablement les féroces carnassiers des jungles.

Après une station convenable au pied de l'arbre sacré, Banks nous conduisit sur la route dans la direction de Gaya. À mesure que nous approchions de la ville sainte, la foule des pèlerins s'accroissait. Bientôt, dans une éclaircie de verdure, Gaya nous appa-

rut sur la cime du rocher qu'elle couronne de ses constructions pittoresques.

Ce qui attire surtout l'attention des touristes en cet endroit, c'est le temple de Vishnou. Il est de construction moderne, puisqu'il a été rebâti, voilà quelques années seulement, par la reine d'Holcar. La grande curiosité de ce temple, ce sont les empreintes laissées par Vishnou en personne, lorsqu'il daigna descendre sur la terre pour lutter avec le démon Maya. La lutte entre un dieu et un diable ne pouvait être longtemps douteuse. Le démon succomba, et un bloc de pierre, visible dans l'enceinte même de Vishnou-Pad, témoigne, par les profondes empreintes des pieds de son adversaire, que ce diable avait affaire à forte partie.

Je dis «un bloc de pierre visible», et je me hâte d'ajouter «visible pour les Indous seulement». En effet, aucun Européen n'est admis à contempler ces divins vestiges. Peut-être, pour bien les distinguer sur la pierre miraculeuse, faut-il une foi robuste, qui ne se rencontre plus chez les croyants des contrées occidentales. Cette fois, quoiqu'il en eût, Banks en fut pour l'offre de ses roupies. Aucun prêtre ne voulut accepter ce qui eût été le prix d'un sacrilège. La somme ne fut-elle pas à la hauteur d'une conscience de brahmane, je n'oserais décider ce point. Toujours est-il que nous ne pûmes pénétrer dans le temple, et j'en suis encore à savoir quelle est la «pointure» de ce doux et beau jeune homme d'une couleur azurée, vêtu comme un roi des anciens temps, célèbre par ses dix incarnations, qui représente le principe conservateur opposé à Siva, le farouche emblème du principe destructeur, et que les Vaichnavas, adorateurs de Vishnou, reconnaissent comme le premier des trois cent trente millions de dieux qui peuplent leur mythologie éminemment polythéiste.

Mais il n'y avait pas lieu de regretter notre excursion à la ville sainte, ni au Vishnou-Pad. Dépeindre le pêle-mêle de temples, la succession de cours, l'agglomération de viharas qu'il nous fallut contourner ou traverser pour arriver jusqu'à lui, ce serait impossible. Thésée lui-même, le fil d'Ariane à la main, se serait perdu dans ce labyrinthe! Nous redescendîmes donc le rocher de Gaya.

Le capitaine Hod était furieux. Il avait voulu faire un mauvais parti au brahmane qui nous refusait l'accès du Vishnou-Pad.

«Y pensez-vous, Hod? lui avait dit Banks, en le retenant. Ne savez-vous pas que les Indous regardent leurs prêtres, les brahmanes, non seulement comme des êtres d'un sang illustre, mais aussi comme des êtres d'une origine supérieure?»

Lorsque nous fûmes arrivés à la partie du Phalgou qui baigne le rocher de Gaya, la prodigieuse agglomération des pèlerins se développa largement sous nos regards. Là se coudoyaient, dans un pêle-mêle sans nom, hommes et femmes, vieillards et enfants, citadins et ruraux, riches babous et pauvres raïots de la plus infime catégorie, des Vaïchyas, marchands et agriculteurs, des Kchatryas, fiers guerriers du pays, des Sudras, misérables artisans de sectes différentes, des parias, qui sont hors la loi, et dont les yeux souillent les objets qu'ils regardent,--en un mot, toutes les classes ou toutes les castes de l'Inde, le Radjoupt vigoureux repoussant du coude le Bengali malingre, les gens du Pendjab opposés aux mahométans du Scinde. Les uns sont venus en palanquins, les autres dans des voitures traînées par les grands boeufs à bosse. Ceux-ci sont étendus près de leurs chameaux, dont la tête vipérine s'allonge sur le sol, ceux-là ont fait la route à pied, et il en arrive encore de toutes les parties de la péninsule. Ça et là se dressent des tentes, ça et là des charrettes dételées, ça et là des

huttes de branches, qui servent de demeures provisoires à tout ce monde.

«Quelle cohue! dit le capitaine Hod.

--Les eaux du Phalgou ne seront pas agréables à boire au coucher du soleil! fit observer Banks.

--Et pourquoi? demandai-je.

--Parce que ces eaux sont sacrées, et que toute cette foule suspecte va s'y baigner, comme les Gangistes le font dans les eaux du Gange.

--Sommes-nous donc en aval? s'écria Hod, en tendant la main dans la direction où se trouvait notre campement.

--Non, mon capitaine, rassurez-vous, répondit l'ingénieur, nous sommes en amont.

--À la bonne heure, Banks! Il ne faut pas qu'on abreuve à cette source impure notre Géant d'Acier!» Cependant, nous passions au milieu de ces milliers d'Indous, entassés sur un espace assez restreint.

L'oreille était tout d'abord frappée d'un bruit discordant de chaînes et de sonnettes. C'étaient les mendiants qui taisaient appel à la charité publique.

Là fourmillaient des échantillons variés de cette confrérie truandière, si considérable dans toute la péninsule indienne. La plupart étalaient de fausses plaies, comme les Clopin-Trouillefou du moyen âge. Mais si les mendiants de profession sont de faux infirmes pour la plupart, il n'en est pas ainsi des fanatiques. En effet, il eût été difficile de pousser la conviction plus loin.

Des faquirs, des goussaïns étaient là, presque nus, couverts de cendre; celui-ci, le bras ankylosé par une tension prolongée; celui-là, la main traversée par les ongles de ses propres doigts.

D'autres s'étaient imposé la condition de mesurer avec leur corps tout le chemin parcouru depuis leur départ. S'étendant sur le sol, se relevant, s'étendant encore, ils avaient fait des centaines de lieues de cette façon, comme s'ils eussent servi de chaîne d'arpenteur.

Ici, des fidèles, enivrés par le hang,--opium liquide mêlé d'une infusion de chanvre,--étaient attachés à des branches d'arbres par des crocs de fer enfoncés dans leurs épaules. Ainsi pendus, ils tournaient sur eux-mêmes jusqu'à ce que leur chair vînt à manquer et qu'ils tombassent dans les eaux du Phalgou.

Là, d'autres, en l'honneur de Siva, les jambes percées, la langue perforée, des flèches les traversant d'outre en outre, faisaient lécher par des serpents le sang qui coulait de leurs plaies.

Tout ce spectacle ne pouvait être que fort répugnant pour le regard d'un Européen. Aussi, avais-je hâte de passer, lorsque Banks, m'arrêtant tout d'un coup:

«L'heure de la prière!» dit-il.

En ce moment, un brahmane parut au milieu de la foule. Il leva la main droite et la dirigea vers le soleil, que le massif du rocher de Gaya avait caché jusqu'alors.

Le premier rayon, lancé par l'astre radieux, fut le signal. La foule, à peu près nue, entra dans les eaux sacrées. Il y eut alors de simples immersions, comme aux premiers temps du baptême; mais, je dois le dire, elles ne tardèrent pas à se changer en véri-

tables parties de pleine eau, dont le caractère religieux était difficile à saisir. J'ignore si les initiés, en récitant les «slocas» ou versets, que, pour un prix convenu, leur dictaient les prêtres, songeaient plus à laver leur corps que leur âme. La vérité est qu'après avoir pris de l'eau dans le creux de la main, après en avoir aspergé les quatre points cardinaux, ils s'en jetaient quelques gouttes au visage, comme des baigneurs qui s'amusent dans les premières lames d'une grève de bains de mer. Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'ils n'oubliaient pas de s'arracher au moins un cheveu pour chaque péché qu'ils avaient commis. Combien y en avait-il là qui eussent mérité de sortir chauves des eaux du Phalgou!

Et tels étaient les ébats balnéaires de ces fidèles, tantôt troublant l'eau par leurs subits plongeons, tantôt la battant du talon comme un nageur émérite, que les alligators effrayés s'enfuyaient à la rive opposée. Là, d'un oeil glauque fixé sur toute cette foule bruyante qui envahissait leur domaine, ils regardaient et restaient en ligne, faisant retentir l'air du claquement de leurs formidables mâchoires. Les pèlerins, d'ailleurs, ne s'en souciaient pas plus que de lézards inoffensifs.

Il était temps de laisser ces singuliers dévots se mettre en état d'entrer dans le Kaïlas, qui est le paradis de Brahma. Nous remontâmes donc la rive du Phalgou, afin de rejoindre le campement.

Le déjeuner nous réunit tous à table, et le reste de la journée, qui avait été extrêmement chaude, se passa sans incidents. Le capitaine Hod, vers le soir, alla battre la plaine environnante et rapporta quelque menu gibier. Pendant ce temps, Storr, Kâlouth et

Goûmi refaisaient la provision d'eau et de combustible, et chargeaient le foyer. Il était, en effet, question de partir au petit jour.

À neuf heures du soir, nous avions tous regagné nos chambres. Une nuit très calme, mais assez obscure, se préparait. D'épais nuages cachaient les étoiles et alourdissaient l'atmosphère. La chaleur ne perdait rien de son intensité, même avec le coucher du soleil.

J'eus quelque peine à m'endormir, tant la température était étouffante. À travers ma fenêtre, que j'avais laissée ouverte, ne pénétrait qu'un air brûlant, qui me paraissait très impropre au fonctionnement régulier des poumons.

Minuit arriva, sans que j'eusse trouvé un seul instant de repos. J'avais pourtant la ferme intention de dormir pendant trois ou quatre heures avant le départ, mais j'avais aussi le tort de vouloir commander le sommeil. Le sommeil me fuyait. La volonté n'y peut rien, au contraire.

Il devait être une heure du matin, environ, lorsque je crus entendre un sourd murmure, qui se propageait le long des rives du Phalgou.

L'idée me vint d'abord que, sous l'influence d'une atmosphère très saturée d'électricité, quelque vent d'orage commençait à se lever dans l'ouest. Il serait brûlant, sans doute, mais enfin il déplacerait les couches de l'air, et le rendrait peut-être plus respirable.

Je me trompais. La ramure des arbres qui abritaient le campement gardait une absolue immobilité.

Je passai la tête à travers la baie de ma fenêtre, et j'écoutai. Le murmure lointain se fit encore entendre, mais je ne vis rien. La nappe du Phalgou était entièrement sombre, sans aucun de ces reflets tremblotants qu'eut produits une agitation quelconque de sa surface. Le bruit ne venait ni de l'eau ni de l'air.

Cependant, je n'aperçus rien de suspect. Je me recouchai donc, et, la fatigue l'emportant, je commençai à m'assoupir. À de certains intervalles, quelques bouffées de cet inexplicable murmure m'arrivaient encore, mais je finis par m'endormir tout à fait.

Deux heures après, au moment où les premières blancheurs de l'aube se glissaient à travers les ténèbres, je fus brusquement réveillé.

On appelait l'ingénieur.

«Monsieur Banks?

--Que me veut-on?

--Venez donc.» J'avais reconnu la voix de Banks et celle du mécanicien qui venait d'entrer dans le couloir. Je me levai aussitôt et quittai ma cabine. Banks et Storr étaient déjà sous la véranda de l'avant. Le colonel Munro m'y avait précédé, et le capitaine Hod ne tarda pas à nous rejoindre. «Qu'y a-t-il? demanda l'ingénieur.

--Regardez, monsieur,» répondit Storr.

Quelques lueurs du jour naissant permettaient d'observer les rives du Phalgou et une partie de la route qui se développait en avant sur un espace de plusieurs milles.

Notre surprise fut grande, lorsque nous aperçûmes plusieurs centaines d'Indous, couchés par groupes, qui encombraient les berges et le chemin.

«Ce sont nos pèlerins d'hier, dit le capitaine Hod.

--Que font-ils là? demandai-je.

--Ils attendent, sans doute, que le soleil se lève, répondit le capitaine, afin de se plonger dans les eaux sacrées!

--Non, répondit Banks. Ne peuvent-ils faire leurs ablutions à Gaya même? S'ils s'ont venus ici, c'est que...

--C'est que notre Géant d'Acier a produit son effet habituel! s'écria le capitaine Hod. Ils auront su qu'un éléphant gigantesque, un colosse, comme ils n'en avaient jamais vu, était dans le voisinage, et ils sont venus l'admirer!

--Pourvu qu'ils s'en tiennent à l'admiration! répondit l'ingénieur, en secouant la tête.

--Que crains-tu donc, Banks? demanda le colonel Munro.

--Eh! je crains... que ces fanatiques ne barrent le passage et ne gênent notre marche!

--En tout cas, sois prudent! Avec de tels dévots, on ne saurait trop prendre de précautions.

--En effet,» répondit Banks. Puis, appelant le chauffeur: «Kâlouth, demanda-t-il, les feux sont-ils prêts?

--Oui, monsieur.

--Eh bien, allume.

--Oui, allume, Kâlouth! s'écria le capitaine Hod. Chauffe, Kâlouth, et que notre éléphant crache à la figure de tous ces pèlerins, son haleine de fumée et de vapeur!»

Il était alors trois heures et demie du matin. Il ne fallait qu'une demi-heure, au plus, pour que la machine fût en pression. Les feux furent aussitôt allumés, le bois pétilla dans le foyer, et une fumée noire s'échappa de la gigantesque trompe de l'éléphant, dont l'extrémité se perdait dans les branches des grands arbres.

En ce moment, quelques groupes d'Indous se rapprochèrent. Il se fit un mouvement général dans la foule. Notre train fut serré de plus près. Aux premiers rangs de ces pèlerins, on levait les bras en l'air, on les étendait vers l'éléphant, on se courbait, on s'agenouillait, on se prosternait jusque dans la poussière. C'était évidemment de l'adoration, portée au plus haut point.

Nous étions donc là, sous la vérandah, le colonel Munro, le capitaine Hod et moi, assez inquiets de savoir où s'arrêterait ce fanatisme. Mac Neil nous avait rejoints et regardait silencieusement. Quant à Banks, il était allé prendre place avec Storr dans la tourelle que portait l'énorme animal, et d'où il pouvait le manoeuvrer à son gré.

À quatre heures, la chaudière ronflait déjà. Ce ronflement sonore devait être pris par les Indous pour le grondement irrité d'un éléphant d'un ordre surnaturel. En ce moment, le manomètre indiquait une pression de cinq atmosphères, et Storr laissait fuir la vapeur par les soupapes, comme si elle eût transpiré à travers la peau du gigantesque pachyderme.

«Nous sommes en pression, Munro! cria Banks.

--Va, Banks, répondit le colonel, mais va prudemment et n'écrasons personne!» Il faisait presque jour alors. La route qui longe la rive du Phalgou était entièrement occupée par cette foule de dévots, peu disposée à nous livrer passage. Dans ces conditions, aller de l'avant et n'écraser personne, ce n'était pas chose facile. Banks donna deux ou trois coups de sifflet, auxquels les pèlerins répondirent par des hurlements frénétiques. «Rangez-vous! Rangez-vous!» cria l'ingénieur, en ordonnant au mécanicien d'ouvrir un peu le régulateur. Les mugissements de la vapeur, qui se précipitait dans les cylindres, se firent entendre. La machine s'ébranla d'un demi-tour de roue. Un puissant jet de fumée blanche s'échappa de la trompe. La foule s'était un instant écartée. Le régulateur fut alors ouvert à demi. Les hennissements du Géant d'Acier s'accrurent, et notre train commença à se mouvoir entre les rangs pressés des Indous, qui ne semblaient pas vouloir lui faire place. «Banks, prenez garde!» m'écriai-je tout à coup. En me penchant en dehors de la vérandah, je venais de voir une douzaine de ces fanatiques se jeter sur la route, avec la volonté bien évidente de se faire écraser sous les roues de la lourde machine. «Attention! attention! Retirez-vous,» disait le colonel Munro, qui leur faisait signe de se relever.

--Les imbéciles! criait à son tour le capitaine Hod. Ils prennent notre appareil pour le char de Jaggernaut! Ils veulent se faire broyer sous les pieds de l'éléphant sacré!»

Sur un signe de Banks, le mécanicien ferma l'introduction de la vapeur. Les pèlerins, étendus en travers du chemin, paraissaient décidés à ne point se relever. Autour d'eux, la foule fanatisée poussait des cris et les encourageait du geste.

La machine s'était arrêtée. Banks ne savait plus que faire et était très embarrassé. Tout à coup, une idée lui vint. «Nous allons bien voir!» dit-il. Il ouvrit aussitôt le robinet des purgeurs des cylindres, et d'intenses jets de vapeur fusèrent au ras du sol, pendant que l'air retentissait de sifflets stridents. «Hurrah! hurrah! hurrah! s'écria le capitaine Hod. Cinglez-les, ami Banks, cinglez-les!» Le moyen était bon. Les fanatiques, atteints par les jets de vapeur, se relevèrent en poussant des cris d'échaudés. Se faire écraser, bien! Se faire brûler, non! La foule recula et le chemin redevint libre. Le régulateur fut alors ouvert en grand, les roues mordirent profondément le sol. «En avant! en avant!» cria le capitaine Hod, qui battait des mains et riait de bon coeur. Et, d'un train plus rapide, le Géant d'Acier, filant droit sur la route, disparut bientôt aux yeux de la foule ébahie, comme un animal fantastique, dans un nuage de vapeur.

CHAPITRE VIII

Quelques heures à Bénarès.

La grande route était maintenant ouverte devant Steam-House,-- cette route qui, par Sasserâm, allait nous conduire à la rive droite du Gange, en face de Bénarès.

Un mille au delà du campement, la machine ralentie prit une allure plus modérée, soit environ deux lieues et demie à l'heure. L'intention de Banks était de camper le soir même à vingt-cinq lieues de Gaya, et de passer tranquillement la nuit aux environs de la petite ville de Sasserâm.

En général, les routes de l'Inde évitent autant que possible les cours d'eau, qui nécessitent des ponts, lesquels sont assez coûteux à établir sur ces terrains de formation alluvionnaire. Aussi sont-ils encore à construire en beaucoup d'endroits, où il n'a pas été possible d'empêcher une rivière ou un fleuve de barrer le chemin. Il est vrai, le bac est là, cet antique et rudimentaire appareil, qui, pour transporter notre train, eût été insuffisant, à coup sûr. Fort heureusement, nous pouvions nous en passer.

Précisément, pendant cette journée, il fallut franchir un important cours d'eau, la Sône. Cette rivière, alimentée au-dessus de Rhotas par ses affluents du Coput et du Coyle, va se perdre dans le Gange, à peu près entre Arrah et Dinapore.

Rien ne fut plus aisé que ce passage. L'éléphant se transforma tout naturellement en moteur marin. Il descendit la berge sur une pente douce, entra dans le fleuve, se maintint à sa surface, et, de ses larges pattes battant l'eau comme les aubes d'une roue motrice, il entraîna doucement le train, qui flottait à sa suite.

Le capitaine Hod ne se tenait pas de joie.

«Une maison roulante! s'écriait-il, une maison qui est à la fois une voiture et un bateau à vapeur! Il ne lui manque plus que des ailes pour se transformer en appareil volant et franchir l'espace!

--Cela se fera un jour ou l'autre, ami Hod, répondit sérieusement l'ingénieur.

--Je le sais bien, ami Banks, répondit non moins sérieusement le capitaine. Tout se fera! Mais ce qui ne se fera pas, ce sera que l'existence nous soit rendue dans deux cents ans pour voir ces

merveilles! La vie n'est pas gaie tous les jours, et, cependant, je consentirais volontiers à vivre dix siècles,--par pure curiosité!»

Le soir, à douze heures de Gaya, après avoir franchi le magnifique pont tubulaire qui porte le railway, à quatre-vingts pieds au-dessus du lit de la Sône, nous campions aux environs de Sasserâm. Il n'était question que de passer une nuit en cet endroit, pour refaire le bois et l'eau, et de repartir à l'aube naissante.

Ce programme fut exécuté de tous points, et le lendemain matin, 22 mai, avant ces heures brûlantes que nous réservait l'ardent soleil de midi, nous avions repris notre route.

Le pays était toujours le même, c'est-à-dire très riche, très cultivé. Tel il apparaît aux abords de la merveilleuse vallée du Gange. Je ne parlerai pas des nombreux villages qui se perdent au milieu des immenses rizières, entre les bouquets de palmiers taras à l'épais feuillage en voûte, sous l'ombrage des manguiers et autres arbres de magnifique venue. D'ailleurs nous ne nous arrêtions pas. Si, parfois, le chemin était barré par quelque charrette, traînée au pas lent des zébus, deux ou trois coups de sifflet la faisaient ranger, et notre train passait, au grand ébahissement des raïots.

Pendant cette journée, j'eus le plaisir charmant de voir bon nombre de champs de rosés. En effet, nous n'étions pas éloignés de Ghazipore, grand centre de production de l'eau ou plutôt de l'essence faite avec ces fleurs.

Je demandai à Banks s'il pouvait me donner quelques renseignements sur ce produit si recherché, qui paraît être le dernier mot de l'art en matière de parfumerie.

«Voici des chiffres, cher ami, me répondit Banks, et ils vous montreront combien cette fabrication est coûteuse. Quarante livres de rosés sont préalablement soumises à une sorte de distillation lente sur un feu doux, et le tout donne environ trente livres d'eau de roses. Cette eau est jetée sur un nouveau paquet de quarante livres de fleurs, dont on pousse la distillation jusqu'au moment où le mélange est réduit à vingt livres. On expose ce mélange, pendant douze heures, à l'air frais de la nuit, et, le lendemain, on trouve, figée à sa surface, quoi? une once d'huile odorante. Ainsi donc, de quatre-vingts livres de rosés,-- quantité qui, dit-on, ne contient pas moins de deux cent mille fleurs,--on n'a retiré finalement qu'une once de liquide. C'est un véritable massacre! Aussi ne s'étonnera-t-on pas que, même dans le pays de production, l'essence de roses coûte quarante roupies ou cent francs l'once.

--Eh! répondît le capitaine Hod, si pour fabriquer une once d'eau-de-vie, il fallait quatre-vingts livres de raisin, voilà qui mettrait le grog à un fier prix!»

Pendant cette journée, nous eûmes encore à franchir la Karamnaca, l'un des affluents du Gange. Les Indous ont fait de cette innocente rivière une sorte de Styx, sur lequel il ne fait pas bon, naviguer. Ses bords ne sont pas moins maudits que les bords du Jourdain ou de la mer Morte. Les cadavres qu'on lui confie, elle les porte tout droit à l'enfer brahmanique. Je ne discute pas ces croyances; mais, quant à admettre que l'eau de cette diabolique rivière soit désagréable au goût et malsaine à l'estomac, je proteste. Elle est excellente.

Le soir, après avoir traversé un pays très peu accidenté, entre les immenses champs de pavots et le vaste damier des rizières,

nous campions sur la rive droite du Gange, en face de l'antique Jérusalem des Indous, la ville sainte de Bénarès.

«Vingt-quatre heures de halte! dit Banks.

--À quelle distance sommes-nous maintenant de Calcutta? demandai-je à l'ingénieur.

--À trois cent cinquante milles environ, me répondit-il, et vous avouerez, mon cher ami, que nous ne nous sommes aperçus ni de la longueur du chemin ni des fatigues de la route!»

Le Gange! Est-il un fleuve dont le nom évoque de plus poétiques légendes, et ne semble-t-il pas que toute l'Inde se résume en lui? Est-il au monde une vallée comparable à celle qui, pour diriger son cours superbe, se développe sur un espace de cinq cents lieues et ne compte pas moins de cent millions d'habitants? Est-il un endroit du globe où plus de merveilles aient été entassées depuis l'apparition des races asiatiques? Qu'aurait donc dit du Gange Victor Hugo, qui a si fièrement chanté le Danube! Oui! on peut parler haut, quand on a:

... comme une mer sa houle, _Quand sur le globe on se déroule,_ _Comme un serpent, et quand on roule_ _De l'occident à l'orient!_

Mais le Gange a sa houle, ses cyclones, plus terribles que les ouragans du fleuve européen! Lui aussi se déroule comme un serpent dans les plus poétiques contrées du monde! Lui aussi coule de l'occident à l'orient! Mais ce n'est pas dans un médiocre massif de collines qu'il va prendre sa source! C'est de la plus haute chaîne du globe, c'est des montagnes du Thibet qu'il se précipite

en absorbant tous les affluents de sa route! C'est de l'Himalaya qu'il descend!

Le lendemain, 23 mai, au soleil levant, la large nappe d'eau miroitait devant nos yeux. Sur le sable blanc, quelques groupes d'alligators, de grande taille, semblaient boire les premiers rayons du jour. Ils étaient immobiles, tournés vers l'astre radieux, comme s'ils eussent été les plus fidèles sectateurs de Brahma. Mais quelques cadavres, qui passaient en flottant, les arrachèrent à leur adoration. Ces cadavres que le courant emporte, on a dit qu'ils flottent sur le dos quand ce sont des hommes, sur la poitrine quand ce sont des femmes. Je pus constater qu'il n'y a rien de vrai dans cette observation. Un instant après, les monstres se jetaient sur cette proie, que leur fournissent quotidiennement les cours d'eau de la péninsule, et ils l'entraînaient dans les profondeurs du fleuve.

Le chemin de fer de Calcutta, avant de se bifurquer à Allahabad pour courir sur Delhi, au nord-ouest, et sur Bombay, au sud-ouest, suit constamment la rive droite du Gange, dont il économise par sa rectitude les nombreuses sinuosités. À la station de Mogul-Seraï, dont nous n'étions éloignés que de quelques milles, un petit embranchement se détache, qui dessert Bénarès en traversant le fleuve, et, par la vallée de la Goûmti, va jusqu'à Jaunpore sur un parcours d'une soixantaine de kilomètres.

Bénarès est donc sur la rive gauche. Mais ce n'était pas en cet endroit que nous devions franchir le Gange. C'était seulement à Allahabad. Le Géant d'Acier resta donc au campement qui avait été choisi la veille au soir, 22 mai. Des gondoles étaient amarrées à la rive, et prêtes à nous conduire à la ville sainte, que je désirais visiter avec quelque soin.

Le colonel Munro n'avait rien à apprendre, rien à voir de ces cités si souvent visitées par lui. Cependant, ce jour-là, il eut un instant la pensée de nous accompagner; mais, après réflexion, il se décida à faire une excursion sur les rives du fleuve, en compagnie du sergent Mac Neil. En effet, tous deux quittèrent Steam-House, avant même que nous ne fussions partis. Quant au capitaine Hod, qui avait déjà tenu garnison à Bénarès, son intention était d'aller voir quelques-uns de ses camarades. Donc, Banks et moi,--l'ingénieur avait voulu me servir de guide,-- nous fûmes les seuls qu'un sentiment de curiosité allait entraîner vers la ville.

Lorsque je dis que le capitaine Hod avait tenu garnison à Bénarès, il faut savoir que les troupes de l'armée royale ne résident pas habituellement dans les cités indoues. Leurs casernes sont situées au milieu de «cantonnements», qui, par le fait, deviennent de véritables villes anglaises. Ainsi à Allahabad, ainsi à Bénarès, ainsi en d'autres points du territoire, où non seulement les soldats, mais les fonctionnaires, les négociants, les rentiers, se groupent de préférence. Chacune de ces grandes cités est donc double, l'une avec tout le confort de l'Europe moderne, l'autre ayant conservé les coutumes du pays et les usages indous dans toute leur couleur locale!

La ville anglaise annexée à Bénarès, c'est Sécrole, dont les bungalows, les avenues, les églises chrétiennes, sont peu intéressants à visiter. Là se trouvent aussi les principaux hôtels que recherchent les touristes. Sécrole est une de ces cités toutes faites, que les fabricants du Royaume-Uni pourraient expédier dans des caisses, et que l'on remonterait sur place. Donc, rien de curieux à voir. Aussi, Banks et moi, après nous être embarqués dans une gondole, nous traversâmes obliquement le Gange, de manière à

prendre tout d'abord une vue d'ensemble de ce magnifique amphithéâtre que décrit Bénarès au-dessus d'une haute berge.

«Bénarès, me dit Banks, est, par excellence, la ville sacrée de l'Inde. C'est la Mecque indoue, et quiconque y a vécu, ne fût-ce que vingt-quatre heures, est assuré d'une part dans les félicités éternelles. On comprend dès lors quelle affluence de pèlerins une telle croyance peut provoquer, et quel nombre d'habitants doit compter une cité à laquelle Brahma a réservé des immunités de cette importance.»

On donne à Bénarès plus de trente siècles d'existence. Elle aurait donc été fondée à peu près à l'époque où Troie allait disparaître. Après avoir toujours exercé une très grande influence, non politique, mais spirituelle, sur l'Indoustan, elle fut le centre le plus autorisé de la religion bouddhique jusqu'au neuvième siècle. Une révolution religieuse s'accomplit alors. Le brahmanisme détruisit l'ancien culte. Bénarès devint la capitale des brahmanes, le centre d'attraction des fidèles, et l'on affirme que trois cent mille pèlerins la visitent annuellement.

L'autorité métropolitaine a conservé son rajah à la ville sainte. Ce prince, assez maigrement appointé par l'Angleterre, habite une magnifique résidence à Ramnagur, sur le Gange. C'est un authentique descendant des rois de Kaci, ancien nom de Bénarès, mais il n'a plus aucune influence, et s'en consolerait, si sa pension n'était pas réduite à un lakh de roupies,--soit cent mille roupies, ou deux cent cinquante mille francs environ, qui constituent à peine l'argent de poche d'un nabab d'autrefois.

Bénarès, comme presque toutes les villes de la vallée du Gange, fut touchée un instant par la grande insurrection de 1857.

À cette époque, sa garnison se composait du 37e régiment d'infanterie native, d'un corps de cavalerie irrégulière, d'un demi-régiment sikh. En troupes royales, elle ne possédait qu'une demi-batterie d'artillerie européenne. Cette poignée d'hommes ne pouvait prétendre à désarmer les soldats indigènes. Aussi, les autorités attendirent-elles, non sans impatience, l'arrivée du colonel Neil, qui s'était mis en route pour Allahabad avec le 10e régiment de l'armée royale. Le colonel Neil entra à Bénarès avec deux cent cinquante hommes seulement, et une parade fut ordonnée sur le champ de manoeuvres.

Lorsque les Cipayes eurent été réunis, ordre leur fut donné de déposer les armes. Ils refusèrent. La lutte s'engagea entre eux et l'infanterie du colonel Neil. Aux révoltés se joignirent presque aussitôt la cavalerie irrégulière, puis les Sikhs, qui se crurent trahis. Mais alors la demi-batterie ouvrit son feu, couvrit les insurgés de mitraille, et, malgré leur valeur, malgré leur acharnement, tous furent mis en déroute.

Ce combat s'était livré en dehors de la ville. Au dedans, il n'y eut qu'une simple tentative d'insurrection des musulmans, qui hissèrent le drapeau vert,--tentative aussitôt avortée. Depuis ce jour, pendant toute la durée de la révolte, Bénarès ne fut plus troublée, même aux heures où l'insurrection parut être triomphante dans les provinces de l'Ouest.

Banks m'avait donné ces quelques détails, tandis que notre gondole glissait lentement sur les eaux du Gange.

«Mon cher ami, me dit-il, nous allons visiter Bénarès, bien! Mais, si ancienne que soit cette capitale, vous n'y trouverez aucun monument qui compte plus de trois cents ans d'existence. Ne

vous en étonnez pas. C'est la conséquence des luttes religieuses, dans lesquelles le fer et le feu ont joué un trop regrettable rôle. Quoi qu'il en soit, Bénarès n'en est pas moins une ville curieuse, et vous ne regretterez pas votre promenade!»

Bientôt notre gondole s'arrêta à bonne distance pour nous permettre de contempler, au fond d'une baie bleue comme la baie de Naples, le pittoresque amphithéâtre des maisons qui s'étagent sur la colline, et l'entassement des palais, dont tout un massif menace de s'écrouler par suite d'un fléchissement de leur base, incessamment minée par les eaux du fleuve. Une pagode népalaise, d'architecture chinoise, qui est consacrée à Bouddha, une forêt de tours, d'aiguilles, de minarets, de pyramidions, que projettent les mosquées et les temples, dominés par la flèche d'or du lingam de Siva et les deux maigres flèches de la mosquée d'Aureng-Zeb, couronne ce merveilleux panorama.

Au lieu de débarquer immédiatement à l'un des «ghâts» ou escaliers qui relient les rives à la plate-forme des berges, Banks fit passer la gondole devant les quais, dont les premières assises baignent dans le fleuve.

Je retrouvai là une reproduction de la scène de Gaya, mais dans un autre paysage. Au lieu des forêts vertes du Phalgou, c'étaient les arrière-plans de la ville sainte qui faisaient le fond du tableau. Quant au sujet, il était à peu près le même.

En effet, des milliers de pèlerins couvraient la berge, les terrasses, les escaliers, et venaient dévotement se plonger dans le fleuve par triples ou quadruples rangées. Il ne faudrait pas croire que ce bain fut gratuit. Des gardiens, en turban rouge, sabre au côté, occupant les dernières marches des ghâts, exigeaient le tri-

but, en compagnie d'industrieux brahmanes, qui vendaient des chapelets, des amulettes ou autres ustensiles de piété.

En outre, il y avait non seulement des pèlerins qui se baignaient pour leur propre compte, mais aussi des trafiquants, dont l'unique commerce était de puiser à ces eaux sacro-saintes pour les colporter jusque dans les territoires éloignés de la péninsule. Comme garantie, chaque fiole est marquée du sceau des brahmanes. On peut croire cependant que la fraude s'exerce sur une vaste échelle, tant l'exportation de ce miraculeux liquide est devenue considérable.

«Peut-être même, me dit Banks, toute l'eau du Gange ne suffirait-elle pas aux besoins des fidèles!»

Je lui demandai alors si ces «baignades» n'entraînaient pas souvent des accidents, qu'on ne cherchait guère à prévenir. Il n'y avait pas là de maîtres nageurs pour arrêter les imprudents qui s'aventuraient dans le rapide courant du fleuve.

«Les accidents sont fréquents, en effet, me répondit Banks, mais si le corps du dévot est perdu, son âme est sauvée. Aussi n'y regarde-t-on pas de trop près.

--Et les crocodiles? ajoutai-je.

--Les crocodiles, me répondit Banks, se tiennent généralement à l'écart. Tout ce bruit les effraye. Ce ne sont pas ces monstres qui sont à redouter, mais plutôt des malfaiteurs, qui plongent, se glissent sous les eaux, saisissent les femmes, les enfants, les entraînent et leur arrachent leurs bijoux. On cite même un de ces coquins qui, coiffé d'une tête mécanique, a longtemps joué le rôle de faux crocodile, et avait gagné une petite fortune à ce métier, à

la fois profitable et périlleux. En effet, un jour cet intrus a été dévoré par un véritable alligator, et l'on n'a plus retrouvé que sa tête en peau tannée, qui surnageait à la surface du fleuve.»

Du reste, il est aussi de ces enragés fanatiques qui viennent volontairement chercher la mort dans les flots du Gange, et ils y mettent même quelque raffinement. Autour de leur corps est lié un chapelet d'urnes vides, mais débouchées. Peu à peu l'eau pénètre dans ces urnes et les immerge doucement, aux grands applaudissements des dévots.

Notre gondole nous eut bientôt amenés devant le Manmenka Ghât. Là se superposent en étages les bûchers auxquels on a confié les cadavres de tous les morts qui ont eu quelque souci de la vie future. La crémation, en ce saint lieu, est recherchée avidement des fidèles, et les bûchers brûlent nuit et jour. Les riches babous des territoires éloignés se font transporter à Bénarès, dès qu'ils se sentent atteints d'une maladie qui ne leur pardonnera pas. C'est que Bénarès est, sans contredit, le meilleur point de départ pour le «voyage dans l'autre monde». Si le défunt n'a que des fautes vénielles à se reprocher, son âme, emportée sur ces fumées du Manmenka, ira droit au séjour des félicités éternelles. S'il a été grand pécheur, son âme, au contraire, devra préalablement se régénérer dans le corps de quelque brahmane à naître. Il faut donc espérer que, pendant cette seconde incarnation, sa vie ayant été exemplaire, un troisième avatar ne lui sera pas imposé, avant qu'il ne soit définitivement admis à partager les délices du ciel de Brahma.

Nous consacrâmes le reste de la journée à visiter la ville, ses principaux monuments, ses bazars bordés de boutiques sombres, à la mode arabe. Là se vendent principalement de fines mousse-

lines d'un tissu précieux, et le «kinkôb», sorte d'étoffe de soie brochée d'or, qui est un des principaux produits de l'industrie de Bénarès. Les rues étaient proprement entretenues, mais étroites, comme il convient aux cités que les rayons d'un soleil tropical frappent presque normalement. Si l'on y trouvait de l'ombre, la chaleur y était encore étouffante. Je plaignais les porteurs de notre palanquin, qui, cependant, ne semblaient pas trop se plaindre.

D'ailleurs, ces pauvres diables avaient là une occasion de gagner quelques roupies, et cela suffisait à leur donner force et courage. Mais il n'en était pas ainsi d'un certain Indou, ou plutôt un Bengali, à l'oeil vif, à la physionomie rusée, qui, sans trop chercher à s'en cacher, nous suivit pendant toute notre excursion.

En débarquant sur le quai du Manmenka Ghât, j'avais, en causant avec Banks, prononcé à voix haute le nom du colonel Munro. Le Bengali, qui regardait accoster notre gondole, n'avait pu s'empêcher de tressaillir. Je n'y avais pas fait attention plus qu'il ne convenait, mais ce souvenir me revint, lorsque je retrouvai cette espèce d'espion incessamment attaché à nos pas. Il ne nous quittait que pour se retrouver devant ou derrière, quelques instants plus tard. Était-ce un ami ou un ennemi? je ne savais, mais c'était un homme pour qui le nom du colonel Munro, à coup sûr, n'était pas indifférent.

Notre palanquin ne tarda pas à s'arrêter au bas du large escalier de cent marches qui monte du quai à la mosquée d'Aureng-Zeb.

Autrefois, les dévots ne gravissaient qu'à genoux cette sorte de _Santa Scala_, à l'imitation des fidèles de Rome. C'était alors le

temple de Vishnou qui se dressait à cette place, auquel s'est substituée la mosquée du conquérant.

J'aurais aimé à contempler Bénarès du haut de l'un des minarets de cette mosquée, dont la construction est regardée comme un tour de force architectural. Hauts de cent trente-deux pieds, ils ont à peine le diamètre d'une simple cheminée d'usine, et pourtant, un escalier tournant se développe dans leur fût cylindrique; mais il n'est plus permis d'y monter, et non sans raison. Déjà ces deux minarets s'écartent sensiblement de la verticale, et, moins doués de vitalité que la tour de Pisé, ils finiront par tomber quelque jour.

En quittant la mosquée d'Aureng-Zeb, je retrouvai le Bengali qui nous attendait à la porte. Cette fois, je le regardai fixement, et il baissa les yeux. Avant d'attirer l'attention de Banks sur cet incident, je voulus voir si la conduite équivoque de cet individu persisterait, et je ne dis rien.

C'est par centaines que les pagodes et les mosquées se comptent dans cette merveilleuse ville de Bénarès. Il en est de même de ces splendides palais, dont le plus beau, sans contredit, appartient au roi de Nagpore. Peu de rajahs, en effet, négligent d'avoir un pied à terre dans la cité sainte, et ils y viennent à l'époque des grandes fêtes religieuses de Méla.

Je ne pouvais avoir la prétention de visiter tous ces édifices dans le peu de temps dont nous disposions. Je me bornai donc à rendre visite au temple de Bichêshwar, où se dresse le lingam de Siva. Cette pierre informe, regardée comme une partie du corps du plus farouche des Dieux de la mythologie indoue, recouvre un puits, dont l'eau croupissante possède, dit-on, des vertus miracu-

leuses. Je vis aussi le Mankarnika, ou la fontaine sacrée, dans laquelle se baignent les dévots pour le plus grand profit des brahmanes, puis le Mân-Mundir, observatoire bâti il y a deux cents ans par l'empereur Akbar, et dont tous les instruments, d'une immobilité marmoréenne, ne sont que figurés en pierre.

J'avais aussi entendu parler d'un palais des singes, que les touristes ne manquent pas de visiter à Bénarès. Un Parisien devait naturellement croire qu'il allait se retrouver devant la célèbre cage du Jardin des Plantes, il n'en était rien.

Ce palais n'est qu'un temple, le Dourga-Khound, situé un peu en dehors des faubourgs. Il date du IXe siècle, et compte parmi les plus anciens monuments de la ville. Les singes n'y sont point enfermés dans une cage grillée. Ils errent librement à travers les cours, sautent d'un mur à l'autre, grimpent à la cime d'énormes manguiers, se disputent à grands cris les grains grillés, dont ils sont très friands, et que les visiteurs leur apportent. Là, comme partout, les brahmanes, gardiens du Dourga-Khound, prélèvent une petite rétribution, qui fait évidemment de cette profession une des plus lucratives de l'Inde.

Il va sans dire que nous étions passablement fatigués par la chaleur, lorsque, vers le soir, nous songeâmes à revenir à Steam-House. Nous avions déjeuné et dîné à Sécrole, dans un des meilleurs hôtels de la ville anglaise, et, cependant, je dois dire que cette cuisine nous fit regretter celle de monsieur Parazard.

Lorsque la gondole revint au pied du Gâth pour nous ramener à la rive droite du Gange, je retrouvai une dernière fois le Bengali, à deux pas de l'embarcation. Un canot, monté par un Indou,

l'attendait. Il s'embarqua. Voulait-il donc passer le fleuve et nous suivre encore jusqu'au campement? Cela devenait très suspect.

«Banks, dis-je alors, à voix basse, en montrant le Bengali, voici un espion qui ne nous a pas quittés d'une semelle...

--Je l'ai bien vu, répondit Banks, et j'ai observé que c'est le nom du colonel, prononcé par vous, qui lui a donné l'éveil.

--N'y a-t-il pas lieu?... dis-je alors.

--Non! Laissons-le faire, répondit Banks. Mieux vaut qu'il ne se sache pas soupçonné... D'ailleurs, il n'est déjà plus là.»

En effet, le canot du Bengali avait déjà disparu au milieu des nombreuses embarcations de toutes formes qui sillonnaient alors les sombres eaux du Gange. Puis, Banks, se retournant vers notre marinier: «Connais-tu cet homme? lui demanda-t-il d'un ton qui affectait l'indifférence.

--Non, c'est la première fois que je le vois,» répondit le marinier. La nuit était venue. Des centaines de bateaux pavoisés, illuminés de lanternes multicolores, remplis de chanteurs et d'instrumentistes, se croisaient en tous sens sur le fleuve en fête. De la rive gauche s'élevaient des feux d'artifice très variés, me rappelant que nous n'étions pas loin du Céleste-Empire, où ils sont en si grand honneur. Il serait difficile de donner une description de ce spectacle, qui était vraiment incomparable. À quel propos se célébrait cette fête de nuit, qui paraissait improvisée, et à laquelle les Indous de toutes classes prenaient part, je ne pus le savoir. Au moment où elle finissait, la gondole avait déjà accosté l'autre rive. Ce fut donc comme une vision. Elle n'eut que la durée de ces feux éphémères qui illuminèrent un instant l'espace et s'éteignirent

dans la nuit. Mais l'Inde, je l'ai dit, révère trois cents millions de dieux, sous-dieux, saints et sous-saints de toute espèce, et l'année n'a pas même assez d'heures, de minutes et de secondes qui puissent être consacrées à chacune de ces divinités. Lorsque nous fûmes de retour au campement, le colonel Munro et Mac Neil y étaient déjà revenus. Banks demanda au sergent s'il ne s'était rien produit de nouveau pendant notre absence. «Rien, répondit Mac Neil.

--Vous n'avez vu rôder aucune figure suspecte?

--Aucune, monsieur Banks. Est-ce que vous auriez quelque motif de soupçonner...

--Nous avons été espionnés pendant notre excursion à Bénarès, répondit l'ingénieur, et je n'aime pas qu'on nous espionne!

--Cet espion, c'était...

--Un Bengali, auquel le nom du colonel Munro a donné l'éveil.

--Que peut nous vouloir cet homme?

--Je ne sais, Mac Neil. Il faudra veiller!

--On veillera,» répondit le sergent.

CHAPITRE IX

Allahabad.

Entre Bénarès et Allahabad la distance est environ de cent trente kilomètres. La route suit presque invariablement la rive

droite du Gange, entre le railway et le fleuve. Storr s'était procuré du charbon en briquettes, et il en avait chargé le tender. L'éléphant avait donc sa nourriture assurée pour plusieurs jours. Bien nettoyé,--j'allais dire bien étrillé,--propre comme s'il sortait de l'atelier d'ajustage, il attendait impatiemment le moment de partir. Il ne piaffait pas, non, sans doute, mais quelques frémissements de ses roues attestaient la tension des vapeurs qui emplissaient ses poumons d'acier.

Notre train partit donc de grand matin, le 24, avec une vitesse de trois à quatre milles à l'heure.

La nuit s'était passée sans incidents, et nous n'avions pas revu le Bengali.

Mentionnons ici, une fois pour toutes, que le programme de chaque journée, comprenant heures du lever, heures du coucher, déjeuners, lunchs, dîners, sieste, s'accomplissait avec une exactitude militaire. L'existence à Steam-House s'écoulait aussi régulièrement que dans le bungalow de Calcutta. Le paysage se modifiait incessamment à nos regards, sans que notre habitation eût semblé se déplacer. Nous étions absolument faits à cette nouvelle vie, comme un passager à la vie de bord d'un transatlantique,--moins la monotonie, car nous n'étions pas toujours enfermés dans un même horizon de mer.

À onze heures, ce jour-là, apparut dans la plaine un curieux mausolée, d'architecture mongole, qui a été dressé en l'honneur de deux saints personnages de l'Islam, Kassim-Soliman, père et fils. Une demi-heure après, c'était l'importante forteresse de Chunar, dont les pittoresques remparts couronnent un imprenable roc, élevé à pic de cent cinquante pieds au-dessus du Gange.

Il ne fut pas question de faire halte pour visiter cette forteresse, une des plus importantes de la vallée du Gange, située de manière à pouvoir économiser la poudre et les boulets en cas d'attaque. En effet, toute colonne d'assaut qui chercherait à atteindre ses murailles, serait écrasée par une avalanche de rochers disposés à cet effet.

Au pied s'étend la ville qui porte son nom, et dont les coquettes habitations disparaissent sous la verdure.

À Bénarès, on l'a vu, il existe plusieurs lieux privilégiés, qui sont considérés par les Indous comme les plus sacrés du monde. À bien compter, on en trouverait des centaines de ce genre, à la surface de la péninsule. La forteresse Chunar, elle aussi, possède une de ces miraculeuses stations. Là, on vous montre une plaque de marbre, sur laquelle un dieu quelconque vient régulièrement faire sa sieste quotidienne. Il est vrai que ce dieu est invisible. Aussi n'avons-nous pas cherché à le voir.

Le soir, le Géant d'Acier faisait halte près de Mirzapore pour y passer la nuit. Si la ville n'est point dépourvue de temples, elle a des usines aussi, et un port de chargement pour le coton que produit ce territoire. Ce sera, un jour, une riche cité commerçante.

Le lendemain, 25 mai, vers deux heures après midi, nous franchissions à gué la petite rivière la Tonsa, qui, à cette époque, n'avait pas un pied d'eau. À cinq heures, était dépassé le point où se soude le grand embranchement de Bombay à Calcutta. Presque à l'endroit où la Jumna tombe dans le Gange, nous admirions le magnifique viaduc en fer, qui mouille ses seize piles, hautes de soixante pieds, dans les eaux de ce superbe affluent. Arrivés au pont de bateaux, long d'un kilomètre, qui réunit la rive

droite à la rive gauche du fleuve, nous le traversions sans trop de difficultés, et, dans la soirée, nous venions camper à l'extrémité de l'un des faubourgs d'Allahabad.

La journée du 26 devait être consacrée à la visite de cette importante ville, de laquelle rayonnent les principaux chemins de fer de l'Indoustan. Elle est assise dans une admirable position, au milieu du plus riche territoire, entre les deux bras de la Jumna et du Gange.

La nature a certainement tout fait pour qu'Allahabad soit la capitale de l'Inde anglaise, le centre du gouvernement, la résidence du vice-roi. Il n'est donc pas impossible qu'elle le devienne un jour, si les cyclones jouent quelques mauvais tours à Calcutta, la métropole actuelle. Ce qui est certain, c'est que quelques bons esprits ont déjà entrevu et prévu cette éventualité. Dans ce grand corps qui s'appelle l'Inde, Allahabad est placée là où est le coeur, comme Paris est au coeur de la France. Il est vrai que Londres n'est pas au centre du Royaume-Uni, mais aussi Londres n'a-t-elle pas sur les grandes cités anglaises, Liverpool, Manchester, Birmingham, la prééminence de Paris sur toutes les autres villes de France.

«Et à partir de ce point, demandai-je à Banks, allons-nous marcher directement dans le nord?

--Oui, répondit Banks, ou du moins presque directement. Allahabad est, dans l'ouest, la limite de cette première partie de notre expédition.

--Enfin! s'écria le capitaine Hod, les grandes villes, c'est bien, mais les grandes plaines, les grandes jungles, c'est mieux! À continuer de suivre ainsi les railways, nous finirions par rouler

dessus, et notre Géant d'Acier passerait à l'état de simple locomotive! Quelle déchéance!

--Rassurez-vous, Hod, répondit l'ingénieur, cela n'arrivera pas. Nous allons nous aventurer bientôt sur vos territoires de prédilection.

--Ainsi, Banks, nous irons droit à la frontière indo-chinoise, sans traverser Lucknow?

--Mon avis est d'éviter cette ville, et surtout Cawnpore, trop pleine de funestes souvenirs pour le colonel Munro.

--Vous avez raison, répliquai-je, et nous n'en passerons jamais assez loin!

--Dites-moi, Banks, demanda le capitaine Hod, pendant votre visite à Bénarès, vous n'avez rien appris sur Nana Sahib?

--Rien, répondit l'ingénieur. Il est probable que le gouverneur de Bombay aura été une fois de plus induit en erreur, et que le Nana n'a jamais reparu dans la présidence de Bombay.

--C'est probable, en effet, répondit le capitaine, sans quoi l'ancien rebelle aurait déjà fait parler de lui!

--Quoi qu'il en soit, dit Banks, j'ai hâte de quitter cette vallée du Gange, qui a été le théâtre de tant de désastres pendant l'insurrection des Cipayes, depuis Allahabad jusqu'à Cawnpore. Mais, surtout, que le nom de cette ville ne soit pas plus prononcé devant le colonel que le nom de Nana Sahib! Laissons-le maître de sa pensée.»

Le lendemain, Banks voulut encore m'accompagner pendant les quelques heures que j'allais consacrer à visiter Allahabad.

Peut-être aurait-il fallu trois jours pour bien voir les trois villes qui la composent. Mais, en somme, elle est moins curieuse que Bénarès, bien qu'elle compte, elle aussi, parmi les cités saintes.

De la ville indoue, il n'y a rien à dire. C'est une agglomération de maisons basses, que séparent des rues étroites, dominées ça et là par des tamarins, qui sont magnifiques.

De la ville anglaise et des cantonnements, rien non plus. Belles avenues bien plantées, riches habitations, larges places, tous les éléments d'une ville destinée à devenir une grande capitale.

Le tout est situé dans une vaste plaine, limitée au nord et au sud par le double cours de la Jumna et du Gange. On l'appelle la «plaine des Aumônes», parce que les princes indous y sont venus de tout temps faire oeuvres de charité. D'après ce que rapporte M. Rousselet, qui cite un passage de la _Vie de Hionen Thsang_, «il est plus méritoire de donner en ce lieu une pièce de monnaie que cent mille ailleurs.»

Le Dieu des chrétiens, lui, ne rend qu'au centuple. C'est cent fois moins, sans doute, mais il m'inspire plus de confiance.

Un mot du fort d'Allahabad, qui est curieux à visiter. Il est construit à l'ouest de cette grande plaine des Aumônes, et profile hardiment ses hautes murailles en grès rouge, dont les projectiles peuvent, qu'on nous passe l'expression, «casser les bras» aux deux fleuves. Au milieu du fort, un palais, devenu un arsenal, autrefois résidence préférée du sultan Akbar,--dans un des coins, le Lât de Féroze-Schachs, superbe monolithe de trente-six pieds, qui supporte un lion,--non loin, un petit temple, que les Indous, auxquels on refuse l'entrée du fort, ne peuvent visiter, bien qu'il

soit un des endroits les plus sacrés du monde: tels sont les principaux points de la forteresse qui attirent l'attention des touristes.

Banks m'apprit que le fort d'Allahabad avait aussi sa légende, qui rappelle la légende biblique, relative à la reconstruction du temple de Salomon, à Jérusalem.

Lorsque le sultan voulut bâtir le fort d'Allahabad, il paraît que les pierres se montrèrent fort récalcitrantes. Un mur était-il construit, il s'écroulait aussitôt. On consulta l'oracle. L'oracle répondit, comme toujours, qu'il fallait une victime volontaire pour conjurer le mauvais sort. Un Indou s'offrit en holocauste. Il fut sacrifié, et le fort s'acheva. Cet Indou se nommait Brog, et voilà pourquoi la ville est encore désignée aujourd'hui sous le double nom de Brog-Allahabad.

Banks me conduisit ensuite aux jardins de Khoursou, qui sont célèbres et méritent leur célébrité. Là, sous l'ombrage des plus beaux tamarins du monde, s'élèvent plusieurs mausolées mahométans. L'un d'eux est la dernière demeure du sultan dont ces jardins portent le nom. Sur l'un des murs en marbre blanc est incrustée la paume d'une main énorme. On nous la montra avec une complaisance qui nous avait manqué pour les empreintes sacrées de Gaya.

Il est vrai, ce n'était pas la trace du pied d'un dieu, mais celle de la main d'un simple mortel, petit neveu de Mahomet.

Pendant l'insurrection de 1857, le sang ne fut pas plus épargné à Allahabad qu'aux autres villes de la vallée du Gange. Le combat livré par l'armée royale aux révoltés, sur le champ de manoeuvres de Bénarès, provoqua le soulèvement des troupes natives, et, en particulier, la révolte du 6e régiment de l'armée du Bengale. Huit

enseignes furent massacrés, tout d'abord; mais, grâce à l'attitude énergique de quelques artilleurs européens, qui appartenaient au corps des invalides de Chounar, les Cipayes finirent par déposer les armes.

Dans les cantonnements, ce fut plus sérieux. Les natifs se soulevèrent, les prisons furent ouvertes, les docks furent pillés, les habitations européennes furent incendiées. Sur ces entrefaites, le colonel Neil, après avoir rétabli l'ordre à Bénarès, arriva avec son régiment et cent fusiliers du régiment de Madras. Il reprit le pont de bateaux sur les insurgés, enleva les faubourgs de la ville dans la journée du 18 juin, dispersa les membres d'un gouvernement provisoire qu'un musulman avait installé, et redevint maître de la province.

Pendant cette courte excursion à Allahabad, Banks et moi nous observâmes avec soin si nous étions suivis comme nous l'avions été à Bénarès. Mais, cette fois, nous ne vîmes rien de suspect.

«N'importe, me dit l'ingénieur, il faut toujours se défier! J'aurais voulu passer incognito, car le nom du colonel Munro est trop connu des natifs de cette province!»

Nous étions de retour à six heures pour le dîner. Sir Edward Munro, qui avait quitté le campement pendant une heure ou deux, était de retour et nous attendait. Quant au capitaine Hod, qui était allé rendre visite à quelques-uns de ses camarades en garnison dans les cantonnements, il rentrait presque en même temps que nous.

J'observai alors et je fis observer à Banks que le colonel Munro paraissait, non pas plus triste, mais plus soucieux que d'habi-

tude. Il me semblait surprendre dans ses regards un feu que les larmes auraient dû y avoir noyé depuis longtemps!

«Vous avez raison, me répondit Banks, il y a quelque chose! Que s'est-il donc passé?

--Si vous interrogiez Mac Neil? dis-je.

--Oui, Mac Neil saura peut-être...» Et l'ingénieur, quittant le salon, alla ouvrir la porte de la cabine du sergent. Le sergent n'était pas là. «Où est Mac Neil? demanda Banks à Goûmi, qui se disposait à nous servir à table.

--Il a quitté le campement, répondit Goûmi.

--Depuis quand?

--Depuis une heure environ, et par ordre du colonel Munro.

--Vous ne savez pas où il est allé?

--Non, monsieur Banks, et je ne saurais dire pourquoi il est parti.

--Il n'y a rien eu de nouveau ici depuis noire départ?

--Rien.» Banks revint, m'apprit l'absence du sergent pour un motif que personne ne connaissait, et répéta:

«Je ne sais ce qu'il y a, mais très certainement il y a quelque chose! Attendons.»

On se mit à table. Le plus ordinairement, le colonel Munro prenait part à la conversation pendant les repas. Il aimait à se faire raconter nos excursions. Il s'intéressait à ce que nous avions fait pendant la journée. J'avais soin de ne jamais lui parler de ce

qui pouvait lui rappeler, même de loin, l'insurrection des Cipayes. Je crois qu'il s'en apercevait; mais me tenait-il compte de ma réserve? Cela, d'ailleurs, ne laissait pas d'être assez difficile, lorsqu'il s'agissait de villes, telles que Bénarès ou Allahabad, qui avaient été le théâtre de scènes insurrectionnelles.

Aujourd'hui, et pendant ce dîner, je pouvais donc craindre d'être obligé de parler d'Allahabad. Crainte vaine. Le colonel Munro n'interrogea ni Banks ni moi sur l'emploi de notre journée. Il resta muet pendant toute la durée du repas. Sa préoccupation semblait même s'accroître avec l'heure. Il regardait fréquemment vers la route qui conduit aux cantonnements, et je crois même qu'il fut plusieurs fois sur le point de se lever de table pour mieux voir dans cette direction. C'était évidemment le retour du sergent Mac Neil que sir Edward Munro attendait avec impatience.

Le dîner se passa donc assez tristement. Le capitaine Hod interrogeait Banks du regard, pour lui demander ce qu'il y avait. Or, Banks n'en savait pas plus que lui.

Lorsque le dîner fut achevé, le colonel Munro, au lieu de rester à faire la sieste, suivant son habitude, descendit le marche-pied de la vérandah, fit quelques pas sur la route, y jeta une dernière fois un long regard; puis, se retournant vers nous:

«Banks, Hod, et vous aussi, Maucler, dit-il, voudriez-vous m'accompagner jusqu'aux premières maisons des cantonnements?»

Nous quittâmes immédiatement la table, à la suite du colonel, qui marchait lentement, sans prononcer une parole.

Après avoir fait une centaine de pas, sir Edward Munro s'arrêta devant un poteau qui se dressait sur la droite de la route, et sur lequel une notice était affichée.

«Lisez,» dit-il.

C'était la notice, vieille de plus de deux mois déjà, qui mettait à prix la tête du nabab Nana Sahib, et dénonçait sa présence dans la présidence de Bombay.

Banks et Hod ne purent retenir un geste de désappointement. Jusqu'alors, aussi bien à Calcutta que pendant le cours du voyage, ils étaient parvenus à éviter que cette notice tombât sous les yeux du colonel. Un fâcheux hasard venait de déjouer leurs précautions!

«Banks, dit sir Edward Munro en saisissant la main de l'ingénieur, tu connaissais cette notice?»

Banks ne répondit pas.

«Tu savais, il y a deux mois, reprit le colonel, que la présence de Nana Sahib venait d'être signalée dans la présidence de Bombay, et tu ne m'as rien dit!»

Banks restait muet, ne sachant que répondre.

«Eh bien, oui, mon colonel, s'écria le capitaine Hod, oui, nous le savions, mais pourquoi vous le dire? Qui prouve que le fait qu'annonce cette notice soit vrai, et à quoi bon vous rappeler des souvenirs qui vous font tant de mal!

--Banks, s'écria le colonel Munro, dont la figure venait comme de se transformer, as-tu donc oublié que c'est à moi, à moi plus qu'à tout autre, qu'il appartient de faire justice de cet homme!

Sache ceci: si j'ai consenti à quitter Calcutta, c'est que ce voyage devait me ramener vers le nord de l'Inde, c'est que je n'ai pas cru, un seul jour, à la mort de Nana Sahib, c'est que je n'ai jamais oublié mes devoirs de justicier! En partant avec vous, je n'ai eu qu'une idée, qu'un espoir! J'ai compté, pour me rapprocher de mon but, sur les hasards du voyage et sur l'aide de Dieu! J'ai eu raison! Dieu m'a conduit devant cette notice! Ce n'est plus au nord qu'il faut aller chercher Nana Sahib, c'est au sud! Soit! J'irai au sud!»

Nos pressentiments ne nous avaient donc pas trompés! Il n'était que trop vrai! Une arrière-pensée, mieux que cela, une idée fixe, dominait encore, dominait plus que jamais le colonel Munro. Il venait de nous la dévoiler tout entière.

«Munro, répondit Banks, si je ne t'ai parlé de rien, c'est que je ne croyais pas à la présence de Nana Sahib dans la présidence de Bombay. L'autorité, ce n'est pas douteux, a été trompée une fois de plus. En effet, cette notice est datée du 6 mars, et, depuis cette époque, rien n'est venu confirmer la nouvelle de l'apparition du nabab.»

Le colonel Munro ne répondit pas, tout d'abord, à cette observation de l'ingénieur. Il jeta encore un dernier regard sur la route. Puis:

«Mes amis, dit-il, je vais apprendre ce qu'il en est. Mac Neil est allé à Allahabad, avec une lettre pour le gouverneur. Dans un instant, je saurai si Nana Sahib a en effet sérieusement reparu dans une des provinces de l'ouest, s'il y est encore ou s'il a disparu.

--Et s'il y a été vu, si le fait est indubitable, Munro, que feras-tu? demanda Banks, qui saisit la main du colonel.

--Je partirai! répondit sir Edward Munro. J'irai partout où, au nom de la suprême justice, il est de mon devoir d'aller!

--Cela est absolument décidé, Munro?

--Oui, Banks, absolument. Vous continuerez votre voyage sans moi, mes amis... Dès ce soir, j'aurai pris le train de Bombay.

--Soit, mais tu n'iras pas seul! répondit l'ingénieur, en se retournant vers nous. Nous t'accompagnerons, Munro!

--Oui! oui! mon colonel! s'écria le capitaine Hod. Nous ne vous laisserons pas partir sans nous! Au lieu de chasser les fauves, eh bien! nous chasserons les coquins!

--Colonel Munro, ajoutai-je, vous me permettrez de me joindre au capitaine et à vos amis!

--Oui, Maucler, répondit Banks, et, dès ce soir, nous aurons tous quitté Allahabad...

--Inutile!» dit une voix grave. Nous nous retournâmes. Le sergent Mac Neil était devant nous, un journal à la main. «Lisez, mon colonel, dit-il. Voici ce que le gouverneur m'a dit de mettre sous vos yeux.»

Et sir Edward Munro lut ce qui suit:

«Le gouverneur de la présidence de Bombay porte à la connaissance du public que la notice du 6 mars dernier, concernant le nabab Dandou-Pant, doit être considérée comme n'ayant plus d'objet. Hier, Nana Sahib, attaqué dans les défilés des monts

Sautpourra, où il s'était réfugié avec sa troupe, a été tué dans la lutte. Il n'y a aucun doute possible sur son identité. Il a été reconnu par des habitants de Cawnpore et de Lucknow. Un doigt lui manquait à la main gauche, et l'on sait que Nana Sahib avait fait l'amputation de l'un de ses doigts, au moment où, par de fausses obsèques, il voulut faire croire à sa mort. Le royaume de l'Inde n'a donc plus rien à craindre des manoeuvres du cruel nabab qui lui a coûté tant de sang.»

Le colonel Munro avait lu ces lignes d'une voix sourde; puis, il laissa tomber le journal.

Nous nous taisions. La mort de Nana Sahib, indiscutable cette fois, nous délivrait de toute crainte dans l'avenir.

Le colonel Munro, après quelques minutes de silence, passa sa main sur ses yeux comme pour effacer d'affreux souvenirs. Puis:

«Quand devons-nous quitter Allahabad? demanda-t-il.

--Demain, au point du jour, répondit l'ingénieur.

--Banks, reprit le colonel Munro, ne pouvons-nous nous arrêter quelques heures à Cawnpore?

--Tu veux?...

--Oui, Banks, je voudrais... je veux revoir encore une fois... une dernière fois Cawnpore!

--Nous y serons dans deux jours! répondit simplement l'ingénieur.

--Et après?... reprit le colonel Munro.

--Après?... répondit Banks, nous continuerons notre expédition vers le nord de l'Inde!

--Oui!... au nord! au nord!...» dit le colonel d'une voix qui me remua jusqu'au fond du coeur.

En vérité, il était à croire que sir Edward Munro conservait encore quelque doute sur l'issue de cette dernière lutte entre Nana Sahib et les agents de l'autorité anglaise. Avait-il raison contre ce qui semblait être l'évidence même?

L'avenir nous l'apprendra.

CHAPITRE X

Via Dolorosa.

Le royaume d'Oude était autrefois un des plus importants de la péninsule, et, aujourd'hui, c'est encore l'un des plus riches de l'Inde. Il eut des souverains, ceux-ci forts, ceux-là faibles. La faiblesse de l'un d'eux, Wajad-Ali-Schah, amena l'annexion de son royaume au domaine de la Compagnie, le 6 février 1857. On le voit, c'était quelques mois à peine avant le début de l'insurrection, et c'est précisément sur ce territoire que furent commis les plus affreux massacres, suivis des plus terribles représailles.

Deux noms de villes sont restés tristement célèbres depuis cette époque, Lucknow et Cawnpore.

Lucknow est la capitale, Cawnpore est l'une des principales cités de l'ancien royaume.

C'est à Cawnpore que voulait aller le colonel Munro, et c'est là que nous arrivâmes dans la matinée du 29 mai, après avoir suivi la rive droite du Gange, à travers une plaine plate où s'étalaient d'immenses champs d'indigotiers. Pendant deux jours, le Géant d'Acier avait marché avec une vitesse moyenne de trois lieues à l'heure, franchissant ainsi les deux cent cinquante kilomètres qui séparent Cawnpore d'Allahabad.

Nous étions alors à près de mille kilomètres de Calcutta, notre point de départ.

Cawnpore est une ville de soixante mille âmes environ. Elle occupe sur la rive droite du Gange une bande de terrain longue de cinq milles. Il s'y trouve un cantonnement militaire, dans lequel sont casernés sept mille hommes.

Le touriste chercherait en vain, dans cette cité, quelque monument digne d'attirer son attention, bien qu'elle soit de très ancienne origine et antérieure, dit-on, à l'ère chrétienne. Aucun sentiment de curiosité ne nous eût donc amenés à Cawnpore. La volonté seule de sir Edward Munro nous y avait conduits.

Dans la matinée du 30 mai, nous avions quitté notre campement. Banks, le capitaine Hod et moi, nous suivions le colonel et le sergent Mac Neil le long de cette voie douloureuse, dont sir Edward Munro avait voulu refaire une dernière fois les stations.

Voici ce qu'il faut savoir, et ce que je vais dire brièvement, en rapportant le récit que Banks m'avait fait.

«Cawnpore, qui était garnie de troupes très sûres au moment de l'annexion du royaume d'Oude, ne comptait plus au début de l'insurrection que deux cent cinquante soldats de l'armée royale

contre trois régiments natifs d'infanterie, les 1er, 53e et 56e, deux régiments de cavalerie et une batterie d'artillerie de l'armée du Bengale. En outre, il s'y trouvait un nombre assez considérable d'Européens, employés, fonctionnaires, négociants, etc. plus, huit cent cinquante femmes et enfants du 32e régiment de l'armée royale, qui tenait garnison à Lucknow.

«Depuis plusieurs années, le colonel Munro habitait Cawnpore. Ce fut là qu'il connut la jeune fille dont il fit sa femme.

«Mis Laurence Honlay était une jeune Anglaise charmante, intelligente, d'un caractère plein d'élévation, d'un coeur noble, d'une nature héroïque, digne d'être aimée d'un homme comme le colonel, qui l'admirait et l'adorait. Elle habitait avec sa mère un bungalow aux environs de la ville, et ce fut là, en 1855, qu'Edward Munro l'épousa.

«Deux ans après son mariage, en 1857, lorsque les premiers actes de la révolte éclatèrent à Mirât, le colonel Munro dut rejoindre son régiment, sans perdre un jour. Il fut donc obligé de laisser sa femme et sa belle-mère à Cawnpore, en leur recommandant de faire immédiatement leurs préparatifs de départ pour Calcutta. Le colonel Munro pensait que Cawnpore n'était pas sûre, hélas! et les faits n'avaient par la suite que trop justifié ses pressentiments.

«Le départ de Mrs. Honlay et de lady Munro éprouva des retards qui eurent des conséquences funestes. Les malheureuses femmes furent surprises par les événements et ne purent quitter Cawnpore.

«La division était alors commandée par le général sir Hugh Wheeler, soldat droit et loyal, qui devait être bientôt victime des

astucieuses manoeuvres de Nana Sahib.

«Le nabab occupait alors, à dix milles de Cawnpore, son château de Bilhour, et, depuis longtemps, il affectait de vivre dans les meilleurs termes avec les Européens.

«Vous savez, mon cher Maucler, que les premières tentatives de l'insurrection se produisirent à Mirât et à Delhi. La nouvelle en arriva le 14 mai à Cawnpore. Ce jour même, le 1er régiment de Cipayes montrait des dispositions hostiles.

«Ce fut alors que Nana Sahib offrit au gouvernement ses bons offices. Le général Wheeler fut assez malavisé pour croire à la bonne foi de ce fourbe, dont les soldats particuliers vinrent aussitôt occuper les bâtiments de la Trésorerie.

«Le même jour, un régiment irrégulier de Cipayes, de passage à Cawnpore, massacrait ses officiers européens aux portes mêmes de la ville.

«Le danger apparut alors tel qu'il était, immense. Le général Wheeler donna ordre à tous les Européens de se réfugier dans la caserne où demeuraient les femmes et les enfants du 32e régiment de Lucknow,--caserne située au point le plus voisin de la route d'Allahabad, la seule par laquelle les secours pussent arriver.

C'est là que lady Munro et sa mère durent s'enfermer. Pendant toute la durée de cet emprisonnement, la jeune femme montra un dévouement sans bornes pour ses compagnons d'infortune. Elle les soigna de ses mains, elle les aida de sa bourse, elle les encouragea par son exemple et ses paroles, elle se montra ce qu'elle

était, un grand coeur, et, comme je vous l'ai dit, une femme héroïque.

«Cependant, l'arsenal ne tarda pas à être confié à la garde des soldats de Nana Sahib.

«Le traître déploya alors le drapeau de l'insurrection, et, sur ses propres instances, le 7 juin, les Cipayes attaquèrent la caserne, qui ne comptait pas trois cents soldats valides pour la défendre.

«Ces braves se défendirent, cependant, sous le feu des assiégeants, sous la pluie de leurs projectiles, au milieu des maladies de toutes sortes, mourant de faim et de soif, sans vivres, car les approvisionnements étaient insuffisants, sans eau, car les puits furent bientôt taris.

«Cette résistance dura jusqu'au 27 juin.

«Nana Sahib proposa alors une capitulation, à laquelle le général Wheeler commit l'impardonnable faute de souscrire, malgré les adjurations de lady Munro, qui le suppliait de continuer la lutte.

«Par suite de cette capitulation, les hommes, femmes et enfants, cinq cents personnes environ,--lady Munro et sa mère étaient de ce nombre,--furent embarqués sur des bateaux qui devaient redescendre le Gange et les ramener à Allahabad.

«À peine ces bateaux sont-ils détachés de la rive, que le feu est ouvert par les Cipayes. Grêle de boulets et de mitraille! Les uns coulèrent, d'autres furent incendiés. L'une de ces embarcations parvint, cependant, à redescendre le fleuve pendant quelques milles.

«Lady Munro et sa mère étaient sur cette embarcation. Elles purent croire un instant qu'elles seraient sauvées. Mais les soldats du Nana les poursuivirent, les reprirent, les ramenèrent aux cantonnements.

«Là, on fit un choix entre les prisonniers. Tous les hommes furent immédiatement passés par les armes. Quant aux femmes et aux enfants, on les réunit aux autres enfants et femmes qui n'avaient pas été massacrés le 27 juin.

«C'était un total de deux cents victimes, auxquelles une longue agonie était réservée, et qui furent enfermées dans un bungalow, dont le nom, Bibi-Ghar, est resté tristement célèbre.

--Mais comment avez-vous connu ces horribles détails? demandai-je à Banks.

--Par un vieux sergent du 32e régiment de l'armée royale, me répondit l'ingénieur. Cet homme, échappé par miracle, fut recueilli par le rajah de Raïschwarah, l'une des provinces du royaume d'Oude, lequel le reçut, ainsi que quelques autres fugitifs, avec la plus grande humanité.

--Et lady Munro et sa mère, que devinrent-elles?

--Mon cher ami, me répondit Banks, nous n'avons plus le témoignage direct de ce qui s'est passé depuis cette date, mais il n'est que trop facile de le conjecturer. En effet, les Cipayes étaient maîtres de Cawnpore. Ils le furent jusqu'au 15 juillet, et pendant ces dix-neuf jours, dix-neuf siècles! les malheureuses victimes attendirent à chaque heure un secours qui ne devait arriver que trop tard.

«Depuis quelque temps déjà, le général Havelock, parti de Calcutta, marchait au secours de Cawnpore, et, après avoir battu les révoltés à plusieurs reprises, il y entrait le 17 juillet.

«Mais, deux jours avant, lorsque Nana Sahib apprit que les troupes royales avaient franchi la rivière de Pandou-Naddi, il résolut de signaler par d'épouvantables massacres les dernières heures de son occupation. Tout lui semblait permis vis-à-vis des envahisseurs de l'Inde!

«Quelques prisonniers, qui avaient partagé la captivité des prisonnières du Bibi-Ghar, furent amenés devant lui et égorgés sous ses yeux.

«Restait la foule des femmes et des enfants, et, dans cette foule, lady Munro et sa mère. Un peloton du 6e régiment de Cipayes reçut l'ordre de les fusiller à travers les fenêtres du Bibi-Ghar. L'exécution commença, mais, comme elle ne se faisait pas assez vite au gré du Nana, obligé de battre en retraite, ce prince sanguinaire mêla des bouchers musulmans aux soldats de sa garde... Ce fut la tuerie d'un abattoir!

«Le lendemain, morts ou vivants, enfants et femmes, étaient précipités dans un puits voisin, et, lorsque les soldats d'Havelock arrivèrent, ce puits, comblé de cadavres jusqu'à la margelle, fumait encore!

«Alors les représailles commencèrent. Un certain nombre de révoltés, complices de Nana Sahib, étaient tombés entre les mains du général Havelock. Celui-ci lança le terrible ordre du jour suivant, dont je n'oublierai jamais les termes:

«Le puits dans lequel repose la dépouille mortelle des pauvres femmes et des enfants massacrés par ordre du mécréant Nana Sahib sera comblé et couvert avec soin en forme de tombeau. Un détachement de soldats européens, commandé par un officier, remplira ce soir ce pieux devoir. La maison et les chambres où le massacre a eu lieu ne seront pas nettoyées ou blanchies par les compatriotes des victimes. Le brigadier entend que chaque goutte du sang innocent soit nettoyée ou léchée de la langue par les condamnés, avant l'exécution, proportionnellement à leur rang de caste et à la part qu'ils ont prise dans le massacre. En conséquence, après avoir entendu la lecture de la sentence de mort, tout condamné sera conduit à la maison du massacre et forcé de nettoyer une certaine partie du plancher. On prendra soin de rendre la tâche aussi révoltante que possible aux sentiments religieux du condamné, et le prévôt-maréchal n'épargnera pas la lanière, s'il en est besoin. La tâche accomplie, la sentence sera exécutée à la potence élevée près de la maison.»

«Tel fut, reprit Banks fort ému, cet ordre du jour. Il fut suivi dans toutes ses prescriptions. Mais les victimes n'étaient plus. Elles avaient été massacrées, mutilées, déchirées! Lorsque le colonel Munro, arrivé deux jours après, voulut essayer de reconnaître quelque reste de lady Munro et de sa mère, il ne retrouva rien... rien!»

Voilà ce que m'avait raconté Banks, avant notre arrivée à Cawnpore, et maintenant, c'était vers le lieu même où s'était accompli le hideux massacre que se dirigeait le colonel.

Mais, auparavant, il voulut revoir le bungalow où avait demeuré lady Munro, où elle avait passé sa jeunesse, cette demeure

où il l'avait vue pour la dernière fois, le seuil sur lequel il avait reçu ses derniers embrassements.

Ce bungalow était bâti un peu en dehors des faubourgs de la ville, non loin de la ligne des cantonnements militaires. Des ruines, des pans de murs encore noircis, quelques arbres couchés à terre et desséchés, voilà tout ce qui restait de l'habitation. Le colonel n'avait pas permis que rien fût réparé. Le bungalow était tel, après six ans, que l'avait fait la main des incendiaires.

Nous passâmes une heure en ce lieu désolé. Sir Edward Munro allait silencieusement à travers ces ruines, desquelles tant de souvenirs sortaient pour lui. Sa pensée évoquait toute cette existence de bonheur que rien ne pouvait désormais lui rendre. Il revoyait la jeune fille, heureuse, dans cette maison où elle était née, où il l'avait connue, et, quelquefois, il fermait les yeux comme pour mieux la revoir!

Mais enfin, brusquement, comme s'il eût dû se faire violence à lui-même, il revint en arrière et nous entraîna au dehors.

Banks avait espéré que le colonel se bornerait peut-être à visiter ce bungalow... Mais non! Sir Edward Munro avait résolu d'épuiser jusqu'à la dernière les amertumes que lui réservait cette ville funeste! Après l'habitation de lady Munro, il voulut revoir la caserne où tant de victimes, auxquelles l'énergique femme s'était si héroïquement dévouée, avaient subi toutes les horreurs d'un siège.

Cette caserne était située dans la plaine, en dehors de la ville, et l'on bâtissait alors une église sur son emplacement, là où la population de Cawnpore avait dû chercher refuge. Pour nous y

rendre, nous suivîmes une route macadamisée, ombragée par de beaux arbres.

C'est là que s'était accompli le premier acte de l'horrible tragédie. Là avaient vécu, souffert, agonisé, lady Munro et sa mère, jusqu'au moment où la capitulation remit aux mains de Nana Sahib cette troupe de victimes, déjà vouées à un épouvantable massacre, et que le traître avait promis de faire conduire saines et sauves à Allahabad.

Autour des constructions inachevées, on distinguait encore des restes de murailles en briques, vestiges de ces travaux de défense qui avaient été élevés par le général Wheeler.[5]

Le colonel Munro resta longtemps immobile et silencieux devant ces ruines. À son souvenir se présentaient plus vivement les affreuses scènes dont elles avaient été le théâtre. Après le bungalow où lady Munro avait vécu heureuse, la caserne dans laquelle elle avait souffert au delà de tout ce qu'on peut imaginer!

Il restait à visiter le Bibi-Ghar, cette demeure dont le Nana fit une prison, où se creusait ce puits au fond duquel les victimes avaient été confondues dans la mort.

Lorsque Banks vit le colonel se diriger de ce côté, il lui saisit le bras comme pour l'arrêter.

Sir Edward Munro le regarda bien en face, et, d'une voix horriblement calme:

«Marchons! dit-il.

--Munro! je t'en prie!...

--J'irai donc seul.» Il n'y avait pas à résister. Nous nous sommes alors dirigés vers le Bibi-Ghar, que précèdent des jardins bien dessinés et plantés de beaux arbres.

Là s'élève une colonnade en style gothique, de forme octogonale. Elle entoure l'endroit où se creusait le puits, dont l'orifice est maintenant fermé par un revêtement de pierres. C'est une sorte de socle, qui supporte une statue de marbre blanc, l'Ange de la Pitié, l'un des derniers ouvrages dus au ciseau de sculpteur Marochetti.

Ce fut lord Canning, gouverneur général des Indes pendant la terrible insurrection de 1857, qui fit élever ce monument expiatoire, construit sur les dessins du colonel du génie Yule, et qu'il voulut même payer de ses propres deniers.

Devant ce puits où les deux femmes, la mère et la fille, après avoir été frappées par les bouchers de Nana Sahib, avaient été précipitées, encore vivantes peut-être, sir Edward Munro ne put retenir ses larmes. Il tomba à genoux sur la pierre du monument.

Le sergent Mac Neil, près de lui, pleurait en silence.

Nous avions tous le coeur brisé, ne trouvant rien à dire pour consoler cette inconsolable douleur, espérant que sir Edward Munro épuiserait là les dernières larmes de ses yeux!

Ah! s'il eût été de ces premiers soldats de l'armée royale qui entrèrent à Cawnpore, qui pénétrèrent dans ce Bibi-Ghar, après l'effroyable massacre, il serait mort de douleur!

En effet, voici ce que rapporte un des officiers anglais,--récit qui a été recueilli par M. Rousselet:

«À peine entrés à Cawnpore, nous courûmes à la recherche des pauvres femmes que nous savions entre les mains de l'odieux Nana, mais bientôt nous apprîmes l'affreuse exécution. Torturés par une terrible soif de vengeance, et pénétrés du sentiment des épouvantables souffrances qu'avaient dû endurer les malheureuses victimes, nous sentions se réveiller en nous d'étranges et sauvages idées. Ardents et à moitié fous, nous courons vers le triste lieu du martyre. Le sang coagulé, mêlé de débris sans nom, couvrait le sol de la petite chambre où elles étaient enfermées et nous montait jusqu'aux chevilles. De longues tresses de cheveux longs et soyeux, des lambeaux de robes, de petits souliers d'enfants, des jouets, jonchaient ce sol mouillé. Les murs, barbouillés de sang, portaient les traces de l'horrible agonie. Je ramassai un petit livre de prières, dont la première page portait ces touchantes inscriptions: «27 juin, quitté les bateaux... 7 juillet, prisonniers du Nana... fatale journée.» Mais ce n'étaient point là les seules horreurs qui nous attendaient. Bien plus horrible encore était la vue du puits profond et étroit où étaient entassés les restes mutilés de ces tendres créatures!...»

Sir Edward Munro n'était pas là, aux premières heures où les soldats d'Havelock s'emparaient de la ville! Il n'arriva que deux jours après l'odieuse immolation! Et maintenant, il n'avait plus là devant les yeux que l'emplacement où s'ouvrait le funeste puits, tombeau sans nom des deux cents victimes de Nana Sahib!

Cette fois, Banks, aidé du sergent, parvint à l'entraîner de force.

Le colonel Munro ne devait jamais oublier ces deux mots que l'un des soldats d'Havelock avait tracés avec sa baïonnette sur la margelle du puits:

«Remember Cawnpore!

«Souviens-toi de Cawnpore.»

CHAPITRE XI

Le changement de mousson.

À onze heures, nous étions de retour au campement, ayant, on le comprend, la plus grande hâte de quitter Cawnpore; mais quelques réparations à faire à la pompe d'alimentation de la machine ne permettaient pas de partir avant le lendemain matin.

Il me restait donc une demi-journée. Je ne crus pas pouvoir mieux l'employer qu'à visiter Lucknow. L'intention de Banks était de ne point passer par cette ville, dans laquelle le colonel Munro se serait retrouvé sur l'un des principaux théâtres de la guerre. Il avait raison! C'étaient encore là des souvenirs trop poignants pour lui.

Donc, à midi, après avoir quitté Steam-House, je pris le petit tronçon de railway qui relie Cawnpore à Lucknow. Le parcours ne dépasse pas une vingtaine de lieues, et j'arrivai en deux heures dans cette importante capitale du royaume d'Oude, dont je ne voulais prendre qu'une vue sommaire,--ce qu'on appelle une impression.

Je reconnus, du reste, la vérité de ce que j'avais entendu dire à propos des monuments de Lucknow, bâtis sous le règne des empereurs musulmans au XVIIe siècle.

Ce fut un Français, un Lyonnais, nommé Martin, un simple soldat de l'armée de Lally-Tollendal en 1730, devenu le favori du roi, qui fut le créateur, l'ordonnateur, on pourrait dire l'architecte de ces prétendues merveilles de la capitale de l'Oude. La résidence officielle des souverains, le Kaiser-bâgh, hétéroclite assemblage de tous les styles qui pouvaient sortir de l'imagination d'un caporal, n'est qu'une oeuvre de surface. Rien au dedans, tout en dehors, mais ce dehors est à la fois indou, chinois, mauresque et... européen. Il en est de même d'un autre palais plus petit, le Farid Bâkch, qui est également l'ouvrage de Martin. Quant à l'Imâmbara, bâti au milieu de la forteresse par Kaïfiâtoulla, le premier architecte des Indes au XVIIe siècle, il est réellement superbe et produit un effet grandiose avec les mille clochetons qui hérissent ses courtines.

Je ne pouvais quitter Lucknow sans visiter le palais Constantin, qui est encore l'oeuvre personnelle du caporal français, et porte le nom de palais de la Martinière. Je voulus voir aussi le jardin voisin, le Secunder Bâgh, où furent massacrés par centaines les Cipayes qui avaient violé la tombe de l'humble soldat avant d'abandonner la ville.

Il faut ajouter que le nom de Martin n'est pas le seul nom français qui soit en honneur à Lucknow. Un ancien sous-officier de chasseurs d'Afrique, appelé Duprat, se distingua tellement par sa bravoure pendant la période insurrectionnelle, que les révoltés lui offrirent de se mettre à leur tête. Duprat refusa noblement, malgré les richesses qui lui furent promises, malgré les menaces dont on l'accabla. Il resta fidèle aux Anglais. Mais, particulièrement désigné aux coups des Cipayes qui n'avaient pu faire de lui un traître, il fut tué dans une rencontre: «Chien d'infidèle,

avaient dit les révoltés, nous t'aurons malgré toi!» Ils l'eurent, mort.

Les noms de ces deux soldats français avaient donc été unis dans les mêmes représailles. Les Cipayes, qui avaient violé la tombe de l'un et creusé la tombe de l'autre, furent massacrés sans pitié.

Enfin, après avoir admiré les parcs superbes qui font à cette grande cité de cinq cent mille habitants comme une ceinture de verdure et de fleurs, après avoir parcouru à dos d'éléphant ses rues principales et son magnifique boulevard du Hazrat Gaudj, je repris le railway et revins le soir même à Cawnpore.

Le lendemain, 31 mai, dès l'aube, nous étions en route.

«Enfin, s'écria le capitaine Hod, c'en est donc fini avec les Allahabad, les Cawnpore, les Lucknow et autres villes, dont je me soucie comme d'une cartouche vide!

--Oui, c'est fini, Hod, répondit Banks, et maintenant, nous allons marcher directement vers le nord, de manière à rejoindre presque en droite ligne la base de l'Himalaya.

--Bravo! reprit le capitaine. Ce que j'appelle l'Inde par excellence, ce ne sont pas les provinces hérissées de villes ou peuplées d'Indous, c'est le pays où vivent en liberté mes amis les éléphants, les lions, les tigres, les panthères, les guépards, les ours, les buffles, les serpents! Là est la seule partie véritablement habitable de la péninsule! Vous verrez cela, Maucler, et vous n'aurez pas à regretter les merveilles de la vallée du Gange!

--Je ne regretterai rien en votre compagnie, mon cher capitaine, répondis-je.

--Cependant, dit Banks, il y a encore dans le nord-ouest d'autres villes très intéressantes, Delhi, Agra, Lahore...

--Eh! ami Banks, s'écria Hod, qui a jamais entendu parler de ces misérables bourgades!

--Misérables bourgades! répliqua Banks, non pas, Hod, mais des cités magnifiques! Soyez tranquille, mon cher ami, ajouta l'ingénieur en se retournant vers moi, nous tâcherons de vous montrer cela, sans déranger les plans de campagne du capitaine.

--À la bonne heure, Banks, répondit Hod, mais c'est d'aujourd'hui seulement que notre voyage va commencer!» Puis, d'une voix forte: «Fox?» cria-t-il.

Le brosseur accourut. «Présent! mon capitaine, dit-il.

--Fox, que les fusils, les carabines et les revolvers soient en état!

--Ils le sont.

--Visite les batteries.

--Elles sont visitées.

--Prépare les cartouches.

--Elles sont préparées.

--Tout est prêt?

--Tout est prêt.

--Que ce soit encore plus prêt, si c'est possible!

--Ce le sera.

--Le trente-huitième ne tardera pas à prendre rang sur cette liste qui fait ta gloire, Fox!

--Le trente-huitième! s'écria le brosseur, dont un rapide éclair alluma l'oeil. Je vais lui préparer une bonne petite balle explosive dont il n'aura pas lieu de se plaindre!

--Va, Fox, va!» Fox salua militairement, fit demi-tour et alla s'enfermer dans son arsenal. Voici maintenant quel est l'itinéraire de cette seconde partie de notre voyage,-- itinéraire qui ne doit point être modifié, à moins d'événements impossibles à prévoir. Pendant soixante-quinze kilomètres environ, cet itinéraire remonte le cours du Gange en se dirigeant vers le nord-ouest; mais, à partir de ce point, il se redresse, court droit au nord entre un des affluents du grand fleuve et un autre affluent important de la Goutmi. Il évite ainsi un certain nombre de cours d'eau, qui se dispersent à droite et à gauche, et, par Biswah, il s'élève obliquement jusqu'aux premières ondulations des montagnes du Népaul, à travers la partie occidentale du royaume d'Oude et du Rokilkhande. Ce parcours avait été judicieusement choisi par l'ingénieur, de manière à tourner toutes difficultés. Si le charbon devenait plus difficile à trouver dans le nord de l'Indoustan, le bois ne devait jamais faire défaut. Quant à notre Géant d'Acier, il pourrait aisément circuler, sous n'importe quelle allure, le long de ces routes si bien entretenues, à travers les plus belles forêts de la péninsule indienne. Quatre-vingts kilomètres environ nous séparaient de la petite ville de Biswah. Il fut convenu que nous les franchirions avec une vitesse très modérée,--en six jours. Cela permettait de s'arrêter lorsque le site plairait, et les chasseurs de l'expédition auraient le temps d'accomplir leurs prouesses. D'ailleurs, le capitaine Hod et le brosseur Fox, auxquels Goûmi se

joignait volontiers, pourraient facilement battre l'estrade, tandis que le Géant d'Acier s'en irait à pas comptés. Il ne m'était pas défendu de les accompagner dans leurs battues, bien que je fusse un chasseur peu expérimenté, et je me joignis à eux quelquefois. Je dois dire que depuis ce moment où notre voyage entra dans une nouvelle phase, le colonel Munro se tint un peu moins à l'écart. Il me parut devenir plus sociable, en dehors de la ligne des villes, au milieu des forêts et des plaines, loin de la vallée du Gange que nous venions de parcourir. Dans ces conditions, il semblait retrouver le calme de cette existence qu'il menait à Calcutta. Et cependant, pouvait-il oublier que sa maison roulante s'élevait vers ce nord de l'Inde, où l'attirait quelque fatalité irrésistible! Quoi qu'il en soit, sa conversation était plus animée pendant les repas, pendant la sieste, et souvent même, aux heures de halte, elle se prolongeait fort avant dans ces belles nuits que la saison chaude nous donnait encore. Quant à Mac Neil, depuis la visite au puits de Cawnpore, il me paraissait plus sombre que d'habitude. La vue du Bibi-Ghar avait-elle donc ravivé en lui une haine qu'il espérait encore assouvir? «Nana Sahib, me dit-il un jour, non, monsieur, non! il n'est pas possible qu'ils nous l'aient tué!» La première journée se passa sans incidents qui vaillent la peine d'être rapportés. Ni le capitaine Hod ni Fox n'eurent l'occasion de mettre en joue le moindre animal. C'était désolant, et même assez extraordinaire pour qu'on pût se demander si l'apparition du Géant d'Acier ne tenait pas à distance les terribles fauves de ces plaines. En effet, on côtoya quelques jungles, qui sont les repaires habituels des tigres et autres carnassiers de la race féline. Pas un ne se montra. Les deux chasseurs s'étaient cependant écartés d'un ou deux milles sur les flancs de notre convoi. Ils durent donc se résigner à emmener Black et Phann,

pour chasser le menu gibier, dont monsieur Parazard réclamait sa fourniture quotidienne. Il n'entendait pas raison là-dessus, notre chef noir, et lorsque le brosseur lui parlait de tigres, de guépards ou autres bêtes peu comestibles, il haussait dédaigneusement les épaules en disant:

«Est-ce que cela se mange!»

Ce soir-là, nous campâmes à l'abri d'un groupe d'énormes banians. Cette nuit fut aussi tranquille que le jour avait été calme. Le silence ne fut pas même troublé par des hurlements de fauves. Notre éléphant reposait, cependant. Ses hennissements ne se faisaient plus entendre. Les feux du campement étaient éteints, et, pour satisfaire le capitaine, Banks n'avait pas même établi le courant électrique, qui changeait les yeux du Géant d'Acier en deux puissants fanaux. Mais rien!

Il en fut de même pendant les journées du 1er et du 2 juin. C'était désespérant.

«On m'a changé mon royaume d'Oude! répétait le capitaine Hod. On l'a transporté en pleine Europe! Il n'y a pas plus de tigres ici que dans les basses terres d'Écosse!

--Il est possible, mon cher Hod, répondit le colonel Munro, que des battues aient été récemment faites sur ces territoires, et que les animaux aient émigré en masse. Mais ne vous désespérez pas, et attendez que nous soyons aux pieds des montagnes du Népaul. Vous aurez là de quoi exercer utilement vos instincts de chasseur.

--Il faut l'espérer, mon colonel, répondit Hod en secouant la tête, sans quoi nous n'aurions plus qu'à refondre nos balles pour

en faire du petit plomb!»

La journée du 3 juin fut une des plus chaudes que nous eussions encore endurées. Si la route n'avait pas été ombragée par de grands arbres, je crois que nous aurions littéralement cuit dans notre demeure roulante. Le thermomètre monta à quarante-sept degrés à l'ombre, et il n'y avait pas un souffle de vent. Il était donc possible que, par une pareille température, dans cette atmosphère de feu, les carnassiers ne songeassent point à quitter leurs tanières, même pendant la nuit.

Le lendemain, 3 juin, au lever du soleil, l'horizon, pour la première fois, se montra assez brumeux dans l'ouest. Nous eûmes alors le magnifique spectacle de l'un de ces phénomènes de mirage que, dans certaines parties de l'Inde, on appelle «seekote», ou châteaux aériens, et, dans d'autres, «dessasur», ou illusion.

Ce n'était point une prétendue nappe d'eau avec ses curieux effets de réfraction, qui se développait devant nos regards, c'était toute une chaîne de collines peu élevées, chargée des plus fantastiques châteaux du monde, quelque chose comme les hauteurs d'une vallée du Rhin, avec leurs antiques repaires de burgraves. Nous nous trouvions en un instant transportés, non seulement dans la portion romane de la vieille Europe, mais à cinq ou six cents ans en arrière, en plein moyen âge.

Ce phénomène, dont la netteté était surprenante, nous donnait le sentiment d'une réalité absolue. Aussi, le Géant d'Acier, avec tout l'attirail de la machinerie moderne, marchant vers une ville du onzième siècle, me semblait-il beaucoup plus dépaysé que lorsqu'il courait, tout empanaché de vapeurs, le pays de Vishnou et de Brahma.

«Merci, dame nature! s'écria le capitaine Hod. Après tant de minarets et de coupoles, après tant de mosquées et de pagodes, voici donc quelque vieille cité de l'époque féodale, avec les merveilles romanes ou gothiques qu'elle déploie à mes yeux!

--Quel poète, ce matin, que notre ami Hod! répondit Banks. A-t-il donc, avant déjeuner, avalé quelque ballade?

--Riez, Banks, plaisantez, moquez-vous! riposta le capitaine Hod, mais regardez! Voici les objets qui s'agrandissent aux premiers plans! Voici les arbrisseaux qui deviennent des arbres, les collines qui deviennent des montagnes, les...

--Les simples chats qui deviendraient des tigres, s'il y avait des chats, n'est-ce pas, Hod?

--Ah! Banks! ce ne serait pas à dédaigner!... Bon! s'écria le capitaine, voilà mes châteaux du Rhin qui s'effondrent, la ville qui s'écroule, et nous retombons dans le réel, un simple paysage du royaume d'Oude, que les fauves ne veulent même plus habiter!»

Le soleil, débordant l'horizon de l'est, venait de modifier instantanément les jeux de la réfraction. Les burgs, comme des châteaux de cartes, s'abattaient avec la colline qui se transformait en plaine.

«Eh bien, puisque le mirage a disparu, dit Banks, et qu'avec lui s'est dissipée toute la verve poétique du capitaine Hod, voulez-vous, mes amis, savoir ce que ce phénomène présage?

--Dites, ingénieur! s'écria le capitaine.

--Un très prochain changement de temps, répondit Banks. Du reste, nous voici dans les premiers jours de juin, qui provoquent

des modifications climatériques. Le renversement de la mousson va amener la saison des pluies périodiques.

--Mon cher Banks, dis-je, nous sommes clos et couverts, n'est-il pas vrai? Eh bien, vienne la pluie! Fût-elle diluvienne, elle me paraît préférable à ces chaleurs...

--Vous serez satisfait, mon cher ami, répondit Banks. Je crois que la pluie n'est pas loin, et que nous verrons bientôt monter les premiers nuages du sud-ouest!»

Banks ne se trompait pas. Vers le soir, l'horizon occidental commença à se charger de vapeurs, ce qui indiquait que la mousson, ainsi que cela arrive le plus souvent, allait s'établir pendant la nuit. C'était l'océan Indien qui nous envoyait, à travers la péninsule, ses brumes saturées d'électricité, comme autant de grosses outres du dieu Éole, qui contenaient l'ouragan et l'orage.

Quelques autres phénomènes, auxquels un Anglo-Indien n'eût pu se méprendre, s'étaient manifestés aussi pendant cette journée. Des volutes d'une poussière très ténue avaient tourbillonné sur la route pendant la marche du train. Le mouvement des roues, peu rapide d'ailleurs,--aussi bien les roues de notre moteur que celles des deux chars roulants,--auraient certainement pu soulever cette poussière, mais non pas avec une telle intensité. On eût dit un nuage de ces duvets que fait danser une machine électrique mise en mouvement. Le sol pouvait donc être comparé à un immense récepteur, dans lequel l'électricité se serait emmagasinée depuis plusieurs jours. En outre, cette poussière se teignait de reflets jaunâtres, du plus singulier effet, et dans chaque molécule brillait un petit centre lumineux. Il y avait eu des instants où tout notre appareil semblait marcher au milieu des

flammes,--flammes sans chaleur, mais qui, ni par leur couleur ni par leur vivacité, ne rappelaient celles du feu Saint-Elme.

Storr nous raconta qu'il avait quelquefois vu des trains courir ainsi sur leurs rails au milieu d'une double haie de poussière lumineuse, et Banks confirma le dire du mécanicien. Pendant un quart d'heure, j'avais pu observer très exactement ce singulier phénomène à travers les hublots de la tourelle, d'où je dominais la route sur un parcours de cinq à six kilomètres. Le chemin, sans arbres, était poudreux, chauffé à blanc par les rayons verticaux du soleil. À ce moment, il me sembla que la chaleur de l'atmosphère dominait encore celle du foyer de la machine. C'était véritablement insoutenable, et, lorsque je vins respirer un air plus frais sous le battement d'ailes de la punka, j'étais à demi suffoqué.

Le soir, vers sept heures, Steam-House s'arrêta. Le lieu de halte, choisi par Banks, fut la lisière d'une forêt de magnifiques banians, qui paraissait s'étendre à l'infini dans le nord. Une assez belle route la traversait, et nous promettait pour le lendemain un trajet plus facile sous de hauts et larges dômes de verdure.

Les banians, ces géants de la flore indoue, sont de véritables grands-pères, on pourrait dire des chefs de famille végétale, qu'entourent leurs enfants et petits-enfants. Ceux-ci, s'élançant d'une racine commune, montent droit autour du tronc principal, dont ils sont complètement dégagés, et vont se perdre dans la haute ramure paternelle. Ils ont vraiment l'air d'être couvés sous cet épais feuillage, comme les poussins sous les ailes de leur mère. De là le curieux aspect que présentent ces forêts plusieurs fois séculaires. Les vieux arbres ressemblent à des piliers isolés,

supportant l'immense voûte, dont les fines nervures s'appuient sur de jeunes banians, qui deviendront piliers à leur tour.

Ce soir-là, le campement fut organisé plus complètement qu'à l'ordinaire. En effet, si la journée du lendemain devait être aussi chaude que celle-ci l'avait été, Banks se proposait de prolonger la halte, quitte à voyager pendant la nuit.

Le colonel Munro ne demandait pas mieux que de passer quelques heures dans cette belle forêt, si ombreuse, si calme. Tous s'étaient rangés à son avis, les uns parce qu'ils avaient véritablement besoin de repos, les autres parce qu'il voulaient essayer de rencontrer enfin quelque animal, digne du coup de fusil d'un Anderson ou d'un Gérard. On devine quels étaient ces derniers.

«Fox, Goûmi, il n'est que sept heures! cria le capitaine Hod, Un tour dans la forêt, avant que la nuit ne soit tout à fait venue!-- Nous accompagnerez-vous, Maucler?

--Mon cher Hod, dit Banks, avant que je n'eusse pu répondre, vous feriez mieux de ne pas vous éloigner du campement. Les menaces du ciel sont sérieuses. Que l'orage se déchaîne, vous aurez peut-être quelque peine à nous rejoindre. Demain, si nous restons à notre lieu de halte, vous irez...

--Demain, il fera jour, répondit le capitaine Hod, et l'heure est propice pour tenter l'aventure!

--Je le sais, Hod, mais la nuit qui se prépare n'est vraiment pas rassurante. En tout cas, si vous tenez absolument à partir, ne vous éloignez pas. Dans une heure il fera déjà très noir, et vous pourriez être fort embarrassés pour retrouver le campement.

--Soyez tranquille, Banks. Il est sept heures à peine, et je ne demande à mon colonel qu'une permission de dix heures.

--Allez donc, mon cher Hod, répondit sir Edward Munro, mais tenez compte des recommandations de Banks.

--Oui, mon colonel.» Le capitaine Hod, Fox et Goûmi, armés d'excellentes carabines de chasse, quittèrent le campement et disparurent sous les hauts banians qui bordaient la droite de la route.

J'avais été si fatigué par la chaleur, pendant cette journée, que je préférai rester à Steam-House.

Cependant, par ordre de Banks, les feux, au lieu d'être complètement éteints, furent seulement repoussés au fond du foyer, de manière à conserver une ou deux atmosphères de pression dans la chaudière. L'ingénieur voulait être, le cas échéant, prêt à tout événement.

Storr et Kâlouth s'occupèrent alors de refaire le combustible et l'eau. Un petit ruisseau, qui coulait sur la gauche de la route, leur fournit le liquide nécessaire, et les arbres voisins le bois dont ils avaient besoin pour charger le tender. Pendant ce temps, monsieur Parazard vaquait à ses occupations habituelles, et, tout en desservant les restes du dîner du jour, il méditait le menu du dîner du lendemain.

Il faisait encore assez clair. Le colonel Munro, Banks, le sergent Mac Neil et moi, nous allâmes faire la sieste sur le bord du ruisseau. Le courant de cette eau limpide rafraîchissait l'atmosphère, qui était réellement étouffante, même à cette heure. Le soleil n'était pas encore couché. Sa lumière, par opposition, tein-

tait d'une couleur d'encre bleue la masse des vapeurs, que l'on voyait s'accumuler peu à peu au zénith, à travers les grandes déchirures du feuillage. C'étaient des nuages lourds, épais, condensés, dont aucun vent ne semblait provoquer la marche, et qui paraissaient avoir leur moteur en eux-mêmes.

Notre causerie dura jusqu'à huit heures environ. De temps en temps, Banks se levait et allait prendre une vue plus étendue de l'horizon, en s'avançant jusqu'à la lisière de la forêt qui coupait brusquement la plaine, à moins d'un quart de mille du campement. Lorsqu'il revenait, il hochait la tête d'un air peu rassuré.

La dernière fois, nous l'avions accompagné. Déjà l'obscurité commençait à se faire sous le couvert des banians. Arrivés à la lisière, je vis qu'une immense plaine s'étendait vers l'ouest jusqu'à une série de petites collines vaguement profilées, qui se confondaient déjà avec les nuages.

L'aspect du ciel était alors terrible dans son calme. Aucun souffle de vent n'agitait les hautes feuilles des arbres. Ce n'était pas le repos de la nature endormie, que les poètes ont si souvent chanté; c'était, au contraire, un sommeil pesant et maladif. Il semblait qu'il y eût comme une tension contenue de l'atmosphère. Je ne puis mieux comparer l'espace qu'à la boîte à vapeur d'une chaudière, lorsque le fluide trop comprimé est prêt à faire explosion.

L'explosion était imminente.

Les nuages orageux, en effet, étaient très élevés, ainsi que cela se produit généralement au-dessus des plaines, et ils présentaient de larges contours curvilignes, très nettement arrêtés. Ils semblaient même se gonfler, diminuer de nombre et augmenter

de grandeur, tout en restant attachés à la même base. Évidemment, avant peu, ils se seraient tous fondus en une seule masse, qui accroîtrait la densité du nuage unique. Déjà les petites nuées additionnelles, subissant une sorte d'influence attractive, heurtées, repoussées, écrasées les unes contre les autres, se perdaient confusément dans l'ensemble.

Vers huit heures et demie, un éclair en zig-zag, à angles très aigus, déchira la masse sombre sur une longueur de deux mille cinq cents à trois mille mètres.

Soixante-cinq secondes après, un coup de tonnerre éclatait et prolongeait ses roulements sourds, spéciaux à la nature de ce genre d'éclairs, qui durèrent environ, quinze secondes.

«Vingt et un kilomètres, dit Banks, après avoir consulté sa montre. C'est presque la distance maximum à laquelle le tonnerre peut se faire entendre. Mais l'orage, une fois déchaîné, viendra vite, et il ne faut pas l'attendre. Rentrons, mes amis.

--Et le capitaine Hod? dit le sergent Mac Neil.

--Le tonnerre lui donne l'ordre de revenir, répondit Banks. J'espère qu'il obéira.»

Cinq minutes après, nous étions de retour au campement, et nous prenions place sous la vérandah du salon.

CHAPITRE XII

Triples feux.

L'Inde partage avec certains territoires du Brésil,--celui de Rio-Janeiro entre autres,--le privilège d'être de tous les pays du globe le plus troublé par les orages. Si en France, on Angleterre, en Allemagne, dans cette partie moyenne de l'Europe, on n'estime pas à plus de vingt par an le nombre des jours où les éclats du tonnerre se font entendre, il convient de savoir que, dans la péninsule indienne, ce nombre s'élève annuellement au delà de cinquante.

Voilà pour la météorologie générale. Dans ce cas particulier, en raison des circonstances dans lesquelles il se produisait, nous devions attendre un orage d'une violence extrême.

Dès que nous fûmes rentrés à Steam-House, je consultai le baromètre. Une baisse de deux pouces s'était subitement faite dans la colonne mercurielle,--de vingt-neuf à vingt-sept pouces.[6]

Je le fis observer au colonel Munro.

«Je suis inquiet de l'absence du capitaine Hod et de ses compagnons, me répondit-il. L'orage est imminent, la nuit vient, les ténèbres s'accroissent. Des chasseurs s'éloignent toujours plus qu'ils ne le promettent et même plus qu'ils ne le veulent. Comment retrouveront-ils leur chemin dans cette profonde obscurité?

--Les enragés! dit Banks. Il a été impossible de leur faire entendre raison! Très certainement, ils auraient mieux fait de ne pas partir!

--Sans doute, Banks, mais ils sont partis, répondit le colonel Munro, et il faut tout faire pour qu'ils reviennent.

--N'y a-t-il pas un moyen de signaler l'endroit où nous sommes? demandai-je à l'ingénieur.

--Si, répondit Banks, en allumant nos fanaux électriques, qui sont d'une grande puissance éclairante et se voient de très loin. Je vais établir le courant.

--Excellente idée, Banks.

--Voulez-vous que j'aille à la recherche du capitaine Hod? demanda le sergent.

--Non, mon vieux Neil, répondit le colonel Munro, tu ne le retrouverais pas et tu t'égarerais à ton tour.»

Banks se mit en mesure d'utiliser les feux dont il disposait. Les éléments de la pile furent mis en activité, le courant établi, et bientôt les deux yeux du Géant d'Acier, comme deux phares électriques, projetaient leur faisceau lumineux à travers le sombre dessous des banians. Il est certain que, dans cette nuit obscure, la portée de ces feux devait être très considérable et pouvait guider nos chasseurs.

En ce moment, une sorte d'ouragan, d'une violence extrême, se déchaîna. Il déchira la cime des arbres, obliqua vers le sol et siffla à travers les colonnettes des banians, comme s'il eût traversé les tuyaux sonores d'un buffet d'orgues.

Ce fut subit.

Une grêle de branches mortes, une averse de feuilles arrachées, cribla la route. Les toitures de Steam-House résonnèrent lamentablement sous cette projection qui produisait un roulement continu.

Il fallut nous mettre à l'abri dans le salon et fermer toutes les fenêtres. La pluie ne tombait pas encore.

«C'est une espèce de «tofan», dit Banks.

Les Indous donnent ce nom aux ouragans impétueux et soudains, qui dévastent plus particulièrement les régions montagneuses et sont fort redoutés dans le pays.

«Storr! cria Banks au mécanicien, as-tu soigneusement clos les embrasures de la tourelle?

--Oui, monsieur Banks, répondit le mécanicien. Il n'y a rien à craindre de ce côté.

--Où est Kâlouth?

--Il finit d'arrimer le combustible dans le tender.

--Demain, répondit l'ingénieur, nous n'aurons plus que la peine de ramasser le bois! Le vent se fait bûcheron, et il nous épargne de la besogne! Maintiens ta pression, Storr, et reviens te mettre à l'abri.

--À l'instant, monsieur.

--Tes bâches sont pleines, Kâlouth? demanda Banks.

--Oui, monsieur Banks, répondit le chauffeur. La réserve d'eau est maintenant complète.

--Bien! Rentre! rentre!» Le mécanicien et le chauffeur eurent bientôt pris place dans la seconde voiture. Les éclairs étaient fréquents alors, et l'explosion des nuées électriques faisait entendre un roulement sourd. Le tofan n'avait pas rafraîchi l'atmosphère.

C'était un vent torride, un souffle embrasé, qui brûlait comme s'il fût sorti de la gueule d'un four.

Sir Edward Munro, Banks, Mac Neil et moi, nous ne quittions le salon que pour aller sous la vérandah. En regardant la haute ramure des banians, on la voyait se dessiner comme une fine guipure noire sur le fond ignescent du ciel. Pas d'éclair qui ne fût suivi, à quelques secondes près, des éclats du tonnerre. Un écho n'avait pas le temps de s'éteindre, qu'un nouveau coup de foudre était répercuté par lui. Aussi, une basse profonde se déroulait-elle sans discontinuer, pendant que sur cette basse se détachaient ces détonations sèches que Lucrèce a si justement comparées à l'aigre cri du papier qui se déchire.

«Comment l'orage ne les a-t-il pas ramenés encore? disait le colonel Munro.

--Peut-être, répondit le sergent, le capitaine Hod et ses compagnons auront-ils trouvé un abri dans la forêt, dans le creux de quelque arbre ou de quelque rocher, et ne nous rejoindront-ils que demain matin! Le campement sera toujours là pour les recevoir!»

Banks secoua la tête en homme qui n'est pas rassuré. Il ne semblait pas partager l'avis de Mac Neil.

En ce moment,--il était près de neuf heures,--la pluie commença à tomber avec une violence extrême. Elle était mélangée d'énormes grêlons, qui nous lapidaient et crépitaient sur la toiture sonore de Steam-House. C'était comme un roulement sec de tambours. Il eût été impossible de s'entendre parler, quand bien même les éclats du tonnerre n'auraient pas rempli l'espace. Les

feuilles des banians, hachées par cette grêle, tourbillonnaient de toutes parts.

Banks, ne pouvant se faire entendre au milieu de cet assourdissant tumulte, tendit alors le bras et nous montra les grêlons qui frappaient les flancs du Géant d'Acier.

C'était à ne pas le croire! Tout scintillait au contact de ces corps durs. On eût dit que ce qui tombait des nuages était de véritables gouttes d'un métal en fusion, qui, en choquant la tôle, renvoyaient un jet lumineux. Ce phénomène indiquait à quel point l'atmosphère était saturée d'électricité. La matière fulminante la traversait incessamment, au point que tout l'espace semblait être en feu.

Banks, d'un geste, nous fit rentrer dans le salon et ferma la porte qui s'ouvrait sur la vérandah. Il y avait certainement danger à s'exposer, en plein air, au choc des effluences électriques.

Nous nous trouvions à l'intérieur, dans une obscurité que rendait plus complète la fulguration du dehors. Quel fut notre étonnement, lorsque nous vîmes que notre salive elle-même était lumineuse! Il fallait que nous fussions imprégnés du fluide ambiant à un point extraordinaire.

«Nous crachions du feu», pour employer l'expression qui a servi à caractériser ce phénomène, rarement observé, toujours effrayant. En vérité, au milieu de cette déflagration continue, feu au dedans, feu au dehors, dans le fracas de ces roulements accentués par de grands éclats de foudre, le coeur le plus ferme ne pouvait s'empêcher de battre plus rapidement.

«Et eux! dit le colonel Munro.

--Eux!... oui!... eux!» répondit Banks. C'était horriblement inquiétant. Nous ne pouvions rien faire pour venir en aide au capitaine Hod et à ses compagnons, très sérieusement menacés. En effet, s'ils avaient trouvé quelque abri, ce ne pouvait être que sous les arbres, et l'on sait, dans ces conditions, quels dangers on court pendant les orages. Au milieu de cette forêt si dense, comment auraient-ils pu se placer à cinq où six mètres de la verticale qui passe par l'extrémité des plus longues branches,-- ainsi que cela est recommandé aux personnes qui se trouvent surprises dans le voisinage des arbres? Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit, lorsqu'un coup de tonnerre, plus sec que les autres, éclata soudain. Un intervalle d'une demi-seconde à peine l'avait séparé de l'éclair. Steam-House en trembla et fut comme soulevée sur ses ressorts. Je crus que le train allait être culbuté. En même temps, une odeur forte emplit l'espace,--odeur pénétrante des vapeurs nitreuses,--et très certainement, l'eau de pluie, recueillie pendant cette tourmente, eût contenu une grande quantité d'acide nitrique. «La foudre est tombée... dit Mac Neil.

--Storr! Kâlouth! Parazard!» cria Banks. Les trois hommes accoururent dans le salon. Par bonheur, aucun n'avait été frappé. L'ingénieur repoussa alors la porte de la vérandah, et s'avança sur le balcon. «Là!... voyez!...» dit-il. Un énorme banian venait d'être foudroyé, à dix pas, à la gauche de la route. Sous l'incessante lueur électrique, on y voyait alors comme en plein jour. L'immense tronc, que ses rejetons ne pouvaient plus soutenir, était tombé en travers sur les arbres voisins. Il était nettement décortiqué dans toute sa longueur, et une longue lanière d'écorce, que la rafale agitait comme un serpent, se tordait en cinglant l'air. Il fallait que la décortication se fût opérée de bas en haut,

sous l'action d'un coup de foudre ascendant d'une extrême violence.

«Un peu plus, Steam-House était foudroyée! dit l'ingénieur. Restons, cependant. C'est encore un abri plus sûr que celui des arbres!

--Restons!» répondit le colonel Munro. En ce moment, des cris se firent entendre. Étaient-ce nos compagnons qui revenaient enfin?

«C'est la voix de Parazard,» dit Storr.

En effet, le cuisinier, qui était sous la dernière vérandah, nous appelait à grands cris.

Nous allâmes aussitôt le rejoindre.

À moins de cent mètres, en arrière et sur la droite du campement, la forêt de banians était embrasée. Les plus hautes cimes des arbres disparaissaient déjà dans un rideau de flammes. L'incendie se développait avec une incroyable intensité et se dirigeait sur Steam-House plus rapidement qu'on ne l'aurait pu croire.

Le danger était imminent. Une longue sécheresse, l'élévation de la température pendant les trois mois de la saison chaude, avaient desséché arbres, arbustes, herbes. L'embrasement s'alimentait de tout ce combustible extrêmement inflammable. Ainsi que cela arrive fréquemment aux Indes, la forêt tout entière menaçait d'être dévorée.

En effet, on voyait le feu étendre son cercle d'embrasement et gagner de proche en proche. S'il atteignait le lieu du campement, en quelques minutes les deux chars seraient détruits, car leurs

minces panneaux ne pouvaient les défendre du feu, comme font les épaisses parois de tôle d'un coffre-fort.

Nous restions silencieux devant ce danger. Le colonel Munro se croisait les bras. Puis: «Banks, dit-il simplement, c'est à toi de nous tirer de là!

--Oui, Munro, répondit l'ingénieur, et puisque nous n'avons aucun moyen d'éteindre cet incendie, il faut le fuir!

--À pied? m'écriai-je.

--Non, avec notre train.

--Et le capitaine Hod, et ses compagnons? dit Mac Neil.

--Nous ne pouvons rien pour eux! S'ils ne sont pas de retour avant notre départ, nous partirons quand même!

--Il ne faut pas les abandonner! dit le colonel.

--Munro, répondit Banks, lorsque le train sera en sûreté, hors des atteintes du feu, nous reviendrons et nous battrons la foret jusqu'à ce que nous les ayons retrouvés!

--Fais donc, Banks, répondit le colonel Munro, qui dut se rendre à l'avis de l'ingénieur, en réalité le seul à suivre.

--Storr, dit Banks, à ta machine! Kâlouth, à ta chaudière, et pousse les feux!--Quelle pression au manomètre?

--Deux atmosphères, répondit le mécanicien.

--Il faut que, dans dix minutes, nous en ayons quatre! Allez! mes amis, allez!» Le mécanicien et le chauffeur ne perdirent pas un instant. Bientôt des torrents de fumée noire jaillirent de la

trompe de l'éléphant et se mêlèrent aux torrents de pluie, que le géant semblait braver. Aux éclairs qui embrasaient l'espace, il répondait par des tourbillons d'étincelles. Un jet de vapeur sifflait dans la cheminée, et le tirage artificiel activait la combustion du bois que Kâlouth entassait dans son fourneau. Sir Edward Munro, Banks et moi, nous étions restés sous la vérandah d'arrière, observant les progrès de l'incendie à travers la forêt. Ils étaient rapides et effrayants. Les grands arbres s'effondraient dans cet immense foyer, les branches crépitaient comme des coups de revolver, les lianes se tordaient d'un tronc à l'autre, le feu se communiquait presque immédiatement à des foyers nouveaux. En cinq minutes, l'embrasement avait gagné cinquante mètres en avant, et les flammes, échevelées, on pourrait dire bâillonnées par la rafale, s'élevaient à une telle hauteur, que les éclairs les sillonnaient en tous sens.

«Il faut que dans cinq minutes nous ayons quitté la place! dit Banks, ou tout prendra feu!

--Il va vite, cet incendie! répondis-je.

--Nous irons plus vite que lui!

--Si Hod était là, si ses compagnons étaient de retour! dit sir Edward Munro.

--Des coups de sifflet! des coups de sifflet! s'écria Banks. Ils les entendront peut-être!» Et, se précipitant vers la tourelle, il fit aussitôt retentir l'air de sons aigus, qui tranchaient sur les roulements profonds de la foudre, et devaient porter loin. On peut se figurer cette situation, on ne saurait la dépeindre. D'une part, nécessité de fuir au plus vite; de l'autre, obligation d'attendre ceux qui n'étaient pas de retour!

Banks était revenu sous la vérandah de l'arrière. La lisière de l'incendie se développait maintenant à moins de cinquante pieds de Steam-House. Une insoutenable chaleur se propageait, et l'air brûlant deviendrait bientôt irrespirable. De nombreuses flammèches tombaient déjà jusque sur notre train. Très heureusement, les torrentielles averses le protégeaient dans une certaine mesure, mais elles ne pourraient évidemment pas le défendre de l'attaque directe du feu.

La machine lançait toujours ses sifflets stridents. Ni Hod, ni Fox, ni Goûmi, ne reparaissaient. En ce moment, le mécanicien rejoignit Banks. «Nous sommes en pression, dit-il.

--Eh bien, en route, Storr! répondit Banks, mais pas trop vite!... Ce qu'il faut seulement pour nous tenir hors de portée de l'incendie!

--Attends, Banks, attends! dit le colonel Munro, qui ne pouvait se décider à quitter le campement.

--Encore trois minutes, Munro, répondit froidement Banks, mais pas davantage. Dans trois minutes, l'arrière du train commencera à prendre feu!»

Deux minutes s'écoulèrent. Il était maintenant impossible de rester sous la vérandah. La main même ne pouvait se poser sur les tôles brûlantes qui commençaient à se gondoler. Demeurer quelques instants de plus, c'était de la dernière imprudence!

«En route, Storr! cria Banks.

--Ah! s'écria le sergent.

--Eux!...» dis-je. Le capitaine Hod et Fox apparaissaient sur la droite de la route. Ils portaient dans leurs bras Goûmi, comme un corps inerte, et ils arrivèrent au marche-pied de l'arrière. «Mort! s'écria Banks.

--Non, frappé de la foudre, qui a brisé son fusil dans sa main, répondit le capitaine Hod, et paralysé seulement de la jambe gauche!

--Dieu soit loué! dit le colonel Munro.

--Merci, Banks! ajouta le capitaine. Sans vos coups de sifflet, nous n'aurions pu retrouver le campement!

--En route! s'écria Banks, en route!» Hod et Fox s'étaient jetés dans le train, et Goûmi, qui n'avait pas perdu l'usage de ses sens, fut déposé dans sa cabine.

«Quelle pression avons-nous? demanda Banks, qui venait de rejoindre le mécanicien.

--Près de cinq atmosphères,» répondit Storr.

--En route!» répéta Banks. Il était dix heures et demie. Banks et Storr allèrent se placer dans la tourelle. Le régulateur fut ouvert, la vapeur se précipita dans les cylindres, les premiers hennissements se firent entendre, et le train s'avança à petite vitesse, au milieu de cette triple intensité de lumière, produite par l'incendie de la forêt, les feux électriques des fanaux, les fulgurations du ciel. En quelques mots, le capitaine Hod nous raconta ce qui s'était passé pendant son excursion. Ses compagnons et lui n'avaient rencontré aucune trace d'animaux. Avec l'orage qui montait, l'obscurité se fit plus rapidement et surtout plus profondément qu'ils ne le pensaient. Ils furent donc surpris par le pre-

mier coup de tonnerre, lorsqu'ils se trouvaient déjà à plus de trois milles du campement. Alors ils voulurent revenir sur leurs pas; mais, quoi qu'ils fissent pour s'orienter, ils ne tardèrent pas à se perdre au milieu de ces groupes de banians qui se ressemblent, et sans qu'aucun sentier leur indiquât la direction à suivre. L'orage éclata bientôt avec une extrême violence. À ce moment, tous trois se trouvaient hors de portée des feux électriques. Ils ne purent donc se diriger en droite ligne vers Steam-House. La grêle et la pluie tombaient à torrents. D'abris, point, si ce n'est l'insuffisant dôme des arbres, qui ne tarda pas à être criblé. Soudain, un coup de tonnerre éclata dans un éclair intense. Goûmi tomba foudroyé près du capitaine Hod, aux pieds de Fox. Du fusil qu'il tenait à la main il ne restait plus que la crosse. Canon, batterie, sous-garde, il avait été instantanément dépouillé de tout ce qui était métal. Ses compagnons le crurent mort. Il n'en était rien, heureusement; mais sa jambe gauche, bien qu'elle n'eût pas été directement atteinte par le fluide, était paralysée. Impossible au pauvre Goûmi de faire un pas. Il fallait donc le porter. En vain demanda-t-il qu'on le laissât, quitte à venir le reprendre plus tard. Ses compagnons n'y voulurent pas consentir, et, l'un le tenant par les épaules, l'autre par les pieds, ils s'aventurèrent tant bien que mal au milieu de l'obscure forêt.

Pendant deux heures, Hod et Fox errèrent au hasard, hésitant, s'arrêtant, reprenant leur marche, sans aucun point de repère qui pût leur indiquer la direction de Steam-House.

Heureusement, enfin, les coups de sifflet, plus perceptibles que n'eussent été des coups de fusil au milieu de ce fracas des éléments, retentirent dans la rafale. C'était la voix du Géant d'Acier.

Un quart d'heure après, tous trois arrivaient au moment où le lieu de halte allait être abandonné. Il n'était que temps!

Cependant, si le train courait sur la route large et unie de la forêt, l'incendie marchait aussi vite que lui. Ce qui rendait le danger plus menaçant, c'est que le vent avait varié, ainsi qu'il fait fréquemment pendant ces météores troublants des orages. Au lieu de souffler de flanc, il soufflait maintenant de l'arrière, et, par sa violence, activait tout cet embrasement, comme un ventilateur qui sature un foyer d'oxygène. Le feu gagnait visiblement. Les branches en ignition, les flammèches ardentes pleuvaient au milieu d'un nuage de cendres chaudes, soulevées du sol, comme si quelque cratère eût vomi dans l'espace des matières éruptives. Et véritablement, on ne pouvait mieux comparer cet incendie qu'à la marche d'un fleuve de lave, se déroulant à travers la campagne et dévorant tout sur son passage.

Banks vit cela. Il ne l'eût pas vu qu'il l'aurait senti au souffle torréfiant qui passait dans l'atmosphère.

La marche fut donc hâtée, bien qu'il y eût quelque danger à le faire sur ce chemin inconnu. Mais la route, alors envahie par les eaux du ciel, était si profondément ravinée, que la machine ne put être poussée autant que l'ingénieur l'aurait voulu.

Vers onze heures et demie, nouvel éclat de tonnerre, qui fut terrible, nouveau coup de foudre! Un cri nous échappa. Nous crûmes que Banks et Storr avaient été foudroyés tous deux dans la tourelle d'où ils dirigeaient la marche du train.

Ce malheur nous avait été épargné. C'était notre éléphant qui venait d'être frappé par la décharge électrique à la pointe de l'une de ses longues oreilles pendantes.

Il n'en était résulté, heureusement, aucun dommage pour la machine, et il sembla que le Géant d'Acier voulût répondre aux coups de l'orage par ses hennissements plus précipités.

«Hurrah! cria le capitaine Hod, hurrah! Un éléphant d'os et de chair serait tombé sur le coup! Toi, tu braves la foudre, et rien ne peut t'arrêter! Hurrah! Géant d'Acier, hurrah!»

Pendant une demi-heure encore, le train maintint sa distance. Dans la crainte de heurter trop violemment quelque obstacle, Banks ne le lançait qu'à la vitesse nécessaire pour ne pas être atteint par le feu.

De la vérandah où le colonel Munro, Hod et moi avions pris place, nous voyions passer de grandes ombres, qui bondissaient dans les projections lumineuses de l'incendie et des éclairs. C'étaient enfin des fauves!

Par précaution, le capitaine Hod saisit son fusil, car il était possible que ces bêtes effarées voulussent se jeter sur le train pour y chercher un abri ou un refuge.

Et, en effet, un énorme tigre le tenta; mais, en s'élançant d'un bond prodigieux, il fut pris par le cou entre deux rejetons de banians. L'arbre principal, se courbant alors sous la tempête, tendit ses rejetons comme deux immenses cordes, qui étranglèrent l'animal.

«Pauvre bête! dit Fox.

--Ces fauves-là, répondit le capitaine Hod indigné, c'est fait pour être tué par une honnête balle de carabine! Oui! pauvre bête!»

Vraiment, c'était bien là sa mauvaise chance, au capitaine Hod! Lorsqu'il cherchait des tigres, il n'en voyait pas, et, lorsqu'il ne les cherchait plus, ils lui passaient au vol, sans qu'il pût les tirer, ou ils s'étranglaient comme une souris dans les fils d'une souricière!

À une heure du matin, le danger, si grand qu'il eût été jusque-là, redoubla encore.

Sous l'influence de ces vents affolés, qui sautaient à tous les points du compas, l'incendie avait gagné l'avant de la route, et, maintenant, nous étions absolument cernés.

Cependant, l'orage avait beaucoup diminué de violence, ainsi que cela arrive presque invariablement, lorsque ces météores passent au-dessus d'une forêt, dont les arbres soutirent et épuisent peu à peu la matière électrique. Mais si les éclairs étaient plus rares, les coups de tonnerre plus espacés, si la pluie tombait avec moins de force, le vent courait toujours à la surface du sol avec une incroyable fureur.

Coûte que coûte, il fallut presser la marche du train, au risque de le heurter contre un obstacle, ou de le précipiter dans quelque large fondrière.

C'est ce que fit Banks, mais il le fit avec un sang-froid étonnant, les yeux collés aux verres lenticulaires de la tourelle, la main sur le régulateur, qu'elle ne quittait plus.

La route semblait encore être à demi ouverte entre deux haies de feu. Donc, nécessité de passer entre ces deux haies.

Banks s'y lança résolument avec une vitesse de six à sept milles à l'heure.

Je crus que nous y resterions, surtout lorsqu'il fallut franchir un endroit très restreint de la fournaise pendant un espace de cinquante mètres. Les roues du train crièrent sur les charbons ardents qui jonchaient le sol, et une atmosphère brûlante l'enveloppa tout entier!...

Nous avions passé! Enfin, à deux heures du matin, l'extrême lisière du bois apparut dans la lueur des rares éclairs. Derrière nous se développait un vaste panorama de flammes. L'incendie ne devait s'éteindre qu'après avoir dévoré jusqu'au dernier banian de l'immense forêt. Au jour, le train s'arrêta enfin; l'orage s'était entièrement dissipé, et l'on disposa un campement provisoire. Notre éléphant, qui fut visité avec soin, avait la pointe de l'oreille droite percée de plusieurs trous, dont les rebarbes s'infléchissaient en directions inverses. Certes, sous un tel coup de foudre, tout autre animal qu'un animal d'acier fût tombé pour ne plus se relever, et l'incendie eût rapidement dévoré le train en détresse!

À six heures du matin, après un repos très sommaire, la route était reprise, et, à midi, nous venions camper aux environs de Rewah.

CHAPITRE XIII

Prouesses du capitaine Hod.

La demi-journée du 5 juin et la nuit suivante furent tranquillement passées au campement. Après tant de fatigues, accrues de tant de dangers, ce repos nous était bien dû.

Ce n'était plus le royaume d'Oude qui développait maintenant ses riches plaines devant nos pas. Steam-House courait alors à travers ce territoire, fertile encore, mais coupé de «nullahs», ou ravins, qui forme le Rohilkhande. Bareilli est la capitale de ce vaste carré de cent cinquante-cinq milles de côtes, très arrosé par les nombreux affluents ou sous-affluents de la Cogra, planté ça et là de groupes de magnifiques manguiers, semé d'épaisses jungles, qui tendent à disparaître devant la culture.

Là fut le centre de l'insurrection, après la prise de Delhi; là se fit une des campagnes de sir Colin Campbell; là, la colonne du brigadier Walpole ne fut pas heureuse à ses débuts; là périt un ami de sir Edward Munro, le colonel du 93e écossais, qui s'était distingué aux deux assauts de Lucknow dans l'affaire du 14 avril.

Étant donnée la constitution de ce territoire, aucun autre n'eût été plus favorable à la marche de notre train. Belles routes, très également nivelées, cours d'eau faciles à franchir entre les deux artères plus importantes qui descendent du nord, tout concourait à rendre facile cette partie de l'itinéraire. Il ne nous restait plus que quelques centaines de kilomètres à parcourir, avant de sentir ces premiers exhaussements du sol, qui relient la plaine aux montagnes du Népaul.

Seulement, il fallait maintenant compter très sérieusement avec la saison des pluies.

La mousson qui règne du nord-est au sud-ouest pendant les premiers mois de l'année, venait d'être renversée. La période pluvieuse est plus violente sur le littoral qu'à l'intérieur de la péninsule, et un peu plus tardive aussi. Cela tient à ce que les nuages s'épuisent avant d'atteindre le centre de l'Inde. En outre, leur di-

rection est quelque peu modifiée par la barrière des hautes montagnes, qui forme comme une espèce de remous atmosphérique. Sur la côte de Malabar, la mousson commence au mois de mai; au milieu des provinces centrales et septentrionales, elle ne se fait sentir que quelques semaines plus tard, au mois de juin.

Or, nous étions en juin, et c'est dans ces circonstances particulières, mais prévues, que notre voyage allait désormais s'effectuer.

Je dois dire, tout d'abord, que, dès le lendemain, notre brave Goûmi, si malencontreusement désarmé par la foudre, alla mieux. Cette paralysie de sa jambe gauche ne fut que temporaire. Il n'en conserva aucune trace, mais il me sembla garder rancune au feu du ciel.

Pendant les deux journées des 6 et 7 juin, le capitaine Hod fit meilleure chasse avec l'aide de Phann et de Black. Il put tuer un couple de ces antilopes appelées «nilgaus» dans le pays. Ce sont les boeufs bleus des Indous, qu'il serait plus juste d'appeler cerfs, puisqu'ils ressemblent plus aux cerfs qu'aux congénères du dieu Apis. Il faudrait même les nommer cerfs gris-perle, et leur couleur rappelle assurément mieux la couleur du ciel orageux que celle du ciel azuré. On assure cependant que, chez quelques-unes de ces magnifiques bêtes, à petites cornes acérées et droites, à tête longue et légèrement bombée, la robe devient presque bleue,-- teinte que la nature semble avoir invariablement refusée aux quadrupèdes, même au renard bleu, dont la fourrure est plutôt noire.

Ce n'étaient pas encore les carnassiers que rêvait le capitaine Hod. Cependant, le nilgau, s'il n'est pas féroce, n'en est pas moins

dangereux, quand, blessé légèrement, il revient sur le chasseur. Une première balle du capitaine, une seconde de Fox, arrêtèrent net dans leur élan ces deux superbes animaux. Ils furent tués comme au vol. Aussi, pour Fox, n'était-ce que du gibier de plume!

Monsieur Parazard, lui, fut d'une tout autre opinion, et les excellents cuissots, rôtis à point, qu'il nous servit le jour même, nous rangèrent à son avis.

Le 8 juin, dès l'aube, nous quittions notre campement, qui avait été établi près d'un petit village du Rohilkhande. Nous l'avions atteint la veille au soir, après avoir franchi les quarante kilomètres qui le séparent de Rewah. Notre train n'avait donc marché qu'avec une vitesse très modérée sur un sol que les pluies continuaient à détremper. En outre, les ruisseaux commençaient à se gonfler, et plusieurs gués nous causèrent un retard de quelques heures. Mais, après tout, nous n'étions pas à un ou deux jours près. Cette région montagneuse, où nous comptions installer Steam-House pendant plusieurs mois de la saison d'été, comme au milieu d'un sanitarium, nous étions assurés de l'atteindre avant la fin de juin. Donc, nulle inquiétude à cet égard.

Pendant cette journée du 8, le capitaine Hod eut à regretter un beau coup de fusil.

Le chemin était bordé d'épaisses jungles de bambous, comme il s'en rencontre fréquemment autour de ces villages, qui semblent bâtis dans des corbeilles de fleurs. Ce n'était pas encore la jungle véritable, celle qui, au sens indou, s'applique à la plaine âpre, nue, stérile, que dominent des lignes de buissons grisâtres. Nous étions, au contraire, en pays cultivé, au milieu d'un fertile

territoire, que parquetaient le plus ordinairement des rizières marécageuses.

Le Géant d'Acier s'en allait tranquillement, dirigé par la main de Storr, lançant ses jolis panaches de vapeur, que le vent éparpillait sur les bambous de la route.

Tout à coup, un animal bondit avec une agilité surprenante et se jeta sur le cou de notre éléphant.

«Un tchîta, un tchîta!» s'écria le mécanicien.

À ce cri, le capitaine Hod s'élança sur le balcon antérieur, et saisit son fusil, toujours prêt et toujours là. «Un tchîta! s'écria-t-il à son tour.

--Tirez-le donc! m'écriai-je.

--J'ai le temps!» répondit le capitaine Hod, qui se contenta de tenir l'animal en joue. Le tchîta est une sorte de léopard particulier aux Indes, moins grand que le tigre, mais presque aussi redoutable, tant il est vif, souple d'échine, robuste de membres. Le colonel Munro, Banks et moi, debout sous la vérandah, nous l'observions, attendant le coup de fusil du capitaine.

Évidemment, ce léopard avait été trompé à la vue de notre éléphant. Il s'était hardiment précipité sur lui; mais là où il croyait trouver une chair vivante, dans laquelle il pût enfoncer ses dents ou ses griffes, c'était une chair de tôle que ni ses griffes ni ses dents ne pouvaient entamer. Furieux de sa déconvenue, il se cramponnait aux longues oreilles du faux animal, et il allait l'abandonner sans doute, lorsqu'il nous aperçut.

Le capitaine Hod le tenait toujours au bout de son fusil, comme un chasseur, sûr de son coup, qui ne veut frapper la bête qu'au bon moment et au bon endroit.

Le tchîta se redressa, rugissant. Sans doute, il sentit le danger, mais il ne sembla pas vouloir le fuir. Peut-être cherchait-il le moment favorable pour s'élancer sur la vérandah.

En effet, nous le vîmes bientôt grimper à la tête de l'éléphant, embrasser de ses pattes la trompe qui servait de cheminée, puis monter presque à son orifice, d'où s'échappaient les jets de vapeur.

«Tirez donc, Hod! dis-je encore.

--J'ai le temps,» répondit le capitaine. Puis, s'adressant à moi, sans toutefois perdre de vue le léopard, qui nous regardait: «Vous n'avez jamais tué de tchîta, Maucler? me demanda-t-il.

--Jamais.

--Voulez-vous en tuer un?

--Capitaine, répondis-je, je ne veux pas vous priver de ce coup magnifique...

--Peuh! fit Hod, ce n'est pas là un coup de chasseur! Prenez un fusil, ajustez-moi cette bête-là au défaut de l'épaule! Si vous la manquez, je la rattraperai au vol!

--Soit.» Fox, qui était venu nous rejoindre, me passa une carabine double qu'il tenait à la main. Je la pris, je l'armai, j'ajustai au défaut de l'épaule le léopard toujours immobile, et je tirai. L'animal, blessé, mais légèrement, fit un bond énorme, et, passant par-dessus la tourelle du mécanicien, il vint tomber sur le pre-

mier toit de Steam-House. Le capitaine Hod, si bon chasseur qu'il fût, n'avait pas eu le temps de le saisir au passage...

«À nous, Fox, à nous!» s'écria-t-il.

Et tous deux, s'élançant hors de la vérandah, allèrent se poster dans la tourelle.

Le léopard, qui allait et venait, s'élança sur le second toit, après avoir franchi la passerelle d'un bond. Au moment où le capitaine allait faire feu, un autre bond emporta l'animal, qui se précipita sur le sol, se releva d'un vigoureux élan, et disparut dans la jungle. «Stoppe! stoppe!» cria vivement Banks au mécanicien, qui, fermant l'introduction de la vapeur, cala instantanément les roues du train tout entier avec le frein atmosphérique. Le capitaine et Fox sautèrent sur la route, et s'élancèrent dans le fourré afin d'atteindre le tchîta. Quelques minutes se passèrent. Nous écoutions, non sans une certaine impatience. Aucun coup de fusil ne se fit entendre. Les deux chasseurs revinrent les mains vides. «Disparu! envolé! s'écria le capitaine Hod, et pas même une trace de sang sur les herbes!

--C'est ma faute! dis-je au capitaine. Vous auriez mieux fait de tirer ce tchîta à ma place! Il n'aurait pas été manqué!

--Bon! vous l'avez touché, répondit Hod, j'en suis sûr, mais pas au bon endroit!

--Ce n'est pas celui-là, mon capitaine, qui fera mon trente-huitième ni votre quarante et unième! dit Fox, assez décontenancé.

--Bah! fit Hod, avec un ton d'insouciance un peu affecté, un tchîta n'est point un tigre! Sans cela, mon cher Maucler, je n'aurais pu prendre sur moi de vous céder ce coup de fusil!

--À table, mes amis, dit alors le colonel Munro. Le déjeuner nous attend et vous consolera...

--D'autant mieux, dit Mac Neil, que tout cela c'est la faute à Fox!

--Ma faute? répondit le brosseur, très interloqué par cette observation inattendue.

--Sans doute, Fox, reprit le sergent. La carabine que tu as remise à monsieur Maucler n'était chargée qu'avec du six!» Et Mac Neil montrait la seconde cartouche qu'il venait de retirer de l'arme dont je m'étais servi. Elle ne contenait effectivement que du plomb à perdreaux. «Fox! dit le capitaine Hod.

--Mon capitaine?

--Deux jours de salle de police!

--Oui, mon capitaine!» Et Fox s'en alla dans sa cabine, résolu à ne pas reparaître devant nous avant quarante-huit heures. Il était tout honteux de son erreur et voulait cacher sa honte. Le lendemain, 9 juin, le capitaine Hod, Goûmi et moi, nous allâmes battre la plaine au long de la route, pendant la demi-journée de halte que Banks venait d'accorder. Il avait plu pendant toute la matinée; mais, vers midi, le ciel s'était un peu rasséréné, et l'on pouvait compter sur une éclaircie de quelques heures. Du reste, ce n'était pas Hod, le chasseur de fauves, qui m'emmenait cette fois, c'était le chasseur de gibier. Dans l'intérêt de la table, il allait tranquillement flâner sur le bord des rizières, en compagnie de Black et de Phann. Monsieur Parazard avait fait savoir au capitaine que l'office était vide, et il attendait de Son Honneur que Son Honneur voulût bien «prendre les mesures nécessaires»

pour le remplir. Le capitaine Hod se résigna, et nous partîmes, armés de simples fusils de chasse. Pendant deux heures, notre battue n'eut d'autre résultat que de faire envoler quelques perdrix ou lever quelques lièvres, mais à de telles distances, que, malgré le bon vouloir de nos chiens, il fallut renoncer à tout espoir de les atteindre. Aussi le capitaine Hod était-il de fort mauvaise humeur. D'ailleurs, au milieu de cette vaste plaine, sans jungles, sans taillis, semée de villages et de fermes, il ne pouvait compter sur la rencontre d'un carnassier quelconque, qui l'eût dédommagé du léopard manqué de la veille. Il n'était venu là qu'en qualité de pourvoyeur, et songeait à la réception que lui ferait monsieur Parazard s'il rentrait le carnier vide. Ce n'était pas notre faute, cependant. À quatre heures, nous n'avions pas eu l'occasion de tirer un seul coup de fusil. Il ventait sec, et, je l'ai dit, tout le gibier se levait hors de portée. «Mon cher ami, me dit alors le capitaine Hod, décidément, ça ne va pas! En quittant Calcutta, je vous ai promis des chasses superbes, et une mauvaise chance, une fatalité persistante, à laquelle je ne comprends rien, m'empêche de tenir ma promesse!

--Bon! mon capitaine, répondis-je, il ne faut pas désespérer. Si j'éprouve quelque regret, c'est moins pour moi que pour vous!... Nous nous rattraperons, d'ailleurs, dans les montagnes du Népaul!

--Oui, dit le capitaine Hod, là, sur ces premières rampes de l'Himalaya, les conditions seront meilleures pour opérer. Voyez-vous, Maucler, je parierais que notre train, avec tout son attirail, les mugissements de sa vapeur, et surtout son éléphant gigantesque, effraye ces damnés fauves, plus encore que ne les effrayerait un train de chemin de fer, et ce sera ainsi tant qu'il sera en

marche! Au repos, il faut l'espérer, nous serons plus heureux. En vérité! ce léopard était un fou! Il fallait qu'il mourût de faim pour se jeter sur notre Géant d'Acier, et il était digne d'être tué raide d'une bonne balle de calibre! Satané Fox! je n'oublierai jamais ce qu'il a fait là!--Quelle heure est-il maintenant?

--Il est près de cinq heures!

--Cinq heures déjà, et nous n'avons pas encore pu brûler une seule cartouche!

--On ne nous attend qu'à sept heures au campement. Peut-être d'ici là!...

--Non! La chance est contre nous, s'écria le capitaine Hod, et, voyez-vous, la chance, cela fait la moitié du succès!

--La persévérance aussi, répondis-je. Eh bien, convenons, capitaine, que nous ne rentrerons pas les mains vides! Cela vous va-t-il?

--Si cela me va! s'écria Hod. Meure qui se dédit!

--Entendu.

--Voyez-vous, Maucler, je rapporterais un mulot ou un écureuil plutôt que de revenir bredouille!»

Le capitaine Hod, Goûmi et moi, nous étions dans cette disposition d'esprit où tout est de bonne guerre. La chasse fut donc continuée avec un entêtement digne d'un meilleur sort; mais il semblait que les plus inoffensifs oiseaux eussent deviné nos intentions hostiles. Impossible de pouvoir en approcher un seul.

Nous allions ainsi entre les rizières, battant tantôt un côté de la route, tantôt l'autre, revenant sur nos pas, afin de ne pas trop nous éloigner du campement. Peine inutile. À six heures et demie du soir, les cartouches de nos fusils étaient encore intactes. Nous aurions pu venir là une canne à la main. Le résultat eût été le même.

Je regardais le capitaine Hod. Il marchait, les dents serrées. Sur son front, un gros pli, profondément creusé entre les deux sourcils, annonçait une rage sourde. Il marmottait entre ses lèvres pincées je ne sais quelles vaines menaces contre tout être vivant de plume ou de poil, dont il n'apparaissait pas un seul échantillon sur cette plaine. Évidemment, il en arriverait à décharger son fusil contre un objet quelconque, arbre ou rocher,--une façon cynégétique de passer sa colère. Son arme lui brûlait les doigts. Cela se voyait. Il la jetait sur son bras, il la rejetait en bandoulière, il l'épaulait, comme malgré lui.

Goûmi le regardait. «Le capitaine deviendra enragé, si cela continue! me dit-il, en secouant la tête.

--Oui, répondis-je, et je payerais bien trente shillings le plus modeste des pigeons domestiques qu'une main charitable lui lancerait à bonne portée! Ça le calmerait!»

Mais, ni pour trente shillings, ni pour le double, ni pour le triple, on n'eût pu, à cette heure, se procurer le moins coûteux et le plus vulgaire des gibiers. La campagne était déserte alors, et nous n'apercevions plus ni ferme ni village.

En vérité, je crois que si cela eût été possible, j'aurais envoyé Goûmi acheter à tout prix un volatile quelconque, fût-ce un pou-

let déplumé, pour le livrer en représailles aux coups de notre dépité capitaine!

La nuit approchait, cependant. Avant une heure, il ne ferait plus assez jour pour qu'il fût possible de continuer cette infructueuse expédition. Bien que nous fussions convenus de ne point reparaître au campement, la carnassière vide, nous y serions pourtant bien obligés, à moins de passer la nuit dans la plaine. Mais, sans compter que cette nuit menaçait d'être pluvieuse, le colonel Munro et Banks, ne nous voyant pas revenir, auraient été dans une inquiétude qu'il fallait leur épargner.

Le capitaine Hod, l'oeil démesurément ouvert, jetant son regard de gauche à droite et de droite à gauche avec la prestesse d'un oiseau, marchait à dix pas en avant, et dans une direction qui ne nous rapprochait pas positivement de Steam-House.

J'allais presser le pas et le rejoindre pour lui dire de renoncer enfin à lutter contre la mauvaise chance, lorsqu'un fort bruit d'ailes se fit entendre sur ma droite. Je regardai.

Une masse blanchâtre s'élevait lentement au-dessus d'un fourré.

Vivement, sans laisser au capitaine Hod le temps de se retourner, j'épaulai mon fusil, et mes deux coups partirent successivement.

Le volatile inconnu que je venais de tirer s'abattit lourdement sur le bord d'une rizière.

Phann s'élança d'un bond, s'empara du gibier que je venais d'abattre, et le rapporta au capitaine.

«Enfin! s'écria Hod, si monsieur Parazard n'est pas content, qu'il se précipite dans sa marmite, la tète la première!

--Mais, au moins, est-ce un gibier qui se mange? demandai-je.

--Certainement... à défaut d'autre! répliqua le capitaine.

--Très heureusement, personne ne vous a vu, monsieur Maucler! me dit Goûmi.

--Qu'ai-je donc fait de répréhensible?

--Eh! vous avez tué un paon, et il est défendu de tuer les paons, qui sont des oiseaux sacrés dans toute l'Inde.

--Le diable emporte les oiseaux sacrés et ceux qui les consacrent! s'écria le capitaine Hod. Celui-ci est tué, on le mangera... dévotement, si vous voulez, mais on le mangera!»

En effet, dans ce pays des brahmanes, depuis l'expédition d'Alexandre, époque à laquelle il se répandit dans la péninsule, le paon est un animal sacré entre tous. Les indous en ont fait l'emblème de la déesse Saravasti, qui préside aux naissances et aux mariages. Il est défendu de détruire ce volatile sous des peines que la loi anglaise a confirmées.

Cet échantillon des gallinacées, qui faisait la joie du capitaine Hod, était magnifique, avec ses ailes vert foncé aux reflets métalliques, que bordait un liseré d'or. Sa queue, bien fournie et finement ocellée, formait un superbe éventail de barbes soyeuses.

«En route! en route! dit le capitaine. Demain, monsieur Parazard nous fera manger du paon, quoi qu'en puissent penser tous les brahmanes de l'Inde! Si le paon n'est, en somme, qu'un poulet

prétentieux, celui-ci, avec ses plumes artistement relevées, fera bon effet sur notre table!

--Enfin, vous voilà satisfait, mon capitaine?

--Satisfait... de vous, oui, mon cher ami, mais pas content de moi du tout! Ma mauvaise chance n'est pas encore passée, et il faudra bien qu'elle se passe! En route!»

Nous voilà donc, revenant sur nos pas du côté du campement, dont nous devions être éloignés de trois milles environ. Sur la route qui traçait son sinueux lacet à travers les épaisses jungles de bambous, nous marchions l'un près de l'autre, le capitaine Hod et moi. Goûmi, portant notre gibier, était à deux ou trois pas en arrière. Le soleil n'avait pas encore disparu, mais de gros nuages le voilaient, et il fallait chercher son chemin dans une demi-obscurité.

Tout à coup, un formidable rugissement éclata dans un fourré à droite. Ce rugissement me parut si redoutable, que je m'arrêtai brusquement, comme malgré moi.

Le capitaine Hod me saisit la main.

«Un tigre!» dit-il.

Puis, un juron lui échappa.

«Tonnerre des Indes! s'écria-t-il, il n'y a que du plomb à perdreaux dans nos fusils!»

Ce n'était que trop vrai, et ni Hod, ni Goûmi, ni moi, nous n'avions de cartouches à balle!

D'ailleurs, nous n'aurions pas eu le temps de recharger nos armes. Dix secondes après avoir poussé son rugissement, l'animal s'élançait hors du fourré et retombait d'un seul bond à vingt pas sur la route.

C'était un magnifique tigre, de cette espèce que les Indous appellent les mangeurs d'hommes, «men eater», féroces carnassiers, dont les victimes se comptent annuellement par centaines.

La situation était terrible.

Je regardais le tigre, je le dévorais des yeux, mon, fusil tremblant dans ma main, je l'avoue. Il mesurait neuf à dix pieds de longueur, robe couleur orange, zébrée de rayures blanches et noires. Il nous regardait aussi. Son oeil de chat flamboyait dans la demi-ombre. Sa queue balayait fébrilement le sol. Il se rasait et se ramassait comme pour s'élancer. Hod n'avait rien perdu de son sang-froid. Il tenait l'animal en joue, et murmurait avec un accent impossible à rendre: «Du six! Foudroyer un tigre avec du six! Si je ne le tire pas à bout portant, dans les yeux, nous sommes...» Le capitaine ne put achever. Le tigre s'avançait, non par bonds, mais à petits pas. Goûmi, accroupi en arrière, le visait aussi, mais son fusil ne contenait que du petit plomb. Quant au mien, il n'était même plus chargé. Je voulus prendre une cartouche dans ma cartouchière. «Pas un mouvement! me souffla le capitaine à voix basse. Le tigre bondirait, et il ne faut pas qu'il bondisse!»

Tous trois nous restions donc sans bouger.

Le tigre avançait lentement. Sa tête, qu'il balançait tout à l'heure, ne remuait plus. Ses yeux regardaient fixement, mais

comme en dessous. De sa vaste mâchoire entr'ouverte, baissée au ras du sol, il semblait en aspirer les émanations.

Bientôt, la formidable bête ne fut plus qu'à dix pas du capitaine.

Hod, bien campé sur ses jambes, immobile comme une statue, concentrait toute sa vie dans son regard. L'effroyable lutte qui se préparait, dont nul de nous n'allait peut-être sortir vivant, ne lui faisait même pas battre plus rapidement le coeur!

Je crus, en ce moment, que le tigre allait enfin bondir.

Il fit cinq pas encore. J'eus besoin de toute mon énergie pour ne pas crier au capitaine Hod:

«Mais tirez donc! tirez donc!»

Non! Le capitaine l'avait dit,--et c'était évidemment le seul moyen de salut,--il voulait brûler les yeux à l'animal; mais, pour cela, il fallait ne le tirer qu'à bout portant.

Le tigre fit encore trois pas et se redressa pour s'élancer...

Une violente détonation retentit, qui fut presque aussitôt suivie d'une seconde.

Cette seconde détonation s'était produite dans le corps même de l'animal, qui, après trois ou quatre soubresauts et des rugissements de douleur, retomba inanimé sur le sol.

«Prodige! s'écria le capitaine Hod. Mon fusil était donc chargé à balle! et à balle explosible! Ah! cette fois, merci, Fox, merci!

--Est-il possible! m'écriai-je.

--Voyez!» Et, rabattant son arme, le capitaine Hod en retira la cartouche du canon de gauche. C'était une cartouche à balle. Tout s'expliquait. Le capitaine Hod avait une carabine double et un fusil double, tous les deux du même calibre. Or, en même temps que Fox, par erreur, avait chargé la carabine avec les cartouches à plomb de chasse, il avait chargé le fusil de chasse avec les cartouches à balle explosive. Et si, la veille, cette erreur avait sauvé la vie au léopard, aujourd'hui elle nous l'avait sauvée!

«Oui, répondit le capitaine Hod, et jamais je ne me suis trouvé plus près de la mort!» Une demi-heure après, nous étions de retour au campement. Hod faisait venir Fox devant lui, et racontait ce qui s'était passé.

--Mon capitaine, répondit le brosseur, cela prouve qu'au lieu de deux jours de consigne, j'en mérite quatre, puisque je me suis trompé deux fois!

--C'est mon avis, répondit le capitaine Hod; mais puisque ton erreur m'a valu le quarante et unième, c'est aussi mon avis de t'offrir cette guinée...

--Comme le mien est de la prendre,» répondit Fox, qui empocha la pièce d'or.

Tels furent les incidents qui marquèrent la première rencontre du capitaine Hod et de son quarante et unième tigre.

Le 12 juin au soir, notre train faisait halte près d'une bourgade peu importante, et, le lendemain, nous repartions pour franchir les cent cinquante kilomètres qui nous séparaient encore des montagnes du Népaul.

CHAPITRE XIV

Un contre trois.

Quelques jours encore, et nous allions enfin gravir les premières rampes de ces régions septentrionales de l'Inde, qui, d'étage en étage, de collines en collines, de montagnes en montagnes, vont atteindre les plus hautes altitudes du globe. Jusqu'alors, le sol n'avait subi qu'une dénivellation insensible, sa déclivité ne s'accusait que légèrement, et notre Géant d'Acier ne semblait même pas s'en apercevoir.

Le temps était orageux, pluvieux surtout, mais la température se maintenait à une moyenne supportable. Les chemins n'étaient pas encore mauvais et résistaient bien aux larges jantes des roues du train, si pesant qu'il fût. Lorsque quelque ornière les ravinait trop profondément, un léger coup de la main de Storr au régulateur, provoquant une poussée plus violente de l'obéissant fluide, suffisait à passer l'obstacle. La puissance ne manquait pas à notre machine, on le sait, et un quart de tour, imprimé aux valves d'introduction, ajoutait instantanément à sa force effective quelques douzaines de chevaux-vapeur.

En vérité, nous n'avions jusqu'ici qu'à nous louer aussi bien de ce genre de locomotion que du moteur que Banks avait adopté et du confort de nos maisons roulantes, toujours en quête de nouveaux horizons, qui se modifiaient incessamment à nos regards.

Ce n'était plus, en effet, cette plaine infinie qui s'étend depuis la vallée du Gange jusque sur les territoires de l'Oude et du Rohilkhande. Les sommets de l'Himalaya formaient dans le nord une gigantesque bordure, contre laquelle venaient buter les

nuages chassés par le vent du sud-ouest. Il était encore impossible de bien voir le pittoresque profil d'une chaîne qui se découpait à une moyenne de huit mille mètres au-dessus du niveau de la mer; mais, aux approches de la frontière thibétaine, l'aspect du pays devenait plus sauvage, et les jungles envahissaient le sol aux dépens des champs cultivés.

Aussi la flore de cette partie du territoire indou n'était-elle plus la même. Déjà, les palmiers avaient disparu pour faire place à ces magnifiques bananiers, à ces manguiers touffus qui fournissent le meilleur fruit de l'Inde, et plus particulièrement aux groupes de bambous, dont la ramure s'épanouissait en gerbe jusqu'à cent pieds au-dessus du sol. Là, aussi, apparaissaient des magnolias, aux larges fleurs, qui chargeaient l'air de parfums pénétrants, des érables superbes, des chênes d'espèces variées, des marronniers aux fruits hérissés de pointes comme des oursins de mer, des arbres à caoutchouc, dont la sève coulait par leurs veines entr'ouvertes, des pins aux énormes feuilles de l'espèce des pendanus; puis, plus modestes de taille, plus éclatants de couleurs, des géraniums, des rhododendrons, des lauriers, disposés en plates-bandes, qui bordaient les routes.

Quelques villages avec des huttes en paille ou en bambous, deux ou trois fermes, perdues au milieu des grands arbres, se montraient encore, mais séparés déjà par un plus grand nombre de milles. La population diminuait à l'approche des hautes terres.

Sur ces vastes paysages, comme fond de cadre, il faut maintenant étendre un ciel gris et brumeux. J'ajouterai même que la pluie tombait le plus souvent en fortes averses. Pendant quatre jours, du 13 au 17 juin, nous n'eûmes peut-être pas une demi-journée d'accalmie. Donc, obligation de rester au salon de Steam-

House, nécessité de tromper les longues heures comme on l'eût fait dans une habitation sédentaire, en fumant, en causant, en jouant au whist.

Pendant ce temps, les fusils chômaient, au grand déplaisir du capitaine Hod; mais deux «schlems», qu'il fit dans une seule soirée, lui rendirent sa bonne humeur habituelle.

«On peut toujours tuer un tigre, dit-il, on ne peut pas toujours faire un schlem!»

Il n'y avait rien à répondre à une proposition si juste et si nettement formulée.

Le 17 juin, le campement fut dressé près d'un séraï,--nom que portent les bungalows spécialement réservés aux voyageurs. Le temps s'était un peu éclairci, et le Géant d'Acier, qui avait rudement travaillé pendant ces quatre jours, réclamait, sinon quelque repos, du moins quelques soins. On convint donc de passer la demi-journée et la nuit suivante en cet endroit.

Le séraï, c'est le caravansérail, l'auberge publique des grandes routes de la péninsule, un quadrilatère de bâtiments peu élevés entourant une cour intérieure, et, le plus ordinairement, surmontés de quatre tourelles d'angle, ce qui lui donne un air tout à fait oriental. Là, dans ces séraïs, fonctionne un personnel spécialement affecté au service intérieur, le «bhisti», ou porteur d'eau, le cuisinier, cette providence des voyageurs qui, peu exigeants, savent se contenter d'oeufs et de poulets, et le «khansama», c'est-à-dire le fournisseur de vivres, avec lequel on peut traiter directement et assez généralement à bas prix.

Le gardien du séraï, le péon, est simplement un agent de la très honorable Compagnie, à laquelle la plupart de ces établissements appartiennent, et qui les fait inspecter par l'ingénieur en chef du district.

Une règle assez bizarre, mais rigoureusement appliquée dans ces établissements, est celle-ci: tout voyageur peut occuper le séraï pendant vingt-quatre heures; dans le cas où il veut y séjourner plus longtemps, il lui faut une permission de l'inspecteur. Faute de cette autorisation, le premier venu, Anglais ou Indou, peut exiger qu'il lui cède la place.

Il va sans dire que, dès que nous fûmes arrivés à notre lieu de halte, le Géant d'Acier produisit son effet habituel, c'est-à-dire qu'il fut très remarqué, très envié peut-être. Cependant, je dois constater que les hôtes actuels du séraï le regardèrent plutôt avec une sorte de dédain,--dédain trop affecté pour être réel.

Nous n'avions pas affaire, il est vrai, à de simples mortels, voyageant pour leur commerce ou pour leurs plaisirs. Il ne s'agissait là ni de quelque officier anglais, regagnant les cantonnements de la frontière népalaise, ni de quelque marchand indou, conduisant sa caravane vers les steppes de l'Afghanistan, au delà de Lahore ou de Peshawar.

Ce n'était rien moins que le prince Gourou Singh en personne, fils d'un rajah indépendant du Guzarate, rajah lui-même, et qui voyageait en grande pompe dans le nord de la péninsule indienne.

Ce prince occupait non seulement les trois ou quatre salles du séraï, mais encore tous les abords, qui avaient été aménagés de manière à loger les gens de sa suite.

Je n'avais pas encore vu de rajah en voyage. Aussi, dès que notre halte eut été organisée à un quart de mille environ du séraï, dans un site charmant, sur le bord d'un petit cours d'eau et à l'abri de magnifiques pendanus, j'allai, en compagnie du capitaine Hod et de Banks, visiter le campement du prince Gourou Singh.

Le fils d'un rajah qui se déplace ne se déplace pas seul, il s'en faut! S'il est des gens que je n'envie pas, ce sont bien ceux qui ne peuvent remuer une jambe ni faire un pas, sans mettre aussitôt en mouvement quelques centaines d'hommes! Mieux vaut être simple piéton, sac au dos, bâton à la main, fusil à l'épaule, que prince voyageant dans les Indes, avec tout le cérémonial que son rang lui impose.

«Ce n'est pas un homme qui va d'une ville à l'autre, me dit Banks, c'est une bourgade tout entière qui modifie ses coordonnées géographiques!

--J'aime mieux Steam-House, répondis-je, et je ne changerais pas avec ce fils de rajah!

--Et qui sait, répliqua le capitaine Hod, si ce prince ne préférerait pas notre maison roulante à tout cet encombrant attirail de campagne!

--Il n'a qu'un mot à dire, s'écria Banks, et je lui fabriquerai un palais à vapeur, pourvu qu'il y mette le prix! Mais, en attendant sa commande, voyons un peu ce campement, s'il en vaut la peine!»

La suite du prince ne comprenait pas moins de cinq cents personnes. Au dehors, sous les grands arbres de la plaine, deux cents

chariots étaient disposés symétriquement comme les tentes d'un vaste camp. Pour les traîner, les uns avaient des zébus, les autres des buffles, sans compter trois magnifiques éléphants qui portaient sur leur dos des palanquins de la plus grande richesse, et une vingtaine de ces chameaux, venus des pays à l'ouest de l'Indus, qui s'attellent à la Daumont. Rien ne manquait à cette caravane, ni les musiciens qui charmaient les oreilles de Sa Hautesse, ni les bayadères qui enchantaient ses yeux, ni les faiseurs de tours qui amusaient ses loisirs. Trois cents porteurs et deux cents hallebardiers complétaient ce personnel, dont la solde eût épuisé toute autre bourse que la bourse d'un rajah indépendant de l'Inde.

Les musiciens, c'étaient des joueurs de tambourin, de cymbales, de tamtam, appartenant à cette école qui remplace les sons par les bruits; puis des râcleurs de guitares et de violons à quatre cordes, dont les instruments n'avaient jamais passé par la main de l'accordeur.

Parmi les faiseurs de tours, il y avait quelques-uns de ces «sapwallahs», ou charmeurs de serpents, qui, par leurs incantations, chassent et attirent les reptiles; des «nutuis», très habites aux exercices du sabre; des acrobates qui dansent sur la corde lâche, coiffés d'une pyramide de pots de terre et chaussés de cornes de buffles; et enfin de ces escamoteurs qui ont le talent de changer en venimeuses «cobras» de vieilles peaux de serpents, ou réciproquement, au gré du spectateur.

Quant aux bayadères, elles appartenaient à la classe de ces jolies «boundelis», si recherchées pour les «nautchs» ou soirées, dans lesquelles elles remplissent le double rôle de chanteuses et de danseuses. Très décemment vêtues, les unes de mousselines

brodées d'or, les autres de jupes plissées et d'écharpes qu'elles déploient dans leurs passes, ces ballerines étaient parées de riches bijoux, bracelets précieux aux bras, bagues d'or aux doigts des pieds et des mains, grelots d'argent à la cheville. Ainsi accoutrées, elles exécutent la fameuse danse des oeufs avec une grâce et une adresse véritablement extraordinaires, et j'espérais bien qu'il me serait donné de les admirer par invitation spéciale du rajah.

Puis, un certain nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, figuraient je ne sais à quel titre dans le personnel de la caravane. Les hommes étaient drapés dans une longue bande d'étoffe, qu'on appelle «dhoti», ou vêtus de la chemise «angarkah» et de la longue robe blanche «jamah», qui leur faisait un costume très pittoresque.

Les femmes portaient le «choli», sorte de jaquette à manches courtes, et le «sari», l'équivalent du dhoti des hommes, qu'elles enroulent autour de leur taille et dont l'extrémité se rejette coquettement sur leur tête.

Ces Indous, étendus sous les arbres, en attendant l'heure du repas, fumaient des cigarettes enveloppées d'une feuille verte, ou le gargouli, destiné à l'incinération du «gurago», sorte de confiture noirâtre qui se compose de tabac, de mélasse et d'opium. D'autres mâchaient ce mélange de feuilles de bétel, de noix d'arec et de chaux éteinte, qui a certainement des propriétés digestives, très utiles sous l'ardent climat de l'Inde.

Tout ce monde, habitué au mouvement des caravanes, vivait en bon accord, et ne montrait d'animation qu'à l'heure des fêtes.

On eût dit de ces figurants d'un cortège de théâtre, qui retombent dans la plus complète apathie dès qu'ils ne sont plus en scène.

Cependant, lorsque nous arrivâmes au campement, ces Indous s'empressèrent de nous adresser quelques «salams» en s'inclinant jusqu'à terre. La plupart criaient: «Sahib! sahib!» ce qui veut dire: Monsieur! monsieur! et nous leur répondions par des gestes d'amitié.

Je l'ai dit, il m'était venu à la pensée que le prince Gourou Singh voudrait peut-être donner en notre honneur une de ces fêtes dont les rajahs ne sont point avares. La grande cour du bungalow, tout indiquée pour une cérémonie de ce genre, me semblait admirablement appropriée aux danses des bayadères, aux incantations des charmeurs, aux tours des acrobates. J'aurais été ravi, je l'avoue, de pouvoir assister à ce spectacle au milieu d'un séraï, sous l'ombrage de magnifiques arbres, et avec cette mise en scène naturelle qu'eut formée le personnel de la caravane. Cela aurait mieux valu que les planches d'un étroit théâtre, avec ses murailles de toile peinte, ses bandes de fausse verdure et sa figuration restreinte.

Je communiquai ma pensée à mes compagnons, qui, tout en partageant ce désir, ne crurent pas à sa réalisation.

«Le rajah de Guzarate, me dit Banks, est un indépendant, qui s'est à peine soumis, après la révolte des Cipayes, pendant laquelle sa conduite a été au moins louche. Il n'aime point les Anglais, et son fils ne fera rien pour nous être agréable.

--Eh bien, nous nous passerons de ses nautchs!» répondit le capitaine Hod, avec un dédaigneux mouvement d'épaules.

Il devait en être ainsi, et nous ne fûmes pas même admis à visiter l'intérieur du séraï. Peut-être le prince Gourou Singh attendait-il la visite officielle du colonel, mais sir Edward Munro n'avait rien à demander à ce personnage, il n'en attendait rien, il ne se dérangea pas.

Nous revînmes donc au lieu de halte, et nous fîmes honneur à l'excellent dîner que monsieur Parazard nous servit. Je dois dire que les conserves en formaient le menu principal. Depuis plusieurs jours, la chasse nous avait été interdite pour cause de mauvais temps; mais notre cuisinier était un habile homme, et, sous sa main savante, les viandes et les légumes conservés reprirent leur fraîcheur et leur saveur naturelles.

Pendant toute la soirée, et quoi qu'eut dit Banks, un sentiment de curiosité me poussant, j'attendis une invitation qui ne vint pas. Le capitaine Hod plaisanta mes goûts pour les ballets en plein air, et me soutint même que «c'était beaucoup mieux» à l'Opéra. Je n'en voulus rien croire, mais, vu le peu d'amabilité du prince, il me fut impossible de le constater.

Le lendemain, 18 juin, tout fut disposé pour que notre départ s'effectuât au lever du jour.

À cinq heures, Kâlouth commença à chauffer. Notre éléphant, qui avait été dételé, se trouvait à une cinquantaine de pas du train, et le mécanicien s'occupait à refaire la provision d'eau.

Pendant ce temps, nous nous promenions sur les bords de la petite rivière.

Quarante minutes plus tard, la chaudière était suffisamment en pression, et Storr allait commencer sa manoeuvre en arrière,

lorsqu'un groupe d'Indous s'approcha.

Ils étaient là cinq ou six, richement vêtus, robes blanches, tuniques de soie, turbans ornés de broderies d'or. Une douzaine de gardes, armés de mousquets et de sabres, les accompagnaient. L'un de ces soldats portait une couronne de feuillage vert,--ce qui indiquait la présence de quelque personnage important.

En effet, le personnage important, c'était le prince Gourou Singh en personne, un homme de trente-cinq ans environ, l'air hautain,-- type assez réussi des descendants de ces rajahs légendaires, dans les traits duquel se retrouvait le caractère maharatte.

Le prince ne daigna même pas s'apercevoir de notre présence. Il fit quelques pas en avant, et s'approcha du gigantesque éléphant que la main de Storr allait mettre en marche. Puis, après l'avoir considéré, non sans un certain sentiment de curiosité, quoiqu'il n'en voulût rien laisser voir:

«Qui a fait cette machine?» demanda-t-il à Storr.

Le mécanicien montra l'ingénieur, qui nous avait rejoints et se tenait à quelques pas.

Le prince Gourou Singh s'exprimait très facilement en anglais, et, se retournant vers Banks:

«C'est vous qui avez?... dit-il du bout des lèvres.

--C'est moi qui ai! répondit Banks.

--Ne m'a-t-on pas dit que c'était une fantaisie du défunt rajah de Bouthan?» Banks fit de la tête un signe affirmatif. «À quoi bon, reprit Sa Hautesse, en haussant impoliment les épaules, à

quoi bon se faire traîner par une mécanique, lorsqu'on a des éléphants de chair et d'os à son service!

--C'est que probablement, répondit Banks, cet éléphant est plus puissant que tous ceux dont le défunt rajah faisait usage.

--Oh! fit Gourou Singh, en avançant dédaigneusement la bouche, plus puissant!...

--Infiniment plus! répondit Banks.

--Pas un des vôtres, dit alors le capitaine Hod, à qui ces façons déplaisaient souverainement, pas un des vôtres ne serait capable de lui faire bouger une patte, à cet éléphant-là, s'il ne le voulait pas.

--Vous dites?... fit le prince.

--Mon ami affirme, répliqua l'ingénieur, et j'affirme après lui, que cet animal artificiel pourrait résister à la traction de dix couples de chevaux, et que vos trois éléphants, attelés ensemble, ne parviendraient pas à le faire reculer d'une semelle!

--Je n'en crois absolument rien, répondit le prince.

--Vous avez tort de n'en croire absolument rien, répondit le capitaine Hod.

--Et lorsque Votre Hautesse voudra y mettre le prix, ajouta Banks, je m'engage à lui en fournir un qui aura la force de vingt éléphants choisis parmi les meilleurs de ses écuries!

--Cela se dit, répliqua très sèchement Gourou Singh.

--Et cela se fait,» répondit Banks. Le prince commençait à s'animer. On voyait qu'il ne supportait pas facilement la contra-

diction. «On pourrait faire l'expérience ici même, dit-il, après un instant de réflexion.

--On le peut, répondit l'ingénieur.

--Et même, ajouta le prince Gourou Singh, faire de cette expérience l'objet d'un pari considérable,--à moins que vous ne reculiez devant la crainte de le perdre, comme reculerait votre éléphant, sans doute, s'il avait à lutter avec les miens!

--Géant d'Acier, reculer! s'écria le capitaine Hod. Qui ose prétendre que Géant d'Acier reculerait?

--Moi, répondit Gourou Singh.

--Et que parierait Votre Hautesse? demanda l'ingénieur, en se croisant les bras.

--Quatre mille roupies, répondit le prince, si vous aviez quatre mille roupies à perdre!»

Cela faisait environ dix mille francs. L'enjeu était considérable, et je vis bien que Banks, quelque confiance qu'il eût, ne se souciait guère de risquer une pareille somme.

Le capitaine Hod, lui, en eût tenu le double, si sa modeste solde le lui eût permis. «Vous refusez! dit alors Sa Hautesse, pour laquelle quatre mille roupies représentaient à peine le prix d'une fantaisie passagère. Vous craignez de risquer quatre mille roupies?

--Tenu,» dit le colonel Munro, qui venait de s'approcher et intervenait par ce seul mot, qui avait bien sa valeur. «Le colonel Munro tient quatre mille roupies? demanda le prince Gourou Singh.

--Et même dix mille, répondit sir Edward Munro, si cela convient à Votre Hautesse.

--Soit!» répondit Gourou Singh. En vérité, cela devenait intéressant. L'ingénieur avait serré la main du colonel, comme pour le remercier de ne pas l'avoir laissé en affront devant ce dédaigneux rajah, mais ses sourcils s'étaient froncés un instant, et je me demandai s'il n'avait pas trop présumé de la puissance mécanique de son appareil. Quant au capitaine Hod, il rayonnait, il se frottait les mains, et, s'avançant vers l'éléphant:

«Attention. Géant d'Acier! s'écria-t il. Il s'agit de travailler pour l'honneur de notre vieille Angleterre!»

Tous nos gens s'étaient rangés sur un des côtés de la route. Une centaine d'Indous avaient quitté le campement du séraï et accouraient pour assister à la lutte qui se préparait.

Banks nous avait quittés pour monter dans la tourelle, près de Storr, qui, par un tirage artificiel, activait le foyer en lançant un jet de vapeur à travers la trompe de Géant d'Acier.

Pendant ce temps, sur un signe du prince Gourou Singh, quelques-uns de ses serviteurs étaient allés au séraï, et ils ramenaient les trois éléphants, débarrassés de tout leur attirail de voyage. C'étaient trois magnifiques bêtes, originaires du Bengale, et d'une taille plus élevée que celle de leurs congénères de l'Inde méridionale. Ces superbes animaux, dans toute la force de l'âge, ne laissèrent pas de m'inspirer une sorte d'inquiétude.

Les «mahouts», juchés sur leur énorme cou, les dirigeaient de la main et les excitaient de la voix.

Lorsque ces éléphants passèrent devant Sa Hautesse, le plus grand des trois,--un véritable géant de l'espèce,--s'arrêta, fléchit les deux genoux, releva sa trompe, et salua le prince en courtisan bien stylé qu'il était. Puis, ses deux compagnons et lui s'approchèrent de Géant d'Acier, qu'ils semblèrent regarder avec un étonnement mêlé de quelque effroi.

De fortes chaînes de fer furent alors fixées sur le bâti du tender, aux barres d'attelage, que cachait l'arrière-train de notre éléphant.

J'avoue que le coeur me battait. Le capitaine Hod, lui, dévorait sa moustache et ne pouvait rester en place.

Quant au colonel Munro, il était aussi calme, je dirai même plus calme, que le prince Gourou Singh.

«Nous sommes prêts, dit l'ingénieur. Quand il plaira à Sa Hautesse?...

--Il me plaît,» répondit le prince. Gourou Singh fit un signe, les mahouts poussèrent un sifflement particulier, et les trois éléphants, arc-boutant sur le sol leurs jambes puissantes, tirèrent avec un parfait ensemble. La machine commença à reculer de quelques pas.

Un cri m'échappa. Hod frappa du pied.

«Cale les roues!» dit simplement l'ingénieur, en se retournant vers le mécanicien.

Et, d'un coup rapide, qui fut suivi d'un hennissement de vapeur, le sabotage atmosphérique fut appliqué instantanément.

Le Géant d'Acier s'arrêta et ne bougea plus.

Les mahouts excitèrent les trois éléphants, qui, les muscles tendus, firent un nouvel effort. Ce fut inutile. Notre éléphant semblait être enraciné au sol. Le prince Gourou Singh se mordit les lèvres jusqu'au sang. Le capitaine Hod battit des mains. «En avant! cria Banks.

--Oui, en avant, répéta le capitaine, en avant!»

Le régulateur fut ouvert en grand, de grosses volutes de vapeur s'échappèrent coup sur coup de la trompe, les roues décalées tournèrent lentement en mordant le macadam de la route, et voilà les trois éléphants, malgré leur résistance effroyable, entraînés à reculons, en creusant dans le sol de profondes ornières.

«Go ahead! Go ahead!» hurlait le capitaine Hod.

Et, le Géant d'Acier allant toujours de l'avant, les trois énormes animaux tombèrent sur le flanc, et furent traînés pendant une vingtaine de pas, sans que notre éléphant parût même s'en apercevoir.

«Hurrah! hurrah! hurrah! criait le capitaine Hod, qui n'était plus maître de lui. On peut joindre à ses éléphants tout le séraï de Sa Hautesse! Cela ne pèsera pas plus qu'une guigne à notre Géant d'Acier!»

Le colonel Munro fit un signe de la main. Banks ferma le régulateur, et l'appareil s'arrêta.

Rien de plus piteux à voir que les trois éléphants de Sa Hautesse, la trompe affolée, les pattes en l'air, qui s'agitaient comme de gigantesques scarabées renversés sur le dos!

Quant au prince, non moins irrité que honteux, il était parti, sans même attendre la fin de l'expérience.

Les trois éléphants furent alors dételés. Ils se relevèrent, très visiblement humiliés de leur défaite. Lorsqu'ils repassèrent devant le Géant d'Acier, le plus grand, en dépit de son cornac, ne put s'empêcher de fléchir le genou et de saluer de la trompe, comme il l'avait fait devant le prince Gourou Singh.

Un quart d'heure après, un Indou, le «kâmdar» ou secrétaire de Sa Hautesse, arrivait à notre campement et remettait au colonel un sac contenant dix mille roupies, l'enjeu du pari perdu.

Le colonel Munro prit le sac, et, le rejetant avec dédain:

«Pour les gens de Sa Hautesse!» dit-il.

Puis, il se dirigea tranquillement vers Steam-House.

On ne pouvait mieux remettre à sa place le prince arrogant, qui nous avait si dédaigneusement provoqués.

Cependant, le Géant d'Acier attelé, Banks donna aussitôt le signal du départ, et, au milieu d'un énorme concours d'Indous émerveillés, notre train partit à grande vitesse.

Des cris le saluèrent à son passage, et bientôt nous avions perdu de vue, derrière un tournant de la route, le séraï du prince Gourou Singh.

Le lendemain, Steam-House commença à s'élever sur les premières rampes, qui relient le pays plat à la base de la frontière himalayenne. Ce ne fut qu'un jeu pour notre Géant d'Acier, auquel les quatre-vingts chevaux enfermés dans ses flancs avaient permis de lutter sans peine contre les trois éléphants du prince Gou-

rou Singh. Il s'aventura donc aisément sur les routes ascendantes de cette région, sans qu'il fût nécessaire de dépasser la pression normale de la vapeur.

En vérité, c'était un spectacle curieux de voir le colosse, vomissant des gerbes d'étincelles, traîner avec des hennissements moins précipités mais plus expansifs, les deux chars qui s'élevaient sur le lacet des chemins. La jante rayée des roues striait le sol, dont le macadam grinçait en s'égrenant. Il faut bien l'avouer, notre pesant animal laissait après lui de profondes ornières et endommageait la route, déjà détrempée par les pluies torrentielles.

Quoi qu'il en soit, Steam-House s'élevait peu à peu, le panorama s'élargissait en arrière, la plaine s'abaissait, et, vers le sud, l'horizon, se déroulant sur un plus large périmètre, reculait à perte de vue.

L'effet produit était plus sensible encore, lorsque, pendant quelques heures, la route s'engageait sous les arbres d'une épaisse forêt. Quelque vaste clairière s'ouvrait-elle alors, comme une immense fenêtre sur la croupe de la montagne, le train s'arrêtait,--un instant, si quelque humide brouillard embrumait alors le paysage,--une demi-journée, si le paysage se dessinait plus nettement aux regards. Et tous quatre, accoudés sous la vérandah de l'arrière, nous venions longuement contempler le magnifique panorama qui se développait à nos yeux.

Cette ascension, coupée par des haltes plus ou moins prolongées, suivant le cas, interrompue par les campements de nuit, ne dura pas moins de sept jours, du 19 au 25 juin.

«Avec un peu de patience, disait le capitaine Hod, notre train monterait jusqu'aux dernières cimes de l'Himalaya!

--Pas tant d'ambition, mon capitaine, répondait l'ingénieur.

--Il le ferait, Banks!

--Oui, Hod, il le ferait, si la route praticable ne venait pas à lui manquer bientôt, et à la condition d'emporter du combustible, qu'il ne trouverait plus à travers les glaciers, et de l'air respirable, qui lui ferait défaut à deux mille toises de hauteur. Mais nous n'avons que faire de dépasser la zone habitable de l'Himalaya. Lorsque le Géant d'Acier aura atteint l'altitude moyenne des sanitarium, il s'arrêtera dans quelque site agréable, sur la lisière d'une forêt alpestre, au milieu d'une atmosphère rafraîchie par les courants supérieurs de l'espace. Notre ami Munro aura transporté son bungalow de Calcutta dans les montagnes du Népaul, voilà tout, et nous y séjournerons tant qu'il le voudra.»

Ce lieu de halte, où nous devions camper pendant quelques mois, fut heureusement trouvé dans la journée du 25 juin. Depuis quarante-huit heures, la route devenait de moins en moins praticable, soit qu'elle fût incomplètement établie, soit que les pluies l'eussent ravinée trop profondément. Le Géant d'Acier eut là «du tirage», comme on dit vulgairement. Il en fut quitte pour dévorer un peu plus de combustible. Quelques morceaux de bois, ajoutés au foyer de Kâlouth, suffisaient à accroître la pression de la vapeur, mais il ne fut jamais nécessaire de charger les soupapes, dont le papillon ne laissait fuir le fluide que sous une tension de sept atmosphères,--tension qui ne fut point dépassée.

Depuis quarante-huit heures, aussi, notre train s'aventurait sur un territoire à peu près désert. De bourgades ou de villages, il ne s'en rencontrait plus. À peine quelques habitations isolées, parfois une ferme, perdue dans ces grandes forêts de pins qui hé-

rissent la croupe méridionale des contreforts. Trois ou quatre fois, de rares montagnards nous saluèrent de leurs interjections admiratives. À voir cet appareil merveilleux s'élever dans la montagne, ne devaient-ils pas croire que Brahma se passait la fantaisie de transporter toute une pagode sur quelque inaccessible hauteur de la frontière népalaise?

Enfin, dans cette journée du 25 juin, Banks nous jeta une dernière fois le mot: «Halte!» qui terminait cette première partie de notre voyage dans l'Inde septentrionale. Le train s'arrêtait au milieu d'une vaste clairière, près d'un torrent, dont l'eau limpide devait suffire à tous les besoins d'un campement de quelques mois. De là, le regard pouvait embrasser la plaine sur un périmètre de cinquante à soixante milles.

Steam-House se trouvait alors à trois cent vingt-cinq lieues de son point de départ, à deux mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et au pied de ce Dwalaghiri, dont la cime se perdait à vingt-cinq mille pieds dans les airs.

CHAPITRE XV

Le pâl de Tandît.

Il faut abandonner un instant le colonel Munro, ainsi que ses compagnons, l'ingénieur Banks, le capitaine Hod, le Français Maucler, et interrompre pendant quelques pages le récit de ce voyage, dont la première partie, comprenant l'itinéraire de Calcutta à la frontière indo-chinoise, se termine à la base des montagnes du Thibet.

On se rappelle l'incident qui avait marqué le passage de Steam-House à Allahabad. Un numéro du journal de la ville, daté du 25 mai, apprenait au colonel Munro la mort de Nana Sahib. Cette nouvelle, souvent répandue, toujours démentie, était-elle vraie cette fois? Sir Edward Munro, après des détails si précis, pouvait-il douter encore, et ne devait-il pas renoncer enfin à se faire justice du révolté de 1857?

On en jugera.

Voici ce qui s'était passé depuis cette nuit du 7 au 8 mars, pendant laquelle Nana Sahib, accompagné de Balao Rao, son frère, escorté de ses plus fidèles compagnons d'armes, et suivi de l'Indou Kâlagani, avait quitté les caves d'Adjuntah.

Soixante heures plus tard, le nabab atteignait les étroits défilés des monts Sautpourra, après avoir traversé la Tapi, qui va se jeter à la côte ouest de la péninsule, près de Surate. Il se trouvait alors à cent milles d'Adjuntah, dans une partie peu fréquentée de la province, ce qui, pour le moment, lui assurait quelque sécurité.

L'endroit était bien choisi.

Les monts Sautpourra, de médiocre hauteur, commandent au sud le bassin de la Nerbudda, dont la limite septentrionale est couronnée par les monts Vindhyas. Ces deux chaînes, courant presque parallèlement l'une à l'autre, enchevêtrent leurs ramifications et ménagent, dans ce pays accidenté, des retraites difficiles à découvrir. Mais si les Vindhyas, à la hauteur du vingt-troisième degré de latitude, coupent l'Inde presque entièrement de l'ouest à l'est, en formant un des grands côtés du triangle central de la péninsule, il n'en est pas ainsi des Sautpourra, qui ne dé-

passent pas le soixante-quinzième degré de longitude, et viennent s'y souder au mont Kaligong.

Là, Nana Sahib se trouvait à l'entrée du pays des Gounds, redoutables tribus de ces peuplades de vieille race, imparfaitement soumises, qu'il voulait pousser à la révolte.

Un territoire de deux cents milles carrés, une population de plus de trois millions d'habitants, tel est ce pays du Goudwana, dont M. Rousselet considère les habitants comme autochtones et dans lequel les ferments de rébellion sont toujours prêts à lever. C'est là une importante portion de l'Indoustan, et, à vrai dire, elle n'est que nominalement sous la domination anglaise. Le railway de Bombay à Allahabad traverse bien cette contrée du sud-ouest au nord-est, il jette même un embranchement jusqu'au centre de la province de Nagpore, mais les tribus sont restées sauvages, réfractaires à toute idée de civilisation, impatientes du joug européen, en somme, très difficiles à réduire dans leurs montagnes,-- et Nana Sahib le savait bien.

C'était donc là qu'il avait voulu tout d'abord chercher asile, afin d'échapper aux recherches de la police anglaise, en attendant l'heure de provoquer le mouvement insurrectionnel.

Si le nabab réussissait dans son entreprise, si les Gounds se levaient à sa voix et marchaient à sa suite, la révolte pourrait rapidement prendre une extension considérable.

En effet; au nord du Goudwana, c'est le Bundelkund, qui comprend toute la région montagneuse située entre le plateau supérieur des Vindhyas et l'important cours d'eau de la Jumna. Dans ce pays, couvert ou plutôt hérissé des plus belles forêts vierges de l'Indoustan, vit un peuple de Boundélas, fourbe et cruel, chez le-

quel tous les criminels, politiques ou autres, cherchent volontiers et trouvent facilement refuge; là, se masse une population de deux millions et demi d'habitants sur une surface de vingt-huit mille kilomètres carrés; là, les provinces sont restées barbares; là, vivent encore de ces vieux partisans, qui luttèrent contre les envahisseurs sous Tippo Sahib; là, sont nés les célèbres étrangleurs Thugs, si longtemps l'épouvante de l'Inde, fanatiques assassins, qui, sans jamais verser de sang, ont fait d'innombrables victimes; là, les bandes de Pindarris ont exercé presque impunément les plus odieux massacres; là, pullulent encore ces terribles Dacoits, secte d'empoisonneurs qui marchent sur les traces des Thugs; là, enfin, s'était déjà réfugié Nana Sahib lui-même, après avoir échappé aux troupes royales, maîtresses de Jansie; là, il avait dépisté toutes les recherches, avant d'aller demander un asile plus sûr aux inaccessibles retraites de la frontière indo-chinoise.

À l'est du Goudwana, c'est le Khondistan, ou pays des Khounds. Ainsi se nomment ces farouches sectateurs de Tado Pennor, le dieu de la terre, et de Maunck Soro, le dieu rouge des combats, ces sanglants adeptes des «mériahs», ou sacrifices humains, que les Anglais ont tant de peine à détruire, ces sauvages dignes d'être comparés aux naturels des îles les plus barbares de la Polynésie, contre lesquels, de 1840 à 1854, le major général John Campbell, les capitaines Macpherson, Macviccar et Frye, entreprirent de pénibles et longues expéditions,--fanatiques prêts à tout oser, lorsque, sous quelque prétexte religieux, une puissante main les pousserait en avant.

À l'ouest du Goudwana, c'est un pays de quinze cent mille à deux millions d'âmes, occupé par les Bhîls, puissants autrefois dans le Malwa et le Rajpoutuna, maintenant divisés en clans, ré-

pandus dans toute la région des Vindhyas, presque toujours ivres de cette eau-de-vie que leur fournit l'arbre de «mhowah», mais braves, audacieux, robustes, agiles, l'oreille toujours ouverte au «kisri», qui est leur cri de guerre et de pillage.

On le voit, Nana Sahib avait bien choisi. Dans cette région centrale de la péninsule, au lieu d'une simple insurrection militaire, il espérait, cette fois, provoquer un mouvement national, auquel prendraient part les Indous de toute caste.

Mais, avant de rien entreprendre, il convenait de se fixer dans le pays, afin d'agir efficacement sur les populations dans la mesure que les circonstances permettaient. Donc, nécessité de trouver un asile sûr, momentanément du moins, quitte à l'abandonner, s'il devenait suspect.

Tel fut le premier soin de Nana Sahib. Les Indous qui l'avaient suivi depuis Adjuntah, pouvaient aller et venir librement dans toute la présidence. Balao Rao, que ne visait pas la notice du gouverneur, aurait pu, lui aussi, jouir de la même immunité, n'eût été sa ressemblance avec son frère. Depuis sa fuite jusqu'aux frontières du Népaul, l'attention n'avait plus été attirée sur sa personne, et l'on avait tout lieu de le croire mort. Mais, pris pour Nana Sahib, il eût été arrêté,--ce qu'il fallait éviter à tout prix.

Ainsi donc, pour ces deux frères unis dans la même pensée, marchant au même but, un unique asile était nécessaire. Quant à le trouver, cela ne devait être ni long ni difficile dans ces défilés des monts Sautpourra.

Et, en effet, cet asile fut tout d'abord indiqué par un des Indous de la troupe, un Gound, qui connaissait la vallée jusque dans ses plus profondes retraites.

Sur la rive droite d'un petit affluent de la Nerbudda se trouvait un pâl abandonné, nommé le pâl de Tandit.

Le pâl, c'est moins qu'un village, à peine un hameau, une réunion de huttes, souvent même une habitation isolée. La nomade famille, qui l'occupe, est venue s'y fixer temporairement. Après avoir brûlé quelques arbres, dont les cendres vivifient le sol pour une courte saison, le Gound et les siens ont construit leur demeure. Mais, comme le pays n'est rien moins que sûr, la maison a pris l'aspect d'un fortin. Un rang de palissades l'entoure, et elle peut se défendre contre une surprise. Cachée, d'ailleurs, dans quelque épais massif, enfouie, pour ainsi dire, sous un berceau de cactus et de broussailles, il n'est pas aisé de la découvrir.

Le plus ordinairement, le pâl couronne quelque monticule, sur le revers d'une vallée étroite, entre deux contreforts escarpés, au milieu d'impénétrables futaies. Il ne semble pas que des créatures humaines aient pu y chercher refuge. De routes pour y conduire, point; de sentiers qui y donnent accès, on ne voit pas trace. Pour l'atteindre, il faut quelquefois remonter le lit raviné d'un torrent, dont l'eau efface toute empreinte. Qui le franchit ne laisse aucun vestige après lui. Dans la saison chaude, on s'y mouille jusqu'à la cheville, dans la saison froide, jusqu'aux genoux, et rien n'indique qu'un être vivant y a passé. En outre, une avalanche de roches, que la main d'un enfant suffirait à précipiter, écraserait quiconque tenterait d'arriver au pâl contre la volonté de ses habitants.

Cependant, si isolés qu'ils soient dans leurs aires inaccessibles, les Gounds peuvent rapidement communiquer de pâl à pâl. Du haut de ces croupes inégales des Sautpourra, les signaux

se propagent en quelques minutes sur vingt lieues de pays. C'est un feu allumé à la cime d'une roche aiguë, c'est un arbre changé en torche gigantesque, c'est une simple fumée qui empanache le sommet d'un contrefort. On sait ce que cela signifie. L'ennemi, c'est-à-dire un détachement de soldats de l'armée royale, une escouade d'agents de la police anglaise, a pénétré dans la vallée, remonte le cours de la Nerbudda, fouille les gorges de la chaîne, en quête de quelque malfaiteur, auquel ce pays offre volontiers refuge. Le cri de guerre, si familier à l'oreille des montagnards, devient cri d'alarme. Un étranger le confondrait avec le hululement des oiseaux de nuit ou le sifflement des reptiles. Le Gound, lui, ne s'y trompe pas. Il faut veiller, on veille; il faut fuir, on fuit. Les pâls suspects sont abandonnés, brûlés même. Ces nomades se réfugient en d'autres retraites, qu'ils abandonneront encore, s'ils sont pressés de trop près, et, sur ces terrains recouverts de cendres, les agents de l'autorité ne trouvent plus que des ruines.

C'était à l'un de ces pâls,--le pâl de Tandît,--que Nana Sahib et les siens étaient venus demander refuge. Là, les avait tout d'abord conduits le fidèle Gound dévoué à la personne du nabab. Là, ils s'installèrent dans la journée du 12 mars.

Le premier soin des deux frères, dès qu'ils eurent pris possession du pâl de Tandît, fut d'en reconnaître soigneusement les abords. Ils observèrent dans quelle direction et à quelle portée le regard pouvait s'étendre. Ils se firent indiquer quelles étaient les habitations les plus rapprochées, et s'enquirent de ceux qui les occupaient. La position de cette croupe isolée, que couronnait le pâl de Tandît, au milieu d'un massif d'arbres, ils l'étudièrent, et se rendirent finalement compte de l'impossibilité d'y avoir accès,

sans suivre le lit d'un torrent, le torrent de Nazzur, qu'ils venaient de remonter eux-mêmes.

Le pâl de Tandît offrait donc toutes les conditions de sécurité, d'autant mieux qu'il s'élevait au-dessus d'un souterrain, dont les secrètes issues s'ouvraient sur le flanc du contrefort, et permettaient de s'enfuir, le cas échéant.

Nana Sahib et son frère n'auraient pu trouver un plus sûr asile.

Mais il ne suffisait pas à Balao Rao de savoir ce qu'était actuellement le pâl de Tandît, il voulait apprendre ce qu'il avait été, et, pendant que le nabab visitait l'intérieur du fortin, il continua d'interroger le Gound.

«Quelques questions encore, lui dit-il. Depuis combien de temps ce pâl est-il abandonné?

--Depuis plus d'un an, répondit le Gound.

--Qui l'habitait?

--Une famille de nomades, qui n'y est restée que quelques mois.

--Pourquoi l'ont-ils quitté?

--Parce que le sol, destiné à les nourrir, ne pouvait plus leur assurer la nourriture.

--Et depuis leur départ, personne, à ta connaissance, n'y a cherché refuge?

--Personne.

--Jamais un soldat de l'armée royale, jamais un agent de la police n'a mis le pied dans l'enceinte de ce pâl?

--Jamais.

--Aucun étranger ne l'a visité?

--Aucun... répondit le Gound, si ce n'est une femme.

--Une femme? répliqua vivement Balao Rao.

--Oui, une femme, qui, depuis trois ans environ, erre dans la vallée de la Nerbudda.

--Quelle est cette femme?

--Ce qu'elle est, je l'ignore, répondit le Gound. D'où elle vient, je ne puis le dire, et, dans toute la vallée, personne n'en sait plus que moi sur son compte! Est-ce une étrangère, est-ce une Indoue, on n'a jamais pu le savoir!»

Balao Rao réfléchit un instant; puis, reprenant: «Que fait cette femme? demanda-t-il.

--Elle va, elle vient, répondit le Gound. Elle vit uniquement d'aumônes. On a pour elle, dans toute la vallée, une sorte de vénération superstitieuse. Plusieurs fois, je l'ai reçue dans mon propre pâl. Elle ne parle jamais. On pourrait croire qu'elle est muette, et je ne serais pas étonné qu'elle le fût. La nuit, on la voit se promener, tenant à la main une branche résineuse allumée. Aussi, ne la connaît-on que sous le nom de la «Flamme Errante!»

--Mais, dit Balao Rao, si cette femme connaît le pâl de Tandît, ne peut-elle y revenir pendant que nous l'occuperons, et n'avons-nous rien à craindre d'elle?

--Rien, répondit le Gound. Cette femme n'a pas sa raison. Sa tête ne lui appartient plus; ses yeux ne regardent pas ce qu'ils voient; ses oreilles n'écoutent pas ce qu'elles entendent; sa langue ne sait plus prononcer une parole! Elle est ce que serait une aveugle, une sourde, une muette, pour toutes les choses du dehors. C'est une folle, et, une folle, c'est une morte qui continue à vivre!»

Le Gound, dans ce langage particulier aux Indous des montagnes, venait de tracer le portrait d'une étrange créature, très connue dans la vallée, la «Flamme Errante» de la Nerbudda.

C'était une femme, dont la figure pâle, belle encore, vieillie et non vieille, mais privée de toute expression, n'indiquait ni l'origine, ni l'âge. On eût dit que ses yeux hagards venaient de se fermer à la vie intellectuelle sur quelque effroyable scène, qu'ils continuaient à voir «en dedans.»

À cette créature inoffensive et privée de sa raison, les montagnards avaient fait bon accueil. Les fous, pour ces Gounds, comme pour toutes les populations sauvages, sont des êtres sacrés que protège un superstitieux respect. Aussi recevait on hospitalièrement la Flamme Errante partout où elle se présentait. Aucun pâl ne lui fermait sa porte. On la nourrissait quand elle avait faim, on la couchait lorsqu'elle tombait de fatigue, sans attendre une parole de remerciement que sa bouche ne pouvait plus formuler.

Depuis combien de temps durait cette existence? D'où venait cette femme? Vers quelle époque avait-elle apparu dans le Goudwana? Il eût été difficile de le préciser. Pourquoi se promenait-elle, une flamme à la main? Était-ce pour guider ses pas? Était-ce

pour éloigner les fauves? on n'eût pu le dire. Il lui arrivait de disparaître pendant des mois entiers. Que devenait-elle alors? Quittait-elle les défilés des monts Sautpourra pour les gorges des Vindhyas? S'égarait-elle au delà de la Nerbudda, jusque dans le Malwa ou le Bundelkund? Nul ne le savait. Plus d'une fois, tant son absence se prolongea, on put croire que sa triste vie avait pris fin. Mais non! On la revoyait revenir toujours la même, sans que ni la fatigue, ni la maladie, ni le dénuement, parussent avoir éprouvé sa nature, si frêle en apparence.

Balao Rao avait écouté l'Indou avec une extrême attention. Il se demandait toujours s'il n'y avait pas quelque danger dans cette circonstance que la Flamme Errante connaissait le pâl de Tandît, qu'elle y avait déjà cherché refuge, que son instinct pouvait l'y ramener.

Il revint donc sur ce point, et demanda au Gound si lui ou les siens savaient où se trouvait actuellement cette folle.

«Je l'ignore, répondit le Gound. Voilà plus de six mois que personne ne l'a revue dans la vallée. Il est donc possible qu'elle soit morte. Mais enfin, reparût-elle et revînt-elle au pâl de Tandît, il n'y aurait rien à redouter de sa présence. Ce n'est qu'une statue vivante. Elle ne vous verrait pas, elle ne vous entendrait pas, elle ne saurait pas qui vous êtes. Elle entrerait, elle s'assoirait à votre foyer, pour un jour, pour deux jours, puis elle rallumerait sa résine éteinte, vous quitterait, et recommencerait à errer de maison en maison. C'est là toute sa vie. D'ailleurs, son absence se prolonge tellement cette fois, qu'il est probable qu'elle ne reviendra jamais. Celle qui était déjà morte d'esprit doit être maintenant morte de corps!»

Balao Rao ne crut pas devoir parler de cet incident à Nana Sahib, et lui-même n'y attacha bientôt plus aucune importance.

Un mois après leur arrivée au pâl de Tandît, le retour de la Flamme Errante n'avait pas été signalé dans la vallée de la Nerbudda.

CHAPITRE XVI

La Flamme Errante.

Nana Sahib, pendant tout un mois, du 12 mars au 12 avril, resta caché dans le pâl. Il voulait donner aux autorités anglaises le temps de prendre le change, soit en abandonnant les recherches, soit en se lançant sur de fausses pistes.

Si, pendant le jour, les deux frères ne sortaient pas, leurs fidèles parcouraient la vallée, visitaient les villages et les hameaux, annonçaient à mots couverts la prochaine apparition d'un «redoutable moulti», moitié dieu, moitié homme, et ils préparaient les esprits à un soulèvement national.

La nuit venue, Nana Sahib et Balao Rao se hasardaient à quitter leur retraite. Ils s'aventuraient jusque sur les rives de la Nerbudda. Ils allaient de village en village, de pâl en pâl, en attendant l'heure à laquelle ils pourraient parcourir avec quelque sécurité le domaine des rajahs inféodés aux Anglais. Nana Sahib savait, d'ailleurs, que plusieurs semi-indépendants, impatients du joug étranger, se rallieraient à sa voix. Mais, en ce moment, il ne s'agissait que des populations sauvages du Goudwana.

Ces Bhîls barbares, ces Rounds nomades, ces Gounds, aussi peu civilisés que les naturels des îles du Pacifique, le Nana les trouva prêts à se lever, prêts à le suivre. Si, par prudence, il ne se fit connaître qu'à deux ou trois puissants chefs de tribu, cela suffit à lui prouver que son nom seul entraînerait plusieurs millions de ces Indous, qui sont répartis sur le plateau central de l'Indoustan.

Lorsque les deux frères étaient rentrés au pâl de Tandît, ils se rendaient mutuellement compte de ce qu'ils avaient entendu, vu, fait. Leurs compagnons les rejoignaient alors, apportant de toutes parts la nouvelle que l'esprit de révolte soufflait comme un vent d'orage dans la vallée de la Nerbudda. Les Gounds ne demandaient qu'à jeter le «kisri», le cri de guerre des montagnards, et à se précipiter sur les cantonnements militaires de la présidence.

Le moment n'était pas venu.

Il ne suffirait pas, en effet, que toute la contrée comprise entre les monts Sautpourra et les Vindhyas fût en feu. Il fallait encore que l'incendie pût gagner de proche en proche. Donc, nécessité d'entasser les éléments combustibles dans les provinces voisines de la Nerbudda, qui étaient plus directement sous l'autorité anglaise. De chacune des villes, des bourgades du Bhopal, du Malwa, du Bundelkund, et de tout ce vaste royaume de Scindia, il importait de faire un immense foyer, prêt à s'allumer. Mais Nana Sahib, avec raison, ne voulait s'en rapporter qu'à lui seul du soin de visiter les anciens partisans de l'insurrection de 1857, tous ces natifs, qui, restés fidèles à sa cause et n'ayant jamais cru à sa mort, s'attendaient à le voir reparaître de jour en jour.

Un mois après son arrivée au pâl de Tandît, Nana Sahib crut pouvoir agir en toute sécurité. Il pensa que le fait de sa réapparition dans la province avait été reconnu faux. Des affidés le tenaient au courant de tout ce que le gouverneur de la présidence de Bombay avait fait pour opérer sa capture. Il savait que, pendant les premiers jours, l'autorité s'était livrée aux recherches les plus actives, mais sans résultat. Le pêcheur d'Aurungabad, l'ancien prisonnier du Nana, était tombé sous le poignard, et nul n'avait pu soupçonner que le faquir fugitif fût le nabab Dandou-Pant, dont la tête venait d'être mise à prix. Une semaine après, les rumeurs s'apaisèrent, les aspirants à la prime de deux mille livres perdirent tout espoir, et le nom de Nana Sahib retomba dans l'oubli.

Le nabab put donc agir de sa personne, et, sans craindre d'être reconnu, recommencer sa campagne insurrectionnelle. Tantôt sous le costume d'un parsi, tantôt sous celui d'un simple raïot, un jour seul, un autre accompagné de son frère, il commença à s'éloigner du pâl de Tandît, à remonter vers le nord, de l'autre côté de la Nerbudda, et même au delà du revers septentrional des Vindhyas.

Un espion, qui eût voulu le suivre dans toutes ses démarches, l'aurait trouvé à Indore, dès le 12 avril.

Là, dans cette capitale du royaume d'Holcar, Nana Sahib, tout en conservant le plus strict incognito, se mit en communication avec la nombreuse population rurale, employée à la culture des champs de pavots. C'étaient des Rihillas, des Mékranis, des Valayalis, ardents, courageux, fanatiques, pour la plupart Cipayes déserteurs de l'armée native, qui se cachaient sous l'habit du paysan indou.

Puis, Nana Sahib passa la Betwa, affluent de la Jumna, qui court vers le nord, sur la frontière occidentale du Bundelkund, et, le 19 avril, à travers une magnifique vallée dans laquelle les dattiers et les manguiers se multiplient à profusion, il arrivait à Souari.

Là s'élèvent de curieuses constructions, d'une très haute antiquité. Ce sont des «topes», sortes de tumuli, coiffés de dômes hémisphériques, qui forment le groupe principal de Saldhara, au nord de la vallée. De ces monuments funéraires, de ces demeures des morts, dont les autels, consacrés aux rites bouddhiques, sont abrités sous des parasols de pierre, de ces tombes vides depuis tant de siècles, sortirent, à la voix de Nana Sahib, des centaines de fugitifs. Enfouis dans ces ruines pour échapper aux terribles représailles des Anglais, un mot suffit à leur faire comprendre ce que le nabab attendait de leur concours; un geste suffirait, l'heure venue, à les jeter en masse sur les envahisseurs.

Le 24 avril, Nana Sahib était à Bhilsa, le chef-lieu d'un district important du Malwa, et, dans les ruines de l'ancienne ville, il rassemblait des éléments de révolte, que ne lui eût pas fournis la nouvelle.

Le 27 avril, Nana Sahib atteignit Raygurh, près de la frontière du royaume de Pannah, et, le 30, les restes de la vieille cité de Sangor, non loin de l'endroit où le général sir Hugh Rose livra aux insurgés une sanglante bataille, qui lui donna, avec le col de Maudanpore, la clef des défilés des Vindhyas.

Là, le nabab fut rejoint par son frère, que Kâlagani accompagnait, et tous deux se firent connaître des chefs des principales tribus, dont ils étaient absolument sûrs. Dans ces conciliabules,

les préliminaires d'une insurrection générale furent discutés et arrêtés. Tandis que Nana Sahib et Balao Rao opéreraient au sud, leurs alliés devaient manoeuvrer sur le revers septentrional des Vindhyas.

Avant de regagner la vallée de la Nerbudda, les deux frères voulurent encore visiter le royaume de Pannah. Ils s'aventurèrent le long de la Keyne, sous le couvert de teks géants, de bambous colosses, à l'abri de ces innombrables multipliants qui semblent destinés à envahir l'Inde entière. Là, furent enrôlés de nombreux et farouches adeptes parmi ce misérable personnel qui exploite, pour le compte du rajah, les riches mines diamantifères du territoire. Ce rajah, dit M. Rousselet, «comprenant la position que fait la domination anglaise aux princes du Bundelkund, a préféré le rôle d'un riche propriétaire foncier à celui d'un insignifiant principicule.» Riche propriétaire, il l'est en effet! La région adamantifère qu'il possède s'étend sur une longueur de trente kilomètres au nord de Pannah, et l'exploitation de ses mines de diamants, les plus estimés sur les marchés de Bénarès et d'Allahabad, emploie un grand nombre d'Indous. Mais, chez ces malheureux, soumis aux plus durs travaux, que le rajah fait décapiter dès que baisse le rendement de la mine, Nana Sahib devait trouver des milliers de partisans, prêts à se faire tuer pour l'indépendance de leur pays, et il les trouva.

À partir de ce point, les deux frères redescendirent vers la Nerbudda, afin de regagner le pâl de Tandît. Cependant, avant d'aller provoquer le soulèvement du sud, qui devait coïncider avec celui du nord, ils voulurent s'arrêter à Bhopal. C'est une importante ville musulmane, qui est restée la capitale de l'isla-

misme dans l'Inde, et dont la bégum demeura fidèle aux Anglais pendant toute la période insurrectionnelle.

Nana Sahib et Balao Rao, accompagnés d'une douzaine de Gounds, arrivèrent à Bhopal, le 24 mai, dernier jour de ces fêtes du Moharum, instituées pour célébrer le renouvellement de l'année musulmane. Tous deux avaient revêtu le costume des «joguis», sinistres mendiants religieux, armés de longs poignards à lame arrondie, dont ils se frappent par fanatisme, mais sans grand mal ni danger.

Les deux frères, méconnaissables sous ce déguisement, avaient suivi la procession dans les rues de la ville, au milieu des nombreux éléphants, qui portaient sur leurs dos des «tadzias», sorte de petits temples hauts de vingt pieds; ils avaient pu se mêler aux musulmans, richement vêtus de tuniques brodées d'or et coiffés de toques de mousseline; ils s'étaient confondus dans les rangs des musiciens, des soldats, des bayadères, des jeunes gens travestis en femmes,--bizarre agglomération qui donnait à cette cérémonie une tournure carnavalesque. Avec ces Indous de toutes sortes, dans lesquels ils comptaient de nombreux fidèles, ils avaient pu échanger une sorte de signe maçonnique, familier aux anciens révoltés de 1857.

Le soir venu, tout ce monde s'était porté vers le lac qui baigne le faubourg oriental de la ville.

Là, au milieu de cris assourdissants, de détonations d'armes à feu, de crépitations de pétards, à la lueur de milliers de torches, tous ces fanatiques précipitèrent les tadzias dans les eaux du lac. Les fêtes du Moharum étaient finies.

À ce moment, Nana Sahib sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna. Un Bengali était à ses côtés.

Nana Sahib reconnut en cet Indou un de ses anciens compagnons d'armes de Lucknow. Il l'interrogea du regard.

Le Bengali se borna à murmurer les mots suivants, que Nana Sahib entendit sans qu'un geste eût trahi son émotion.

«Le colonel Munro a quitté Calcutta.

--Où est-il?

--Il était hier à Bénarès.

--Où va-t-il?

--À la frontière du Népaul.

--Dans quel but?

--Pour y séjourner quelques mois.

--Et ensuite?...

--Revenir à Bombay.» Un sifflement retentit. Un Indou, se glissant à travers la foule, arriva près de Nana Sahib.

C'était Kâlagani.

«Pars à l'instant, dit le nabab. Rejoins Munro qui remonte vers le nord. Attache-toi à lui. Impose-toi par quelque service rendu, et risque ta vie, s'il le faut. Ne le quitte pas avant qu'il n'ait redescendu au delà des Vindhyas, jusqu'à la vallée de la Nerbudda. Alors, mais alors seulement, viens me donner avis de sa présence.»

Kâlagani se contenta de répondre par un signe affirmatif, et disparut dans la foule. Un geste du nabab était pour lui un ordre. Dix minutes après, il avait quitté Bhopal. À ce moment, Balao Rao s'approcha de son frère. «Il est temps de partir, lui dit-il.

--Oui, répondit Nana Sahib, et il faut que nous soyons avant le jour au pâl de Tandît.

--En route.» Tous deux, suivis de leurs Gounds, remontèrent la rive septentrionale du lac jusqu'à une ferme isolée. Là, des chevaux les attendaient pour eux et leur escorte. C'étaient de ces chevaux rapides, auxquels on donne une nourriture très épicée, et qui peuvent faire cinquante milles dans une seule nuit. À huit heures, ils galopaient sur la route de Bhopal aux Vindhyas. Si le nabab voulait arriver avant l'aube au pâl do Tandît, ce n'était que par mesure de prudence. Mieux valait, en effet, que son retour dans la vallée passât inaperçu.

La petite troupe marcha donc de toute la vitesse de ses chevaux.

Nana Sahib et Balao Rao, l'un près de l'autre, ne se parlaient pas, mais la même pensée occupait leur esprit. De cette excursion au delà des Vindhyas, ils rapportèrent plus que l'espoir, la certitude que d'innombrables partisans se ralliaient à leur cause. Le plateau central de l'Inde était tout entier dans leurs mains. Les cantonnements militaires, répartis sur ce vaste territoire, ne pourraient résister aux premiers assauts des insurgés. Leur anéantissement ferait place libre à la révolte, qui ne tarderait pas à élever d'un littoral à l'autre toute une muraille d'Indous fanatisés, contre laquelle viendrait se briser l'armée royale.

Mais, en même temps, Nana Sahib songeait à cet heureux coup du sort, qui allait lui livrer Munro. Le colonel venait enfin de quitter Calcutta, où il était difficile de l'atteindre. Désormais, aucun de ses mouvements n'échapperait au nabab. Sans qu'il pût s'en douter, la main de Kâlagani le guiderait vers cette sauvage contrée des Vindhyas, et, là, nul ne pourrait le soustraire au supplice que lui réservait la haine de Nana Sahib.

Balao Rao ne savait rien encore de ce qui s'était dit entre le Bengali et son frère. Ce ne fut qu'aux abords du pâl de Tandît, pendant que les chevaux soufflaient un instant, que Nana Sahib se borna à le lui apprendre en ces termes:

«Munro a quitté Calcutta et se dirige vers Bombay.

--La route de Bombay, s'écria Balao Rao, va jusqu'au rivage de l'océan Indien!

--La route de Bombay, cette fois, répondit Nana Sahib, s'arrêtera aux Vindhyas!» Cette réponse disait tout.

Les chevaux repartirent au galop et se lancèrent à travers le massif d'arbres, qui se dressait à la lisière de la vallée de la Nerbudda.

Il était alors cinq heures du matin. Le jour commençait à se faire. Nana Sahib, Balao Rao et leurs compagnons venaient d'arriver au lit torrentueux du Nazzur, qui montait vers le pâl.

Les chevaux s'arrêtèrent en cet endroit et furent laissés à la garde de deux Gounds, chargés de les conduire au plus proche village.

Les autres suivirent les deux frères, qui gravissaient les marches tremblantes sous l'eau du torrent.

Tout était tranquille. Les premiers bruits du jour n'avaient pas encore interrompu le silence de la nuit.

Soudain, un coup de feu éclata et fut suivi de plusieurs autres. En même temps, ces cris se faisaient entendre:

«Hurrah! hurrah! en avant!»

Un officier, précédant une cinquantaine de soldats de l'armée royale, apparut sur la crête du pâl.

«Feu! Que pas un ne s'échappe!» cria-t-il encore.

Nouvelle décharge, dirigée presque à bout portant sur le groupe de Gounds qui entourait Nana Sahib et son frère.

Cinq ou six Indous tombèrent. Les autres, se rejetant dans le lit du Nazzur, disparurent sous les premiers arbres de la forêt.

«Nana Sahib! Nana Sahib!» crièrent les Anglais, en s'engageant dans l'étroit ravin.

Alors, un de ceux qui avaient été frappés mortellement, se redressa, la main tendue vers eux.

«Mort aux envahisseurs!» cria-t-il d'une voix terrible encore, et il retomba sans mouvement.

L'officier s'approcha du cadavre.

«Est-ce bien Nana Sahib? demanda-t-il.

--C'est lui, répondirent deux soldats du détachement, qui, pour avoir tenu garnison à Cawnpore, connaissaient parfaite-

ment le nabab.

--Aux autres, maintenant!» cria l'officier. Et tout le détachement se jeta dans la forêt à la poursuite des Gounds. À peine avait-il disparu, qu'une ombre se glissait sur l'escarpement que couronnait le pâl. C'était la Flamme Errante, enveloppée d'un long pagne brun, que le cordon d'un langouti serrait à la ceinture. La veille au soir, cette folle avait été le guide inconscient de l'officier anglais et de ses hommes. Rentrée dans la vallée depuis la veille, elle regagnait machinalement le pâl de Tandît, vers lequel une sorte d'instinct la ramenait. Mais, cette fois, l'étrange créature, que l'on croyait muette, laissait échapper de ses lèvres un nom, rien qu'un seul, celui du massacreur de Cawnpore! «Nana Sahib! Nana Sahib!» répétait-elle, comme si l'image du nabab, par quelque inexplicable pressentiment, se fût dressée dans son souvenir.

Ce nom fit tressaillir l'officier. Il s'attacha aux pas de la folle. Celle-ci ne parut pas même le voir, ni les soldats qui la suivirent jusqu'au pâl. Était-ce donc là que s'était réfugié le nabab dont la tête était mise à prix? L'officier prit les mesures nécessaires et fit garder le lit du Nazzur, en attendant le jour. Lorsque Nana Sahib et ses Gounds s'y furent engagés, il les accueillit par une décharge, qui en jeta plusieurs à terre, et, parmi eux, le chef de l'insurrection des Cipayes.

Telle fut la rencontre que le télégraphe signala le jour même au gouverneur de la présidence de Bombay. Ce télégramme se répandit dans toute la péninsule, les journaux le reproduisirent immédiatement, et ce fut ainsi que le colonel Munro put en prendre connaissance à la date du 26 mai, dans la Gazette d'Allahabad.

Il n'y avait pas à douter cette fois de la mort de Nana Sahib. Son identité avait été constatée, et le journal pouvait dire avec raison: «Le royaume de l'Inde n'a plus rien à craindre désormais du cruel rajah qui lui a coûté tant de sang!»

Cependant, la folle, après avoir quitté le pâl, descendait le lit du Nazzur. De ses yeux hagards sortait comme la lueur d'un feu interne, qui se serait soudainement rallumé en elle, et, machinalement, ses lèvres laissaient échapper le nom du nabab.

Elle arriva ainsi à l'endroit où gisaient les cadavres, et s'arrêta devant celui qui avait été reconnu par les soldats de Lucknow. La figure contractée de ce mort semblait encore menacer. On eût dit qu'après n'avoir vécu que pour la vengeance, la haine survivait en lui.

La folle s'agenouilla, posa ses deux mains sur ce corps troué de balles, dont le sang tacha les plis de son pagne. Elle le regarda longuement, puis, se relevant et secouant la tête, elle descendit lentement le lit du Nazzur.

Mais alors, la Flamme Errante était retombée dans son indifférence habituelle, et sa bouche ne répétait plus le nom maudit de Nana Sahib.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIEME PARTIE - CHAPITRE I

Notre sanitarium.

Les incommensurables de la création!» cette expression superbe, dont le minéralogiste Haüy s'est servi pour qualifier les Andes américaines, ne serait-elle pas plus juste, si on l'appliquait à l'ensemble de cette chaîne de l'Himalaya, que l'homme est encore impuissant à mesurer avec une précision mathématique?

Tel est le sentiment que j'éprouve à l'aspect de cette région incomparable, au milieu de laquelle le colonel Munro, le capitaine Hod, Banks et moi nous allons séjourner pendant quelques semaines.

«Non seulement ces monts sont incommensurables, nous dit l'ingénieur, mais leur cime doit être regardée comme inaccessible, puisque l'organisme humain ne peut fonctionner à de telles hauteurs, où l'air n'est plus assez dense pour suffire aux besoins de la respiration!»

Une barrière de roches primitives, granit, gneiss, micaschiste, longue de deux mille cinq cents kilomètres, qui se dresse depuis le soixante-douzième méridien jusqu'au quatre-vingt-quinzième, en couvrant deux présidences, Agra et Calcutta, deux royaumes, le Bouthan et le Népaul;--une chaîne, dont la hauteur moyenne, supérieure d'un tiers à la cime du Mont-Blanc, comprend trois zones distinctes, la première, haute de cinq mille pieds, plus tempérée que la plaine inférieure, donnant une moisson de blé pendant l'hiver, une moisson de riz pendant l'été; la deuxième, de cinq à neuf mille pieds, dont la neige fond au retour du printemps; la troisième, de neuf mille pieds à vingt-cinq mille, couverte d'épaisses glaces, qui, même en la saison chaude, défient les rayons solaires;--à travers cette grandiose tumescence du globe, onze passes, dont quelques-unes trouent la montagne à vingt mille pieds d'altitude, et qui, incessamment menacées par les

avalanches, ravinées par les torrents, envahies par les glaciers, ne permettent d'aller de l'Inde au Thibet qu'au prix de difficultés extrêmes;--au-dessus de cette crête, tantôt arrondie en larges coupoles, tantôt rase comme la Table du cap de Bonne-Espérance, sept à huit pics aigus, quelques-uns volcaniques, dominant les sources de la Cogra, de la Djumna et du Gange, le Doukia et le Kinchinjunga, qui s'élèvent au delà de sept mille mètres, le Dhiodounga à huit mille, le Dawaghaliri à huit mille cinq cents, le Tchamoulari à huit mille sept cents, le mont Everest, dressant à neuf mille mètres son pic du haut duquel l'oeil d'un observateur parcourrait une périphérie égale à celle de la France entière;--un entassement de montagnes, enfin, que les Alpes sur les Alpes, les Pyrénées sur les Andes, ne dépasseraient pas dans l'échelle des hauteurs terrestres, tel est ce soulèvement colossal, dont le pied des plus hardis ascensionnistes ne foulera peut-être jamais les dernières cimes, et qui s'appelle les monts Himalaya!

Les premiers gradins de ces propylées gigantesques sont largement et fortement boisés. On y trouve encore divers représentants de cette riche famille des palmiers, qui, dans une zone supérieure, vont céder la place aux vastes forêts de chênes, de cyprès et de pins, aux opulents massifs de bambous et de plantes herbacées.

Banks, qui nous donne ces détails, nous apprend aussi que, si la ligne inférieure des neiges descend à quatre mille mètres sur le versant indou de la chaîne, elle se relève à six mille sur le versant thibétain. Cela tient à ce que les vapeurs, amenées par les vents du sud, sont arrêtées par l'énorme barrière. C'est pourquoi, sur l'autre côté, des villages ont pu s'établir jusqu'à une altitude de quinze mille pieds, au milieu de champs d'orge et de prairies ma-

gnifiques. À en croire les indigènes, il suffit d'une nuit pour qu'une moisson d'herbe tapisse ces pâturages!

Dans la zone moyenne, paons, perdrix, faisans, outardes, cailles, représentent la gent ailée. Les chèvres y abondent, les moutons y foisonnent. Sur la haute zone, on ne rencontre plus que le sanglier, le chamois, le chat sauvage, et l'aigle est seul à planer au-dessus de rares végétaux, qui ne sont plus que les humbles échantillons d'une flore arctique.

Mais ce n'était pas là de quoi tenter le capitaine Hod. Pourquoi ce Nemrod serait-il venu dans la région himalayenne, s'il ne s'était agi que de continuer son métier de chasseur au gibier domestique? Très heureusement pour lui, les grands carnassiers, dignes de son Enfield et de ses balles explosives, ne devaient pas faire défaut.

En effet, au pied des premières rampes de la chaîne, s'étend une zone inférieure, que les Indous appellent la ceinture du Tarryani. C'est une longue plaine déclive, large de sept à huit kilomètres, humide, chaude, à végétation sombre, couverte de forêts épaisses, dans lesquelles les fauves cherchent volontiers refuge. Cet Eden du chasseur qui aime les fortes émotions de la lutte, notre campement ne le dominait que de quinze cents mètres. Il était donc facile de redescendre sur ce terrain réservé, qui se gardait tout seul.

Ainsi, il était probable que le capitaine Hod visiterait les gradins inférieurs de l'Himalaya plus volontiers que les zones supérieures. Là, pourtant, même après le plus humoriste des voyageurs, Victor Jacquemont, il reste encore à faire d'importantes découvertes géographiques.

«On ne connaît donc que très imparfaitement cette énorme chaîne? demandai-je à Banks.

--Très imparfaitement, répondit l'ingénieur. L'Himalaya, c'est comme une sorte de petite planète, qui s'est collée à notre globe, et qui garde ses secrets.

--On l'a parcourue, cependant, répondis-je, on l'a fouillée autant que cela a été possible!

--Oh! les voyageurs himalayens n'ont pas manqué! répondit Banks. Les frères Gérard de Webb, les officiers Kirpatrik et Fraser, Hogdson, Herbert, Lloyd, Hooker, Cunningham, Strabing, Skinner, Johnson, Moorcroft, Thomson Griffith, Vigne, Hügel, les missionnaires Huc et Gabet, et plus récemment les frères Schlagintweit, le colonel Wangh, les lieutenants Reuillier et Montgomery, à la suite de travaux considérables, ont fait connaître dans une large mesure la disposition orographique de ce soulèvement. Néanmoins, mes amis, bien des desiderata restent à réaliser. La hauteur exacte des principaux pics a donné lieu à des rectifications sans nombre. Ainsi, autrefois, le Dwalaghiri était le roi de toute la chaîne; puis, après de nouvelles mesures, il a dû céder la place au Kintchindjinga, qui paraît être détrôné maintenant par le mont Everest. Jusqu'ici, ce dernier l'emporte sur tous ses rivaux. Cependant, au dire des Chinois, le Kouin-Lun, --auquel, il est vrai, les méthodes précises des géomètres européens n'ont pas encore été appliquées,--dépasserait quelque peu le mont Everest, et ce ne serait plus dans l'Himalaya qu'il faudrait chercher le point le plus élevé de notre globe. Mais, en réalité, ces mesures ne pourront être considérées comme mathématiques que le jour où on les aura obtenues barométriquement, et avec toutes les précautions que comporte cette détermination

directe. Et comment les obtenir, sans emporter un baromètre à la pointe extrême de ces pics presque inaccessibles? Or, c'est ce qui n'a encore pu être fait.

--Cela se fera, répondit le capitaine Hod, comme se feront, un jour, les voyages au pôle sud et au pôle nord!

--Évidemment!

--Le voyage jusque dans les dernières profondeurs de l'Océan!

--Sans aucun doute!

--Le voyage au centre de la terre!

--Bravo, Hod!

--Comme tout se fera! ajoutai-je.

--Même un voyage dans chacune des planètes du monde solaire! répondit le capitaine Hod, que rien n'arrêtait plus.

--Non, capitaine, répondis-je. L'homme, simple habitant de la terre, ne saurait en franchir les bornes! Mais s'il est rivé à son écorce, il peut en pénétrer tous les secrets.

--Il le peut, il le doit! reprit Banks. Tout ce qui est dans la limite du possible doit être et sera accompli. Puis, lorsque l'homme n'aura plus rien à connaître du globe qu'il habite...

--Il disparaîtra avec le sphéroïde qui n'aura plus de mystères pour lui, répondit le capitaine Hod.

--Non pas! reprit Banks. Il en jouira en maître, alors, et il en tirera un meilleur parti. Mais, ami Hod, puisque nous sommes dans la contrée himalayenne, je vais vous indiquer à faire, entre

autres, une curieuse découverte qui vous intéressera certainement.

--De quoi s'agit-il, Banks?

--Dans le récit de ses voyages, le missionnaire Huc parle d'un arbre singulier, que l'on appelle au Thibet «l'arbre aux dix mille images». Suivant la légende indoue, Tong Kabac, le réformateur de la religion bouddhiste, aurait été changé en arbre, quelque mille ans après que la même aventure fut arrivée à Philémon, à Baucis, à Daphné, ces curieux êtres végétaux de la flore mythologique. La chevelure de Tong Kabac serait devenue le feuillage de cet arbre sacré, et, sur ces feuilles, le missionnaire affirme avoir vu,-- de ses yeux vu,--des caractères thibétains, distinctement formés par les traits de leurs nervures.

--Un arbre qui produit des feuilles imprimées! m'écriai-je.

--Et sur lesquelles on lit des sentences de la plus pure morale, répondit l'ingénieur.

--Cela vaut la peine d'être vérifié, dis-je en riant.

--Vérifiez-le donc, mes amis, répondit Banks. S'il existe de ces arbres dans la partie méridionale du Thibet, il doit s'en trouver aussi dans la zone supérieure, sur le versant sud de l'Himalaya. Donc, pendant vos excursions, cherchez ce... comment dirai-je?... ce «sentencier»...

--Ma foi non! répondit le capitaine Hod. Je suis ici pour chasser, et je n'ai rien à gagner au métier d'ascensionniste!

--Bon, ami Hod! reprit Banks. Un audacieux grimpeur tel que vous fera bien quelque ascension dans la chaîne?

--Jamais! s'écria le capitaine.

--Pourquoi donc?

--J'ai renoncé aux ascensions!

--Et depuis quand?...

--Depuis le jour où, après y avoir vingt fois risqué ma vie, répondit le capitaine Hod, je suis parvenu à atteindre le sommet du Vrigel, dans le royaume de Bouthan. On affirmait que jamais être humain n'avait foulé du pied la cime de ce pic! J'y mettais donc quelque amour-propre! Enfin, après mille dangers, j'arrive au faîte, et que vois-je? ces mots gravés sur une roche: «Durand, dentiste, 14, rue Caumartin, Paris!» Depuis lors, je ne grimpe plus!»...

Brave capitaine! Il faut pourtant avouer qu'en nous racontant cette déconvenue, Hod faisait une si plaisante grimace, qu'il était impossible de ne pas rire de bon coeur!

J'ai parlé plusieurs fois des «sanitariums» de la péninsule. Ces stations, situées dans la montagne, sont très fréquentées, pendant l'été, par les rentiers, les fonctionnaires, les négociants de l'Inde, que dévore l'ardente canicule de la plaine.

Au premier rang, il faut nommer Simla, située sur le trente et unième parallèle et à l'ouest du soixante-quinzième méridien. C'est un petit coin de la Suisse, avec ses torrents, ses ruisseaux, ses chalets agréablement disposés sous l'ombrage des cèdres et des pins, à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Après Simla, je citerai Dorjiling, aux maisons blanches, que domine le Kinchinjinga, à cinq cents kilomètres au nord de Cal-

cutta, et à deux mille trois cent mètres d'altitude, près du quatre-vingt-sixième degré de longitude et du vingt-septième degré de latitude,--une situation ravissante dans le plus beau pays du monde.

D'autres sanitariums se sont aussi fondés en divers points de la chaîne himalayenne.

Et maintenant, à ces stations fraîches et saines, que rend indispensables ce brûlant climat de l'Inde, il convient d'ajouter notre Steam-House. Mais celle-là nous appartient. Elle offre tout le confort des plus luxueuses habitations de la péninsule. Nous y trouverons, dans une zone heureuse, avec les exigences de la vie moderne, un calme que l'on chercherait vainement à Simla ou à Dorjiling, où les Anglo-Indiens abondent.

L'emplacement a été judicieusement choisi. La route, qui dessert la portion inférieure de la montagne, se bifurque à cette hauteur pour relier quelques bourgades éparses dans l'est et dans l'ouest. Le plus rapproché de ces villages est à cinq milles de Steam-House. Il est occupé par une race hospitalière de montagnards, éleveurs de chèvres et de moutons, cultivateurs de riches champs de blé et d'orge.

Grâce au concours de notre personnel, sous la direction de Banks, il n'a fallu que quelques heures pour organiser un campement, dans lequel nous devons séjourner pendant six ou sept semaines.

Un des contreforts, détaché de ces capricieux chaînons qui contreboutent l'énorme charpente de l'Himalaya, nous a offert un plateau doucement ondulé, long d'un mille environ sur un demi-mille de largeur. Le tapis de verdure qui le recouvre est une

épaisse moquette d'une herbe courte, serrée, plucheuse, pourrait-on dire, et pointillée d'un semis de violettes. Des touffes de rhododendrons arborescents, grands comme de petits chênes, des corbeilles naturelles de camélias, y forment une centaine de houppes d'un effet charmant. La nature n'a pas eu besoin des ouvriers d'Ispahan ou de Smyrne pour fabriquer ce tapis de haute laine végétale. Quelques milliers de graines, apportées par le vent du midi sur ce terrain fécond, un peu d'eau, un peu de soleil, ont suffi à faire ce tissu moelleux et inusable.

Une douzaine de groupes d'arbres magnifiques se développent sur ce plateau. On dirait qu'ils se sont détachés, comme des irréguliers, de l'immense forêt qui hérisse les flancs du contrefort, en remontant sur les chaînons voisins, à une hauteur de six cents mètres. Cèdres, chênes, pendanus à longues feuilles, hêtres, érables, se mêlent aux bananiers, aux bambous, aux magnolias, aux caroubiers, aux figuiers du Japon. Quelques-uns de ces géants étendent leurs dernières branches à plus de cent pieds au-dessus du sol. Ils semblent avoir été disposés en cet endroit pour ombrager quelque habitation forestière. Steam-House, venue à point, a complété le paysage. Les toits arrondis de ses deux pagodes se marient heureusement à toute cette ramure variée, branches raides ou flexibles, feuilles petites et frêles comme des ailes de papillons, larges et longues comme des pagaies polynésiennes. Le train des voitures a disparu sous un massif de verdure et de fleurs. Rien ne décèle la maison mobile, et il n'y a plus là qu'une habitation sédentaire, fixée au sol, faite pour n'en plus bouger.

En arrière, un torrent, dont on peut suivre le lacet argenté jusqu'à plusieurs mille pieds de hauteur, coule à droite du tableau

sur le flanc du contrefort, et se précipite dans un bassin naturel qu'ombrage un bouquet de beaux arbres.

De ce bassin, le trop-plein s'échappe en ruisseau, court à travers la prairie, et finit en une cascade bruyante, qui tombe dans un gouffre dont la profondeur échappe au regard.

Voici comment Steam-House a été disposée pour la plus grande commodité de la vie commune et le plus parfait agrément des yeux.

Si l'on se porte à la crête antérieure du plateau, on le voit dominer d'autres croupes moins importantes du soubassement de l'Himalaya, qui descendent en gigantesques gradins jusqu'à la plaine. Le recul est suffisant pour permettre au regard de l'embrasser dans tout son ensemble.

À droite, la première maison de Steam-House est placée obliquement, de telle sorte que la vue de l'horizon du sud est ménagée aussi bien au balcon de la vérandah qu'aux fenêtres latérales du salon, de la salle à manger et des cabines de gauche. De grands cèdres planent au-dessus et se découpent vigoureusement en noir sur le fond éloigné de la grande chaîne, que tapisse une neige éternelle.

À gauche, la seconde maison est adossée au flanc d'un énorme rocher de granit, doré par le soleil. Ce rocher, autant par sa forme bizarre que par sa couleur chaude, rappelle ces gigantesques «plum-puddings» de pierre, dont parle M. Russell-Killough dans le récit de son voyage à travers l'Inde méridionale. De cette habitation, réservée au sergent Mac Neil et à ses compagnons du personnel, on ne voit que le flanc. Elle est placée à vingt pas de l'habitation principale, comme une annexe de quelque pagode plus

importante. À l'extrémité de l'un des toits qui la couronnent, un petit filet de fumée bleuâtre s'échappe du laboratoire culinaire de monsieur Parazard. Plus à gauche, un groupe d'arbres, à peine détachés de la forêt, remonte sur l'épaulement de l'ouest, et forme le plan latéral de ce paysage.

Au fond, entre les deux habitations, se dresse un gigantesque mastodonte. C'est notre Géant d'Acier. Il a été remisé sous un berceau de grands pendanus. Avec sa trompe relevée, on dirait qu'il en «broute» les branches supérieures. Mais il est stationnaire. Il se repose, bien qu'il n'ait nul besoin de repos. Maintenant, inébranlable gardien de Steam-House, comme un énorme animai antédiluvien, il en défend l'entrée, à l'amorce de cette route par laquelle il a remorqué tout ce hameau mobile.

Par exemple, si colossal que soit notre éléphant.--à moins de le détacher par la pensée de la chaîne qui se dresse à six mille mètres au-dessus du plateau,--il ne paraît plus rien avoir de ce géant artificiel dont la main de Banks a doté la faune indoue.

«Une mouche sur la façade d'une cathédrale!» dit le capitaine Hod, non sans un certain dépit.

Et rien n'est plus vrai. Il y a, en arrière, un bloc de granit, dans lequel on taillerait aisément mille éléphants de la grandeur du nôtre, et ce bloc n'est qu'un simple gradin, une des cent marches de cet escalier qui monte jusqu'à la crête de la chaîne et que le Dwalaghiri domine de son pic aigu.

Parfois, le ciel de ce tableau s'abaisse à l'oeil de l'observateur. Non seulement les hautes cimes, mais la crête moyenne de la chaîne, disparaissent un instant. Ce sont d'épaisses vapeurs qui courent sur la zone moyenne de l'Himalaya et embrument toute

sa partie supérieure. Le paysage se rapetisse, et, alors, par un effet d'optique, on dirait que les habitations, les arbres, les croupes voisines, et le Géant d'Acier lui-même, reprennent leur grandeur réelle.

Il arrive aussi que, poussés par certains vents humides, les nuages, moins élevés encore, se déroulent au-dessous du plateau. L'oeil ne voit plus alors qu'une mer moutonnante de nuées, et le soleil provoque à leur surface d'étonnants jeux de lumière. En haut, comme en bas, l'horizon a disparu, et il semble que nous soyons transportés dans quelque région aérienne, en dehors des limites de la terre.

Mais le vent change, une brise du nord, se précipitant par les brèches de la chaîne, vient balayer tout ce brouillard, la mer de vapeurs se condense presque instantanément, la plaine remonte à l'horizon du sud, les sublimes projections de l'Himalaya se profilent à nouveau sur le fond nettoyé du ciel, le cadre du tableau retrouve sa grandeur normale, et le regard, dont rien ne limite plus la portée, saisit tous les détails d'une vue panoramique sur un horizon de soixante milles.

CHAPITRE II

Mathias Van Guitt.

Le lendemain, 26 juin, un bruit de voix bien connues me réveilla dès l'aube. Je me levai aussitôt. Le capitaine Hod et son brosseur Fox étaient en grande conversation dans la salle à manger de Steam-House. Je vins aussitôt les rejoindre.

Au même instant, Banks quittait sa chambre, et le capitaine l'interpellait de sa voix sonore:

«Eh bien, ami Banks, lui dit-il, nous voilà enfin arrivés à bon port! Cette fois, c'est définitif. Il ne s'agit plus d'une halte de quelques heures, mais d'un séjour de quelques mois.

--Oui, mon cher Hod, répondit l'ingénieur, et vous pouvez organiser vos chasses tout à votre aise. Le coup de sifflet de Géant d'Acier ne vous rappellera plus au campement.

--Tu entends, Fox?

--Oui, mon capitaine, répondit le brosseur.

--Le ciel me vienne en aide! s'écria Hod, mais je ne quitterai pas le sanitarium de Steam-House avant que le cinquantième ne soit tombé sous mes coups! Le cinquantième, Fox! J'ai comme une idée que celui-là sera particulièrement difficile à décrocher!

--On le décrochera pourtant, répondit Fox.

--D'où vous vient cette idée, capitaine Hod? demandai-je.

--Oh! Maucler, c'est un pressentiment... un pressentiment de chasseur, rien de plus!

--Ainsi donc, dit Banks, dès aujourd'hui, vous allez quitter le campement et vous mettre en campagne?

--Dès aujourd'hui, répondit le capitaine Hod. Nous commencerons d'abord par reconnaître le terrain, de manière à explorer la zone inférieure, en descendant jusqu'aux forêts du Tarryani. Pourvu que les tigres n'aient pas abandonné cette résidence!

--Pouvez-vous croire?...

--Eh! ma mauvaise chance!

--Mauvaise chance!... dans l'Himalaya!... répondit l'ingénieur. Est-ce que cela est possible!

--Enfin, nous verrons!--Vous nous accompagnerez, Maucler? demanda le capitaine Hod, en se retournant vers moi.

--Oui, certainement.

--Et vous, Banks?

--Moi aussi, répondit l'ingénieur, et je pense que Munro se joindra à vous comme je vais le faire... en amateur!

--Oh! répondit le capitaine Hod, en amateurs, soit! mais en amateurs bien armés! Il ne s'agit pas d'aller se promener la canne à la main! Voilà qui humilierait les fauves du Tarryani!

--Convenu! répondit l'ingénieur.

--Ainsi, Fox, reprit le capitaine en s'adressant à son brosseur, pas d'erreur, cette fois! Nous sommes dans le pays des tigres! Quatre carabines Enfield pour le colonel, Banks, Maucler et moi, deux fusils à balle explosive pour toi et pour Goûmi.

--Soyez tranquille, mon capitaine, répondit Fox. Le gibier n'aura pas à se plaindre!»

Cette journée devait donc être consacrée à la reconnaissance de cette forêt du Tarryani qui hérisse la partie inférieure de l'Himalaya, au-dessous de notre sanitarium. Donc, vers onze heures, après le déjeuner, sir Edward Munro, Banks, Hod, Fox, Goûmi et moi, tous bien armés, nous descendions la route qui oblique vers

la plaine, après avoir eu soin de laisser au campement les deux chiens, dont nous n'avions que faire dans cette expédition.

Le sergent Mac Neil était resté à Steam-House, avec Storr, Kâlouth et le cuisinier, afin d'achever les travaux d'installation. Après un voyage de deux mois, le Géant d'Acier avait besoin d'être, intérieurement et extérieurement, visité, nettoyé, mis en état. Cela constituait une besogne longue, minutieuse, délicate, qui ne laisserait pas chômer ses cornacs ordinaires, le chauffeur et le mécanicien.

À onze heures, nous avions quitté le sanitarium, et, quelques minutes après, au premier tournant de la route, Steam-House disparaissait derrière son épais rideau d'arbres.

Il ne pleuvait plus. Sous la poussée d'un vent frais du nord-est, les nuages, plus «débraillés», courant dans les hautes zones de l'atmosphère, chassaient avec vitesse. Le ciel était gris,-- température convenable pour des piétons; mais, aussi, absence de ces jeux de lumière et d'ombre qui sont le charme des grands bois.

Deux mille mètres à descendre sur un chemin direct, c'eût été l'affaire de vingt-cinq à trente minutes, si la route ne se fût allongée de toutes les sinuosités par lesquelles elle rachetait la raideur des pentes. Il ne nous fallut pas moins d'une heure et demie pour atteindre la limite supérieure des forêts du Tarryani, à cinq ou six cents pieds au-dessus de la plaine. Le chemin s'était fait en belle humeur.

«Attention! dit le capitaine Hod. Nous entrons sur le domaine des tigres, des lions, des panthères, des guépards et autres animaux bienfaisants de la région himalayenne! C'est bien de détruire les fauves, mais c'est mieux de ne pas être détruit par eux!

Donc, ne nous éloignons pas les uns des autres, et soyons prudents!»

Une telle recommandation dans la bouche du déterminé chasseur avait une valeur considérable. Aussi, chacun de nous en tint-il compte. Les carabines et les fusils furent chargés, les batteries visitées, les chiens mis au cran de sûreté. Nous étions prêts à tout événement.

J'ajouterai qu'il y avait à se défier non seulement des carnassiers, mais aussi des serpents, dont les plus dangereux se rencontrent dans les forêts de l'Inde. Les «belongas», les serpents verts, les serpents-fouets, et bien d'autres, sont extrêmement venimeux. Le nombre des victimes qui succombent annuellement aux morsures de ces reptiles est cinq ou six fois plus considérable que celui des animaux domestiques ou des hommes qui périssent sous la dent des fauves.

Donc, dans cette région du Tarryani, avoir l'oeil à tout, regarder où l'on pose le pied, où l'on appuie la main, prêter l'oreille aux moindres bruits qui courent sous les herbes ou se propagent à travers les buissons, ce n'est que stricte prudence.

À midi et demi, nous étions entrés sous le couvert des grands arbres groupés à la lisière de la forêt. Leur haute ramure se développait au-dessus de quelques larges allées, par lesquelles le Géant d'Acier, suivi du train qu'il traînait d'ordinaire, eût passé facilement. En effet, cette partie de la forêt était depuis longtemps aménagée pour les charrois des bois exploités par les montagnards. Cela se voyait à de certaines ornières fraîchement creusées dans la glaise molle. Ces allées principales couraient dans le sens de la chaîne, et, suivant la plus grande longueur du Tarrya-

ni, reliaient entre elles les clairières ménagées ça et là par la hache du bûcheron; mais, de chaque côté, elles ne donnaient accès qu'à d'étroites sentes, qui se perdaient sous des futaies impénétrables.

Nous suivions donc ces avenues, plutôt en géomètres qu'en chasseurs, de manière à reconnaître leur direction générale. Aucun hurlement ne troublait le silence dans la profondeur du bois. De larges empreintes, cependant, récemment laissées sur le sol, prouvaient que les carnassiers n'avaient point abandonné le Tarryani.

Soudain, au moment où nous tournions un des coudes de l'allée, rejetée sur la droite par le pied d'un contrefort, une exclamation du capitaine Hod, qui marchait en avant, nous fit arrêter.

À vingt pas, à l'angle d'une clairière, bordée de grands pendanus, s'élevait une construction, au moins singulière par sa forme. Ce n'était pas une maison: elle n'avait ni cheminée ni fenêtres. Ce n'était pas une hutte de chasseurs: elle n'avait ni meurtrières ni embrasures. On eût plutôt dit une tombe indoue, perdue au plus profond de cette forêt.

En effet, qu'on imagine une sorte de long cube, formé de troncs, juxtaposés verticalement, solidement fichés dans le sol, reliés à leur partie supérieure par un épais cordon de branchages. Pour toit, d'autres troncs transversaux, fortement emmortaisés dans le bâti supérieur. Très évidemment, le constructeur de ce réduit avait voulu lui donner une solidité à toute épreuve sur ses cinq côtés. Il mesurait environ six pieds de haut, sur douze de long et cinq de large. D'ouverture, nulle apparence, à moins qu'elle ne fût cachée, sur sa face antérieure, par un épais madrier,

dont la tête arrondie dépassait quelque peu l'ensemble de la construction.

Au-dessus du toit se dressaient de longues perches flexibles, singulièrement disposées et reliées entre elles. À l'extrémité d'un levier horizontal, qui supportait cette armature, pendait un noeud coulant, ou plutôt une boucle, formée par une grosse tresse de lianes.

«Eh! qu'est cela? m'écriai-je.

--Cela, répondit Banks, après avoir bien regardé, c'est tout simplement une souricière, mais je vous laisse à penser, mes amis, quelles souris elle est destinée à prendre!

--Un piège à tigres? s'écria le capitaine Hod.

--Oui, répondit Banks, un piège à tigres, dont la porte, fermée par le madrier que retenait cette boucle de lianes, est retombée, parce que la bascule intérieure a été touchée par quelque animal.

--C'est la première fois, répondit Hod, que je vois dans une forêt de l'Inde un piège de ce genre. Une souricière, en effet! Voilà qui n'est pas digne d'un chasseur!

--Ni d'un tigre, ajouta Fox.

--Sans doute, répondit Banks, mais s'il s'agit de détruire ces féroces animaux, et non de les chasser par plaisir, le meilleur piège est celui qui en attrape le plus. Or, celui-ci me paraît ingénieusement disposé pour attirer et retenir des fauves, si méfiants et si vigoureux qu'ils soient!

--J'ajoute, dit alors le colonel Munro, que, puisque l'équilibre de la bascule qui retenait la porte du piège a été rompu, c'est que

probablement quelque animal s'y est fait prendre.

--Nous le saurons bien! s'écria le capitaine Hod, et si la souris n'est pas morte!...» Le capitaine, joignant le geste aux paroles, fit sonner la batterie de sa carabine. Tous l'imitèrent et se tinrent prêts à faire feu. Évidemment, nous ne pouvions mettre en doute que cette construction ne fût un piège, du genre de ceux qui se rencontrent fréquemment dans les forêts de la Malaisie. Mais, s'il n'était pas l'oeuvre d'un Indou, il présentait toutes les conditions qui rendent très pratiques ces engins de destruction: sensibilité excessive, solidité à toute épreuve. Nos dispositions prises, le capitaine Hod, Fox et Goûmi s'approchèrent du piège dont ils voulaient d'abord faire le tour. Nul interstice entre les troncs verticaux ne leur permit de regarder à l'intérieur. Ils écoutèrent avec attention. Aucun bruit ne décelait la présence d'un être vivant dans ce cube de bois, aussi muet qu'une tombe. Le capitaine Hod et ses compagnons revinrent à la face antérieure. Ils s'assurèrent que le madrier mobile avait glissé dans deux larges rainures verticalement disposées. Il suffisait donc de le relever pour pénétrer à l'intérieur du piège.

«Pas le moindre bruit! dit le capitaine Hod, qui avait collé son oreille contre la porteras le moindre souffle! La souricière est vide!

--N'importe, soyez prudents!» répondit le colonel Munro. Et il alla s'asseoir sur un tronc d'arbre, à gauche de la clairière. Je me plaçai près de lui.

«Allons, Goûmi!» dit le capitaine Hod.

Goûmi, leste, bien découplé dans sa petite taille, agile comme un singe, souple comme un léopard, un véritable clown indou,

comprit ce que voulait le capitaine. Son adresse le désignait tout naturellement pour le service qu'on attendait de lui. Il sauta d'un bond sur le toit du piège, et, en un instant, il eut atteint, à la force du poignet, une des perches qui formaient l'armature supérieure. Puis, il se glissa le long du levier jusqu'à l'anneau de lianes, et, par son poids, il le courba jusqu'à la tête du madrier qui fermait l'ouverture.

Cet anneau fut alors passé dans un épaulement ménagé à la tête du madrier. Il n'y avait plus qu'à produire un mouvement de bascule, en pesant sur l'autre extrémité du levier.

Mais alors, il fallut faire appel aux forces réunies de notre petite troupe. Le colonel Munro, Banks, Fox et moi nous allâmes donc à l'arrière du piège, afin de produire ce mouvement.

Goûmi était resté dans l'armature, pour dégager le levier, au cas où quelque obstacle l'eût empêché de fonctionner librement.

«Mes amis, nous cria le capitaine Hod, s'il est nécessaire que je me joigne à vous, j'irai, mais, si vous pouvez vous passer de moi, je préfère rester par le travers du piège. Au moins, s'il en sort un tigre, il sera salué d'une balle à son passage!

--Et celui-là comptera-t-il pour le quarante-deuxième? demandai-je au capitaine.

--Pourquoi pas? répondit Hod. S'il tombe sous mon coup de fusil, il sera du moins tombé en toute liberté!

--Ne vendons pas la peau de l'ours... répliqua l'ingénieur, avant qu'il ne soit par terre!

--Surtout quand cet ours pourrait bien être un tigre!... ajouta le colonel Munro.

--Ensemble, mes amis, cria Banks, ensemble!» Le madrier était pesant. Il glissait mal dans ses rainures. Cependant, nous parvînmes à l'ébranler. Il oscilla un instant et demeura suspendu à un pied au-dessus du sol. Le capitaine Hod, à demi courbé, sa carabine en joue, cherchait à voir si quelque énorme patte ou quelque gueule haletante ne se montrait pas à l'orifice du piège.

Rien n'apparaissait encore.

«Encore un effort, mes amis!» cria Banks.

Et grâce à Goûmi, qui vint donner quelques secousses à l'arrière du levier, le madrier commença à remonter peu à peu. Bientôt l'ouverture fut suffisante pour livrer passage, même à un animal de grande taille.

Pas d'animal, quel qu'il fût.

Mais il était possible, après tout, qu'au bruit qui se faisait autour du piège, le prisonnier se fût réfugié à la partie la plus reculée de sa prison. Peut-être même n'attendait-il que le moment favorable pour s'élancer d'un bond, renverser quiconque s'opposerait à sa fuite, et disparaître dans les profondeurs de la forêt.

C'était assez palpitant.

Je vis alors le capitaine Hod faire quelques pas en avant, le doigt sur la gâchette de sa carabine, et manoeuvrer de manière à plonger son regard jusqu'au fond du piège.

Le madrier, était entièrement relevé alors, et la lumière entrait largement par l'orifice.

En ce moment, un léger bruit de se produire à travers les parois, puis un ronflement sourd, ou plutôt un formidable bâillement que je trouvai très suspect.

Évidemment, un animal était là, qui dormait, et nous venions de le réveiller brusquement.

Le capitaine Hod s'approcha encore et braqua sa carabine sur une masse qu'il vit remuer dans la pénombre.

Soudain, un mouvement se fit à l'intérieur. Un cri de terreur retentit, qui fut aussitôt suivi de ces mots, prononcés en bon anglais:

«Ne tirez pas, pour Dieu! Ne tirez pas!»

Un homme s'élança hors du piège.

Notre étonnement fut tel, que, nos mains lâchant l'armature, le madrier retomba lourdement avec un bruit sourd devant l'orifice, qu'il boucha de nouveau.

Cependant, le personnage si inattendu qui venait d'apparaître, revenait sur le capitaine Hod, dont la carabine le visait en pleine poitrine, et d'un ton assez prétentieux, accompagné d'un geste emphatique:

«Veuillez relever votre arme, monsieur, lui dit-il. Ce n'est point à un tigre du Tarryani que vous avez affaire!»

Le capitaine Hod, après quelque hésitation, remit sa carabine dans une position moins menaçante.

«À qui avons-nous l'honneur de parler? demanda Banks, en s'avançant vers ce personnage.

--Au naturaliste Mathias Van Guitt, fournisseur ordinaire de pachydermes, tardigrades, plantigrades, proboscidiens, carnassiers et autres mammifères pour la maison Charles Rice de Londres et la maison Hagenbeck de Hambourg!»

Puis, nous désignant d'un geste circulaire: «Messieurs?...

--Le colonel Munro et ses compagnons de voyage, répondit Banks, qui nous montra de la main.

--En promenade dans les forêts de l'Himalaya! reprit le fournisseur. Charmante excursion, en vérité! À vous rendre mes devoirs, messieurs, à vous les rendre!»

Quel était cet original à qui nous avions affaire? Ne pouvait-on penser que sa cervelle s'était détraquée pendant cet emprisonnement dans le piège à tigres? Était-il fou ou avait-il son bon sens? Enfin, à quelle catégorie de bimanes appartenait cet individu?

Nous allions le savoir, et, dans la suite, nous devions mieux apprendre à connaître ce personnage singulier, qui se qualifiait de naturaliste et l'avait été en effet.

Le sieur Mathias Van Guitt, fournisseur de ménageries, était un homme à lunettes, âgé de cinquante ans. Sa face glabre, ses yeux clignotants, son nez à l'évent, le remuement perpétuel de toute sa personne, ses gestes ultra-expressifs, appropriés à chacune des phrases qui tombaient de sa large bouche, tout cela en faisait le type très connu du vieux comédien de province. Qui n'a pas rencontré de par le monde un de ces anciens acteurs, dont toute l'existence, limitée à l'horizon d'une rampe et d'un rideau de fond, s'est écoulée entre le «côté cour» et le «côté jardin» d'un théâtre de mélodrame? Parleurs infatigables, gesticulateurs gê-

nants, poseurs infatués d'eux-mêmes, ils portent haut, en la rejetant en arrière, leur tête, trop vide dans la vieillesse pour avoir jamais été bien remplie dans l'âge mûr. Il y avait certainement du vieil acteur dans ce Mathias Van Guitt.

J'ai entendu quelquefois raconter cette plaisante anecdote, au sujet d'un pauvre diable de chanteur, qui croyait devoir souligner par un geste spécial tous les mots de son rôle.

Ainsi, dans l'opéra de _Masaniello_, lorsqu'il entonnait à pleine voix:

Si d'un pêcheur Napolitain...

son bras droit, tendu vers la salle, remuait fébrilement comme s'il eût tenu au bout de sa ligne le brochet que venait de ferrer son hameçon. Puis, continuant:

Le Ciel voulait faire un monarque,

tandis que l'une de ses mains se dressait droit vers le zénith pour indiquer le ciel, l'autre, traçant un cercle autour de sa tête fièrement relevée, figurait une couronne royale.

Rebelle aux arrêts du destin,

Tout son corps résistait violemment à une poussée qui tendait à le rejeter en arrière,

Il dirait en guidant sa barque...

Et alors ses deux bras, vivement ramenés de gauche à droite et de droite à gauche, comme s'il eût manoeuvré la godille, témoignaient de son adresse à diriger une embarcation.

Eh bien, ces procédés, familiers au chanteur en question, c'étaient, à peu près, ceux du fournisseur Mathias Van Guitt. Il n'employait dans son langage que des termes choisis, et devait être très gênant pour l'interlocuteur, qui ne pouvait se mettre hors du rayon de ses gestes.

Ainsi que nous l'apprîmes plus tard et de sa bouche même, Mathias Van Guitt était un ancien professeur d'histoire naturelle au Muséum de Rotterdam, auquel le professorat n'avait pas réussi. Il est certain que ce digne homme devait prêter à rire, et que si les élèves venaient en foule à sa chaire, c'était pour s'amuser, non pour apprendre. En fin de compte, les circonstances avaient fait que, las de professer sans succès la zoologie théorique, il était venu faire aux Indes de la zoologie pratique. Ce genre de commerce lui réussit mieux, et il devint le fournisseur attitré des importantes maisons de Hambourg et de Londres, auxquelles s'approvisionnent généralement les ménageries publiques et privées des deux mondes.

Et si Mathias Van Guitt se trouvait actuellement dans le Tarryani, c'est qu'une importante commande de fauves pour l'Europe l'y avait amené. En effet, son campement n'était pas à plus de deux milles de ce piège, dont nous venions de l'extraire.

Mais pourquoi le fournisseur était-il dans ce piège? C'est ce que Banks lui demanda tout d'abord, et voici ce qu'il répondit dans un langage soutenu par une grande variété de gestes.

«C'était hier. Le soleil avait déjà accompli le demi-cercle de sa rotation, diurne. La pensée me vint alors d'aller visiter l'un des pièges à tigres dressés par mes mains. Je quittai donc mon kraal, que vous voudrez bien honorer de votre visite, messieurs, et j'ar-

rivai à cette clairière. J'étais seul, mon personnel vaquait à des travaux urgents, et je n'avais pas voulu l'en distraire. C'était une imprudence. Lorsque je fus devant ce piège, je constatai tout d'abord que la trappe, formée par le madrier mobile, était relevée. D'où je conclus, non sans quelque logique, qu'aucun fauve ne s'y était laissé prendre. Cependant, je voulus vérifier si l'appât était toujours en place, et si le bon fonctionnement de la bascule était assuré. C'est pourquoi, d'un adroit mouvement de reptation, je me glissai par l'étroite ouverture.»

La main de Mathias Van Guitt indiquait par une ondulation élégante le mouvement d'un serpent qui se faufile à travers les grandes herbes.

«Quand je fus arrivé au fond du piège, reprit le fournisseur, j'examinai le quartier de chèvre, dont les émanations devaient attirer les hôtes de cette partie de la forêt. L'appât était intact. J'allais me retirer, lorsqu'un choc involontaire de mon bras fit jouer la bascule; l'armature se détendit, la trappe retomba, et je me trouvai pris à mon propre piège, sans aucun moyen d'en pouvoir sortir.»

Ici, Mathias Van Guitt s'arrêta un instant pour mieux faire comprendre toute la gravité de sa situation.

«Cependant, messieurs, reprit-il, je ne vous cacherai pas que j'envisageai tout d'abord la chose par son côté comique. J'étais emprisonné, soit! Pas de geôlier pour m'ouvrir la porte de ma prison, d'accord! Mais je pensai bien que mes gens, ne me voyant pas reparaître au kraal, s'inquiéteraient de mon absence prolongée et se livreraient à des recherches qui tôt ou tard aboutiraient. Ce n'était qu'une affaire de temps.

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe,

a dit un fabuliste français. Je songeai donc, et des heures s'écoulèrent sans que rien vînt modifier ma situation. Le soir venu, la faim se fit sentir. J'imaginai que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de la tromper par le sommeil. Je pris donc mon parti en philosophe, et je m'endormis profondément. La nuit fut calme au milieu des grands silences de la forêt. Rien ne troubla mon sommeil, et peut-être dormirais-je encore, si je n'eusse été réveillé par un bruit insolite. La trappe du piège se relevait, le jour entrait à flots dans mon réduit obscur, je n'avais plus qu'à m'élancer au dehors!... Quel fut mon trouble, quand je vis l'instrument de mort dirigé vers ma poitrine! Encore un instant, j'allais être frappé! L'heure de ma délivrance aurait été la dernière de ma vie!... Mais monsieur le capitaine voulut bien reconnaître en moi une créature de son espèce... et il ne me reste qu'à vous remercier, messieurs, de m'avoir rendu à la liberté.»

Tel fut le récit du fournisseur. Il faut bien avouer que ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à maîtriser le sourire que provoquaient son ton et ses gestes.

«Ainsi, monsieur, lui demanda Banks, votre campement est établi dans cette portion du Tarryani?

--Oui, monsieur, répondit Mathias Van Guitt. Comme j'ai eu le plaisir de vous l'apprendre, mon kraal n'est pas à plus de deux milles d'ici, et si vous voulez l'honorer de votre présence, je serai heureux de vous y recevoir.

--Certainement, monsieur Van Guitt, répondit le colonel Munro, nous irons vous rendre visite!

--Nous sommes chasseurs, ajouta le capitaine Hod, et l'installation d'un kraal nous intéressera.

--Chasseurs! s'écria Mathias Van Guitt, chasseurs!» Et il ne put empêcher sa physionomie d'exprimer qu'il n'avait pour les fils de Nemrod qu'une estime fort modérée.

«Vous chassez les fauves... pour les tuer, sans doute? reprit-il en s'adressant au capitaine.

--Uniquement pour les tuer, répondit Hod.

--Et moi, uniquement pour les prendre! répliqua le fournisseur, qui eut là un beau mouvement de fierté.

--Eh bien, monsieur Van Guitt, nous ne nous ferons pas concurrence!» riposta le capitaine Hod. Le fournisseur hocha la tête. Toutefois, notre qualité de chasseur n'était pas pour le faire revenir sur son invitation. «Quand vous voudrez me suivre, messieurs!» dit-il en s'inclinant avec grâce.

Mais, en ce moment, plusieurs voix se firent entendre sous bois, et une demi-douzaine d'Indous apparurent au tournant de la grande allée, qui se développait au delà de la clairière.

«Ah! voilà mes gens,» dit Mathias Van Guitt.

Puis, s'approchant de nous et mettant un doigt sur sa bouche, en avançant quelque peu les lèvres:

«Pas un mot de mon aventure! ajouta-t-il. Il ne faut pas que le personnel du kraal sache que je me suis laissé prendre à mon piège comme un vulgaire animal! Cela pourrait affaiblir le degré de correction que je dois toujours conserver à ses yeux!»

Un signe d'acquiescement de notre part rassura le fournisseur.

«Maître, dit alors un des Indous, dont l'impassible et intelligente figure attira mon attention, maître, nous vous cherchons depuis plus d'une heure sans avoir...

--J'étais avec ces messieurs qui veulent bien m'accompagner jusqu'au kraal, répondit Van Guitt. Mais, avant de quitter la clairière, il convient de remettre ce piège en état.»

Sur l'ordre du fournisseur, les Indous procédèrent donc à la réinstallation de la trappe. Pendant ce temps, Mathias Van Guitt nous invita à visiter l'intérieur du piège. Le capitaine Hod s'y glissa à sa suite, et je le suivis. La place était un peu étroite pour le développement des gestes de notre hôte, qui opérait là comme s'il eût été dans un salon. «Mes compliments, dit le capitaine Hod, après avoir examiné l'appareil. C'est fort bien imaginé!

--N'en doutez pas, monsieur le capitaine, répondit Mathias Van Guitt. Ce genre de piège est infiniment préférable aux anciennes fosses garnies de pieux en bois durci, et aux arbres flexibles recourbés en arcs que maintient un noeud coulant. Dans le premier cas, l'animal s'éventre; dans le second, il se strangule. Cela importe peu, évidemment, lorsqu'il ne s'agit que de détruire les fauves! Mais, à moi qui vous parle, il les faut vivants, intacts, sans aucune détérioration!

--Évidemment, répondit le capitaine Hod, nous ne procédons pas de la même manière.

--La mienne est peut-être la bonne! répliqua le fournisseur. Si l'on consultait les fauves...

--Je ne les consulte pas!» répondit le capitaine. Décidément, le capitaine Hod et Mathias Van Guitt auraient quelque peine à s'entendre.

«Mais, demandai-je au fournisseur, lorsque ces animaux sont pris au piège, comment faites-vous pour les en retirer?

--Une cage roulante est amenée près de la trappe, répondit Mathias Van Guitt, les prisonniers s'y jettent d'eux-mêmes, et je n'ai plus qu'à les ramener au kraal, au pas tranquille et lent de mes buffles domestiques.»

Cette phrase était à peine achevée, que des cris se faisaient entendre au dehors. Notre premier mouvement, au capitaine Hod et à moi, fut de nous précipiter hors du piège. Que s'était-il donc passé?

Un serpent-fouet, de la plus maligne espèce, venait d'être coupé en deux par la baguette qu'un Indou tenait à la main, et cela, au moment même où le venimeux reptile s'élançait sur le colonel.

Cet Indou était celui que j'avais déjà remarqué. Son intervention rapide avait certainement sauvé sir Edward Munro d'une mort immédiate, comme il nous fut donné de le voir.

En effet, les cris que nous avions entendus étaient poussés par un des serviteurs du kraal, qui se tordait sur le sol dans les dernières contorsions de l'agonie.

Par une déplorable fatalité, la tête du serpent, coupée net, avait sauté sur sa poitrine, ses crochets s'y étaient fixés, et le malheureux, pénétré par le subtile poison, expirait en moins d'une minute, sans qu'il eût été possible de lui porter secours.

Tout d'abord atterrés par cet affreux spectacle, nous nous étions ensuite précipités vers le colonel Munro.

«Tu n'as pas été touché? demanda Banks, qui lui saisit précipitamment la main.

--Non, Banks, rassure-toi.» répondit sir Edward Munro. Puis, se relevant et allant vers l'Indou, auquel il devait la vie: «Merci, ami,» lui dit-il. L'Indou, d'un geste, fit comprendre qu'aucun remerciement ne lui était dû pour cela. «Quel est ton nom? lui demanda le colonel Munro.

--Kâlagani,» répondit l'Indou.

CHAPITRE III

Le kraal.

La mort de ce malheureux nous avait vivement impressionnés, surtout dans les conditions où elle venait de se produire. Mais la morsure du serpent-fouet, l'un des plus venimeux de la péninsule, ne pardonne pas. C'était une victime de plus à ajouter aux milliers que font annuellement dans l'Inde ces redoutables reptiles.[7]

On a dit,--plaisamment, je suppose,--qu'il n'y avait pas de serpents, autrefois, à la Martinique, et que ce sont les Anglais qui les y ont importés, lorsqu'ils ont dû rendre l'île à la France. Les Français n'ont pas eu à user de ce genre de représailles, quand ils ont abandonné leurs conquêtes de l'Inde. C'était inutile, et il faut convenir que la nature s'est montrée prodigue à cet égard.

Le corps de l'Indou, sous l'influence du venin, se décomposait rapidement. On dut procéder à son inhumation immédiate. Ses compagnons s'y employèrent, et il fut déposé dans une fosse assez profonde pour que les carnassiers ne pussent le déterrer.

Dès que cette triste cérémonie eut été achevée, Mathias Van Guitt nous invita à l'accompagner au kraal,--invitation qui fut acceptée avec empressement.

Une demi-heure nous suffit pour atteindre l'établissement du fournisseur. Cet établissement justifiait bien ce nom de «kraal», qui est plus spécialement employé par les colons du sud de l'Afrique.

C'était un grand enclos oblong, disposé au plus profond de la forêt, au milieu d'une vaste clairière. Mathias Van Guitt l'avait aménagé avec une parfaite entente des besoins du métier. Un rang de hautes palissades, percé d'une porte assez large pour livrer passage aux chariots, l'entourait sur ses quatre côtés. Au fond, au milieu, une longue case, faite de troncs d'arbres et de planches, servait d'unique habitation à tous les habitants du kraal. Six cages, divisées en plusieurs compartiments, montées sur quatre roues chacune, étaient rangées en équerre à l'extrémité gauche de l'enceinte. Aux rugissements qui s'en échappaient alors, on pouvait juger que les hôtes ne leur manquaient pas. À droite, une douzaine de buffles, que nourrissaient les gras pâturages de la montagne, étaient parqués en plein air. C'était l'attelage ordinaire de la ménagerie roulante. Six charretiers, préposés à la conduite des chariots, dix Indous, spécialement exercés à la chasse des fauves, complétaient le personnel de l'établissement.

Les charretiers étaient loués seulement pour la durée de la campagne. Leur service consistait à conduire les chariots sur les lieux de chasse, puis à les ramener à la plus prochaine station du railway. Là, ces chariots prenaient place sur des truks et pouvaient gagner rapidement, par Allahabad, soit Bombay, soit Calcutta.

Les chasseurs, Indous de race, appartenaient à cette catégorie de gens du métier qu'on appelle «chikaris». Ils ont pour emploi de rechercher les traces des animaux féroces, de les débusquer et d'en opérer la capture.

Tel était le personnel du kraal. Mathias Van Guitt et ses gens y vivaient ainsi depuis quelques mois. Ils s'y trouvaient exposés, non seulement aux attaques des animaux féroces, mais aussi aux fièvres dont le Tarryani est particulièrement infesté. L'humidité des nuits, l'évaporation des ferments pernicieux du sol, la chaleur aqueuse développée sous le couvert des arbres que les vapeurs solaires ne pénètrent qu'imparfaitement, font de la zone inférieure de l'Himalaya une contrée malsaine.

Et cependant, le fournisseur et ses Indous étaient si bien acclimatés à cette région, que la «malaria» ne les atteignait pas plus que les tigres ou autres habitués du Tarryani. Mais il ne nous eût pas été permis, à nous, de séjourner impunément dans le kraal. Cela n'entrait pas, d'ailleurs, dans le plan du capitaine Hod. À part quelques nuits passées à l'affût, nous devions vivre à Steam-House, dans cette zone supérieure, que les buées de la plaine ne peuvent atteindre.

Nous étions donc arrivés au campement de Mathias Van Guitt. La porte s'ouvrit pour nous y donner accès.

Mathias Van Guitt paraissait être très particulièrement flatté de notre visite.

«Maintenant, messieurs, nous dit-il, permettez-moi de vous faire les honneurs du kraal. Cet établissement répond à toutes les exigences de mon art. En réalité, ce n'est qu'une hutte en grand, ce que, dans la péninsule, les chasseurs appellent un «houddi».

Tout en parlant, le fournisseur nous avait ouvert les portes de la case, que ses gens et lui occupaient en commun. Rien de moins luxueux. Une première chambre pour le maître, une seconde pour les chikaris, une troisième pour les charretiers; dans chacune de ces chambres, et pour tout mobilier, un lit de camp; une quatrième salle, plus grande, servant à la fois de cuisine et de salle à manger. La demeure de Mathias Van Guitt, on le voit, n'était qu'à l'état rudimentaire et méritait justement la qualification de houddi. Un huttier dans sa hutte, rien de plus.

Après avoir visité l'habitation de «ces bimanes appartenant au premier groupe des mammifères,» nous fûmes conviés à voir de plus près la demeure des quadrupèdes.

C'était la partie intéressante de l'aménagement du kraal. Elle rappelait plutôt la disposition d'une ménagerie foraine que les installations confortables d'un jardin zoologique. Il n'y manquait, en effet, que ces toiles peintes à la détrempe, suspendues au-dessus des tréteaux, et représentant avec des couleurs violentes un dompteur en maillot rose et en frac de velours, au milieu d'une horde bondissante de ces fauves, qui, la gueule sanglante, les griffes ouvertes, se courbent sous le fouet d'un Bidel ou d'un Pezon héroïque! Il est vrai, le public n'était pas là pour envahir la loge.

À quelques pas étaient groupés les buffles domestiques. Ils occupaient, à droite, une portion latérale du kraal, dans laquelle on leur apportait quotidiennement leur ration d'herbe fraîche. Il eût été impossible de laisser ces animaux errer dans les pâturages voisins. Ainsi que le dit élégamment Mathias Van Guitt, «cette liberté de pacage, permise dans les contrées du Royaume-Uni, est incompatible avec les dangers que présentent les forêts himalayennes.»

La ménagerie proprement dite comprenait six cages, montées sur quatre roues. Chaque cage, grillagée à sa face antérieure, était divisée en trois compartiments. Des portes, ou plutôt des cloisons, mobiles de bas en haut, permettaient de repousser les animaux d'un compartiment dans l'autre pour les besoins du service. Ces cages contenaient alors sept tigres, deux lions, trois panthères et deux léopards.

Mathias Van Guitt nous apprit que son stock ne serait complété que lorsqu'il aurait encore capturé deux léopards, trois tigres et un lion. Alors, il quitterait le campement, gagnerait la station du railway la plus rapprochée, et prendrait la direction de Bombay.

Les fauves, que l'on pouvait facilement observer dans leurs cages, étaient magnifiques, mais particulièrement féroces. Ils avaient été trop récemment pris pour être déjà faits à cet état de séquestration. Cela se reconnaissait à leurs rugissements effroyables, à leurs brusques allées et venues d'une cloison à l'autre, aux violents coups de patte qu'ils allongeaient à travers les barreaux, faussés en maint endroit.

À notre arrivée devant les cages, ces violences redoublèrent encore, sans que Mathias Van Guitt parût s'en émouvoir.

«Pauvres bêtes! dit le capitaine Hod.

--Pauvres bêtes! répéta Fox.

--Croyez-vous donc qu'elles soient plus à plaindre que celles que vous tuez? demanda le fournisseur d'un ton assez sec.

--Moins à plaindre qu'à blâmer... de s'être laissé prendre!» riposta le capitaine Hod.

S'il est vrai qu'un long jeûne s'impose quelquefois aux carnassiers dans les pays tels que le continent africain, où sont rares les ruminants dont ils font leur unique nourriture, il n'en est pas de même dans toute cette zone du Tarryani. Là abondent les bisons, les buffles, les zébus, les sangliers, les antilopes, auxquels lions, tigres et panthères donnent incessamment la chasse. En outre, les chèvres, les moutons, sans parler des «raïots» qui les gardent, leur offrent une proie assurée et facile. Ils trouvent donc, dans les forêts de l'Himalaya, à satisfaire aisément leur faim. Aussi, leur férocité, qui ne désarme jamais, n'a-t-elle pas d'excuse.

C'était principalement de chair de bison et de zébu que le fournisseur nourrissait les hôtes de sa ménagerie, et aux chikaris revenait le soin de les ravitailler à de certains jours.

On aurait tort de croire que cette chasse soit sans dangers. Bien au contraire. Le tigre lui-même a beaucoup à redouter du buffle sauvage, qui est un animal terrible, lorsqu'il est blessé. Plus d'un chasseur l'a vu déraciner à coups de cornes l'arbre sur lequel il avait cherché refuge. Sans doute, on dit bien que l'oeil du ruminant est une véritable lentille grossissante, que la grandeur

des objets se triple à ses yeux, que l'homme, sous cet aspect gigantesque, lui impose. On prétend aussi que la position verticale de l'être humain, en marche, est de nature à effrayer les animaux féroces, et que mieux vaut les braver debout qu'accroupi ou couché.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans ces observations, mais il est certain que l'homme, même quand il se redresse de toute sa taille, ne produit aucun effet sur le buffle sauvage, et si son arme vient à lui manquer, il est à peu près perdu.

Il en est ainsi du bison de l'Inde, à tête courte et carrée, aux cornes sveltes et aplaties vers leur base, au dos gibbeux,-- cette contexture le rapproche de son congénère d'Amérique,--aux pattes blanches depuis le sabot jusqu'au genou, et dont la taille, mesurée de la naissance de la queue à l'extrémité du museau, compte parfois quatre mètres. Lui aussi, s'il est peut-être moins farouche, lorsqu'il paît en troupe dans les hautes herbes de la plaine, devient terrible à tout chasseur qui l'attaque imprudemment.

Tels étaient donc les ruminants plus particulièrement destinés à nourrir les carnassiers de la ménagerie Van Guitt. Aussi, afin de s'en emparer plus sûrement et presque sans danger, les chikaris cherchaient-ils de préférence à les prendre dans des trappes, d'où ils ne les retiraient que morts ou peu s'en fallait.

D'ailleurs, le fournisseur, en homme qui savait son métier, ne dispensait que très parcimonieusement la nourriture à ses hôtes. Une fois par jour, à midi, quatre à cinq livres de viande leur étaient distribuées, et rien de plus. Et même,--ce n'était certes pas pour ce motif «dominical»?--les laissait-on jeûner du samedi

au lundi. Triste dimanche de diète, en vérité! Aussi, lorsque, après quarante-huit heures, arrivait la modeste pitance, c'était une rage impossible à contenir, un concert de hurlements, une redoutable agitation, des bonds formidables, qui imprimaient aux cages roulantes un mouvement de va-et-vient à faire craindre qu'elles ne se démolissent!

Oui, pauvres bêtes! serait-on tenté de répéter avec le capitaine Hod. Mais Mathias Van Guitt n'agissait pas ainsi sans raison. Cette abstinence dans la séquestration épargnait des affections cutanées à ses fauves et haussait leur prix sur les marchés de l'Europe.

Cependant, on doit aisément l'imaginer, tandis que Mathias Van Guitt nous exhibait sa collection, plutôt en naturaliste qu'en montreur de bêtes, sa bouche ne chômait pas. Au contraire. Il parlait, il contait, il racontait, et comme les carnassiers du Tarryani faisaient le principal sujet de ses redondantes périodes, cela nous intéressait dans une certaine mesure. Aussi, ne devions-nous quitter le kraal que lorsque la zoologie de l'Himalaya nous aurait livré ses derniers secrets.

«Mais, monsieur Van Guitt, dit Banks, pourriez-vous m'apprendre si les bénéfices du métier sont en rapport avec ses risques?

--Monsieur, répondit le fournisseur, ils étaient autrefois très rémunérateurs. Cependant, depuis quelques années, je suis obligé de le reconnaître, les animaux féroces sont en baisse. Vous pourriez en juger par les prix courants de la dernière cote. Notre principal marché, c'est le jardin zoologique d'Anvers. Volatiles, ophidiens, échantillons des familles simiennes et sauriennes, re-

présentants des carnassiers des deux mondes, c'est là que j'expédie consuétudinairement...»

Le capitaine Hod s'inclina devant ce mot. «... les produits de nos aventureuses battues dans les forêts de la péninsule. Quoi qu'il en soit, le goût du public semble se modifier, et les prix de vente arriveront à être inférieurs aux prix de revient! Ainsi, dernièrement, une autruche mâle ne s'est vendue que onze cents francs, et, la femelle, huit cents seulement. Une panthère noire n'a trouvé acquéreur qu'à seize cents francs, une tigresse de Java à deux mille quatre cents, et une famille de lions,--le père, la mère, un oncle, deux lionceaux pleins d'avenir,--à sept mille francs en bloc!

--C'est vraiment pour rien! répondit Banks.

--Quant aux proboscidiens... reprit Mathias Van Guitt.

--Proboscidiens? dit le capitaine Hod.

--Nous appelons de ce nom scientifique les pachydermes auxquels la nature a confié une trompe.

--Les éléphants alors!

--Oui, les éléphants, depuis l'époque quaternaire, les mastodontes dans les périodes préhistoriques...

--Je vous remercie, répondit le capitaine Hod.

--Quant aux proboscidiens, reprit Mathias Van Guitt, il faut renoncer à en opérer la capture, si ce n'est pour récolter leurs défenses, car la consommation de l'ivoire n'a pas diminué. Mais, depuis que des auteurs dramatiques, à bout de procédés, ont imaginé de les exhiber dans leurs pièces, les imprésarios les pro-

mènent de ville en ville, et le même éléphant, courant la province avec la troupe ambulante, suffit à la curiosité de tout un pays. Aussi les éléphants sont-ils moins recherchés qu'autrefois.

--Mais, demandai-je, ne fournissez-vous donc qu'aux ménageries de l'Europe ces échantillons de la faune indoue?»

--Vous me pardonnerez, répondit Mathias Van Guitt, si à ce sujet monsieur, je me permets, sans être trop curieux, de vous poser une simple question.» Je m'inclinai en signe d'acquiescement.

«Vous êtes Français, monsieur, reprit le fournisseur. Cela se reconnaît non seulement à votre accent, mais aussi à votre type, qui est un mélange agréable de gallo-romain et de celte. Or, comme Français, vous devez n'avoir que peu de propension pour les voyages lointains, et, sans doute, vous n'avez pas fait le tour du monde?»

Ici, le geste de Mathias Van Guitt décrivit un des grands cercles de la sphère. «Je n'ai pas encore eu ce plaisir! répondis-je.

--Je vous demanderai donc, monsieur, reprit le fournisseur, non pas si vous êtes venu aux Indes, puisque vous y êtes, mais si vous connaissez à fond la péninsule indienne?

--Imparfaitement encore, répondis-je. Cependant, j'ai déjà visité Bombay, Calcutta, Bénarès, Allahabad, la vallée du Gange. J'ai vu leurs monuments, j'ai admiré...

--Eh! qu'est cela, monsieur, qu'est cela!» répondit Mathias Van Guitt, détournant la tête, tandis que sa main, fébrilement agitée, exprimait un dédain suprême. Puis, procédant par hypotypose, c'est-à-dire se livrant à une description vive et animée:

«Oui, qu'est cela, si vous n'avez pas visité les ménageries de ces puissants rajahs, qui ont conservé le culte des animaux superbes dont s'honore le territoire sacré de l'Inde! Alors, monsieur, reprenez le bâton du touriste! Allez dans le Guicowar rendre hommage au roi de Baroda! Voyez ses ménageries, qui me doivent la plupart de leurs hôtes, lions du Kattyvar, ours, panthères, tchitas, lynx, tigres! Assistez à la cérémonie du mariage de ses soixante mille pigeons, qui se célèbre, chaque année, en grande pompe! Admirez ses cinq cents «boulbouls», rossignols de la péninsule, dont on soigne l'éducation comme s'ils étaient les héritiers du trône! Contemplez ses éléphants, dont l'un, voué au métier d'exécuteur des hautes-oeuvres, a pour mission d'écraser la tête du condamné sur la pierre du supplée! Puis, transportez-vous aux établissements du rajah de Maïssour, le plus riche des souverains de l'Asie! Pénétrez dans ce palais où se comptent par centaines les rhinocéros, les éléphants, les tigres, et tous les fauves de haut rang qui appartiennent à l'aristocratie animalière de l'Inde! Et quand vous aurez vu cela, monsieur, peut-être alors ne pourrez-vous plus être accusé d'ignorance à l'endroit des merveilles de cet incomparable pays!»

Je n'avais qu'à m'incliner devant les observations de Mathias Van Guitt. Sa façon passionnée de présenter les choses ne permettait évidemment pas la discussion.

Cependant, le capitaine Hod le pressa plus directement sur la faune spéciale à cette région du Tarryani.

«Quelques renseignements, s'il vous plaît, lui demanda-t-il, à propos des carnassiers que je suis venu chercher dans cette partie de l'Inde. Bien que je ne sois qu'un chasseur, je vous le répète, je ne vous ferai pas concurrence, monsieur Van Guitt, et même, si

je puis vous aider à prendre quelques-uns des tigres qui manquent encore à votre collection, je m'y emploierai volontiers. Mais, la ménagerie au complet, vous ne trouverez pas mauvais que je me livre à la destruction de ces animaux pour mon agrément personnel!»

Mathias Van Guitt prit l'attitude d'un homme résigné à subir ce qu'il désapprouve, mais ce qu'il ne saurait empêcher. Il convint, d'ailleurs, que le Tarryani renfermait un nombre considérable de bêtes malfaisantes, généralement peu demandées sur les marchés de l'Europe, et dont le sacrifice lui semblait permis.

«Tuez les sangliers, j'y consens, répondit-il. Bien que ces suilliens, de l'ordre des pachydermes, ne soient pas des carnaires...

--Des carnaires? dit le capitaine Hod.

--J'entends par là qu'ils sont herbivores; leur férocité est si profonde, qu'ils font courir les plus grands dangers aux chasseurs assez audacieux pour les attaquer!

--Et les loups?

--Les loups sont nombreux dans toute la péninsule, et très à redouter, quand ils se jettent en troupes sur quelque ferme solitaire. Ces animaux-là ressemblent quelque peu au loup fauve de Pologne, et je n'en fais pas plus de cas que des chacals ou des chiens sauvages. Je ne nie point, d'ailleurs, les ravages qu'ils commettent, mais comme ils n'ont aucune valeur marchande et sont indignes de figurer parmi les zoocrates des hautes classes, je vous les abandonne aussi, capitaine Hod.

--Et les ours? demandai-je.

--Les ours ont du bon, monsieur, répondit le fournisseur en approuvant d'un signe de tête. Si ceux de l'Inde ne sont pas recherchés aussi avidement que leurs congénères de la famille des oursins, ils possèdent néanmoins une certaine valeur commerciale qui les recommande à la bienveillante attention des connaisseurs. Le goût peut hésiter entre les deux types que nous devons aux vallées du Cachemir et aux collines du Raymahal. Mais, sauf peut-être dans la période d'hibernation, ces animaux sont presque inoffensifs, en somme, et ne peuvent tenter les instincts cynégétiques d'un véritable chasseur, tel que se présente à mes yeux le capitaine Hod.»

Le capitaine s'inclina d'un air significatif, indiquant bien qu'avec ou sans la permission de Mathias Van Guitt, il ne s'en rapporterait qu'à lui-même sur ces questions spéciales.

«D'ailleurs, ajouta le fournisseur, ces ours ne sont que des animaux botanophages...

--Botanophages? dit le capitaine.

--Oui, répondit Mathias Van Guitt, ils ne vivent i que de végétaux, et n'ont rien de commun avec les espèces féroces, dont la péninsule s'enorgueillit à juste titre.

--Comptez-vous le léopard au nombre de ces fauves? demanda le capitaine Hod.

--Sans contredit, monsieur. Ce félin est agile, audacieux, plein de courage, il grimpe aux arbres, et, par cela même, il est quelquefois plus redoutable que le tigre...

--Oh! fit le capitaine Hod.

--Monsieur, répondit Mathias Van Guitt d'un ton sec, quand un chasseur n'est plus assuré de trouver refuge dans les arbres, il est bien près d'être chassé à son tour!

--Et la panthère? demanda le capitaine Hod, qui voulut couper court à cette discussion.

--Superbe, la panthère, répondit Mathias Van Guitt, et vous pouvez voir, messieurs, que j'en ai de magnifiques spécimens! Étonnants animaux, qui, par une singulière contradiction, une antilogie, pour employer un mot moins usuel, peuvent être dressés aux luttes de la chasse! Oui, messieurs, dans le Guicowar spécialement, les rajahs exercent les panthères à ce noble exercice! On les amène dans un palanquin, la tête encapuchonnée comme un gerfaut ou un émerillon! En vérité, ce sont de véritables faucons à quatre pattes! Dès que les chasseurs sont en vue d'un troupeau d'antilopes, la panthère est déchaperonnée et s'élance sur les timides ruminants, que leurs jambes, si agiles qu'elles soient, ne peuvent dérober à ses terribles griffes! Oui, monsieur le capitaine, oui! Vous trouverez des panthères dans le Tarryani! Vous en trouverez plus que vous ne le voudrez peut-être, mais je vous préviens charitablement que celles-là ne sont pas apprivoisées!

--Je l'espère bien, répondit le capitaine Hod.

--Pas plus que les lions, d'ailleurs, ajouta le fournisseur, assez vexé de cette réponse.

--Ah! les lions! dit le capitaine Hod. Parlons un peu des lions, s'il vous plaît!

--Eh bien, monsieur, reprit Mathias Van Guitt, je regarde ces prétendus rois de l'animalité comme inférieurs à leurs congé-

nères de l'antique Lybie. Ici les mâles ne portent pas cette crinière qui est l'apanage du lion africain et ce ne sont plus, à mon avis, que des Samsons regrettablement tondus! Ils ont d'ailleurs, presque entièrement disparu de l'Inde centrale pour se réfugier dans le Kattyawar, le désert de Theil, et dans le Tarryani. Ces félins dégénérés, vivant maintenant en ermites, en solitaires, ne peuvent se retremper à la fréquentation de leurs semblables. Aussi, je ne les place pas au premier rang dans l'échelle des quadrupèdes. En vérité, messieurs, on peut échapper au lion: au tigre, jamais!

--Ah! les tigres! s'écria le capitaine Hod.

--Oui! les tigres! répéta Fox.

--Le tigre, répondit Mathias Van Guitt en s'animant, à lui la couronne! On dit le tigre royal, non le lion royal, et c'est justice! L'Inde lui appartient tout entière et se résume en lui! N'a-t-il pas été le premier occupant du sol? N'est-ce pas son droit de considérer comme envahisseur, non seulement les représentants de la race anglo-saxonne, mais aussi les fils de la race solaire? N'est-ce pas lui qui est le véritable enfant de cette terre sainte de l'Argavarta? Aussi voit-on ces admirables fauves répandus sur toute la surface de la péninsule, et n'ont-ils pas abandonné un seul des districts de leurs ancêtres, depuis le cap Comorin jusqu'à la barrière himalayenne!»

Et le bras de Mathias Van Guitt, après avoir figuré un promontoire avancé du sud, remonta au nord pour dessiner toute une crête de montagnes.

«Dans le Sunderbund, reprit-il, ils sont chez eux! Là, ils règnent en maîtres, et malheur à qui tenterait de leur disputer ce

territoire! Dans les Nilgheries, ils rôdent en masse, comme des chats sauvages,

Si parva licet componere magnis!

Vous comprendrez, dès lors, pourquoi ces félins superbes sont demandés sur tous les marchés de l'Europe et font l'orgueil des belluaires! Quelle est la grande attraction des ménageries publiques ou privées? Le tigre! Quand craignez-vous pour la vie du dompteur? Lorsque le dompteur entre dans la cage du tigre! Quel animal les rajahs payent-ils au poids de l'or pour l'ornement de leurs jardins royaux? Le tigre! Qui fait prime aux bourses animalières de Londres, d'Anvers, de Hambourg? Le tigre! Dans quelles chasses s'illustrent les chasseurs indiens, officiers de l'armée royale ou de l'armée native? Dans la chasse au tigre! Savez-vous, messieurs, quel plaisir les souverains de l'Inde indépendante offrent à leurs hôtes? On amène un tigre royal dans une cage. La cage est placée au milieu d'une vaste plaine. Le rajah, ses invités, ses officiers, ses gardes, sont armés de lances, de revolvers et de carabines, et pour la plupart montés sur de vaillants solipèdes...

--Solipèdes? dit le capitaine Hod.

--Leurs chevaux, si vous préférez ce mot un peu vulgaire. Mais déjà ces solipèdes, effrayés par le voisinage du félin, son odeur sauvage, l'éclair qui jaillit de ses yeux, se cabrent, et il faut toute l'adresse de leurs cavaliers pour les retenir. Soudain, la porte de la cage est ouverte! Le monstre s'élance, il bondit, il vole, il se jette sur les groupes épars, il immole à sa rage une hécatombe de victimes! Si quelquefois il parvient à briser le cercle de fer et de feu qui l'étreint, le plus souvent il succombe, un contre cent! Mais, au moins, sa mort est glorieuse, elle est vengée d'avance!

--Bravo! monsieur Mathias Van Guitt, s'écria le capitaine Hod, qui s'animait à son tour. Oui! cela doit être un beau spectacle! Oui! le tigre est le roi des animaux!

--Une royauté qui défie les révolutions! ajouta le fournisseur.

--Et si vous en avez pris, monsieur Van Guitt, répondit le capitaine Hod, moi j'en ai tué, et j'espère, ne pas quitter le Tarryani avant que le cinquantième ne soit tombé sous mes coups!

--Capitaine, dit le fournisseur en fronçant le sourcil, je vous ai abandonné les sangliers, les loups, les ours, les buffles! Cela ne suffit donc pas à votre rage de chasseur?»

Je vis que notre ami Hod allait «s'emballer» avec autant d'entrain que Mathias Van Guitt sur cette question palpitante.

L'un avait-il pris plus de tigres que l'autre n'en avait tué? quelle matière à discussion! Valait-il mieux les capturer que les détruire? quelle thèse à faire valoir!

Tous deux, le capitaine et le fournisseur, commençaient déjà à échanger des phrases rapides, et, pour tout dire, à parler à la fois, sans plus se comprendre.

Banks intervint.

«Les tigres, dit-il, sont les rois de la création, c'est entendu, messieurs, mais je me permettrai d'ajouter que ce sont des rois très dangereux pour leurs sujets. En 1862, si je ne me trompe, ces excellents félins ont dévoré tous les télégraphistes de la station de l'île Sangor. On cite également une tigresse qui, en trois ans, n'a pas fait moins de cent dix-huit victimes, et une autre qui, dans le même espace de temps, a détruit cent vingt-sept personnes. C'est

trop, même pour des reines! Enfin, depuis le désarmement des Cipayes, dans un intervalle de trois ans, douze mille cinq cent cinquante-quatre individus ont péri sous la dent des tigres.

--Mais, monsieur, répondit Mathias Van Guitt, vous semblez oublier que ces animaux sont omophages?

--Omophages? dit le capitaine Hod.

--Oui, mangeurs de chair crue, et même les Indous prétendent que, lorsqu'ils ont goûté une fois de la chair humaine, ils n'en veulent plus d'autre!

--Eh bien, monsieur?... dit Banks.

--Eh bien, monsieur, répondit en souriant Mathias Van Guitt, ils obéissent à leur nature!... Il faut bien qu'ils mangent!»

CHAPITRE IV

Une reine du Tarryani.

Cette observation du fournisseur termina notre visite au kraal. L'heure était venue de regagner Steam-House.

En somme, le capitaine Hod et Mathias Van Guitt ne se séparaient pas les deux meilleurs amis du monde. Si l'un voulait détruire les fauves du Tarryani, l'autre voulait les prendre, et cependant il y en avait assez pour les contenter tous les deux.

Il fut pourtant convenu que les rapports seraient fréquents entre le kraal et le sanitarium. On s'avertirait réciproquement des beaux coups à faire. Les chikaris de Mathias Van Guitt, très au

courant de ce genre expédition, connaissant les détours du Tarryani, étaient à même de rendre service au capitaine Hod, en lui signalant des passes d'animaux. Le fournisseur les mit obligeamment à sa disposition, et plus spécialement Kâlagani. Cet Indou, bien que récemment entré dans le personnel du kraal, se montrait très entendu, et l'on pouvait absolument compter sur lui.

En revanche, le capitaine Hod promit d'aider, dans la limite de ses moyens, à la capture des fauves qui manquaient au stock de Mathias Van Guitt.

Avant de quitter le kraal, sir Edward Munro, qui ne comptait probablement pas y faire de fréquentes visites, remercia encore une fois Kâlagani, dont l'intervention l'avait sauvé. Il lui dit qu'il serait toujours le bienvenu à Steam-House.

L'Indou s'inclina froidement. Quelque sentiment de satisfaction qu'il éprouvât à entendre ainsi parler l'homme qui lui devait la vie, il n'en laissa rien paraître.

Nous étions rentrés pour l'heure du dîner. Mathias Van Guitt, on le pense bien, fit les frais de la conversation.

«Mille diables! quels beaux gestes il vous a, ce fournisseur! répétait le capitaine Hod. Quel choix de mots! Quel tour d'expressions! Seulement, s'il ne voit dans les fauves que des sujets d'exhibition, il se trompe!»

Les jours suivants, 27, 28 et 29 juin, la pluie tomba avec une telle violence que nos chasseurs, si enragés qu'ils fussent, ne purent quitter Steam-House. Par ce temps horrible, d'ailleurs, les traces sont impossibles à reconnaître, et les carnassiers, qui

n'aiment pas plus l'eau que les chats, ne quittent pas volontiers leur gîte.

Le 30 juillet, meilleur temps, meilleure apparence du ciel. Ce jour-là, le capitaine Hod, Fox, Goûmi et moi, nous fîmes nos préparatifs pour descendre au kraal.

Pendant la matinée quelques montagnards vinrent nous rendre visite. Ils avaient entendu dire qu'une pagode miraculeuse s'était transportée dans la région de l'Himalaya, et un vif sentiment de curiosité venait de les conduire à Steam-House.

Beaux types que ceux de cette race de la frontière thibétaine, indigènes aux vertus guerrières, d'une loyauté à toute épreuve, pratiquant largement l'hospitalité, bien supérieurs, moralement et physiquement, aux Indous des plaines.

Si la prétendue pagode les émerveilla, le Géant d'Acier les impressionna jusqu'à provoquer de leur part des signes d'adoration. Il était au repos, cependant. Qu'auraient-ils donc éprouvé, ces braves gens, s'ils l'avaient vu, vomissant fumée et flamme, gravir d'un pas assuré les rudes rampes de leurs montagnes!

Le colonel Munro fit bon accueil à ces indigènes, dont quelques-uns parcourent le plus habituellement les territoires du Népaul, à la limite indo-chinoise. La conversation porta un instant sur cette partie de la frontière où Nana Sahib avait cherché refuge, après la défaite des Cipayes, lorsqu'il fut traqué sur tout le territoire de l'Inde.

Ces montagnards ne savaient, en somme, que ce que nous savions nous-mêmes. Le bruit de la mort du nabab était venu jusqu'à eux, et ils ne paraissaient pas la mettre en doute. Quant à

ceux de ses compagnons qui lui avaient survécu, il n'en était plus question. Peut-être avaient-ils été chercher un asile plus sûr jusque dans les profondeurs du Thibet; mais les retrouver dans cette contrée eût été difficile.

En vérité, si le colonel Munro avait eu cette pensée, en s'élevant vers le nord de la péninsule, de tirer au clair tout ce qui touchait de près ou de loin à Nana Sahib, cette réponse était bien faite pour l'en détourner. Cependant, en écoutant ces montagnards, il resta songeur et ne prit plus part à la conversation.

Le capitaine Hod, lui, leur posa quelques questions, mais à un tout autre point de vue. Ils lui apprirent que des fauves, plus particulièrement des tigres, faisaient d'effrayants ravages dans la zone inférieure de l'Himalaya. Des fermes et même des villages entiers avaient dû être abandonnés par leurs habitants. Plusieurs troupeaux de chèvres et de moutons étaient déjà détruits, et l'on comptait aussi de nombreuses victimes parmi les indigènes. Malgré la prime considérable offerte au nom du gouvernement,--trois cents roupies par tête de tigre,--le nombre de ces félins ne semblait pas diminuer, et l'on se demandait si l'homme n'en serait pas bientôt réduit à leur céder la place.

Les montagnards ajoutèrent aussi ce renseignement: c'est que les tigres ne se confinaient pas seulement dans le Tarryani. Partout où la plaine leur offrait de hautes herbes, des jungles, des buissons dans lesquels ils pouvaient se mettre à l'affût, on les rencontrait en grand nombre.

«Malfaisantes bêtes!» dirent-ils.

Ces braves gens, et pour cause, on le voit, ne professaient pas à l'endroit des tigres les mêmes idées que le fournisseur Mathias

Van Guitt et notre ami le capitaine Hod.

Les montagnards se retirèrent, enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu, et promirent de renouveler leur visite à Steam-House.

Après leur départ, nos préparatifs étant achevés, le capitaine Hod, nos deux compagnons et moi, bien armés, prêts à toute rencontre, nous descendîmes vers le Tarryani.

En arrivant à la clairière, où se dressait le piège dont nous avions si heureusement extrait Mathias Van Guitt, celui-ci se présenta à nos yeux, non sans quelque cérémonie.

Cinq ou six de ses gens, et, dans le nombre, Kâlagani, étaient occupés à faire passer du piège dans une cage roulante un tigre qui s'était laissé prendre pendant la nuit.

Magnifique animal, en vérité, et s'il fit envie au capitaine Hod, cela va sans dire!

«Un de moins dans le Tarryani! murmura-t-il entre deux soupirs, qui trouvèrent un écho dans la poitrine de Fox.

--Un de plus dans la ménagerie, répondit le fournisseur. Encore deux tigres, un lion, deux léopards, et je serai en mesure de faire honneur à mes engagements avant la fin de la campagne. Venez-vous avec moi au kraal, messieurs?

--Nous vous remercions, dit le capitaine Hod; mais, aujourd'hui, nous chassons pour notre compte.

--Kâlagani est à votre disposition, capitaine Hod, répondit le fournisseur. Il connaît bien la forêt et peut vous être utile.

--Nous l'acceptons volontiers pour guide.

--Maintenant, messieurs, ajouta Mathias Van Guitt, bonne chance! Mais promettez-moi de ne pas tout massacrer!

--Nous vous en laisserons!» répondit le capitaine Hod. Et Mathias Van Guitt, nous saluant d'un geste superbe, disparut sous les arbres à la suite de la cage roulante. «En route, dit le capitaine Hod, en route, mes amis. À mon quarante-deuxième!

--À mon trente-huitième! répondit Fox.

--À mon premier!» ajoutai-je. Mais le ton avec lequel je prononçai ces mots fit sourire le capitaine. Évidemment, je n'avais pas le feu sacré. Hod s'était retourné vers Kâlagani. «Tu connais bien le Tarryani? lui demanda-t-il.

--Je l'ai vingt fois parcouru, nuit et jour, dans toutes les directions, répondit l'Indou.

--As-tu entendu dire qu'un tigre ait été plus particulièrement signalé aux environs du kraal?

--Oui, mais ce tigre est une tigresse. Elle a été vue à deux milles d'ici, dans le haut de la forêt, et, depuis quelques jours, on cherche à s'en emparer. Voulez-vous que...

--Si nous voulons!» répondit le capitaine Hod, sans laisser à l'Indou le temps d'achever sa phrase. En effet, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à suivre Kâlagani, et c'est ce qui fut fait.

Il n'est pas douteux que les fauves ne soient très nombreux dans le Tarryani, et là, comme ailleurs, il ne leur faut pas moins de deux boeufs par semaine pour leur consommation particulière! Calculez ce que cet «entretien» coûte à la péninsule entière!

Mais si les tigres y sont en grand nombre, qu'on ne s'imagine pas qu'ils courent les territoires sans nécessité. Tant que la faim ne les pousse pas, ils restent cachés dans leurs repaires, et ce serait une erreur de penser qu'on les rencontre à chaque pas. Combien de voyageurs ont parcouru les forêts ou les jungles, sans en avoir jamais vu! Aussi, lorsqu'une chasse s'organise, doit-on commencer par reconnaître les passes habituelles de ces animaux, et, surtout, découvrir le ruisseau ou la source à laquelle ils vont ordinairement se désaltérer.

Cela ne suffit même pas, et il faut encore les attirer. On le fait assez facilement, en plaçant un quartier de boeuf, attaché à un poteau, dans quelque endroit entouré d'arbres ou de rochers, qui peuvent servir d'abri aux chasseurs. C'est ainsi, du moins, que l'on procède en forêt.

En plaine, c'est autre chose, et l'éléphant devient le plus utile auxiliaire de l'homme dans ces dangereuses chasses à courre. Mais ces animaux doivent être parfaitement dressés à cette manoeuvre. Malgré tout, ils sont parfois pris de paniques, ce qui rend très périlleuse la position des chasseurs juchés sur leur dos. Il convient de dire aussi que le tigre n'hésite pas à se jeter sur l'éléphant. La lutte entre l'homme et lui se fait alors sur le dos du gigantesque pachyderme, qui s'emporte, et il est rare qu'elle ne se termine pas à l'avantage du fauve.

C'est ainsi, cependant, que s'accomplissent les grandes chasses des rajahs et des riches sportsmen de l'Inde, dignes de figurer dans les annales cynégétiques.

Mais telle n'était point la manière de procéder du capitaine Hod. C'était à pied qu'il s'en allait à la recherche des tigres, c'était

à pied qu'il avait coutume de les combattre.

Cependant, nous suivions Kâlagani, qui marchait d'un bon pas. Réservé comme un Indou, il causait peu et se bornait à répondre brièvement aux questions qui lui étaient posées.

Une heure après, nous faisions halte près d'un ruisseau torrentueux, dont les berges portaient des empreintes d'animaux, fraîches encore. Au milieu d'une petite clairière se dressait un poteau, auquel pendait tout un quartier de boeuf.

L'appât n'avait pas été entièrement respecté. Il venait d'être récemment déchiqueté par la dent des chacals, ces filous de la faune indienne, toujours en quête de quelque proie, cette proie ne leur fût-elle pas destinée. Une douzaine de ces carnassiers s'enfuirent à notre approche et nous laissèrent la place libre.

«Capitaine, dit Kâlagani. c'est ici que nous allons attendre la tigresse. Vous voyez que l'endroit est favorable pour un affût.»

En effet, il était facile de se poster dans les arbres ou derrière les roches, de manière à pouvoir croiser ses feux sur le poteau isolé au milieu de la clairière.

C'est ce qui fut fait immédiatement. Goûmi et moi, nous avions pris place sur la même branche. Le capitaine Hod et Fox, tous deux perchés à la première bifurcation de deux grands chênes verts, se faisaient vis-à-vis.

Kâlagani, lui, s'était à demi caché derrière une haute roche, qu'il pouvait gravir si le danger devenait imminent.

L'animal serait ainsi pris dans un cercle de feux, dont il ne pourrait sortir. Toutes les chances étaient donc contre lui, bien

qu'il fallût, pourtant, compter avec l'imprévu.

Nous n'avions plus qu'à attendre.

Les chacals, dispersés ça et là, faisaient toujours entendre leurs rauques aboiements dans les taillis voisins, mais ils n'osaient plus venir s'attaquer au quartier de boeuf.

Une heure ne s'était pas écoulée, que ces aboiements cessèrent subitement. Presque aussitôt, deux ou trois chacals bondirent hors du fourré, traversèrent la clairière et disparurent au plus épais du bois.

Un signe de Kâlagani, qui se préparait à gravir la roche, nous prévint de nous tenir sur nos gardes.

En effet, cette fuite précipitée des chacals n'avait pu être provoquée que par l'approche de quelque fauve,--la tigresse sans doute,--et il fallait se préparer à la voir paraître d'un instant à l'autre sur quelque point de la clairière.

Nos armes étaient prêtes. Les carabines du capitaine Hod et de son brosseur, déjà braquées vers l'endroit du taillis d'où s'étaient échappés les chacals, n'attendaient qu'une pression de doigt pour éclater.

Bientôt, je crus voir se produire une légère agitation des branches supérieures du fourré. Un craquement de bois sec se fit entendre au même instant. Un animal, quel qu'il fût, s'avançait, mais prudemment, sans se hâter. De ces chasseurs qui le guettaient à l'abri d'un épais feuillage, il ne pouvait évidemment rien voir. Toutefois, son instinct devait lui laisser pressentir que l'endroit n'était pas sûr pour lui. Très certainement, s'il n'eût été

poussé par la faim, si le quartier de boeuf ne l'eût attiré par ses émanations, il ne se serait pas hasardé plus loin.

Il se montra, cependant, à travers les branches d'un buisson, et s'arrêta, par un sentiment de défiance.

C'était bien une tigresse, de grande taille, puissante de tête, souple de corps. Elle commença à s'avancer en se rasant, avec le mouvement ondulatoire d'un reptile.

D'un commun accord, nous la laissâmes s'approcher vers le poteau. Elle flairait la terre, elle se redressait, elle faisait le gros dos, comme un énorme chat qui ne cherche pas à bondir.

Soudain, deux coups de carabine éclatèrent.

«Quarante-deux! cria le capitaine Hod.

--Trente-huit!» cria Fox. Le capitaine et son brosseur avaient tiré en même temps, et si juste, que la tigresse, frappée d'une balle au coeur, si ce n'est de deux, roulait sur le sol.

Kâlagani s'était précipité vers l'animal. Nous avions aussitôt sauté à terre.

La tigresse ne remuait plus.

Mais à qui revenait l'honneur de l'avoir mortellement frappée? Au capitaine ou à Fox? Cela importait, comme on pense! La bête fut ouverte. Le coeur avait été traversé de deux balles. «Allons, dit le capitaine Hod, non sans quelque regret, un demi à chacun de nous!

--Un demi, mon capitaine!» répondit Fox du même ton. Et je crois que ni l'un ni l'autre n'aurait cédé la part qu'il convenait

d'inscrire à son compte. Tel fut ce coup merveilleux, dont le résultat le plus net était que l'animal avait succombé sans lutte, et, conséquemment, sans danger pour les assaillants,--résultat bien rare dans les chasses de ce genre. Fox et Goûmi restèrent sur le champ de bataille, afin de dépouiller la bête de sa superbe fourrure, pendant que le capitaine Hod et moi nous revenions à Steam-House. Mon intention n'est pas de noter par le menu les incidents de nos expéditions dans le Tarryani, à moins qu'ils ne présentent quelque caractère particulier. Je me borne donc à dire, dès à présent, que le capitaine Hod et Fox n'eurent point à se plaindre. Le 10 juillet, pendant une chasse au houddi, c'est-à-dire à la hutte, une heureuse chance les favorisa encore, sans qu'ils eussent couru de réels dangers. Le houddi, d'ailleurs, est bien disposé pour l'affût des grands fauves. C'est une sorte de petit fortin crénelé, dont les murailles, percées de meurtrières, commandent les bords d'un ruisseau, auquel les animaux ont l'habitude d'aller boire. Accoutumés à voir ces constructions, ils ne peuvent se défier, et s'exposent directement aux coups de feu. Mais, là comme partout, il s'agit de les frapper mortellement d'une première balle, ou la lutte devient dangereuse, et le houddi ne met pas toujours le chasseur à l'abri des bonds formidables de ces bêtes que leur blessure rend furieuses.

Ce fut ce qui arriva précisément dans cette occasion, ainsi qu'on va le voir.

Mathias Van Guitt nous accompagnait. Peut-être espérait-il qu'un tigre, légèrement blessé, pourrait être emmené au kraal, où il se chargerait de le soigner et de le guérir.

Or, ce jour-là, notre troupe de chasseurs eut affaire à trois tigres, que la première décharge n'empêcha pas de s'élancer sur

les murs du houddi. Les deux premiers, au grand chagrin du fournisseur, furent tués d'une seconde balle, lorsqu'ils franchissaient l'enceinte crénelée. Quant au troisième, il bondit jusque dans l'intérieur, l'épaule en sang, mais non mortellement touché.

«Celui-là, nous l'aurons! s'écria Mathias Van Guitt, qui s'aventurait quelque peu en parlant ainsi, nous l'aurons vivant!...»

Il n'avait pas achevé son imprudente phrase, que l'animal se précipitait sur lui, le renversait, et c'en était fait du fournisseur, si une balle du capitaine Hod n'eût frappé à la tête le tigre, qui tomba foudroyé.

Mathias Van Guitt s'était relevé lestement.

«Eh! capitaine, s'écria-t-il, au lieu de remercier notre compagnon, vous auriez bien pu attendre!...

--Attendre... quoi?... répondit le capitaine Hod... Que cet animal vous eût ouvert la poitrine d'un coup de griffe?

--Un coup de griffe n'est pas mortel!...

--Soit! répliqua tranquillement le capitaine Hod. Une autre fois, j'attendrai!» Quoi qu'il en soit, la bête, hors d'état de figurer dans la ménagerie du kraal, n'était plus bonne qu'à faire une descente de lit; mais cette heureuse expédition porta à quarante-deux pour le capitaine et à trente-huit pour son brosseur le chiffre des tigres tués par eux, sans compter la demi-tigresse qui figurait déjà à leur actif. Il ne faudrait pas croire que ces grandes chasses nous fissent oublier les petites. Monsieur Parazard ne l'eût pas permis. Antilopes, chamois, grosses outardes, qui étaient très nombreuses autour de Steam-House, perdrix, lièvres, fournissaient à notre table une grande variété de gibier. Lorsque

nous allions courir le Tarryani, il était rare que Banks se joignît à nous. Si ces expéditions commençaient à m'intéresser, lui n'y mordait guère. Les zones supérieures de l'Himalaya lui offraient évidemment plus d'attrait, et il se plaisait à ces excursions, surtout lorsque le colonel Munro consentait à l'accompagner. Mais, une ou deux fois seulement, les promenades de l'ingénieur se firent dans ces conditions. Il avait pu observer que, depuis son installation au sanitarium, sir Edward Munro était redevenu soucieux. Il parlait moins, il se tenait plus à l'écart, il conférait quelquefois avec le sergent Mac Neil. Méditaient-ils donc tous deux quelque nouveau projet qu'ils voulaient cacher, même à Banks? Le 13 juillet, Mathias Van Guitt vint nous rendre visite. Moins favorisé que le capitaine Hod, il n'avait pu ajouter un nouvel hôte à sa ménagerie. Ni tigres, ni lions, ni léopards, ne paraissaient disposés à se laisser prendre. L'idée d'aller s'exhiber dans les contrées de l'extrême Occident ne les séduisait pas, sans doute. De là, un très réel dépit que le fournisseur ne cherchait pas à dissimuler.

Kâlagani et deux chikaris de son personnel accompagnaient Mathias Van Guitt pendant cette visite.

L'installation du sanitarium, dans cette situation charmante, lui plut infiniment. Le colonel Munro le pria de rester à dîner. Il accepta avec empressement, et promit de faire honneur à notre table.

En attendant le dîner, Mathias Van Guitt voulut visiter Steam-House, dont le confort contrastait avec sa modeste installation du kraal. Les deux maisons roulantes provoquèrent de sa part quelque compliment; mais je dois avouer que le Géant d'Acier n'excita point son admiration. Un naturaliste tel que lui ne pou-

vait que rester insensible devant ce chef-d'oeuvre de mécanique. Comment eût-il approuvé, si remarquable qu'elle fût, la création de cette bête artificielle!

«Ne pensez pas de mal de notre éléphant, monsieur Mathias Van Guitt! lui dit Banks. C'est un puissant animal, et, s'il le fallait, il ne serait pas embarrassé de traîner, avec nos deux chars, toutes les cages de votre ménagerie roulante!

--J'ai mes buffles, répondit le fournisseur, et je préfère leur pas tranquille et sûr.

--Le Géant d'Acier ne craint ni la griffe ni la dent des tigres! s'écria le capitaine Hod.

--Sans doute, messieurs, répondit Mathias Van Guitt, mais pourquoi les fauves l'attaqueraient-ils? Ils font peu de cas d'une chair de tôle!»

En revanche, si le naturaliste ne dissimula pas son indifférence pour notre éléphant, ses Indous, et Kâlagani plus particulièrement, ne cessaient de le dévorer des yeux. On sentait que, dans leur admiration pour le gigantesque animal, il entrait une certaine dose de superstitieux respect.

Kâlagani parut même très surpris lorsque l'ingénieur répéta que le Géant d'Acier était plus puissant que tout l'attelage du kraal. Ce fut une occasion pour le capitaine Hod de raconter, non sans quelque fierté, notre aventure avec les trois «proboscidiens» du prince Gourou Singh. Un certain sourire d'incrédulité erra sur les lèvres du fournisseur, mais il n'insista pas.

Le dîner se passa dans des conditions excellentes. Mathias Van Guitt lui fit largement honneur. Il faut dire que l'office était

agréablement garni des produits de nos dernières chasses, et que monsieur Parazard avait tenu à se surpasser.

La cave de Steam-House fournit aussi quelques boissons variées, que parut apprécier notre hôte, surtout deux ou trois verres de vin de France, dont l'absorption fut suivie d'un claquement de langue incomparable.

Si bien qu'après dîner, au moment de nous séparer, on put juger, à «l'incertitude de sa déambulation», que, si le vin lui montait à la tête, il lui descendait aussi dans les jambes.

La nuit venue, on se sépara les meilleurs amis du monde, et, grâce à ses compagnons de route, Mathias Van Guitt put regagner le kraal sans encombre.

Cependant, le 16 juillet, un incident faillit amener la brouille entre le fournisseur et le capitaine Hod.

Un tigre fut tué par le capitaine, au moment où il allait entrer dans un des pièges à bascule. Mais si celui-là fit son quarante-troisième, il ne fit pas le huitième du fournisseur.

Toutefois, après un échange d'explications un peu vives, les bons rapports furent repris, grâce à l'intervention du colonel Munro, et le capitaine Hod s'engagea à respecter les fauves, qui «auraient l'intention» de se faire prendre dans les pièges de Mathias Van Guitt.

Pendant les jours suivants, le temps fut détestable. Il fallut, bon gré mal gré, rester à Steam-House. Nous avions hâte que la saison des pluies touchât à sa fin,--ce qui ne pouvait tarder, puisqu'elle durait déjà depuis plus de trois mois. Si le programme de notre voyage s'exécutait dans les conditions que Banks avait éta-

blies, il ne nous restait plus que six semaines à passer au sanitarium.

Le 23 juillet, quelques montagnards de la frontière vinrent rendre une seconde fois visite au colonel Munro. Leur village, nommé Souari, n'était situé qu'à cinq milles de notre campement, presque à la limite supérieure du Tarryani.

L'un d'eux nous apprit que, depuis quelques semaines, une tigresse faisait d'effrayants ravages sur cette partie du territoire. Les troupeaux étaient décimés, et l'on parlait déjà d'abandonner Souari, devenu inhabitable. Il n'y avait plus de sécurité, ni pour les animaux domestiques, ni pour les gens. Pièges, trappes, affûts, rien n'avait eu raison de cette féroce bête, qui prenait déjà rang parmi les plus redoutables fauves dont les vieux montagnards eussent jamais entendu parler.

Ce récit, on le pense, était bien fait pour surexciter les instincts du capitaine Hod. Il offrit immédiatement aux montagnards de les accompagner au village de Souari, tout disposé à mettre son expérience de chasseur et la sûreté de son coup d'oeil au service de ces braves gens, qui, je l'imagine, comptaient un peu sur cette offre.

«Viendrez-vous, Maucler? me demanda le capitaine Hod, du ton d'un homme que ne cherche point à influencer une détermination.

--Certainement, répondis-je. Je ne veux pas manquer une expédition aussi intéressante!

--Je vous accompagnerai, cette fois, dit l'ingénieur.

--Voilà une excellente idée, Banks.

--Oui, Hod! J'ai un vif désir de vous voir à l'oeuvre.

--Est-ce que je n'en serai pas, mon capitaine? demanda Fox.

--Ah! l'intrigant! s'écria le capitaine Hod. Il ne serait pas fâché de compléter sa demi-tigresse! Oui, Fox! oui! tu en seras!» Comme il s'agissait de quitter Steam-House pour trois ou quatre jours. Banks demanda au colonel s'il lui conviendrait de nous accompagner au village de Souari.

Sir Edward Munro le remercia. Il se proposait de profiter de notre absence pour visiter la zone moyenne de l'Himalaya, au-dessus du Tarryani, avec Goûmi et le sergent Mac Neil.

Banks n'insista pas. Il fut donc décidé que nous partirions le jour même pour le kraal, afin d'emprunter à Mathias Van Guitt quelques-uns de ses chikaris, qui pouvaient nous être utiles. Une heure après, vers midi, nous étions arrivés. Le fournisseur fut mis au courant de nos projets. Il ne cacha point sa secrète satisfaction, en apprenant les exploits de cette tigresse, «bien faite, dit-il, pour rehausser dans l'esprit des connaisseurs la réputation des félins de la péninsule.» Puis, il mit à notre disposition trois de ses Indous, sans compter Kâlagani, toujours prêt à marcher au danger. Il fut seulement bien entendu avec le capitaine Hod, que si, par impossible, cette tigresse se laissait prendre vivante, elle appartiendrait de droit à la ménagerie de Mathias Van Guitt. Quelle attraction, lorsqu'une notice, appendue aux barreaux de sa cage, raconterait en chiffres éloquents les hauts faits de «l'une des reines du Tarryani, qui n'a pas dévoré moins de cent trente-huit personnes des deux sexes!»

Notre petite troupe quitta le kraal vers deux heures de l'après-midi. Avant quatre heures, après avoir remonté obliquement

dans l'est, elle arrivait à Souari sans incidents.

La panique était là à son comble. Dans la matinée même, une malheureuse Indoue, inopinément surprise par la tigresse près d'un ruisseau, avait été emportée dans la forêt.

La maison de l'un des montagnards, riche fermier anglais du territoire, nous reçut hospitalièrement. Notre hôte avait eu plus que tout autre à se plaindre de l'imprenable fauve, et il eût volontiers payé sa peau de plusieurs milliers de roupies.

«Capitaine Hod, dit-il, il y a quelques années, dans les provinces du centre, une tigresse a obligé les habitants de treize villages à prendre la fuite, et deux cent cinquante milles carrés de bon sol ont dû rester en friche! Eh bien, ici, pour peu que cela continue, ce sera la province entière qu'il faudra abandonner!

--Vous avez employé tous les moyens de destruction possibles contre cette tigresse? demanda Banks.

--Tous, monsieur l'ingénieur, pièges, fosses, même les appâts préparés à la strychnine! Rien n'a réussi!

--Mon ami, dit le capitaine Hod, je n'affirme pas que nous arriverons à vous donner satisfaction, mais nous ferons de notre mieux!»

Dès que notre installation à Souari eut été achevée, une battue fut organisée le jour même. À nous, à nos gens, aux chikaris du kraal, se joignirent une vingtaine de montagnards, qui connaissaient parfaitement le territoire sur lequel il s'agissait d'opérer.

Banks, si peu chasseur qu'il fût, me parut devoir suivre notre expédition avec le plus vif intérêt.

Pendant trois jours, les 24, 25 et 26 juillet, toute cette partie de la montagne fut fouillée, sans que nos recherches eussent amené aucun résultat, si ce n'est que deux autres tigres, auxquels on ne songeait guère, tombèrent encore sous la balle du capitaine.

«Quarante-cinq!» se contenta de dire Hod, sans y ajouter autrement d'importance.

Enfin, le 27, la tigresse signala son apparition par un nouveau méfait. Un buffle, appartenant à notre hôte, disparut d'un pâturage voisin de Souari, et l'on n'en retrouva plus que les restes à un quart de mille du village. L'assassinat,--meurtre avec préméditation, eût dit un légiste,--s'était accompli un peu avant le lever du jour. L'assassin ne pouvait être loin.

Mais l'auteur principal du crime, était-ce bien cette tigresse, si inutilement recherchée jusqu'alors?

Les Indous de Souari n'en doutèrent pas.

«C'est mon oncle, ce ne peut être que lui, qui a fait le coup!» nous dit un des montagnards. Mon oncle! C'est ainsi que les Indous désignent généralement le tigre dans la plupart des territoires de la péninsule. Cela tient à ce qu'ils croient que chacun de leurs ancêtres est logé pour l'éternité dans le corps de l'un de ces membres de la famille des félins. Cette fois, ils auraient pu plus justement dire: C'est ma tante!

La décision fut aussitôt prise de se mettre en quête de l'animal, sans même attendre la nuit, puisque la nuit lui permettrait de se mieux dérober aux recherches. Il devait être repu,

d'ailleurs, et n'aurait plus quitté son repaire avant deux ou trois jours.

On se mit en campagne. À partir de l'endroit où le buffle avait été saisi, des empreintes sanglantes marquaient le chemin suivi par la tigresse. Ces empreintes se dirigeaient vers un petit taillis, qui avait été battu déjà plusieurs fois, sans qu'on y pût rien découvrir. On résolut donc de cerner ce taillis, de manière à former un cercle que l'animal ne pourrait pas franchir, du moins sans être vu.

Les montagnards se dispersèrent de manière à se rabattre peu à peu vers le centre, en rétrécissant leur cercle. Le capitaine Hod, Kâlagani et moi, nous étions d'un côté, Banks et Fox de l'autre, mais en constante communication avec les gens du kraal et ceux du village. Évidemment, chaque point de cette circonférence était dangereux, puisque, sur chaque point, la tigresse pouvait essayer de la rompre.

Nul doute, d'ailleurs, que l'animal ne fût dans le taillis. En effet, les empreintes, qui y aboutissaient par un côté, ne reparaissaient pas de l'autre. Que là fût sa retraite habituelle, ce n'était pas prouvé, car on l'y avait déjà cherché sans succès; mais, en ce moment, toutes les présomptions étaient pour que ce taillis lui servît de refuge.

Il était alors huit heures du matin. Toutes les dispositions prises, nous avancions peu à peu, sans bruit, en resserrant de plus en plus le cercle d'investissement. Une demi-heure après, nous étions à la limite des premiers arbres.

Aucun incident ne s'était produit, rien ne dénonçait la présence de l'animal, et, pour mon compte, je me demandais si nous

ne manoeuvrions pas en pure perte.

À ce moment, il n'était plus possible de se voir qu'à ceux qui occupaient un arc restreint de la circonférence, et il importait, cependant, de marcher avec un parfait ensemble.

Il avait donc été préalablement convenu qu'un coup de fusil serait tiré au moment où le premier de nous pénétrerait dans le bois.

Le signal fut donné par le capitaine Hod, qui était toujours en avant, et la lisière fut franchie. Je regardai l'heure à ma montre. Elle marquait alors huit heures trente-cinq.

Un quart d'heure après; le cercle s'étant resserré, on se touchait les coudes, et l'on s'arrêtait dans la partie la plus épaisse du taillis, sans avoir rien rencontré.

Le silence n'avait été troublé jusque-là que par le bruit des branches sèches qui, quelques précautions que l'on prît, s'écrasaient sous nos pieds.

En ce moment, un hurlement se fit entendre.

«La bête est là!» s'écria le capitaine Hod, en montrant l'orifice d'une caverne, creusée dans un amoncellement de rocs que couronnait un groupe de grands arbres.

Le capitaine Hod ne se trompait pas. Si ce n'était pas le repaire habituel de la tigresse, c'était là du moins qu'elle s'était réfugiée, se sentant traquée par toute une bande de chasseurs.

Hod, Banks, Fox, Kâlagani, plusieurs des gens du kraal, nous nous étions approchés de l'étroite ouverture, à laquelle venaient aboutir les empreintes sanglantes.

«Il faut pénétrer là dedans, dit le capitaine Hod.

--Manoeuvre dangereuse! fit observer Banks. Il y a risque de blessures graves pour le premier qui entrera.

--J'entrerai, cependant! dit Hod, en s'assurant que sa carabine était prête à faire feu.

--Après moi, mon capitaine! répondit Fox, qui se baissa vers l'ouverture de la caverne.

--Non, Fox, non! s'écria Hod. Ceci me regarde!

--Ah! mon capitaine! répondit doucement Fox, avec un accent de reproche, je suis en retard de sept!...» Ils en étaient à compter leurs tigres dans un pareil moment!

«Ni l'un ni l'autre vous n'entrerez là! s'écria Banks. Non! Je ne vous laisserai pas...

--Il y aurait peut-être un moyen, dit alors Kâlagani, en interrompant l'ingénieur.

--Lequel?

--Ce serait d'enfumer ce repaire, répondit l'Indou. L'animal serait forcé de déguerpir. Nous aurions moins de risques et plus de facilité pour le tuer au dehors.

--Kâlagani a raison, dit Banks. Allons, mes amis, du bois mort, des herbes sèches! Obstruez-moi convenablement cette ouverture! Le vent chassera les flammes et la fumée à l'intérieur. Il faudra bien que la bête se laisse griller ou se sauve!

--Elle se sauvera, reprit l'Indou.

--Soit! répondit le capitaine Hou. Nous serons là pour la saluer au passage!» En un instant, des broussailles, des herbes sèches, du bois mort,--et il n'en manquait pas dans ce taillis,--tout un amas de matières combustibles fut empilé devant l'entrée de la caverne. Rien n'avait bougé à l'intérieur. Rien n'apparaissait dans ce boyau sombre, qui devait être assez profond. Cependant, nos oreilles n'avaient pu nous tromper. Le hurlement était certainement parti de là. Le feu fut mis aux herbes, et le tout flamba. De ce foyer se dégageait une fumée acre et épaisse que le vent rabattit, et qui devait rendre l'air irrespirable au dedans. Un second rugissement, plus furieux que le premier, éclata alors. L'animal se sentait acculé dans son dernier retranchement, et, pour ne pas être suffoqué, il allait être contraint de s'élancer au dehors. Nous l'attendions, postés en équerre sur les faces latérales du rocher, à demi couverts par les troncs d'arbres, de manière à éviter le choc d'un premier bond. Le capitaine, lui, avait choisi une autre place, et, il faut bien en convenir, la plus périlleuse. C'était à l'entrée d'une trouée du taillis, la seule qui pût livrer passage à la tigresse, lorsqu'elle essayerait de fuir à travers le bois. Hod avait mis un genou en terre, afin de mieux assurer son coup, et sa carabine était solidement épaulée; tout son être avait l'immobilité d'un marbre. Trois minutes s'étaient écoulées à peine depuis le moment où le feu avait été mis au tas de bois, qu'un troisième hurlement, ou plutôt, cette fois, un râle de suffocation, retentit à l'orifice du repaire. Le foyer fut dispersé en un instant, et un énorme corps apparut dans les tourbillons de fumée. C'était bien la tigresse. «Feu!» cria Banks.

Dix coups de fusil éclatèrent, mais nous pûmes constater plus tard qu'aucune balle n'avait touché l'animal. Son apparition avait

été trop rapide. Comment l'eût-on pu viser avec quelque justesse au milieu des volutes de vapeur qui l'enveloppaient?

Mais, après son premier bond, si la tigresse avait touché terre, ce n'avait été que pour reprendre un point d'appui et s'élancer vers le fourré par un autre bond plus allongé encore.

Le capitaine Hod attendait l'animal avec le plus grand sang-froid, et, le saisissant pour ainsi dire au vol, il lui envoya une balle qui ne l'atteignit qu'au défaut de l'épaule.

Dans la durée d'un éclair, la tigresse s'était précipitée sur notre compagnon, elle l'avait renversé, elle allait lui fracasser la tête d'un coup de ses formidables pattes...

Kâlagani bondit, un large couteau à la main.

Le cri qui nous échappa durait encore, que le courageux Indou, tombant sur le fauve, le saisissait à la gorge au moment où sa griffe droite allait s'abattre sur le crâne du capitaine.

L'animal, détourné par cette brusque attaque, renversa l'Indou d'un mouvement de hanche, et s'acharna contre lui.

Mais le capitaine Hod s'était relevé d'un bond, et, ramassant le couteau que Kâlagani avait laissé tomber, d'une main sûre il le plongea tout entier dans le coeur de la bête.

La tigresse roula à terre.

Cinq secondes au plus avaient suffi aux diverses péripéties de cette émouvante scène.

Le capitaine Hod était encore à genoux quand nous arrivâmes près de lui. Kâlagani, l'épaule ensanglantée, venait de se relever.

«Bag mahryaga! Bag mahryaga!» criaient les Indous,--ce qui signifiait: la tigresse est morte!

Oui, bien morte! Quel superbe animal! Dix pieds de longueur du museau à l'extrémité de la queue, taille à proportion, des pattes énormes, armées de longues griffes acérées, qui semblaient avoir été affûtées sur la meule de l'aiguiseur!

Tandis que nous admirions ce fauve, les Indous, très rancuniers et à bon droit, l'accablaient d'invectives. Quant à Kâlagani, il s'était approché du capitaine Hod.

«Merci, capitaine! dit-il.

--Comment! merci? s'écria Hod. Mais c'est bien moi, mon brave, qui te dois des remerciements! Sans ton aide, c'en était fait de l'un des capitaines du 1er escadron de carabiniers de l'armée royale!

--Sans vous, je serais mort! répondit froidement l'indou.

--Eh! mille diables! Ne t'es-tu pas élancé, le couteau à la main, pour poignarder cette tigresse, au moment où elle allait me fracasser le crâne!

--C'est vous qui l'avez tuée, capitaine, et cela fait votre quarante-sixième!

--Hurrah! hurrah! crièrent les Indous! Hurrah pour le capitaine Hod!»

Et, en vérité, le capitaine avait bien le droit de porter cette tigresse à son compte, mais il paya Kâlagani d'une bonne poignée de main.

«Revenez à Steam-House, dit Banks à Kâlagani. Vous avez l'épaule déchirée d'un coup de griffe, mais nous trouverons dans la pharmacie de voyage de quoi soigner votre blessure.»

Kâlagani s'inclina en signe d'acquiescement, et tous, après avoir pris congé des montagnards de Souari, qui n'épargnèrent pas leurs remerciements, nous nous dirigeâmes vers le sanitarium.

Les chikaris nous quittèrent pour retourner au kraal. Cette fois encore, ils y revenaient les mains vides, et si Mathias Van Guitt avait compté sur cette «reine du Tarryani», il lui faudrait en faire son deuil. Il est vrai que, dans ces conditions, il eût été impossible de la prendre vivante.

Vers midi, nous étions arrivés à Steam-House. Là, incident inattendu. À notre extrême désappointement, le colonel Munro, le sergent Mac Neil et Goûmi étaient partis.

Un billet, adressé à Banks, lui disait de ne pas s'inquiéter de leur absence, que sir Edward Munro, désireux de pousser une reconnaissance jusqu'à la frontière du Népaul, voulait encore éclaircir certains doutes relatifs aux compagnons de Nana Sahib, et qu'il serait de retour avant l'époque à laquelle nous devions quitter l'Himalaya.

À la lecture de ce billet, il me sembla qu'un mouvement de contrariété, presque involontaire, échappait à Kâlagani.

Pourquoi ce mouvement? Je me trompais, sans doute.

CHAPITRE V

Attaque nocturne.

Le départ du colonel n'était pas sans nous laisser de vives inquiétudes. Il se rattachait évidemment à un passé que nous avions cru fermé à jamais. Mais que faire? Se lancer sur les traces de sir Edward Munro? Nous ignorions quelle direction il avait prise, quel point de la frontière népalaise il se proposait d'atteindre. Nous ne pouvions, d'autre part, nous dissimuler que, s'il n'avait parlé de rien à Banks, c'est parce qu'il craignait les observations de son ami, auxquelles il voulait se soustraire. Banks regretta vivement de nous avoir suivis dans cette expédition.

Il fallait donc se résigner et attendre. Le colonel Munro serait certainement de retour avant la fin d'août,--ce mois étant le dernier que nous dussions passer au sanitarium, avant de prendre, à travers le sud-ouest, la route de Bombay.

Kâlagani, bien soigné par Banks, ne resta que vingt-quatre heures à Steam-House. Sa blessure devait rapidement se cicatriser, et il nous quitta pour aller reprendre son service au kraal.

Le mois d'août commença encore par des pluies violentes,--un temps à enrhumer des grenouilles,--disait le capitaine Hod; mais, en somme, il devait être moins pluvieux que le mois de juillet, et, par conséquent, plus propice à nos excursions dans le Tarryani.

Cependant, les rapports étaient fréquents avec le kraal. Mathias Van Guitt ne laissait pas d'être peu satisfait. Il comptait, lui aussi, quitter le campement dans les premiers jours de septembre. Or, un lion, deux tigres, deux léopards, manquaient en-

core à sa ménagerie, et il se demandait s'il pourrait compléter sa troupe.

En revanche, à défaut des acteurs qu'il voulait engager pour le compte de ses commettants, d'autres vinrent se présenter à son agence, dont il n'avait que faire.

C'est ainsi que, dans la journée du 4 août, un bel ours se fit prendre dans l'un de ses pièges.

Nous étions précisément au kraal, lorsque ses chikaris lui amenèrent dans la cage roulante un prisonnier de grande taille, fourrure noire, griffes acérées, longues oreilles garnies de poils,--ce qui est spécial à ces représentants de la famille des oursins dans les Indes.

«Eh! qu'ai-je besoin de cet inutile tardigrade! s'écria le fournisseur, en haussant les épaules.

--Frère Ballon! frère Ballon!» répétaient les Indous. Il paraît que, si les Indous ne sont que les neveux des tigres, ils sont les frères des ours. Mais Mathias Van Guitt, nonobstant ce degré de parenté, reçut frère Ballon avec un sentiment de mauvaise humeur peu équivoque. Prendre des ours quand il lui fallait des tigres, ce n'était pas pour le contenter. Que ferait-il de cette importune bête? Il lui convenait peu de la nourrir sans espoir de rentrer dans ses frais. L'ours indien n'est que peu demandé sur les marchés de l'Europe. Il n'a pas la valeur marchande du grizzly d'Amérique ni celle de l'ours polaire. C'est pourquoi Mathias Van Guitt, bon commerçant, ne se souciait pas d'un animal encombrant, dont il ne trouverait que difficilement à se défaire!

«Le voulez-vous? demanda-t-il au capitaine Hod.

--Et que voulez-vous que j'en fasse! répondit le capitaine.

--Vous en ferez des beefsteaks, dit le fournisseur, si toutefois je puis employer cette catachrèse!

--Monsieur Van Guitt, répondit sérieusement Banks, la catachrèse est une figure permise, quand, à défaut de toute autre expression, elle rend convenablement la pensée.

--C'est aussi mon avis, répliqua le fournisseur.

--Eh bien, Hod, dit Banks, prenez-vous ou ne prenez-vous pas l'ours de monsieur Van Guitt?

--Ma foi non! répondit le capitaine Hod. Manger des beefsteaks d'ours, quand l'ours est tué, passe encore; mais tuer l'ours exprès, pour manger ses beefsteaks, cela ne me met pas en appétit!

--Alors, qu'on rende ce plantigrade à la liberté,» dit Mathias Van Guitt, en se retournant vers ses chikaris. On obéit au fournisseur. La cage fut ramenée hors du kraal. Un des Indous en ouvrit la porte.

Frère Ballon, qui semblait tout honteux de sa situation, ne se le fit pas dire deux fois. Il sortit tranquillement de la cage, fit un petit hochement de tête que l'on pouvait prendre pour un remerciement, et il détala en poussant un grognement de satisfaction.

«C'est une bonne action que vous avez faite là, dit Banks. Cela vous portera bonheur, monsieur Van Guitt!»

Banks ne savait pas dire si juste. La journée du 6 août devait récompenser le fournisseur, en lui procurant un des fauves qui manquaient à sa ménagerie.

Voici dans quelles circonstances:

Mathias Van Guitt, le capitaine Hod et moi, accompagnés de Fox, du mécanicien Storr et de Kâlagani, nous battions, depuis l'aube, un épais fourré de cactus et de lentisques, lorsque des hurlements à demi étouffes se firent entendre.

Aussitôt, nos fusils prêts à faire feu, bien groupés tous les six, de manière à nous garder contre une attaque isolée, nous nous dirigeons vers l'endroit suspect.

Cinquante pas plus loin, le fournisseur nous faisait faire halte. À la nature des rugissements, il semblait avoir reconnu ce dont il s'agissait, et, en s'adressant tout spécialement au capitaine Hod.

«Surtout pas de coup de feu inutile,» dit-il.

Puis, s'étant avancé de quelques pas, tandis que, sur un signe de lui, nous restions en arrière:

«Un lion!» s'écria-t-il.

En effet, à l'extrémité d'une forte corde, attachée à la fourche d'une solide branche d'arbre, un animal se débattait.

C'était bien un lion, un de ces lions sans crinière,--que cette particularité distingue de leurs congénères d'Afrique,--mais un véritable lion, le lion réclamé par Mathias Van Guitt.

La farouche bête, pendue par une de ses pattes de devant, que serrait le noeud coulant de la corde, donnait de terribles secousses, sans parvenir à se dégager.

Le premier mouvement du capitaine Hod, malgré la recommandation du fournisseur, fut de faire feu.

«Ne tirez pas, capitaine! s'écria Mathias Van Guitt, Je vous en conjure, ne tirez pas!

--Mais...

--Non! non! vous dis-je! Ce lion s'est pris à l'un de mes pièges et il m'appartient!» C'était un piège, en effet,--un piège-potence, à la fois très simple et très ingénieux. Une corde résistante est fixée à une branche d'arbre forte et flexible. Cette branche est recourbée vers le sol, de manière que l'extrémité inférieure de la corde, terminée par un noeud coulant, puisse être engagée dans l'entaille d'un pieu solidement fiché en terre. À ce pieu on place un appât, de telle façon que si un animal veut y toucher, il devra engager dans le noeud soit sa tête, soit l'une de ses pattes. Mais à peine l'a-t-il fait, que l'appât, si peu qu'il ait été remué, dégage la corde de l'entaille, la branche se redresse, l'animal est enlevé, et, au même moment, un lourd cylindre de bois, glissant le long de la corde, tombe sur le noeud, l'assujettit fortement et empêche qu'il puisse se desserrer sous les efforts du pendu. Ce genre de piège est fréquemment dressé dans les forêts de l'Inde, et les fauves s'y laissent prendre beaucoup plus communément qu'on ne serait tenté de le croire. Le plus souvent, il arrive que la bête est saisie par le cou, ce qui amène une strangulation presque immédiate, en même temps que sa tête est à demi fracassée par le lourd cylindre de bois. Mais le lion qui se débattait sous nos yeux n'avait été pris que par la patte. Il était donc vivant, bien vivant, et digne de figurer parmi les hôtes du fournisseur. Mathias Van Guitt, enchanté de l'aventure, dépêcha Kâlagani vers le kraal, avec ordre d'en ramener la cage roulante sous la conduite d'un charretier. Pendant ce temps, nous pûmes observer tout à l'aise l'animal, dont notre présence redoublait la fureur. Le fournis-

seur, lui, ne le quittait pas des yeux. Il tournait autour de l'arbre, ayant soin, d'ailleurs, de se tenir hors de portée des coups de griffe que le lion détachait à droite et à gauche. Une demi-heure après, arrivait la cage, traînée par deux buffles. On y descendait le pendu, non sans quelque peine, et nous reprenions le chemin du kraal.

«Je commençais véritablement à désespérer, nous dit Mathias Van Guitt. Les lions ne figurent pas pour un chiffre important parmi les bêtes némorales de l'Inde...

--Némorales? dit le capitaine Hod.

--Oui, les bêtes qui hantent les forêts, et je m'applaudis d'avoir pu capturer ce fauve, qui fera honneur à ma ménagerie!»

Du reste, Mathias Van Guitt, à dater de ce jour, n'eut plus à se plaindre de la malchance.

Le 11 août, deux léopards furent pris conjointement dans ce premier piège à tigres, dont nous avions extrait le fournisseur.

C'étaient deux tchitas, semblables à celui qui avait si audacieusement attaqué le Géant d'Acier dans les plaines du Rohilkhande, et dont nous n'avions pu nous emparer.

Il ne manquait plus que deux tigres pour que le stock de Mathias Van Guitt fût complet.

Nous étions au 15 août. Le colonel Munro n'avait pas encore reparu. De nouvelles de lui, pas la moindre. Banks était inquiet plus qu'il ne le voulait paraître. Il interrogea Kâlagani, qui connaissait la frontière népalaise, sur les dangers que pouvait courir sir Edward Munro à s'aventurer sur ces territoires indé-

pendants. L'Indou lui assura qu'il ne restait plus un seul des partisans de Nana Sahib aux confins du Thibet. Toutefois, il parut regretter que le colonel ne l'eût pas choisi pour guide. Ses services lui auraient été très utiles, dans un pays dont les moindres sentiers lui étaient connus. Mais il ne fallait pas songer maintenant à le rejoindre.

Cependant, le capitaine Hod et Fox, plus particulièrement, continuaient leurs excursions dans le Tarryani. Aidés des chikaris du kraal, ils parvinrent à tuer trois autres tigres de moyenne taille, non sans grands risques. Deux de ces fauves furent portés au compte du capitaine, le troisième au compte du brosseur.

«Quarante-huit! dit Hod, qui aurait bien voulu atteindre le chiffre rond de cinquante, avant de quitter l'Himalaya.

--Trente-neuf!» avait dit Fox, sans parler d'une redoutable panthère, qui était tombée sous ses balles.

Le 20 août, l'avant-dernier des tigres réclamés par Mathias Van Guitt se fit prendre dans une de ces fosses, auxquelles, soit instinct, soit hasard, ils avaient échappé jusqu'alors. L'animal, ainsi qu'il arrive le plus souvent, se blessa dans sa chute, mais la blessure ne présentait aucune gravité. Quelques jours de repos suffiraient à assurer sa guérison, et il n'y devait plus rien paraître, lorsque la livraison serait faite pour le compte de Hagenbeck, de Hambourg.

L'emploi de ces fosses est regardé par les connaisseurs comme une méthode barbare. Lorsqu'il ne s'agit que de détruire les animaux, il est évident que tout moyen est bon; mais, quand on tient à les prendre vivants, la mort est trop souvent la conséquence de leur chute, surtout lorsqu'ils tombent dans ces fosses, profondes

de quinze à vingt pieds, qui sont destinées à la capture des éléphants. Sur dix, à peine peut-on compter en retrouver un qui n'ait quelque fracture mortelle. Aussi, même dans le Mysore, où ce système était surtout préconisé, nous dit le fournisseur, on commence à l'abandonner.

En fin de compte, il ne manquait plus qu'un tigre à la ménagerie du kraal, et Mathias Van Guitt aurait bien voulu le tenir en cage. Il avait hâte de partir pour Bombay.

Ce tigre, il ne devait pas tarder à s'en rendre maître, mais à quel prix! Cela demande à être raconté avec quelques détails, car l'animal fut chèrement,--trop chèrement,--payé.

Une expédition avait été organisée, par les soins du capitaine Hod, pour la nuit du 26 août. Les circonstances se prêtaient à ce que la chasse se fît dans des circonstances favorables, ciel dégagé de nuages, atmosphère calme, lune en décroissance. Lorsque les ténèbres sont très profondes, les fauves quittent moins volontiers leurs repaires, tandis qu'une demi-obscurité les y invite. Précisément, le ménisque,--un mot de Mathias Van Guitt qui s'applique au croissant lunaire,--le ménisque allait jeter quelques lueurs après minuit.

Le capitaine Hod et moi, Fox et Storr, qui y prenait goût, nous formions le noyau de cette expédition, à laquelle devaient se joindre le fournisseur, Kâlagani et quelques-uns de ses Indous.

Donc, le dîner achevé, après avoir pris congé de Banks, qui avait décliné l'invitation de nous accompagner, nous quittâmes Steam-House vers sept heures du soir, et, à huit, nous arrivions au kraal, sans avoir fait aucune rencontre fâcheuse.

Mathias Van Guitt achevait de souper en ce moment. Il nous reçut avec ses démonstrations ordinaires. On tint conseil, et le plan de chasse fut aussitôt arrêté.

Il s'agissait d'aller prendre l'affût sur le bord d'un torrent, au fond de l'un de ces ravins qu'on appelle «nullah», à deux milles du kraal, en un endroit qu'un couple de tigres visitait assez régulièrement pendant la nuit. Aucun appât n'y avait été préalablement placé. Au dire des Indous, c'était inutile. Une battue, récemment faite dans cette portion du Tarryani, prouvait que le besoin de se désaltérer suffisait à attirer les tigres au fond de cette nullah. On savait aussi qu'il serait facile de s'y poster avantageusement.

Nous ne devions pas quitter le kraal avant minuit. Or, il n'était encore que sept heures. Il s'agissait donc d'attendre sans trop s'ennuyer le moment du départ.

«Messieurs, nous dit Mathias Van Guitt, mon habitation est tout entière à votre disposition. Je vous engage à faire comme moi, à vous coucher. Il s'agît d'être plus que matinal, et quelques heures de sommeil ne peuvent que nous mieux préparer à la lutte-- Est-ce que vous avez envie de dormir, Maucler? me demanda le capitaine Hod.

--Non, répondis-je, et j'aime mieux attendre l'heure en me promenant, que d'être forcé de me réveiller en plein sommeil.

--Comme il vous plaira, messieurs, répondit le fournisseur. Pour moi, j'éprouve déjà ce clignotement spasmodique des paupières que provoque le besoin de dormir. Vous le voyez, j'en suis déjà aux mouvements de pendiculation!»

Et Mathias Van Guitt, levant les bras, renversant la tête et le tronc en arrière par une involontaire extension des muscles abdominaux, laissa échapper quelques bâillements significatifs.

Donc, quand il eut bien «pendiculé» tout à son aise, il nous fit un dernier geste d'adieu, entra dans sa case, et, sans doute, il ne tarda pas à s'y endormir. «Et nous, qu'allons-nous faire? demandai-je.

--Promenons-nous, Maucler, me répondit le capitaine Hod, promenons-nous dans le kraal. La nuit est belle, et je serai plus dispos au départ, que si je me mettais trois ou quatre heures de sommeil sur les yeux. D'ailleurs, si le sommeil est notre meilleur ami, c'est un ami qui souvent se fait bien attendre!»

Nous voilà donc arpentant le kraal, songeant et causant tour à tour. Storr, «que son meilleur ami n'avait pas l'habitude de faire attendre», était couché au pied d'un arbre et dormait déjà. Les chikaris et les charretiers s'étaient également blottis dans leur coin, et il n'y avait plus personne qui veillât dans l'enceinte.

C'était inutile, en somme, puisque le kraal, entouré d'une solide palissade, était parfaitement clos.

Kâlagani alla s'assurer lui-même que la porte avait été soigneusement fermée; puis, cela fait, après nous avoir donné le bonsoir en passant, il regagna la demeure commune à ses compagnons et à lui.

Le capitaine Hod et moi, nous étions absolument seuls.

Non seulement les gens de Van Guitt, mais les animaux domestiques et les fauves dormaient également, ceux-ci dans leurs

cages, ceux-là groupés sous les grands arbres, à l'extrémité du kraal. Silence complet au dedans comme au dehors.

Notre promenade nous amena d'abord vers la place occupée par les buffles. Ces magnifiques ruminants, doux et dociles, n'étaient pas même entravés. Habitués à reposer sous le feuillage de gigantesques érables, nous les voyions là, tranquillement étendus, les cornes enchevêtrées, les pattes repliées sous eux, et l'on entendait une lente et bruyante respiration qui sortait de ces masses énormes.

Ils ne se réveillèrent même pas à notre approche. L'un deux, seulement, redressa un instant sa grosse tête, jeta sur nous ce regard sans fixité qui est particulier aux animaux de cette espèce, puis il se confondit de nouveau dans l'ensemble.

«Voilà à quel état les réduit la domesticité, ou plutôt la domestication, dis-je au capitaine.

--Oui, me répondit Hod, et, cependant, ces buffles sont de terribles animaux, quand ils vivent à l'état sauvage. Mais, s'ils ont pour eux la force, ils n'ont pas la souplesse, et que peuvent leurs cornes contre la dent des lions ou la griffe des tigres? Décidément, l'avantage est aux fauves.»

Tout en causant, nous étions revenus vers les cages. Là, aussi, repos absolu. Tigres, lions, panthères, léopards, dormaient dans leurs compartiments séparés. Mathias Van Guitt ne les réunissait que lorsqu'ils étaient assouplis par quelques semaines de captivité, et il avait raison. Très certainement, en effet, ces féroces animaux, aux premiers jours de leur séquestration, se seraient dévorés entre eux.

Les trois lions, absolument immobiles, étaient couchés en demi-cercle comme de gros chats. On ne voyait plus leur tête, perdue dans un épais manchon de fourrure noire, et ils dormaient du sommeil du juste.

Assoupissement moins complet dans les compartiments des tigres. Des yeux ardents flamboyaient dans l'ombre. Une grosse patte s'allongeait de temps en temps et griffait les barreaux de fer. C'était un sommeil de carnassiers qui rongent leur frein.

«Ils font de mauvais rêves, et je comprends cela!» dit le compatissant capitaine. Quelques remords, sans doute, agitaient aussi les trois panthères, ou, tout au moins, quelques regrets. À cette heure, libres de tout lien, elles auraient couru la forêt! Elles auraient rôdé autour des pâturages, en quête de chair vivante! Quant aux quatre léopards, nul cauchemar ne troublait leur sommeil. Ils reposaient paisiblement. Deux de ces félins, le mâle et la femelle, occupaient la même chambre à coucher, et se trouvaient aussi bien là que s'ils eussent été au fond de leur tanière. Un seul compartiment était vide encore,--celui que devait occuper le sixième et imprenable tigre, dont Mathias Van Guitt n'attendait plus que la capture pour quitter le Tarryani. Notre promenade dura une heure à peu près. Après avoir fait le tour de l'enceinte intérieure du kraal, nous revînmes prendre place au pied d'un énorme mimosa.

Un silence absolu régnait dans la forêt tout entière. Le vent, qui bruissait encore à travers le feuillage à la tombée du jour, s'était tu. Pas une feuille ne remuait aux arbres. L'espace était aussi calme à la surface du sol que dans ces hautes régions, vides d'air, où la lune promenait son disque à demi rongé.

Le capitaine Hod et moi, assis l'un près de l'autre, nous ne causions plus. Le sommeil ne nous envahissait pas, cependant. C'était plutôt cette sorte d'absorption, plus morale que physique, dont on subit l'influence pendant le repos parfait de la nature. On pense, mais on ne formule point sa pensée. On rêve, comme rêverait un homme qui ne dormirait pas, et le regard, que les paupières ne voilent pas encore, tend plutôt à se perdre dans quelque vision fantasmatique.

Cependant, une particularité étonnait le capitaine, et, parlant à voix basse ainsi qu'on le fait presque inconsciemment, lorsque tout se tait autour de soi, il me dit:

«Maucler, un pareil silence a lieu de me surprendre! Les fauves rugissent habituellement dans l'ombre, et, pendant la nuit, la forêt est bruyante. À défaut de tigres ou de panthères, ce sont les chacals, qui ne chôment jamais. Ce kraal, empli d'êtres vivants, devrait les attirer par centaines, et, pourtant nous n'entendons rien, pas un seul craquement du bois sec sur le sol, pas un seul hurlement au dehors. Si Mathias Van Guitt était éveillé, il ne serait pas moins surpris que moi, sans doute, et il trouverait quelque mot étonnant pour exprimer sa surprise!

--Votre observation est juste, mon cher Hod, répondis-je, et je ne sais à quelle cause attribuer l'absence de ces rôdeurs de nuit. Mais prenons garde à nous-mêmes, ou bien, au milieu de ce calme, nous finirions par nous endormir!

--Résistons, résistons! répondit le capitaine Hod, en se détirant les bras. L'heure approche, à laquelle il faudra partir.» Et nous nous reprîmes à causer par phrases qui traînaient, entrecoupées de longs silences. Combien de temps dura cette rêverie,

je n'aurais pu le dire; mais soudain une sourde agitation se produisit, qui me tira subitement de cet état de somnolence. Le capitaine Hod, également secoué de sa torpeur, s'était levé en même temps que moi. Il n'y avait pas à en douter, cette agitation venait de se produire dans la cage des fauves.

Lions, tigres, panthères, léopards, tout à l'heure si paisibles, faisaient entendre maintenant un sourd murmure de colère. Debout dans leurs compartiments, allant et venant à petits pas, ils aspiraient fortement quelque émanation du dehors, et se dressaient en renâclant contre les barreaux de fer de leurs compartiments.

«Qu'ont-ils donc? demandai-je.

--Je ne sais, répondit le capitaine Hod, mais je crains qu'ils n'aient senti l'approche de...» Tout à coup, de formidables rugissements éclatèrent autour de l'enceinte du kraal. «Des tigres!» s'écria le capitaine Hod, en se précipitant vers la case de Mathias Van Guitt. Mais, telle avait été la violence de ces rugissements, que tout le personnel du kraal était déjà sur pied, et le fournisseur, suivi de ses gens, apparaissait sur la porte. «Une attaque!... s'écria-t-il.

--Je le crois, répondit le capitaine Hod.

--Attendez! Il faut voir!...» Et, sans prendre le temps d'achever sa phrase, Mathias Van Guitt, saisissant une échelle, la dressa contre la palissade. En un instant, il en eut atteint le dernier échelon. «Dix tigres et une douzaine de panthères! s'écria-t-il.

--Ce sera sérieux, répondit le capitaine Hod. Nous voulions aller les chasser, et ce sont eux qui nous donnent la chasse!

--Aux fusils! aux fusils!» cria le fournisseur. Et tous, obéissant à ses ordres, en vingt secondes nous étions prêts à faire feu. Ces attaques d'une bande de fauves ne sont pas rares aux Indes. Combien de fois les habitants des territoires fréquentés par les tigres, plus particulièrement ceux des Sunderbunds, n'ont-ils pas été assiégés dans leurs habitations! C'est là une redoutable éventualité, et, trop souvent, c'est aux assaillants que reste l'avantage!

Cependant, à ces rugissements du dehors s'étaient joints les hurlements du dedans. Le kraal répondait à la forêt. On ne pouvait plus s'entendre dans l'enceinte.

«Aux palissades!» s'écria Mathias Van Guitt, qui se fit comprendre par le geste plutôt que par la voix.

Et chacun de nous se précipita vers l'enceinte.

En ce moment, les buffles, en proie à l'épouvante, se démenaient pour quitter la place où ils étaient parqués. Les charretiers essayaient en vain de les y retenir.

Soudain, la porte, dont la barre était mal assujettie sans doute, s'ouvrit violemment, et une bande de fauves força l'entrée du kraal.

Cependant, Kâlagani avait fermé cette porte avec le plus grand soin, ainsi qu'il le faisait chaque soir!

«À la case! À la case!» cria Mathias Van Guitt, en s'élançant vers la maison, qui seule pouvait offrir un refuge.

Mais aurions-nous le temps d'y arriver?

Déjà deux des chikaris, atteints par les tigres, venaient de rouler à terre. Les autres, ne pouvant plus atteindre la case, fuyaient

à travers le kraal, cherchant un abri quelconque.

Le fournisseur, Storr et six des Indous étaient déjà dans la maison, dont la porte fut refermée au moment où deux panthères allaient s'y précipiter.

Kâlagani, Fox et les autres, s'accrochant aux arbres, s'étaient hissés dans les premières branches.

Le capitaine Hod et moi, nous n'avions eu ni le temps ni la possibilité de rejoindre Mathias Van Guitt.

«Maucler! Maucler!» cria le capitaine Hod, dont le bras droit venait d'être déchiré par un coup de griffe.

D'un coup de sa queue, un énorme tigre m'avait jeté à terre. Je me relevais au moment où l'animal revenait sur moi, et je courus au capitaine Hod pour lui porter secours.

Un seul refuge nous restait alors: c'était le compartiment vide de la sixième cage. En un instant, Hod et moi nous nous y étions blottis, et la porte refermée nous mettait momentanément à l'abri des fauves, qui se jetèrent en hurlant sur les barreaux de fer.

Tel fut alors l'acharnement de ces bêtes furieuses, joint à la colère des tigres emprisonnés dans les compartiments voisins, que la cage, oscillant sur ses roues, fut sur le point d'être chavirée.

Mais les tigres l'abandonnèrent bientôt pour s'attaquer à quelque proie plus sûre.

Quelle scène, dont nous ne perdions aucun détail, en regardant à travers les barreaux de notre compartiment!

«C'est le monde renversé! s'écria le capitaine Hod, qui enrageait. Eux dehors, et nous dedans!

--Et votre blessure? demandai-je.

--Ce n'est rien!» Cinq ou six coups de feu éclatèrent en ce moment. Ils partaient de la case, occupée par Mathias Van Guitt, contre laquelle s'acharnaient deux tigres et trois panthères. L'un de ces animaux tomba foudroyé d'une balle explosible, qui devait sortir de la carabine de Storr. Quant aux autres, ils s'étaient tout d'abord précipités sur le groupe des buffles, et ces malheureux ruminants allaient se trouver sans défense contre de tels adversaires. Fox, Kâlagani et les Indous, qui avaient dû jeter leurs armes pour grimper plus vite dans les arbres, ne pouvaient leur venir en aide. Cependant, le capitaine Hod, passant sa carabine à travers les barreaux de notre cage, fit feu. Bien que son bras droit, à demi paralysé par sa blessure, ne lui permît pas de tirer avec sa précision habituelle, il eut la chance d'abattre son quarante-neuvième tigre. À ce moment, les buffles, affolés, se précipitèrent en beuglant à travers l'enceinte. Vainement, ils essayèrent de faire tête aux tigres, qui, par des bonds formidables, échappaient aux coups de cornes. L'un d'eux, coiffé d'une panthère, dont les griffes lui déchiraient le garrot, arriva devant la porte du kraal et s'élança au dehors. Cinq ou six autres, serrés de plus près par les fauves, s'échappèrent à sa suite et disparurent. Quelques-uns des tigres se mirent à leur poursuite; mais ceux de ces buffles qui n'avaient pu abandonner le kraal, égorgés, éventrés, gisaient déjà sur le sol. Cependant, d'autres coups de feu éclataient à travers les fenêtres de la case. De notre côté, le capitaine Hod et moi, nous faisions de notre mieux. Un nouveau danger nous menaçait. Les animaux renfermés dans les cages, surex-

cités par l'acharnement de la lutte, l'odeur du sang, les hurlements de leurs congénères, se débattaient avec une indescriptible violence. Allaient-ils parvenir à briser leurs barreaux? Nous devions véritablement le craindre. En effet, une des cages à tigres fui renversée. Je crus un instant que ses parois rompues leur avaient livré passage!... Il n'en était rien, heureusement, et les prisonniers ne pouvaient même plus voir ce qui se passait au dehors, puisque c'était la face grillagée de leur cage qui posait sur le sol.

«Décidément, il y en a trop!» murmura le capitaine Hod, en rechargeant sa carabine.

À ce moment, un tigre fit un bond prodigieux, et, ses griffes aidant, il parvint à s'accrocher à la fourche d'un arbre, sur laquelle deux ou trois chikaris avaient cherche refuge.

L'un de ces malheureux, saisi à la gorge, essaya vainement de résister et fut précipité à terre.

Une panthère vint disputer au tigre ce corps déjà privé de vie, dont les os craquèrent au milieu d'une mare de sang.

«Mais feu! feu donc!» criait le capitaine Hod, comme s'il eût pu se faire entendre de Mathias Van Guitt et de ses compagnons.

Quant à nous, impossible d'intervenir maintenant! Nos cartouches étaient épuisées, et nous ne pouvions plus être que les spectateurs impuissants de cette lutte!

Mais voici que, dans le compartiment voisin du nôtre, un tigre, qui cherchait à briser ses barreaux, parvint, en donnant une secousse violente, à rompre l'équilibre de la cage. Elle oscilla un instant et se renversa presque aussitôt.

Contusionnés légèrement dans la chute, nous nous étions relevés sur les genoux. Les parois avaient résisté, mais nous ne pouvions plus rien voir de ce qui se passait au dehors.

Si l'on ne voyait pas, on entendait, du moins! Quel sabbat de hurlements dans l'enceinte du kraal! Quelle odeur de sang imprégnait l'atmosphère! Il semblait que la lutte eût pris un caractère plus violent. Que s'était-il donc passé? Les prisonniers des autres cages s'étaient-ils échappés? Attaquaient-ils la case de Mathias Van Guitt? Tigres et panthères s'élançaient-ils sur les arbres pour en arracher les Indous?

«Et ne pouvoir sortir de cette boîte!» s'écriait le capitaine Hod, en proie à une rage véritable.

Un quart d'heure environ,--un quart d'heure dont nous comptions les interminables minutes!--s'écoula dans ces conditions.

Puis, le bruit de la lutte diminua peu à peu. Les hurlements s'affaiblirent. Les bonds des tigres, qui occupaient les compartiments de notre cage, devinrent plus rares. Le massacre avait-il donc pris fin?

Soudain, j'entendis la porte du kraal qui se refermait avec fracas. Puis, Kâlagani nous appela à grands cris. À sa voix se joignait celle de Fox, répétant:

«Mon capitaine! mon capitaine!

--Par ici!» répondit Hod. Il fut entendu, et, presque aussitôt, je sentis que la cage se relevait. Un instant après, nous étions libres. «Fox! Storr! s'écria le capitaine, dont la première pensée fut pour ses compagnons.

--Présents!» répondirent le mécanicien et le brosseur. Ils n'étaient pas même blessés. Mathias Van Guitt et Kâlagani se trouvaient également sains et saufs. Deux tigres et une panthère gisaient sans vie sur le sol. Les autres avaient quitté le kraal, dont Kâlagani venait de refermer la porte. Nous étions tous en sûreté.

Aucun des fauves de la ménagerie n'était parvenu à s'échapper pendant la lutte, et, même, le fournisseur comptait un prisonnier de plus. C'était un jeune tigre, emprisonné dans la petite cage roulante, qui s'était renversée sur lui, et sous laquelle il avait été pris comme dans un piège.

Le stock de Mathias Van Guitt était donc au complet; mais que cela lui coûtait cher! Cinq de ses buffles étaient égorgés, les autres avaient pris la fuite, et trois des Indous, horriblement mutilés, nageaient dans leur sang sur le sol du kraal!

CHAPITRE VI

Le dernier adieu de Mathias Van Guitt.

Pendant le reste de la nuit, aucun incident ne se produisit, ni en dedans, ni en dehors de l'enceinte. La porte avait été solidement assujettie, cette fois. Comment avait-elle pu s'ouvrir au moment où la bande des fauves contournait la palissade? Cela ne laissait pas d'être inexplicable, puisque Kâlagani avait lui-même repoussé dans leurs mortaises les fortes traverses qui en assuraient la fermeture.

La blessure du capitaine Hod le faisait assez souffrir, bien que ce ne fût qu'une éraflure de la peau. Mais peu s'en était fallu qu'il

ne perdît l'usage du bras droit.

Pour mon compte, je ne sentais plus rien du violent coup de queue qui m'avait jeté à terre.

Nous résolûmes donc de retourner à Steam-House, dès que le jour commencerait à paraître.

Quant à Mathias Van Guitt, si ce n'est le regret très réel d'avoir perdu trois de ses gens, il ne se montrait pas autrement désespéré de la situation, bien que la privation de ses buffles dût le mettre dans un certain embarras, au moment de son départ.

«Ce sont les chances du métier, nous dit-il, et j'avais comme un pressentiment qu'il m'arriverait quelque aventure de ce genre.»

Puis, il fit procéder à l'enterrement des trois Indous, dont les restes furent déposés dans un coin du kraal, et assez profondément pour que les fauves ne pussent les déterrer.

Cependant, l'aube ne tarda pas à blanchir les dessous du Tarryani, et, après force poignées de mains, nous prîmes congé de Mathias Van Guitt.

Pour nous accompagner, au moins pendant notre passage à travers la forêt, le fournisseur voulut mettre à notre disposition Kâlagani et deux de ses Indous. Son offre fut acceptée, et, à six heures, nous franchissions l'enceinte du kraal.

Aucune mauvaise rencontre ne signala notre retour. De tigres, de panthères, il n'y avait plus aucune trace. Les fauves, fortement repus, avaient sans doute regagné leur repaire, et ce n'était pas le moment d'aller les y relancer.

Quant aux buffles qui s'étaient échappés du kraal, ou bien ils étaient égorgés et gisaient sous les hautes herbes, ou bien, égarés dans les profondeurs du Tarryani, il ne fallait pas compter que leur instinct les ramenât au kraal. Ils devaient donc être considérés comme définitivement perdus pour le fournisseur.

À la lisière de la forêt, Kâlagani et les deux Indous nous quittèrent. Une heure après, Phann et Black annonçaient par leurs aboiements notre retour à Steam-House.

Je fis à Banks le récit de nos aventures. S'il nous félicita d'en avoir été quittes à si bon marché, cela va sans dire! Trop souvent, dans des attaques de ce genre, pas un des assaillis n'a pu revenir pour raconter les hauts faits des assaillants!

Quant au capitaine Hod, il dut, bon gré, mal gré, porter son bras en écharpe; mais l'ingénieur, qui était le véritable médecin de l'expédition, ne trouva rien de grave à sa blessure, et il affirma que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus.

Au fond, le capitaine Hod était très mortifié d'avoir reçu un coup sans avoir pu le rendre. Et, cependant, il avait ajouté un tigre aux quarante-huit qui figuraient à son actif.

Le lendemain, 27 août, dans l'après-midi, les aboiements des chiens retentirent avec force, mais joyeusement.

C'étaient le colonel Munro, Mac Neil et Goûmi qui rentraient au sanitarium. Leur retour nous procura un véritable soulagement. Sir Edward Munro avait-il mené à bonne fin son expédition? nous ne le savions pas encore. Il revenait sain et sauf. Là était l'important.

Tout d'abord, Banks avait couru à lui, il lui serrait la main, il l'interrogeait du regard.

«Rien!» se contenta de répondre le colonel Munro par un simple signe de tête.

Ce mot signifiait non seulement que les recherches entreprises sur la frontière népalaise n'avaient donné aucun résultat, mais aussi que toute conversation sur ce sujet devenait inutile. Il semblait nous dire qu'il n'y avait plus lieu d'en parler.

Mac Neil et Goûmi, que Banks interrogea dans la soirée, furent plus explicites. Ils lui apprirent que le colonel Munro avait effectivement voulu revoir cette portion de l'Indoustan, où Nana Sahib s'était réfugié avant sa réapparition dans la présidence de Bombay. S'assurer de ce qu'étaient devenus les compagnons du nabab, rechercher si, de leur passage sur ce point de la frontière indo-chinoise, il ne restait plus trace, tâcher d'apprendre si, à défaut de Nana Sahib, son frère Balao Rao ne se cachait pas dans cette contrée soustraite encore à la domination anglaise, tel avait été le but de Sir Edward Munro. Or, de ses recherches, il résultait, à n'en plus douter, que les rebelles avaient quitté le pays. De leur campement, où avaient été célébrées les fausses obsèques destinées à accréditer la mort de Nana Sahib, il n'y avait plus vestige. De Balao Rao, aucune nouvelle De ses compagnons, rien qui pût permettre de se lancer sur leur piste. Le nabab tué dans les défilés des monts Sautpourra, les siens dispersés très probablement au delà des limites de la péninsule, l'oeuvre du justicier n'était plus à faire. Quitter la frontière himalayenne, continuer le voyage en revenant au sud, achever enfin notre itinéraire de Calcutta à Bombay, c'est à quoi nous devions uniquement songer.

Le départ fut donc arrêté et fixé à huit jours de là, au 3 septembre. Il convenait de laisser au capitaine Hod le temps nécessaire à la complète guérison de sa blessure. D'autre part, le colonel Munro, visiblement fatigué par cette rude excursion dans un pays difficile, avait besoin de quelques jours de repos.

Pendant ce temps, Banks commencerait à faire ses préparatifs. Remettre notre train en état pour redescendre dans la plaine et prendre la route de l'Himalaya à la présidence de Bombay, c'était là de quoi l'occuper pendant toute une semaine.

Tout d'abord, il fut convenu que l'itinéraire serait une seconde fois modifié, de manière à éviter ces grandes villes du nord-ouest, Mirat, Delhi, Agra, Gwalior, Jansie et autres, dans lesquelles la révolte de 1857 avait laissé trop de désastres. Avec les derniers rebelles de l'insurrection devait disparaître tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir au colonel Munro. Nos demeures roulantes iraient donc à travers les provinces, sans s'arrêter aux cités principales, mais le pays valait la peine d'être visité rien que pour ses beautés naturelles. L'immense royaume du Sindia, sous ce rapport, ne le cède à aucun autre. Devant notre Géant d'Acier allaient s'ouvrir les plus pittoresques routes de la péninsule.

La mousson avait pris fin avec la saison des pluies, dont la période ne se prolonge pas au delà du mois d'août. Les premiers jours de septembre promettaient une température agréable, qui devait rendre moins pénible cette seconde partie du voyage.

Pendant la deuxième semaine de notre séjour au sanitarium, Fox et Goûmi durent se faire les pourvoyeurs quotidiens de l'office. Accompagnés des deux chiens, ils parcoururent cette zone moyenne où pullulent les perdrix, les faisans, les outardes. Ces

volatiles, conservés dans la glacière de Steam-House, devaient fournir un gibier excellent pour la route.

Deux ou trois fois encore, on alla rendre visite au kraal. Là, Mathias Van Guitt, lui aussi, s'occupait à préparer son départ pour Bombay, prenant ses ennuis en philosophe qui se tient au-dessus des petites ou grandes misères de l'existence.

On sait que, par la capture du dixième tigre, qui avait coûté si cher, la ménagerie était au complet. Mathias Van Guitt n'avait donc plus qu'à se préoccuper de refaire ses attelages de buffles. Pas un des ruminants qui s'étaient enfuis pendant l'attaque n'avait reparu au kraal. Toutes les probabilités étaient pour que, dispersés à travers la forêt, ils eussent péri de mort violente. Il s'agissait donc de les remplacer,--ce qui, en ces circonstances, ne laissait pas d'être difficile. Dans ce but, le fournisseur avait envoyé Kâlagani visiter les fermes et les bourgades voisines du Tarryani, et il attendait son retour avec quelque impatience.

Cette dernière semaine de notre séjour au sanitarium se passa sans incidents. La blessure du capitaine Hod se guérissait peu à peu. Peut-être même comptait-il clore sa campagne par une dernière expédition; mais il dut y renoncer sur les instances du colonel Munro. Puisqu'il n'était plus aussi sûr de son bras, pourquoi s'exposer? Si quelque fauve se rencontrait sur sa route, pendant le reste du voyage, n'aurait-il pas là une occasion toute naturelle de prendre sa revanche?

«D'ailleurs, lui fit observer Banks, vous êtes encore vivant, mon capitaine, et quarante-neuf tigres sont morts de votre main, sans compter les blessés. La balance est donc encore en votre faveur!

--Oui, quarante-neuf! répondit en soupirant le capitaine Hod, mais j'aurais bien voulu compléter la cinquantaine!» Évidemment, cela lui tenait au coeur. Le 2 septembre arriva. Nous étions à la veille du départ. Ce jour-là, dans la matinée, Goûmi vint nous annoncer la visite du fournisseur.

En effet, Mathias Van Guitt, accompagné de Kâlagani, arrivait à Steam-House. Sans doute, au moment du départ, il voulait nous faire ses adieux suivant toutes les règles.

Le colonel Munro le reçut avec cordialité. Mathias Van Guitt se lança dans une suite de périodes où se retrouvait tout l'inattendu de sa phraséologie habituelle. Mais il me sembla que ses compliments cachaient quelque arrière-pensée qu'il hésitait à formuler.

Et, précisément, Banks toucha le vif de la question, lorsqu'il demanda à Mathias Van Guitt s'il avait eu l'heureuse chance de pouvoir renouveler ses attelages.

«Non, monsieur Banks, répondit le fournisseur, Kâlagani a vainement parcouru les villages. Bien qu'il fût muni de mes pleins pouvoirs, il n'a pu se procurer un seul couple de ces utiles ruminants. Je suis donc obligé de confesser, à regret, que, pour diriger ma ménagerie vers la station la plus rapprochée, le moteur me fait absolument défaut. La dispersion de mes buffles, provoquée par la soudaine attaque de la nuit du 25 au 26 août, me met donc dans un certain embarras... Mes cages, avec leurs hôtes à quatre pattes, sont lourdes... et...

--Et comment allez-vous faire pour les conduire à la station? demanda l'ingénieur.

--Je ne sais trop, répondit Mathias Van Guitt. Je cherche... je combine... j'hésite... Cependant... l'heure du départ a sonné, et c'est le 20 septembre, c'est-à-dire dans dix-huit jours, que je dois livrer à Bombay ma commande de félins...

--Dix-huit jours! répondit Banks, mais alors vous n'avez pas une heure à perdre!

--Je le sais, monsieur l'ingénieur. Aussi n'ai-je plus qu'un moyen, un seul!...

--Lequel?

--C'est, tout en ne voulant aucunement le gêner, d'adresser au colonel une demande très indiscrète... sans doute...

--Parlez donc, monsieur Van Guitt, dit le colonel Munro, et si je puis vous obliger, croyez bien que je le ferai avec plaisir.»

Mathias Van Guitt s'inclina, sa main droite se porta à ses lèvres, la partie supérieure de son corps s'agita doucement, et toute son attitude fut celle d'un homme qui se sent accablé par des bontés inattendues.

En somme, le fournisseur demanda, étant donnée la puissance de traction du Géant d'Acier, s'il ne serait pas possible d'atteler ses cages roulantes à la queue de notre train, et de les remorquer jusqu'à Etawah, la plus prochaine station du railway de Delhi à Allahabad.

C'était un trajet qui ne dépassait pas trois cent cinquante kilomètres, sur une route assez facile. «Est-il possible de satisfaire monsieur Van Guitt? demanda le colonel à l'ingénieur.

--Je n'y vois aucune difficulté, répondit Banks, et le Géant d'Acier ne s'apercevra même pas de ce surcroît de charge.

--Accordé, monsieur Van Guitt, dit le colonel Munro. Nous conduirons votre matériel jusqu'à Etawah. Entre voisins, il faut savoir s'entr'aider, même dans l'Himalaya.

--Colonel, répondit Mathias Van Guitt, je connaissais votre bonté, et, pour être franc, comme il s'agissait de me tirer d'embarras, j'avais un peu compté sur votre obligeance!

--Vous aviez eu raison,» répondit le colonel Munro. Tout étant ainsi convenu, Mathias Van Guitt se disposa à retourner au kraal, afin de congédier une partie de son personnel, qui lui devenait inutile. Il ne comptait garder avec lui que quatre chikaris, nécessaires à l'entretien des cages. «À demain donc, dit le colonel Munro.

--À demain, messieurs, répondit Mathias Van Guitt. J'attendrai au kraal l'arrivée de votre Géant d'Acier!»

Et le fournisseur, très heureux du succès de sa visite à Steam-House, se retira, non sans avoir fait sa sortie à la manière d'un acteur qui rentre dans la coulisse selon toutes les traditions de la comédie moderne.

Kâlagani, après avoir longuement regardé le colonel Munro, dont le voyage à la frontière du Népaul paraissait l'avoir sérieusement préoccupé, suivit le fournisseur.

Nos derniers préparatifs étaient achevés. Le matériel avait été remis en place. Du sanitarium de Steam-House, il ne restait plus rien. Les deux chars roulants n'attendaient plus que notre Géant d'Acier. L'éléphant devait les descendre d'abord jusqu'à la plaine,

puis aller au kraal prendre les cages et les ramener pour former le train. Cela fait, il s'en irait directement à travers les plaines du Rohilkhande.

Le lendemain, 3 septembre, à sept heures du matin, le Géant d'Acier était prêt à reprendre les fonctions qu'il avait si consciencieusement remplies jusqu'alors. Mais, à cet instant, un incident, très inattendu, se produisit au grand ébahissement de tous.

Le foyer de la chaudière, enfermée dans les flancs de l'animal, avait été chargé de combustible. Kâlouth, qui venait de l'allumer, eut alors l'idée d'ouvrir la boîte à fumée,--à la paroi de laquelle se soudent les tubes destinés à conduire les produits de la combustion à travers la chaudière,--afin de voir si rien ne gênait le tirage.

Mais, à peine eut-il ouvert les portes de cette boîte, qu'il recula précipitamment, et une vingtaine de lanières furent projetées au dehors avec un sifflement bizarre.

Banks, Storr et moi, nous regardions, sans pouvoir deviner la cause de ce phénomène.

«Eh! Kâlouth, qu'y a-t-il? demanda Banks.

--Une pluie de serpents, monsieur!» s'écria le chauffeur. En effet, ces lanières étaient des serpents, qui avaient élu domicile dans les tubes de la chaudière, pour y mieux dormir sans doute. Les premières flammes du foyer venaient de les atteindre. Quelques-uns de ces reptiles, déjà brûlés, étaient tombés sur le sol, et si Kâlouth n'eût pas ouvert la boîte à fumée, ils eussent tous été rôtis en un instant. «Comment! s'écria le capitaine Hod, qui accourut, notre Géant d'Acier a un nid de serpents dans les entrailles!» Oui, ma foi! et des plus dangereux, de ces «whip

snakes», serpents-fouets, «goulabis», cobras noirs, najas à lunettes, appartenant aux plus venimeuses espèces. Et, en même temps, un superbe python-tigre, de la famille des boas, montrait sa tête pointue à l'orifice supérieur de la cheminée, c'est-à-dire à l'extrémité de la trompe de l'éléphant, qui se déroulait au milieu des premières volutes de vapeur. Les serpents, sortis vivants des tubes, s'étaient rapidement et lestement dispersés dans les broussailles, sans que nous eussions eu le temps de les détruire. Mais le python ne put déguerpir si aisément du cylindre de tôle. Aussi le capitaine Hod se hâta-t-il d'aller prendre sa carabine, et, d'une balle, il lui brisa la tête. Goûmi, grimpant alors sur le Géant d'Acier, se hissa à l'orifice supérieur de sa trompe, et, avec l'aide de Kâlouth et de Storr, il parvint à en retirer l'énorme reptile. Rien de plus magnifique que ce boa, avec sa robe d'un vert mêlé de bleu, décorée d'anneaux réguliers et qui semblait avoir été taillée dans une peau de tigre. Il ne mesurait pas moins de cinq mètres de long sur une grosseur égale à celle du bras. C'était donc un superbe échantillon de ces ophidiens de l'Inde, et il eût avantageusement figuré dans la ménagerie de Mathias Van Guitt, vu le nom de python-tigre qu'on lui donne. Cependant, je dois avouer que le capitaine Hod ne crut pas devoir le porter à son propre compte.

Cette exécution faite, Kâlouth referma la boîte à fumée, le tirage s'opéra régulièrement, le feu du foyer s'activa au passage du courant d'air, la chaudière ne tarda pas à ronfler sourdement, et, trois quarts d'heure après, le manomètre indiquait une pression suffisante de la vapeur. Il n'y avait plus qu'à partir.

Les deux chars furent attelés l'un à l'autre, et le Géant d'Acier manoeuvra de manière à venir prendre la tête du train.

Un dernier coup d'oeil fut donné à l'admirable panorama qui se déroulait dans le sud, un dernier regard à cette merveilleuse chaîne dont le profil dentelait le fond du ciel vers le nord, un dernier adieu au Dawalaghiri, qui dominait de sa cime tout ce territoire de l'Inde septentrionale, et un coup de sifflet annonça le départ.

La descente sur la route sinueuse s'opéra sans difficulté. Le serre-frein atmosphérique retenait irrésistiblement les roues sur les pentes trop raides. Une heure après, notre train s'arrêtait à la limite inférieure du Tarryani, à la lisière de la plaine.

Le Géant d'Acier fut alors détaché, et, sous la conduite de Banks, du mécanicien et du chauffeur, il s'enfonça lentement sur l'une des larges routes de la forêt.

Deux heures plus tard, ses hennissements se faisaient entendre, et il débouchait de l'épais massif, remorquant les six cages de la ménagerie.

Dès son arrivée, Mathias Van Guitt renouvela ses remerciements au colonel Munro. Les cages, précédées d'une voiture destinée au logement du fournisseur et de ses hommes, furent attelées à notre train,--un véritable convoi, composé de huit wagons.

Nouveau signal de Banks, nouveau coup de sifflet réglementaire, et le Géant d'Acier, s'ébranlant, s'avança majestueusement sur la magnifique route qui descendait vers le sud. Steam-House et les cages de Mathias Van Guitt, chargées de fauves, ne semblaient pas plus lui peser qu'une simple voiture de déménagement.

«Eh bien, qu'en pensez-vous, monsieur le fournisseur? demanda le capitaine Hod.

--Je pense, capitaine, répondit, non sans quelque raison, Mathias Van Guitt, que si cet éléphant était de chair et d'os, il serait encore plus extraordinaire!»

Cette route n'était plus celle qui nous avait amenés au pied de l'Himalaya. Elle obliquait au sud-ouest vers Philibit, petite ville qui se trouvait à cent cinquante kilomètres de notre point de départ.

Ce trajet se fit tranquillement, à une vitesse modérée, sans ennuis, sans encombre. Mathias Van Guitt prenait quotidiennement place à la table de Steam-House, où son magnifique appétit faisait toujours honneur à la cuisine de monsieur Parazard. L'entretien de l'office exigea bientôt que les pourvoyeurs habituels fussent mis à contribution, et le capitaine Hod, bien guéri,--le coup de feu à l'adresse du python l'avait prouvé,--reprit son fusil de chasseur. D'ailleurs, en même temps que les gens du personnel, il fallait songer à nourrir les hôtes de la ménagerie. Ce soin revenait aux chikaris. Ces habiles Indous, sous la direction de Kâlagani, très adroit tireur lui-même, ne laissèrent pas s'appauvrir la réserve de chair de bison et d'antilope. Ce Kâlagani était vraiment un homme à part. Bien qu'il fût peu communicatif, le colonel Munro le traitait fort amicalement, n'étant pas de ceux qui oublient un service rendu. Le 10 septembre, le train contournait Philibit, sans s'y arrêter, mais il ne put éviter un rassemblement considérable d'Indous, qui vinrent lui rendre visite. Décidément, les fauves de Mathias Van Guitt, si remarquables qu'ils fussent, ne pouvaient supporter aucune comparaison avec le Géant d'Acier. On ne les regardait même pas à travers les barreaux de

leurs cages, et toutes les admirations allaient à l'éléphant mécanique.

Le train continua à descendre ces longues plaines de l'Inde septentrionale, en laissant, à quelques lieues dans l'ouest; Bareilli, l'une des principales villes du Rohilkhande. Il s'avançait, tantôt au milieu de forêts peuplées d'un monde d'oiseaux dont Mathias Van Guitt nous faisait admirer «l'éclatant pennage», tantôt en plaine, à travers ces fourrés d'acacias épineux, hauts de deux à trois mètres, nommés par les Anglais «wait-a-bit-bush». Là se rencontraient en grand nombre des sangliers, très friands de la baie jaunâtre que produisent ces arbustes. Quelques uns de ces suiliens furent tués, non sans péril, car ce sont des animaux véritablement sauvages et dangereux. En diverses occasions, le capitaine Hod et Kâlagani eurent lieu de déployer ce sang-froid et cette adresse qui en faisaient deux chasseurs hors ligne.

Entre Philibit et la station d'Etawah, le train dut franchir une portion du haut Gange, et, peu de temps après, l'un de ses importants tributaires, le Kali-Nadi.

Tout le matériel roulant de la ménagerie fut détaché, et Steam-House, transformé en appareil flottant, se transporta aisément d'une rive à l'autre à la surface du fleuve.

Il n'en fut pas de même pour le train de Mathias Van Guitt. Le bac fut mis en réquisition, et les cages durent traverser les deux cours d'eau l'une après l'autre. Si ce passage exigea un certain temps, il s'effectua, du moins, sans grandes difficultés. Le fournisseur n'en était pas à son coup d'essai, et ses gens avaient eu déjà à franchir plusieurs fleuves, lorsqu'ils se rendaient à la frontière himalayenne.

Bref, sans incidents dignes d'être relatés, à la date du 17 septembre, nous avions atteint le railway de Delhi à Allahabad, à moins de cent pas de la station d'Etawah.

C'était là que notre convoi allait se diviser en deux parties, qui n'étaient pas destinées à se rejoindre.

La première devait continuer à descendre vers le sud à travers les territoires du vaste royaume de Scindia, de manière à gagner les Vindhyas et la présidence de Bombay.

La seconde, placée sur les truks du chemin de fer, allait rejoindre Allahabad, et, de là, par le railway de Bombay, atteindre le littoral de la mer des Indes.

On s'arrêta donc, et le campement fut organisé pour la nuit. Le lendemain, dès l'aube, pendant que le fournisseur prendrait la route du sud-est, nous devions, en coupant cette route à angle droit, suivre à peu près le soixante-dix-septième méridien.

Mais, en même temps qu'il nous quittait, Mathias Van Guitt allait se séparer de la partie de son personnel qui ne lui était plus utile. À l'exception de deux Indous, nécessaires au service des cages pendant un voyage qui ne devait durer que deux ou trois jours, il n'avait besoin de personne. Arrivé au port de Bombay, où l'attendait un navire en partance pour l'Europe, le transbordement de sa marchandise se ferait par les chargeurs ordinaires du port.

De ce fait, quelques-uns de ses chikaris redevenaient libres, et en particulier Kâlagani.

On sait comment et pourquoi nous nous étions véritablement attachés à cet Indou, depuis les services qu'il avait rendus au co-

lonel Munro et au capitaine Hod.

Lorsque Mathias Van Guitt eut congédié ses hommes, Banks crut voir que Kâlagani ne savait trop que devenir, et il lui demanda s'il lui conviendrait de nous accompagner jusqu'à Bombay.

Kâlagani, après avoir réfléchi un instant, accepta l'offre de l'ingénieur, et le colonel Munro lui témoigna la satisfaction qu'il éprouvait à lui venir en aide en cette occasion. L'Indou allait donc faire partie du personnel de Steam-House, et, par sa connaissance de toute cette partie de l'Inde, il pouvait nous être fort utile.

Le lendemain, le camp était levé. Il n'y avait plus aucun intérêt à prolonger notre halte. Le Géant d'Acier était en pression. Banks donna à Storr l'ordre de se tenir prêt.

Il ne restait plus qu'à prendre congé de notre ami le fournisseur. Ce fut très simple de notre part. De la sienne, ce fut naturellement plus théâtral.

Les remerciements de Mathias Van Guitt pour le service que venait de lui rendre le colonel Munro prirent nécessairement la forme amplicative. Il «joua» remarquablement ce dernier acte, et fut parfait dans la grande scène des adieux.

Par un mouvement des muscles de l'avant-bras, sa main droite se plaça en pronation, de telle sorte que la paume en était tournée vers la terre. Cela voulait dire qu'ici-bas, il n'oublierait jamais ce qu'il devait au colonel Munro, et que si la reconnaissance était bannie de ce monde, elle trouverait un dernier asile dans son coeur.

Puis, par un mouvement inverse, il reploya sa main en supination, c'est-à-dire qu'il en retourna la paume, en l'élevant vers le zénith. Ce qui signifiait que, même là-haut, les sentiments ne s'éteindraient pas en lui, et que toute une éternité de gratitude ne saurait acquitter les obligations qu'il avait contractées.

Le colonel Munro remercia Mathias Van Guitt comme il convenait, et, quelques minutes après, le fournisseur des maisons de Hambourg et de Londres avait disparu à nos yeux.

CHAPITRE VII

Le passage de la Betwa.

À cette date précise du 18 septembre, voici quelle était exactement notre position, calculée du point de départ, du point de halte, du point d'arrivée:

1° De Calcutta, treize cents kilomètres;

2° Du sanitarium de l'Himalaya, trois cent quatre-vingts kilomètres;

3° De Bombay, seize cents kilomètres.

À ne considérer que la distance, nous n'avions pas encore accompli la moitié de notre itinéraire; mais, en tenant compte des sept semaines que Steam-House avait passées sur la frontière himalayenne, plus de la moitié du temps qui devait être consacré à ce voyage était écoulée. Nous avions quitté Calcutta le 6 mars. Avant deux mois, si rien ne contrariait notre marche, nous pensions avoir atteint le littoral ouest de l'Indoustan.

Notre itinéraire, d'ailleurs, allait être réduit dans une certaine mesure. La résolution prise d'éviter les grandes villes compromises dans la révolte de 1857, nous obligeait à descendre plus directement au sud. À travers les magnifiques provinces du royaume de Scindia, s'ouvraient de belles routes carrossables, et le Géant d'Acier ne devait rencontrer aucun obstacle, au moins jusqu'aux montagnes du centre. Le voyage promettait donc de s'accomplir dans les meilleures conditions de facilité et de sécurité.

Ce qui devait le rendre plus aisé encore, c'était la présence de Kâlagani dans le personnel de Steam-House. Cet Indou connaissait admirablement toute cette partie de la péninsule. Banks put le constater ce jour-là. Après déjeuner, pendant que le colonel Munro et le capitaine Hod faisaient leur sieste, Banks lui demanda en quelle qualité il avait maintes fois parcouru ces provinces.

«J'étais attaché, répondit Kâlagani, à l'une de ces nombreuses caravanes de Banjaris, qui transportent à dos de boeufs des approvisionnements de céréales, soit pour le compte du gouvernement, soit pour le compte des particuliers. En cette qualité, j'ai vingt fois remonté ou descendu les territoires du centre et du nord de l'Inde.

--Ces caravanes parcourent-elles encore cette partie de la péninsule? demanda l'ingénieur.

--Oui, monsieur, répondit Kâlagani, et, à cette époque de l'année, je serais bien surpris si nous ne rencontrions pas une troupe de Banjaris en marche vers le nord.

--Eh bien, Kâlagani, reprit Banks, la parfaite connaissance que vous avez de ces territoires nous sera fort utile. Au lieu de passer

par les grandes villes du royaume de Scindia, nous irons à travers les campagnes, et vous serez notre guide.

--Volontiers, monsieur,» répondit l'Indou, de ce ton froid qui lui était habituel et auquel je n'étais pas encore parvenu à m'accoutumer. Puis, il ajouta: «Voulez-vous que je vous indique d'une façon générale la direction qu'il faudra suivre?

--S'il vous plaît.» Et, ce disant, Banks étala sur la table une carte à grands points qui retraçait cette portion de l'Inde, afin de contrôler l'exactitude des renseignements de Kâlagani. «Rien n'est plus simple, reprit l'Indou. Une ligne presque droite va nous conduire du railway de Delhi au railway de Bombay, qui font leur jonction à Allahabad. De la station d'Etawah que nous venons de quitter à la frontière du Bundelkund, il n'y aura qu'un cours d'eau important à franchir, la Jumna, et de cette frontière aux monts Vindhyas, un second cours d'eau, la Betwa. Au cas même où ces deux rivières seraient débordées à la suite de la saison des pluies, le train flottant ne sera pas gêné, je pense, pour passer d'une rive à l'autre.

--Il n'y aura aucune difficulté sérieuse, répondit l'ingénieur; et, une fois arrivés aux Vindhyas?...

--Nous inclinerons un peu vers le sud-est, afin de choisir un col praticable. Là encore, aucun obstacle n'entravera notre marche. Je connais un passage dont les pentes sont modérées. C'est le col de Sirgour, que les attelages prennent de préférence.

--Partout où passent des chevaux, dis-je, notre Géant d'Acier ne peut-il passer?

--Il le peut certainement, répondit Banks; mais, au delà du col de Sirgour, le pays est très accidenté. N'y aurait-il pas lieu d'aborder les Vindhyas, en prenant direction à travers le Bhopal?

--Là, les villes sont nombreuses, répondit Kâlagani, il sera difficile de les éviter, et les Cipayes s'y sont plus particulièrement signalés dans la guerre de l'indépendance.»

Je fus un peu surpris de cette qualification, «guerre de l'indépendance», que Kâlagani donnait à la révolte de 1857. Mais il ne fallait pas oublier que c'était un Indou, non un Anglais, qui parlait. Il ne semblait pas, d'ailleurs, que Kâlagani eût pris part à la révolte, ou, du moins, il n'avait jamais rien dit qui pût le faire croire.

«Soit, reprit Banks, nous laisserons les villes du Bhopal dans l'ouest, et si vous êtes certain que le col de Sirgour nous donne accès à quelque route praticable...

--Une route que j'ai souvent parcourue, monsieur, et qui, après avoir contourné le lac Puturia, va, à quarante milles de là, aboutir au railway de Bombay à Allahabad, près de Jubbulpore.

--En effet, répondit Banks, qui suivait sur la carte les indications données par l'Indou; et à partir de ce point?...

--La grande route se dirige vers le sud-ouest et longe pour ainsi dire la voie ferrée jusqu'à Bombay.

--C'est entendu, répondit Banks. Je ne vois aucun obstacle sérieux à traverser les Vindhyas, et cet itinéraire nous convient. Aux services que vous nous avez déjà rendus, Kâlagani, vous en ajoutez un autre, que nous n'oublierons pas.»

Kâlagani s'inclina, et il allait se retirer, lorsque, se ravisant, il revint vers l'ingénieur. «Vous avez une question à me faire? dit Banks.

--Oui, monsieur, répondit l'Indou. Pourrais-je vous demander pourquoi vous tenez plus particulièrement à éviter les principales villes du Bundelkund?»

Banks me regarda. Il n'y avait aucune raison pour cacher à Kâlagani ce qui concernait sir Edward Munro, et l'Indou fut mis au courant de la situation du colonel.

Kâlagani écouta très attentivement ce que lui apprit l'ingénieur. Puis, d'un ton qui dénotait quelque surprise:

«Le colonel Munro, dit-il, n'a plus rien à redouter de Nana Sahib, au moins dans ces provinces.

--Ni dans ces provinces ni ailleurs, répondit Banks. Pourquoi dites-vous «dans ces provinces?»

--Parce que, si le nabab a reparu, comme on l'a prétendu, il y a quelques mois, dans la présidence de Bombay, dit Kâlagani, les recherches n'ont pu faire connaître sa retraite, et il est très probable qu'il a de nouveau franchi la frontière indochinoise.»

Cette réponse semblait prouver ceci: c'est que Kâlagani ignorait ce qui s'était passé dans la région des monts Sautpourra, et que, le mois de mai dernier, Nana Sahib avait été tué par des soldats de l'armée royale au pâl de Tandît.

«Je vois, Kâlagani, dit alors Banks, que les nouvelles qui courent l'Inde ont quelque peine à arriver jusqu'aux forets de l'Himalaya!» L'Indou nous regarda fixement, sans répondre,

comme un homme qui ne comprend pas. «Oui, reprit Banks, vous semblez ignorer que Nana Sahib est mort.

--Nana Sahib est mort? s'écria Kâlagani.

--Sans doute, répondit Banks, et c'est le gouvernement qui a fait connaître dans quelles circonstances il a été tué.

--Tué? dit Kâlagani, en secouant la tête. Où donc Nana Sahib aurait-il été tué?

--Au pâl de Tandît, dans les monts Sautpourra.

--Et quand?...

--Il y a près de quatre mois déjà, répondit l'ingénieur, le 25 mai dernier.» Kâlagani, dont le regard me parut singulier en ce moment, s'était croisé les bras et restait silencieux. «Avez-vous des raisons, lui demandai-je, de ne pas croire à la mort de Nana Sahib?

--Aucune, messieurs, se contenta de répondre Kâlagani. Je crois ce que vous me dites.» Un instant après, Banks et moi, nous étions seuls, et l'ingénieur ajoutait, non sans raison:

«Tous les Indous en sont là! Le chef des Cipayes révoltés est devenu légendaire. Jamais ces superstitieux ne croiront qu'il a été tué, puisqu'ils ne l'ont pas vu pendre!

--Il en est d'eux, répondis-je, comme des vieux grognards de l'Empire, qui, vingt ans après sa mort, soutenaient que Napoléon vivait toujours!»

Depuis le passage du haut Gange, que Steam-House avait effectué quinze jours auparavant, un fertile pays développait ses

magnifiques routes devant le Géant d'Acier. C'était le Doâb, compris dans cet angle que forment le Gange et la Jumna, avant de se rejoindre près d'Allahabad. Plaines alluvionnaires, défrichées par les brahmanes vingt siècles avant l'ère chrétienne, procédés de culture encore très rudimentaires chez les paysans, grands travaux de canalisation dus aux ingénieurs anglais, champs de cotonniers qui prospèrent plus spécialement sur ce territoire, gémissements de la presse à coton qui fonctionne auprès de chaque village, chant des ouvriers qui la mettent en mouvement, telles sont les impressions qui me sont restées de ce Doâb, où fut autrefois fondée la primitive église.

Le voyage s'accomplissait dans les meilleures conditions. Les sites variaient, on pourrait dire, au gré de notre fantaisie. L'habitation se déplaçait, sans fatigue, pour le plaisir de nos yeux. N'était-ce donc pas là, ainsi que l'avait prétendu Banks, le dernier mot du progrès dans l'art de la locomotion? Charrettes à boeufs, voitures à chevaux ou à mules, wagons de railways, qu'êtes-vous auprès de nos maisons roulantes!

Le 19 septembre. Steam-House s'arrêtait sur la rive gauche de la Jumna. Cet important cours d'eau délimite dans la partie centrale de la péninsule le pays des Rajahs proprement dit ou Rajasthan, de l'Indoustan, qui est plus particulièrement le pays des Indous.

Une première crue commençait à élever les eaux de la Jumna. Le courant se faisait plus rapidement sentir; mais, tout en rendant notre passage un peu moins facile, il ne pouvait l'empêcher. Banks prit quelques précautions, Il fallut chercher un meilleur point d'atterrissement. On le trouva. Une demi-heure après, Steam-House remontait la berge opposée du fleuve. Aux trains

des railways, il faut des ponts établis à grands frais, et l'un de ces ponts, de construction tubulaire, enjambe la Jumna près de la forteresse de Selimgarh, près de Delhi. À notre Géant d'Acier, aux deux chars qu'il remorquait, les cours d'eau offraient une voie aussi facile que les plus belles routes macadamisées de la péninsule.

Au delà de la Jumna, les territoires du Rajasthan comptent un certain nombre de ces villes que la prévoyance de l'ingénieur voulait écarter de son itinéraire. Sur la gauche, c'était Gwalior, au bord de la rivière de Sawunrika, campée sur son bloc de basalte, avec sa superbe mosquée de Musjid, son palais de Pâl, sa curieuse porte des Éléphants, sa forteresse célèbre, son Vihara de création bouddhique; vieille cité, à laquelle la ville moderne de Lashkar, bâtie à deux kilomètres plus loin, fait maintenant une sérieuse concurrence. Là, au fond de ce Gibraltar de l'Inde, la Rani de Jansi, la compagne dévouée de Nana Sahib, avait lutté héroïquement jusqu'à la dernière heure. Là, dans cette rencontre avec deux escadrons du 8e hussards de l'armée royale, elle fut tuée, on le sait, de la main même du colonel Munro, qui avait pris part à l'action avec un bataillon de son régiment. De ce jour, on le sait aussi, cette implacable haine de Nana Sahib, dont le nabab avait poursuivi la satisfaction jusqu'à son dernier soupir! Oui! mieux valait que sir Edward Munro n'allât pas raviver ses souvenirs aux portes de Gwalior!

Après Gwalior, dans l'ouest de notre nouvel itinéraire, c'était Antri, et sa vaste plaine, d'où émergent ça et là de nombreux pics, comme les îlots d'un archipel. C'était Duttiah, qui ne compte pas encore cinq siècles d'existence, dont on admire les maisons coquettes, la forteresse centrale, les temples à flèches variées, le pa-

lais abandonné de Birsing-Deo, l'arsenal de Tôpe-Kana,--le tout formant la capitale de ce royaume de Duttiah, découpé dans l'angle nord du Bundelkund, et qui s'est rangé sous la protection de l'Angleterre. Ainsi que Gwalior, Antri et Duttiah avaient été gravement touchées par le mouvement insurrectionnel de 1857.

C'était enfin Jansi, dont nous passions à moins de quarante kilomètres, à la date du 22 septembre. Cette cité forme la plus importante station militaire du Bundelkund, et l'esprit de révolte y est toujours vivace dans le bas peuple. Jansi, ville relativement moderne, fait un important commerce de mousselines indigènes et de cotonnades bleues. Il ne s'y trouve aucun monument antérieur à sa fondation, qui ne date que du XVIIe siècle. Cependant, il est intéressant de visiter sa citadelle, dont les projectiles anglais n'ont pu détruire les murailles extérieures, et sa nécropole des rajahs, d'un aspect extrêmement pittoresque. Mais là fut la principale forteresse des Cipayes révoltés de l'Inde centrale. Là, l'intrépide Rani provoqua le premier soulèvement qui devait bientôt envahir tout le Bundelkund. Là, sir Hugh Rose dut livrer un combat qui ne dura pas moins de six jours, pendant lequel il perdit quinze pour cent de son effectif. Là, malgré leur acharnement, Tantia Topi, Balao Rao, frère de Nana Sahib, la Rani enfin, bien qu'ils fussent aidés d'une garnison de douze mille Cipayes et secourus par une armée de vingt mille, durent céder à la supériorité des armes anglaises! Là, ainsi que nous l'avait raconté Mac Neil, le colonel Munro avait sauvé la vie de son sergent, en lui faisant aumône de la dernière goutte d'eau qui lui restait. Oui! Jansi, plus que n'importe quelle autre de ces cités aux funestes souvenirs, devait être écartée d'un itinéraire dont les meilleurs amis du colonel avaient choisi les étapes!

Le lendemain, 23 septembre, une rencontre, qui nous retarda pendant quelques heures, vint justifier une des observations précédemment faites par Kâlagani.

Il était onze heures du matin. Le déjeuner achevé, nous étions tous assis pour la sieste, les uns sous la vérandah, les autres dans le salon de Steam-House. Le Géant d'Acier marchait à raison de neuf à dix kilomètres à l'heure. Une magnifique route, ombragée de beaux arbres, se dessinait devant lui entre des champs de cotonniers et de céréales. Le temps était beau, le soleil vif. Un arrosage «municipal» de ce grand chemin n'eût pas été à dédaigner, il faut en convenir, et le vent soulevait une fine poussière blanche en avant de notre train.

Mais ce fut bien autre chose, lorsque, dans une portée de deux ou trois milles, l'atmosphère nous parut emplie de tels tourbillons de poussière, qu'un violent simoun n'eût pas soulevé de plus épais nuage dans le désert lybique.

«Je ne comprends pas comment peut se produire ce phénomène, dit Banks, puisque la brise est légère.

--Kâlagani nous expliquera cela,» répondit le colonel Munro. On appela l'Indou, qui vint jusqu'à la vérandah, observa la route, et, sans hésiter: «C'est une longue caravane qui remonte vers le nord, dit-il, et, ainsi que je vous en ai prévenu, monsieur Banks, c'est très probablement une caravane de Banjaris.

--Eh bien, Kâlagani, dit Banks, vous allez sans doute retrouver là quelques-uns de vos anciens compagnons?

--C'est possible, monsieur, répondit l'Indou, puisque j'ai longtemps vécu parmi ces tribus nomades.

--Avez-vous donc l'intention de nous quitter pour vous joindre à eux? demanda le capitaine Hod.

--Nullement,» répondit Kâlagani. L'Indou ne s'était pas trompé. Une demi-heure plus tard, le Géant d'Acier, si puissant qu'il fût, était forcé de suspendre sa marche devant une muraille de ruminants.

Mais il n'y eut pas lieu de regretter ce retard. Le spectacle qui s'offrait à nos yeux valait la peine d'être observé.

Un troupeau, comptant au moins quatre à cinq mille boeufs, encombrait la route, vers le sud, sur un espace de plusieurs kilomètres. Ainsi que venait de l'annoncer Kâlagani, ce convoi de ruminants appartenait à une caravane de Banjaris.

«Les Banjaris, nous dit Banks, sont les véritables Zingaris de l'Indoustan. Peuple plutôt que tribu, sans demeure fixe, ils vivent l'été sous la tente, l'hiver sous la hutte. Ce sont les porte-faix de la péninsule, et je les ai vus à l'oeuvre pendant l'insurrection de 1857. Par une sorte de convention tacite entre les belligérants, on laissait leurs convois traverser les provinces troublées par la révolte. C'étaient, en effet, les approvisionneurs du pays, et ils nourrissaient aussi bien l'armée royale que l'armée native. S'il fallait absolument leur assigner une patrie dans l'Inde, à ces nomades, ce serait le Rapoutana, et plus spécialement peut-être le royaume de Milwar. Mais, puisqu'ils vont défiler devant nous, mon cher Maucler. je vous engage à examiner attentivement ces Banjaris.»

Notre train s'était prudemment rangé sur l'un des côtés de la grande route. Il n'aurait pu résister à cette avalanche de bêtes

cornues, devant laquelle les fauves eux-mêmes n'hésitent pas à déguerpir.

Ainsi que me l'avait recommandé Banks, j'observai avec attention ce long cortège; mais, auparavant, je dois constater que Steam-House, en cette circonstance, ne parut pas produire son effet ordinaire. Le Géant d'Acier, si habitué à provoquer l'admiration générale, attira à peine l'attention de ces Banjaris, accoutumés sans doute à ne s'étonner de rien.

Hommes et femmes de cette race bohémienne étaient admirables;-- ceux-là grands, vigoureux, les traits fins, le nez aquilin, les cheveux bouclés, couleur d'un bronze dans lequel le cuivre rouge dominerait l'étain, vêtus de la longue tunique et du turban, armés de la lance, du bouclier, de la rondache et de la grande épée qui se porte en sautoir;--celles-là, hautes de stature, bien proportionnées, fières comme les hommes de leur clan, le buste emprisonné dans un corselet, le bas du corps perdu sous les plis d'une large jupe, le tout enveloppé, de la tête aux pieds, dans une draperie élégante, bijoux aux oreilles, colliers au cou, bracelets aux bras, anneaux aux chevilles, en or, en ivoire, en coquillages.

Près de ces hommes, femmes, vieillards, enfants, marchaient d'un pas paisible des milliers de boeufs, sans selle ni licou, agitant les glands rouges ou faisant sonner les clochettes de leurs têtes, portant sur l'échine un double sac, qui contient le blé ou autres céréales.

C'était là une tribu tout entière, partie en caravane, sous la direction d'un chef élu, le «naik», dont le pouvoir est sans limite pendant la durée de son mandat. À lui seul de diriger le convoi, de fixer les heures de halte, de disposer les lignes de campement.

En tête marchait un taureau de grande taille, aux allures superbes, drapé d'étoffes éclatantes, agrémenté d'une grappe de sonnettes et d'ornements de coquillages. Je demandai à Banks s'il savait quelles étaient les fonctions de ce magnifique animal.

«Kâlagani pourrait nous le dire avec certitude, répondit l'ingénieur. Où donc est-il?»

Kâlagani fut appelé. Il ne parut pas. On le chercha. Il n'était plus à Steam-House.

«Il est allé sans doute renouveler connaissance avec quelqu'un de ses anciens compagnons, dit le colonel Munro, mais il nous rejoindra avant le départ.»

Rien de plus naturel. Aussi n'y avait-il pas à s'inquiéter de l'absence momentanée de l'Indou; et, cependant, à part moi, elle ne laissa pas de me préoccuper.

«Eh bien, dit alors Banks, si je ne me trompe, ce taureau, dans les caravanes de Banjaris, est le représentant de leur divinité. Par où il va, on va. Quand il s'arrête, on campe, mais j'imagine bien qu'il obéit secrètement aux injonctions du naik. Bref, c'est en lui que se résume toute la religion de ces nomades.»

Ce ne fut que deux heures après le commencement du défilé, que nous commençâmes à apercevoir la fin de cet interminable cortège. Je cherchais Kâlagani dans l'arrière-garde, lorsqu'il parut, accompagné d'un Indou qui n'appartenait pas au type banjari. Sans doute, c'était un de ces indigènes qui louent temporairement leurs services aux caravanes, ainsi que l'avait fait plusieurs fois Kâlagani. Tous deux causaient froidement, à mi-lèvres, pourrait-on dire. De qui ou de quoi parlaient-ils? Probablement du

pays que venait de traverser la tribu en marche,--pays dans lequel nous allions nous engager sous la direction de notre nouveau guide.

Cet indigène, qui était resté à la queue de la caravane, s'arrêta un instant en passant devant Steam-House. Il observa avec intérêt le train précédé de son éléphant artificiel, et il me sembla qu'il regardait plus particulièrement le colonel Munro, mais il ne nous adressa pas la parole. Puis, faisant un signe d'adieu à Kâlagani, il rejoignit le cortège et eut bientôt disparu dans un nuage de poussière.

Lorsque Kâlagani fut revenu près de nous, il s'adressa au colonel Munro sans attendre d'être interrogé:

«Un de mes anciens compagnons, qui est depuis deux mois au service de la caravane,» se contenta-t-il de dire.

Ce fut tout. Kâlagani reprit sa place dans notre train, et bientôt Steam-House courait sur la route, frappée de larges empreintes par le sabot de ces milliers de boeufs.

Le lendemain, 24 septembre, le train s'arrêtait pour passer la nuit à cinq ou six kilomètres dans l'est d'Ourtcha, sur la rive gauche de la Betwa, l'un des principaux tributaires de la Jumna.

D'Ourtcha, rien à dire ni à voir. C'est l'ancienne capitale du Bundelkund, une ville qui fut florissante dans la première moitié du dix-septième siècle. Mais les Mongols d'une part, les Maharates de l'autre, lui portèrent de terribles coups, dont elle ne se releva pas. Et, maintenant, l'une des grandes cités de l'Inde centrale n'est plus qu'une bourgade, qui abrite misérablement quelques centaines de paysans.

J'ai dit que nous étions venus camper sur les bords de la Betwa. Il est plus juste de dire que le train fit halte à une certaine distance de sa rive gauche.

En effet, cet important cours d'eau, en pleine crue, débordait alors de son lit et recouvrait largement ses berges. De là quelques difficultés, peut-être, pour effectuer notre passage. Ce serait à examiner le lendemain. La nuit était déjà trop sombre pour permettre à Banks d'aviser.

Il s'ensuit donc qu'aussitôt après la sieste du soir, chacun de nous regagna sa cabine et alla se coucher.

Jamais, à moins de circonstances particulières, nous ne faisions surveiller le campement pendant la nuit. À quoi bon? Pouvait-on enlever nos maisons roulantes? Non! Pouvait-on voler notre éléphant? Pas davantage. Il se serait défendu rien que par son propre poids. Quant à la possibilité d'une attaque de la part des quelques maraudeurs qui courent ces provinces, c'eût été bien invraisemblable. D'ailleurs, si aucun de nos gens ne montait la garde pendant la nuit, les deux chiens, Phann et Black, étaient là, qui nous auraient prévenus de toute approche suspecte.

C'est précisément ce qui arriva pendant cette nuit. Vers deux heures du matin, des aboiements nous réveillèrent. Je me levai aussitôt et trouvai mes compagnons sur pied.

«Qu'y a-t-il donc? demanda le colonel Munro.

--Les chiens aboient, répondit Banks, et, certainement, ils ne le font pas sans raison.

--Quelque panthère qui aura toussé dans les fourrés voisins! dit le capitaine Hod. Descendons, visitons la lisière du bois, et,

par précaution, prenons nos fusils.»

Le sergent Mac Neil, Kâlagani, Goûmi, étaient déjà sur le front du campement, écoutant, discutant, tâchant de se rendre compte de ce qui se passait dans l'ombre. Nous les rejoignîmes.

«Eh bien, dit le capitaine Hod, n'avons-nous pas affaire à deux ou trois fauves qui seront venus boire sur la berge?

--Kâlagani ne le pense pas, répondit Mac Neil.

--Qu'y a-t-il, selon vous? demanda le colonel Munro à l'Indou, qui venait de nous rejoindre.

--Je ne sais, colonel Munro, répondit Kâlagani, mais il ne s'agit là ni de tigres, ni de panthères, ni même de chacals. Je crois entrevoir sous les arbres une masse confuse...

--Nous le saurons bien! s'écria le capitaine Hod, songeant toujours au cinquantième tigre qui lui manquait.

--Attendez, Hod, lui dit Banks. Dans le Bundelkund, il est toujours bon de se défier des coureurs de grandes routes.

--Nous sommes en nombre et bien armés! répondit le capitaine Hod. Je veux en avoir le coeur net!

--Soit!» dit Banks. Les deux chiens aboyaient toujours, mais sans manifester aucun symptôme de cette colère qu'eut inévitablement provoquée l'approche d'animaux féroces.

«Munro, dit alors Banks, demeure au campement avec Mac Neil et les autres. Pendant ce temps, Hod, Maucler, Kâlagani et moi, nous irons en reconnaissance.

--Venez-vous?» cria le capitaine Hod, qui, en même temps, fit signe à Fox de l'accompagner. Phann et Black, déjà sous le couvert des premiers arbres, montraient le chemin. Il n'y avait qu'à les suivre.

À peine étions-nous sons bois, qu'un bruit de pas se fit entendre. Évidemment, une troupe nombreuse battait l'estrade sur la lisière de notre campement. On entrevoyait quelques ombres silencieuses, qui s'enfuyaient à travers les fourrés.

Les deux chiens, courant, aboyant, allaient et venaient à quelques pas en avant.

«Qui va là?» cria le capitaine Hod.

Pas de réponse.

«Ou ces gens-là ne veulent pas répondre, dit Banks, ou ils ne comprennent pas l'anglais.

--Eh bien, ils comprennent l'indou, répondis-je.

--Kâlagani, dit Banks, criez en indou que si l'on ne répond pas, nous faisons feu.» Kâlagani, employant l'idiome particulier aux indigènes de l'Inde centrale, donna l'ordre aux rôdeurs d'avancer.

Pas plus de réponse que la première fois.

Un coup de fusil éclata alors. L'impatient capitaine Hod venait de tirer, au jugé, sur une ombre qui se dérobait entre les arbres. Une confuse agitation suivit la détonation de la carabine. Il nous sembla que toute une troupe d'individus se dispersait à droite et à gauche. Cela fut même certain, lorsque Phann et Black, qui s'étaient lancés en avant, revinrent tranquillement, ne donnant plus aucun signe d'inquiétude. «Quels qu'ils soient, rôdeurs ou

maraudeurs, dit le capitaine Hod, ces gens-là ont battu vite en retraite!

--Évidemment, répondit Banks, et nous n'avons plus qu'à revenir à Steam-House. Mais, par précaution, on veillera jusqu'au jour.»

Quelques instants après, nous avions rejoint nos compagnons. Mac Neil, Goûmi, Fox, s'arrangèrent pour prendre à tour de rôle la garde du camp, pendant que nous regagnions nos cabines.

La nuit s'acheva sans trouble. Il y avait donc lieu de penser que, voyant Steam-House bien défendue, les visiteurs avaient renoncé à prolonger leur visite.

Le lendemain, 25 septembre, tandis que se faisaient les préparatifs du départ, le colonel Munro, le capitaine Hod, Mac Neil, Kâlagani et moi, nous voulûmes explorer une dernière fois la lisière de la forêt.

De la bande qui s'y était aventurée pendant la nuit, il ne restait aucune trace. En tout cas, nulle nécessité de s'en préoccuper.

Lorsque nous fûmes de retour, Banks prit ses dispositions pour effectuer le passage de la Betwa. Cette rivière, largement débordée, promenait ses eaux jaunâtres bien au delà de ses berges. Le courant se déplaçait avec une extrême rapidité, et il serait nécessaire que le Géant d'Acier lui fît tête, afin de ne pas être entraîné trop en aval.

L'ingénieur s'était d'abord occupé de trouver l'endroit le plus propice au débarquement. Sa longue-vue aux yeux, il essayait de découvrir le point où il conviendrait d'atteindre la rive droite. Le lit de la Betwa se développait, en cette portion de son cours sur

une largeur d'un mille environ, Ce serait donc le plus long trajet nautique que le train flottant aurait eu à faire jusqu'ici.

«Mais, demandai-je, comment s'y prennent les voyageurs ou les marchands, lorsqu'ils se trouvent arrêtés devant les cours d'eau par de pareilles crues? Il me semble difficile que des bacs puissent résister à de tels courants, qui ressemblent à des rapides.

--Eh bien, répondit le capitaine Hod, rien n'est plus simple! Ils ne passent pas!

--Si, répondit Banks, ils passent, quand ils ont des éléphants à leur disposition.

--Eh quoi! des éléphants peuvent-ils donc franchir de telles distances à la nage?

--Sans doute, et voici comment on procède, répondit l'ingénieur. Tous les bagages sont placés sur le dos de ces...

--Proboscidiens!... dit le capitaine Hod, en souvenir de son ami Mathias Van Guitt.

--Et les mahouts les forcent d'entrer dans le courant, reprit Banks. Tout d'abord, l'animal hésite, il recule, il pousse des hennissements; mais, prenant bientôt son parti, il entre dans le fleuve, il se met à la nage et traverse bravement le cours d'eau. Quelques-uns, j'en conviens, sont parfois entraînés et disparaissent au milieu des rapides; mais c'est assez rare, lorsqu'ils sont dirigés par un guide adroit.

--Bon! dit le capitaine Hod, si nous n'avons pas «des» éléphants, nous en avons un...

--Et celui-là nous suffira, répondit Banks. N'est-il pas semblable à cet _Oructor Amphibolis_ de l'Américain Evans, qui, dès 1804, roulait sur la terre et nageait sur les eaux?»

Chacun reprit sa place dans le train, Kâlouth à son foyer, Storr dans sa tourelle, Banks près de lui, faisant office de timonier.

Il fallait franchir une cinquantaine de pieds sur la berge inondée, avant d'atteindre les premières nappes du courant. Doucement, le Géant d'Acier s'ébranla et se mit en marche. Ses larges pattes se mouillèrent, mais il ne flottait pas encore. Le passage du terrain solide à la surface liquide ne devait se faire qu'avec précaution.

Soudain, le bruit de cette agitation qui s'était produite pendant la nuit, se propagea jusqu'à nous. Une centaine d'individus, gesticulant et grimaçant, venaient de sortir du bois. «Mille diables! C'étaient des singes!» s'écria le capitaine Hod, en riant de bon coeur. Et, en effet, toute une troupe de ces représentants de la gent simiesque s'avançait vers Steam-House en un groupe compact. «Que veulent-ils? demanda Mac Neil.

--Nous attaquer, sans doute! répondit le capitaine Hod, toujours prêt à la défense.

--Non! Il n'y a rien à craindre, dit Kâlagani, qui avait eu le temps d'observer la bande de singes.

--Mais enfin que veulent-ils? demanda une seconde fois le sergent Mac Neil.

--Passer la rivière en notre compagnie, et rien de plus!» répondit l'Indou. Kâlagani ne se trompait pas. Nous n'avions point affaire à des gibbons aux longs bras velus, importuns et insolents,

ni à des «membres de l'aristocratique famille» qui habite le palais de Bénarès. C'étaient des singes de l'espèce des Langours, les plus grands de la péninsule, souples quadrumanes, à la peau noire, à la face glabre, entourée d'un collier de favoris blancs, qui leur donne l'aspect de vieux avocats. En fait de poses bizarres et de gestes démesurés, ils en auraient remontré à Mathias Van Guitt lui-même. Leur fourrure chinchilla était grise au dos, blanche au ventre, et ils portaient la queue en trompette. Ce que j'appris alors, c'est que ces Langours sont des animaux sacrés dans toute l'Inde. Une légende dit qu'ils descendent de ces guerriers du Rama qui conquirent l'île de Ceylan. À Amber, ils occupent un palais, le Zenanah, dont ils font amicalement les honneurs aux touristes. Il est expressément défendu de les tuer, et la désobéissance à cette loi a déjà coûté la vie à plusieurs officiers anglais. Ces singes, assez doux de caractère, facilement domesticables, sont très dangereux lorsqu'on les attaque, et, s'ils ne sont que blessés, M. Louis Rousselet a pu justement dire qu'ils devenaient aussi redoutables que des hyènes ou des panthères.

Mais il n'était pas question d'attaquer ces Langours, et le capitaine Hod mit son fusil au repos.

Kâlagani avait-il donc raison de prétendre que toute cette troupe, n'osant affronter le courant de ces eaux débordées, voulait profiter de notre appareil flottant pour passer la Betwa?

C'était possible, et nous l'allions bien voir.

Le Géant d'Acier, qui avait traversé la berge, venait d'atteindre le lit de la rivière. Bientôt tout le train y flotta avec lui. Un coude de la rive produisait en cet endroit une sorte de remous d'eaux

stagnantes; et, tout d'abord, Steam-House demeura à peu près immobile.

La troupe de singes s'était approchée et barbottait déjà dans la nappe peu profonde qui recouvrait le talus de la berge.

Pas de démonstrations hostiles. Mais, tout à coup, les voilà, mâles, femelles, vieux, jeunes, gambadant, sautant, se prenant par la main, et, finalement, bondissant jusque sur le train qui semblait les attendre.

En quelques secondes, il y en eut dix sur le Géant d'Acier, trente sur chacune des maisons, en tout une centaine, gais, familiers, on pourrait dire causeurs,--du moins entre eux,--et se félicitant, sans doute, d'avoir rencontré si à propos un appareil de navigation qui leur permît de continuer leur voyage.

Le Géant d'Acier entra aussitôt dans le courant, et, se tournant vers l'amont, il lui fit tête.

Banks avait pu un instant craindre que le train ne fût trop pesant avec cette surcharge de passagers. Il n'en fut rien. Ces singes s'étaient répartis d'une façon fort judicieuse. Il y en avait sur la croupe, sur la tourelle, sur le cou de l'éléphant, jusqu'à l'extrémité de sa trompe, et qui ne s'effrayaient nullement des jets de vapeur. Il y en avait sur les toits arrondis de nos pagodes, les uns accroupis, les autres debout, ceux-ci arcboutés sur leurs pattes, ceux-là pendus par la queue, même sous la vérandah des balcons, Mais Steam-House se maintenait dans sa ligne de flottaison, grâce à l'heureuse disposition de ses boîtes à air, et il n'y avait rien à redouter de cet excès de poids.

Le capitaine Hod et Fox étaient émerveillés,--le brosseur surtout. Pour un peu, il eût fait les honneurs de Steam-House à cette troupe grimaçante et sans gêne. Il parlait à ces Langours, il leur serrait la main, il les saluait du chapeau. Il aurait volontiers épuisé toutes les sucreries de l'office, si monsieur Parazard, formalisé de se trouver dans une société pareille, n'y eût mis bon ordre.

Cependant, le Géant d'Acier travaillait rudement de ses quatre pattes, qui battaient l'eau et fonctionnaient comme de larges pagaies. Tout en dérivant, il suivait la ligne oblique par laquelle nous devions gagner le point d'atterrissement.

Une demi-heure après, il l'avait atteint; mais, à peine eut-il accosté la rive, que toute la troupe de ces clowns quadrumanes sauta sur la berge et disparut avec force gambades.

«Ils auraient bien pu dire merci!» s'écria Fox, mécontent du sans-façon de ces compagnons de passage.

Un éclat de rire lui répondit. C'était tout ce que méritait l'observation du brosseur.

CHAPITRE VIII

Hod contre Banks.

La Betwa était franchie. Cent kilomètres nous séparaient déjà de la station d'Etawah.

Quatre jours s'écoulèrent sans incidents,--pas même des incidents de chasse. Les fauves étaient peu nombreux dans cette partie du royaume de Scindia.

«Décidément, répétait le capitaine Hod, non sans un certain dépit, j'arriverai à Bombay sans avoir tué mon cinquantième!»

Kâlagani nous guidait avec une merveilleuse sagacité à travers cette portion la moins peuplée du territoire dont il connaissait bien la topographie, et, le 29 septembre, le train commençait à monter le revers septentrional des Vindhyas, afin d'aller prendre passage au col de Sirgour.

Jusqu'ici notre traversée du Bundelkund s'était effectuée sans encombre. Ce pays, cependant, est l'un des plus suspects de l'Inde. Les criminels y cherchent volontiers refuge. Les coureurs de grands chemins n'y manquent pas. C'est là que les Dacoits se livrent plus particulièrement à leur double métier d'empoisonneurs et de voleurs. Il est donc prudent de se garder très sérieusement, lorsqu'on traverse ce territoire.

La partie la plus mauvaise du Bundelkund est précisément cette région montagneuse des Vindhyas, dans laquelle Steam-House allait pénétrer. Le parcours n'était pas long,--cent kilomètres au plus,--jusqu'à Jubbulpore, la station la plus rapprochée du railway de Bombay à Allahabad. Mais, de marcher aussi rapidement, aussi aisément que nous l'avions fait à travers les plaines du Scindia, il n'y fallait pas compter. Pentes assez raides, routes insuffisamment établies, sol rocailleux, tournants brusques, étroitesse de certaines portions des chemins, tout devait concourir à réduire la moyenne de notre vitesse. Banks ne pensait pas obtenir plus de quinze à vingt kilomètres dans les dix heures dont se composaient nos journées de marche. J'ajoute que, jour et nuit, on prendrait soin de surveiller l'abord des routes et des campements avec une extrême vigilance.

Kâlagani avait été le premier à nous donner ces conseils. Ce n'est pas que nous ne fussions en force et bien armés. Notre petite troupe, avec ses deux maisons et cette tourelle,--véritable casemate que le Géant d'Acier portait sur son dos,--offrait une certaine «surface de résistance», pour employer une expression à la mode. Des maraudeurs, Dacoits ou autres, fût-ce même des Thugs, --s'il en restait encore dans cette portion sauvage du Bundelkund,--eussent hésité, sans doute, à nous assaillir. Enfin, la prudence n'est jamais un mal, et mieux valait être prêts à toute éventualité.

Pendant les premières heures de cette journée, le col de Sirgour fut atteint, et le train s'y engagea sans trop de peine. Par instants, en remontant des défilés un peu ardus, il fallut forcer de vapeur; mais le Géant d'Acier, sous la main de Storr, déployait instantanément la puissance nécessaire, et, plusieurs fois, certaines rampes de douze à quinze centimètres par mètre furent franchies.

Quant aux erreurs d'itinéraire, il ne semblait pas qu'elles fussent à craindre. Kâlagani connaissait parfaitement ces sinueuses passes de la région des Vindhyas, et plus particulièrement ce col de Sirgour. Aussi n'hésitait-il jamais, même lorsque plusieurs routes venaient s'amorcer à quelque carrefour perdu dans les hautes roches, au fond de gorges resserrées au milieu de ces épaisses forêts d'arbres alpestres qui limitaient à deux ou trois centaines de pas la portée du regard. S'il nous quittait parfois, s'il allait en avant, tantôt seul, tantôt accompagné de Banks, de moi ou de tout autre de nos compagnons, c'était pour reconnaître, non la route, mais son état de viabilité.

En effet, les pluies, pendant l'humide saison qui venait à peine de finir, n'étaient pas sans avoir détérioré les chaussées, raviné le sol,--circonstances dont il convenait de tenir compte, avant de s'engager sur des chemins où le recul n'eût pas été facile.

Au simple point de vue de la locomotion, on allait donc aussi bien que possible. La pluie avait absolument cessé. Le ciel, à demi voilé par de légères brumes qui tamisaient les rayons solaires, ne contenait aucune menace de ces orages dont on redoute particulièrement la violence dans la région centrale de la péninsule. La chaleur, sans être intense, ne laissait pas de nous éprouver un peu pendant quelques heures du jour; mais, en somme, la température se tenait à un degré moyen, très supportable pour des voyageurs parfaitement clos et couverts. Le menu gibier ne manquait pas, et nos chasseurs pourvoyaient aux besoins de la table, sans s'écarter de Steam-House plus qu'il ne convenait.

Seul, le capitaine Hod,--Fox aussi, sans doute,--pouvaient regretter l'absence de ces fauves, qui abondaient dans le Tarryani. Mais devaient-ils s'attendre à rencontrer des lions, des tigres, des panthères, là où les ruminants, nécessaires à leur nourriture, faisaient défaut?

Cependant, si ces carnassiers manquaient à la faune des Vindhyas, l'occasion se présenta pour nous de faire plus amplement connaissance avec les éléphants de l'Inde,--je veux dire les éléphants sauvages, dont nous n'avions aperçu jusqu'ici que de rares échantillons.

Ce fut dans la journée du 30 septembre, vers midi, qu'un couple de ces superbes animaux fut signalé à l'avant du train. À notre approché, ils se jetèrent sur les côtés de la route, afin de

laisser passer cet équipage nouveau pour eux, qui les effrayait sans doute.

Les tuer sans nécessité, par pure satisfaction de chasseur, à quoi bon? Le capitaine Hod n'y songea même pas. Il se contenta d'admirer ces magnifiques bêtes, en pleine liberté, parcourant ces gorges désertes, où ruisseaux, torrents et pâturages devaient suffire à tous leurs besoins.

«Une belle occasion, dit-il, qu'aurait là notre ami Van Guitt de nous faire un cours de zoologie pratique!»

On sait que l'Inde est, par excellence, le pays des éléphants. Ces pachydermes appartiennent tous à une même espèce, qui est un peu inférieure à celle des éléphants d'Afrique,--aussi bien ceux qui parcourent les différentes provinces de la péninsule, que ceux dont on va rechercher les traces dans la Birmanie, dans le royaume de Siam et jusque dans tous les territoires situés à l'est du golfe de Bengale.

Comment les prend-on? Le plus ordinairement, dans un «kiddah», enceinte entourée de palissades. Lorsqu'il s'agit de capturer un troupeau tout entier, les chasseurs, au nombre de trois à quatre cents, sous la conduite spéciale d'un «djamadar» ou «sergent indigène, les repoussent peu à peu dans le kiddah, les y enferment, les séparent les uns des autres avec l'aide d'éléphants domestiques, dressés ad hoc, les entravent aux pieds de derrière, et la capture est opérée.

Mais cette méthode, qui exige du temps et un certain déploiement de forces, est le plus souvent inefficace, lorsqu'on veut s'emparer des gros mâles. Ceux-là, en effet, sont des animaux plus malins, assez intelligents pour forcer le cercle des rabat-

teurs, et ils savent éviter leur emprisonnement dans le kiddah. Aussi, des femelles apprivoisées sont-elles chargées de suivre ces mâles pendant quelques jours. Elles portent sur leur dos leurs mahouts, enveloppés dans des couvertures de couleur sombre, et, lorsque les éléphants, qui ne se doutent de rien, se livrent tranquillement aux douceurs du sommeil, ils sont saisis, enchaînés, entraînés, sans même avoir eu le temps de se reconnaître.

Autrefois,--j'ai déjà eu occasion de le dire,--on capturait les éléphants au moyen de fosses, creusées sur leurs pistes, et profondes d'une quinzaine de pieds; mais, dans sa chute, l'animal se blessait, ou se tuait, et l'on a presque généralement renoncé à ce moyen barbare.

Enfin, le lasso est encore employé dans le Bengale et dans le Népaul. C'est une vraie chasse, avec d'intéressantes péripéties. Des éléphants, bien dressés, sont montés par trois hommes. Sur leur cou, un mahout, qui les dirige; sur leur arrière-train, un aiguillonneur, qui les stimule du maillet ou du croc; sur leur dos, l'Indou, qui est chargé de lancer le lasso, muni de son noeud coulant. Ainsi équipés, ces pachydermes poursuivent l'éléphant sauvage, pendant des heures quelquefois, au milieu des plaines, à travers les forêts, souvent pour le plus grand dommage de ceux qui les montent, et, finalement, la bête, une fois «lassée», tombe lourdement sur le sol, à la merci des chasseurs.

Avec ces diverses méthodes, il se prend annuellement dans l'Inde un grand nombre d'éléphants. Ce n'est pas une mauvaise spéculation. On vend jusqu'à sept mille francs une femelle, vingt mille un mâle, et même cinquante mille francs, lorsqu'il est pur sang.

Sont-ils donc réellement utiles, ces animaux, qu'on les paye de tels prix? Oui, et, à condition de les nourrir convenablement,--soit six à sept cents livres de fourrage vert par dix-huit heures, c'est-à-dire à peu près ce qu'ils peuvent porter en poids pour une étape moyenne, on en obtient de réels services: transport de soldats et d'approvisionnements militaires, transport de l'artillerie dans les pays montagneux ou dans les jungles inaccessibles aux chevaux, travaux de force pour le compte des particuliers qui les emploient comme bêtes de trait. Ces géants, puissants et dociles, facilement et rapidement dressables, par suite d'un instinct spécial qui les porte à l'obéissance, sont d'un emploi général dans les diverses provinces de l'Idoustan. Or, comme ils ne multiplient pas à l'état de domesticité, il faut les chasser sans cesse pour suffire aux demandes de la péninsule et de l'étranger.

Aussi les poursuit-on, les traque-t-on, les prend-on par les moyens susdits. Et cependant, malgré la consommation qui s'en fait, leur nombre ne paraît pas diminuer; il en reste en quantités considérables sur les divers territoires de l'Inde.

Et, j'ajoute, il en reste «trop», ainsi qu'on va bien le voir.

Les deux éléphants s'étaient rangés, comme je l'ai dit, de manière à laisser passer notre train; mais, après lui, ils avaient repris leur marche, un moment interrompue. Presque aussitôt, d'autres éléphants apparaissaient en arrière, et, pressant le pas, rejoignaient le couple que nous venions de dépasser. Un quart d'heure plus tard, on en pouvait compter une douzaine. Ils observaient Steam-House, ils nous suivaient, se tenant à une distance de cinquante mètres au plus. Ils ne paraissaient point désireux de nous rattraper; de nous abandonner, pas davantage. Or, cela leur était d'autant plus facile, que, sur ces rampes qui contournaient

les principales croupes des Vindhyas, le Géant d'Acier ne pouvait accélérer son pas.

Un éléphant, d'ailleurs, sait se mouvoir avec une vitesse plus considérable qu'on n'est tenté de le croire,--vitesse qui, suivant M. Sanderson, très compétent en cette matière, dépasse quelquefois vingt-cinq kilomètres à l'heure. À ceux qui étaient là, rien de plus aisé, conséquemment, soit de nous atteindre, soit de nous devancer.

Mais il ne paraissait pas que ce fût leur intention,--en ce moment du moins. Se réunir en plus grand nombre, c'est ce qu'ils voulaient sans doute. En effet, à certains cris, lancés comme un appel par leur vaste gosier, répondaient des cris de retardataires qui suivaient le même chemin.

Vers une heure après-midi, une trentaine d'éléphants, massés sur la route, marchaient à notre suite. C'était maintenant toute une bande. Rien ne prouvait que leur nombre ne s'accroîtrait pas encore. Si un troupeau de ces pachydermes se compose ordinairement de trente à quarante individus, qui forment une famille de parents plus ou moins rapprochés, il n'est pas rare de rencontrer des agglomérations d'une centaine de ces animaux, et les voyageurs ne sauraient envisager sans une certaine inquiétude cette éventualité.

Le colonel Munro, Banks, Hod, le sergent, Kâlagani, moi, nous avions pris place sous la vérandah de la seconde voiture, et nous observions ce qui se passait à l'arrière.

«Leur nombre augmente encore, dit Banks, et il s'accroîtra sans doute de tous les éléphants dispersés sur le territoire!

--Cependant, fis-je observer, ils ne peuvent s'entendre au delà d'une distance assez restreinte.

--Non, répondit l'ingénieur, mais ils se sentent, et telle est la finesse de leur odorat, que des éléphants domestiques reconnaissent la présence d'éléphants sauvages, même à trois ou quatre milles.

--C'est une véritable migration, dit alors le colonel Munro. Voyez! Il y a là, derrière notre train, tout un troupeau, séparé par groupes de dix à douze éléphants, et ces groupes viennent prendre part au mouvement général. Il faudra presser notre marche, Banks.

--Le Géant d'Acier fait ce qu'il peut, Munro, répondit l'ingénieur. Nous sommes à cinq atmosphères de pression, il y a du tirage, et la route est très raide!

--Mais à quoi bon se presser? s'écria le capitaine Hod, dont ces incidents ne manquaient jamais d'exciter la bonne humeur. Laissons-les nous accompagner, ces aimables bêtes! C'est un cortège digne de notre train! Le pays était désert, il ne l'est plus, et voilà que nous marchons escortés comme des rajahs en voyage!

--Les laisser faire, répondit Banks, il le faut bien! Je ne vois pas, d'ailleurs, comment nous pourrions les empêcher de nous suivre!

--Mais que craignez-vous? demanda le capitaine Hod. Vous ne l'ignorez pas, un troupeau est toujours moins redoutable qu'un éléphant solitaire! Ces animaux-là sont excellents!... Des moutons, de grands moutons à trompe, voilà tout!

--Bon! Hod qui s'enthousiasme déjà! dit le colonel Munro. Je veux bien convenir que, si ce troupeau reste en arrière et conserve sa distance, nous n'avons rien à redouter; mais s'il lui prend fantaisie de vouloir nous dépasser sur cette étroite route, il en pourrait résulter plus d'un dommage pour Steam-House!

--Sans compter, ajoutai-je, que lorsqu'ils se trouveront, pour la première fois, face à face avec notre Géant d'Acier, je ne sais trop quel accueil ils lui feront!

--Ils le salueront, mille diables! s'écria le capitaine Hod. Ils le salueront comme l'ont salué les éléphants du prince Gourou Singh!

--Ceux-là étaient des éléphants apprivoisés, fit observer, non sans raison, le sergent Mac Neil.

--Eh bien, riposta le capitaine Hod, ceux-ci s'apprivoiseront, ou plutôt, devant notre géant, ils seront frappés d'un étonnement qui se changera en respect!»

On voit que notre ami n'avait rien perdu de son enthousiasme pour l'éléphant artificiel, «ce chef-d'oeuvre de la création mécanique, créé par la main d'un ingénieur anglais!»

«D'ailleurs, ajouta-t-il, ces proboscidiens,--il tenait véritablement à ce mot,--ces proboscidiens sont très intelligents, ils raisonnent, ils jugent, ils comparent, ils associent leurs idées, ils font preuve d'une intelligence quasi humaine!

--Cela est contestable, répondit Banks.

--Comment, contestable! s'écria le capitaine Hod. Mais il ne faudrait pas avoir vécu aux Indes pour parler ainsi! Est-ce qu'on

ne les emploie pas, ces dignes animaux, à tous les usages domestiques? Y a-t-il un serviteur à deux pieds sans plumes qui puisse les égaler? Dans la maison de son maître, l'éléphant n'est-il pas prêt à tous les bons offices? Ne savez-vous donc pas, Maucler, ce qu'en disent les auteurs qui l'ont le mieux connu? À les en croire, l'éléphant est prévenant pour ceux qu'il aime, il les décharge de leurs fardeaux, il va cueillir pour eux des fleurs ou des fruits, il quête pour la communauté comme le font les éléphants de la célèbre pagode de Willenoor, près de Pondichéry, il paye dans les bazars les cannes à sucre, les bananes ou les mangues qu'il achète pour son propre compte, il protège dans le Sunderbund les troupeaux et l'habitation de son maître contre les fauves, il pompe l'eau des citernes, il promène les enfants qu'on lui confie avec plus de soin que la meilleure des bonnes de toute l'Angleterre! Et humain, reconnaissant, car sa mémoire est prodigieuse, il n'oublie pas plus les bienfaits que les injustices! Tenez, mes amis, à ces géants de l'humanité,--oui, je dis de l'humanité,--on ne ferait pas écraser un inoffensif insecte! Un de mes amis,--ce sont là des traits qu'on ne peut oublier,--a vu placer une petite bête à bon Dieu sur une pierre, et ordonner à un éléphant domestique de l'écraser! En bien, l'excellent pachyderme levait sa patte toutes les fois qu'il passait au-dessus de la pierre, et ni ordres ni coups ne l'auraient déterminé à la poser sur l'insecte! Bien au contraire, si on lui commandait de l'apporter, il le prenait délicatement avec cette sorte de main merveilleuse qu'il a au bout de sa trompe, et il lui donnait la liberté! Direz-vous, maintenant, Banks, que l'éléphant n'est pas bon, généreux, supérieur à tous les autres animaux, même au singe, même au chien, et ne faut-il pas reconnaître que les Indous ont raison, lorsqu'ils lui accordent presque autant d'intelligence qu'à l'homme!»

Et le capitaine Hod, pour terminer sa tirade, ne trouva rien de mieux que d'ôter son chapeau pour saluer le redoutable troupeau, qui nous suivait à pas comptés. «Bien parlé, capitaine Hod! répondit le colonel Munro en souriant. Les éléphants ont en vous un chaud défenseur!

--Mais n'ai-je pas absolument raison, mon colonel? demanda le capitaine Hod.

--Il est possible que le capitaine Hod ait raison, répondit Banks, mais je crois que j'aurai raison avec Sanderson, un chasseur d'éléphants, passé maître en tout ce qui les concerne.

--Et que dit-il donc, votre Sanderson? s'écria le capitaine d'un ton assez dédaigneux.

--Il prétend que l'éléphant n'a qu'une moyenne d'intelligence très ordinaire, que les actes les plus étonnants qu'on voie ces animaux accomplir ne résultent que d'une obéissance assez servile aux ordres que leur donnent plus ou moins secrètement leurs cornacs!

--Par exemple! riposta le capitaine Hod, qui s'échauffait.

--Aussi remarque-t-il, reprit Banks, que les Indous n'ont jamais choisi l'éléphant comme un symbole d'intelligence, pour leurs sculptures ou leurs dessins sacrés, et qu'ils ont accordé la préférence au renard, au corbeau et au singe!

--Je proteste! s'écria le capitaine Hod, dont le bras, en gesticulant, prenait le mouvement ondulatoire d'une trompe.

--Protestez, mon capitaine, mais écoutez! reprit Banks. Sanderson ajoute que ce qui distingue plus particulièrement l'élé-

phant, c'est qu'il a au plus haut degré la bosse de l'obéissance, et cela doit faire une jolie protubérance sur son crâne! Il observe aussi que l'éléphant se laisse prendre à des pièges enfantins,--c'est le mot,--tels que les fosses recouvertes de branchages, et qu'il ne fait aucun effort pour en sortir! Il remarque qu'il se laisse traquer dans des enclos où il serait impossible de pousser d'autres animaux sauvages! Enfin, il constate que les éléphants captifs, qui parviennent à se sauver, se font reprendre avec une facilité qui n'est pas à l'honneur de leur bon sens! L'expérience ne leur apprend pas même à être prudents!

--Pauvres bêtes! riposta le capitaine Hod d'un ton comique, comme cet ingénieur vous arrange!

--J'ajoute enfin, et c'est un dernier argument en faveur de ma thèse, répondit Banks, que les éléphants résistent souvent à toutes les tentatives de domestication, faute d'une intelligence suffisante, et il est souvent bien difficile de les réduire, surtout lorsqu'ils sont jeunes, ou lorsqu'ils appartiennent au sexe faible!

--C'est une ressemblance de plus avec les êtres humains! répondit le capitaine Hod. Est-ce que les hommes ne sont pas plus faciles à mener que les enfants et les femmes?

--Mon capitaine, répondit Banks, nous sommes tous les deux trop célibataires pour être compétents en cette matière-là!

--Bien répondu!

--Pour conclure, ajouta Banks, je dis qu'il ne faut pas se fier à la bonté surfaite de l'éléphant, qu'il serait impossible de résister à une troupe de ces géants, si quelque cause les rendait furieux, et

j'aimerais autant que ceux qui nous escortent en ce moment eussent affaire au nord, puisque nous allons au sud!

--D'autant plus, Banks, répondit le colonel Munro, que, pendant que vous discutez, Hod et toi, leur nombre s'accroît dans une proportion inquiétante!»

CHAPITRE IX

Cent contre un.

Sir Edward Munro ne se trompait pas. Une masse de cinquante à soixante éléphants marchait maintenant derrière notre train. Ils allaient en rangs pressés, et déjà les premiers s'étaient assez rapprochés de Steam-House,--à moins de dix mètres,--pour qu'il fût possible de les observer minutieusement.

En tête marchait alors l'un des plus grands du groupe, quoique sa taille, mesurée verticalement à l'épaule, ne dépassât certainement pas trois mètres. Ainsi que je l'ai dit, c'est une taille inférieure à celle des éléphants d'Afrique, dont quelques-uns atteignent quatre mètres. Ses défenses, également moins longues que celles de son congénère africain, n'avaient pas plus d'un mètre cinquante à la courbure extérieure, sur quarante à leur sortie du pivot osseux qui sert de base. Si l'on rencontre à l'île de Ceylan un certain nombre de ces animaux, qui sont privés de ces appendices, arme formidable dont ils se servent avec adresse, ces «mucknas»,--c'est le nom qu'on leur donne,--sont assez rares sur les territoires proprement dits de l'Indoustan.

En arrière de cet éléphant venaient plusieurs femelles, qui sont les véritables directrices de la caravane. Sans la présence de Steam-House, elles auraient formé l'avant-garde, et ce mâle fût certainement resté en arrière dans les rangs de ses compagnons. En effet, les mâles n'entendent rien à la conduite du troupeau. Ils n'ont point la charge de leurs petits; ils ne peuvent savoir quand il est nécessaire de faire halte pour les besoins de ces «bébés», ni quelles sortes de campements leur conviennent. Ce sont donc les femelles qui, moralement, portent «les défenses», dans le ménage, et dirigent les grandes migrations.

Maintenant, à la question de savoir pourquoi s'en allait ainsi toute cette troupe, si le besoin de quitter des pâturages épuisés, la nécessité de fuir la piqûre de certaines mouches très pernicieuses, ou peut-être l'envie de suivre notre singulier équipage, la poussait à travers les défilés des Vindhyas, il eût été difficile de répondre. Le pays était assez découvert, et, conformément à leur habitude, lorsqu'ils ne sont plus dans les régions boisées, ces éléphants voyageaient en plein jour. S'arrêteraient-ils, la nuit venue, comme nous serions obligés de le faire nous-mêmes? nous le verrions bien.

«Capitaine Hod, demandai-je à notre ami, voici cette arrière-garde d'éléphants qui s'augmente! Persistez-vous à ne rien craindre?...

--Peuh! fit le capitaine Hod. Pourquoi ces bêtes-là nous voudraient-elles du mal? Ce ne sont pas les tigres, n'est-ce pas, Fox?

--Pas même des panthères!» répondit le brosseur, qui naturellement s'associait aux idées de son maître. Mais, à cette réponse, je vis Kâlagani hocher la tête en signe de désapprobation. Évi-

demment, il ne partageait pas la parfaite quiétude des deux chasseurs.

«Vous ne paraissez pas rassuré, Kâlagani, lui dit Banks, qui le regardait au même moment.

--Ne peut-on presser un peu la marche du train? se contenta de répondre l'Indou.

--C'est assez difficile, répliqua l'ingénieur. Nous allons, cependant, essayer.»

Et Banks, quittant la vérandah de l'arrière, regagna la tourelle dans laquelle se tenait Storr. Presque aussitôt, les hennissements du Géant d'Acier devinrent plus précipités, et la vitesse du train s'accéléra.

C'était peu, car la route était dure. Mais eût-on doublé la marche du train, l'état des choses ne se fût aucunement modifié. Le troupeau d'éléphants aurait hâté son pas, voilà tout. C'est même ce qu'il fit, et la distance qui le séparait de Steam-House ne diminua pas.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, sans modification importante. Après le dîner, nous revînmes prendre place sous la vérandah de la seconde voiture.

En ce moment, la route présentait en arrière une direction rectiligne de deux milles au moins. La portée du regard n'était donc plus limitée par de brusques tournants.

Quelle fut notre très sérieuse inquiétude, en voyant que le nombre des éléphants s'était encore accru depuis une heure! On ne pouvait en compter moins d'une centaine.

Ces animaux marchaient alors en file double ou triple, suivant la largeur du chemin, silencieusement, du même pas, pour ainsi dire, les uns la trompe relevée, les autres les défenses en l'air. C'était comme le moutonnement d'une mer, que soulèvent de grandes lames de fond. Rien ne déferlait encore, pour continuer la métaphore; mais si une tempête déchaînait cette masse mouvante, à quels dangers ne serions-nous pas exposés?

Cependant, la nuit venait peu à peu,--une nuit à laquelle allaient manquer la lumière de la lune et la lueur des étoiles. Une sorte de brume courait dans les hautes zones du ciel.

Ainsi que l'avait dit Banks, lorsque cette nuit serait profonde, on ne pourrait s'obstiner à suivre ces routes difficiles, il faudrait bien s'arrêter. L'ingénieur résolut donc de faire halte, dès qu'un large évasement de la vallée, ou quelque fond dans une gorge moins étroite, pourrait permettre au menaçant troupeau de passer sur les flancs du train et de continuer sa migration vers le sud.

Mais le ferait-il, ce troupeau, et ne camperait-il pas plutôt sur le lieu où nous camperions nous-mêmes?

C'était la grosse question.

Il fut, d'ailleurs, visible qu'avec la tombée de la nuit, les éléphants manifestaient quelque appréhension, dont nous n'avions observé aucun symptôme pendant le jour. Une sorte de mugissement, puissant mais sourd, s'échappa de leurs vastes poumons. À ce brouhaha inquiétant succéda un autre bruit d'une nature particulière.

«Quel est donc ce bruit? demanda le colonel Munro.

--C'est le son que produisent ces animaux, répondit Kâlagani, lorsque quelque ennemi se trouve en leur présence!

--Et c'est nous, ce ne peut être que nous qu'ils considèrent comme tels? demanda Banks.

--Je le crains!» répondit l'Indou. Ce bruit ressemblait alors à un tonnerre lointain. Il rappelait celui que l'on produit dans les coulisses d'un théâtre par la vibration d'une tôle suspendue. En frottant l'extrémité de leur trompe sur le sol, les éléphants chassaient d'énormes bouffées d'air, emmagasiné par une aspiration prolongée. De là cette sonorité puissante et profonde qui vous serrait le coeur comme un roulement de foudre.

Il était alors neuf heures du soir.

En cet endroit, une sorte de petite plaine, presque circulaire, large d'un demi-mille, servait de débouché à la route qui conduisait au lac Puturia, près duquel Kâlagani avait eu la pensée d'asseoir notre campement. Mais ce lac se trouvait encore à quinze kilomètres, et il fallait renoncer à l'atteindre avant la nuit.

Banks donna donc le signal d'arrêt. Le Géant d'Acier demeura stationnaire, mais on ne le dételа pas. Les feux ne furent pas même repoussés au fond du foyer. Storr reçut l'ordre de se tenir toujours en pression, afin que le train restât en état de partir au premier signal. Il fallait être prêt à toute éventualité.

Le colonel Munro se retira dans sa cabine. Quant à Banks et au capitaine Hod, ils ne voulurent pas se coucher, et je préférai demeurer avec eux. Tout le personnel, d'ailleurs, était sur pied. Mais que pourrions-nous faire, s'il prenait fantaisie aux éléphants de se jeter sur Steam-House?

Pendant la première heure de veille, un sourd murmure continua à se propager autour du campement. Évidemment, ces grandes masses se déployaient sur la petite plaine. Allaient-elles donc la traverser et poursuivre leur route au sud?

«C'est possible, après tout, dit Banks.

--C'est même probable,» ajouta le capitaine Hod, dont l'optimisme ne bronchait pas. Vers onze heures environ, le bruit diminua peu à peu, et, dix minutes après, il avait totalement cessé.

La nuit, alors, était parfaitement calme. Le moindre son étranger fût arrivé jusqu'à notre oreille. On n'entendait rien, si ce n'est le sourd ronflement du Géant d'Acier dans l'ombre. On ne voyait rien, si ce n'est cette gerbe d'étincelles qui s'échappait parfois de sa trompe.

«Eh bien, dit le capitaine Hod, avais-je raison? Ils sont partis, ces braves éléphants!

--Bon voyage! répliquai-je.

--Partis! répondit Banks, en hochant la tête. C'est ce que nous allons savoir! Puis, appelant le mécanicien: «Storr, dit-il, les fanaux.

--À l'instant, monsieur Banks!» Vingt secondes après, deux faisceaux électriques jaillissaient des yeux du Géant d'Acier, et, par un mécanisme automatique, ils se promenaient à tous les points de l'horizon. Les éléphants étaient là, en grand cercle, autour de Steam-House, immobiles, comme endormis, dormant peut-être. Ces feux, qui éclairaient confusément leurs masses profondes, semblaient les animer d'une vie surnaturelle. Par une simple illusion d'optique, ceux de ces monstres sur lesquels se

plaquaient de violents ménisques de lumière, prenaient alors des proportions gigantesques, dignes de rivaliser avec celles du Géant d'Acier. Frappés de ces vives projections, ils se relevaient soudain, comme s'ils eussent été touchés par un aiguillon de feu. Leur trompe pointait en avant, leurs défenses se redressaient. On eût dit qu'ils allaient s'élancer à l'assaut du train. Des grognements rauques s'échappaient de leur vaste mâchoire. Bientôt, même, cette subite fureur se communiqua à tous, et il s'éleva autour de notre campement un assourdissant concert, comme si cent clairons eussent à la fois sonné quelque retentissant appel.

«Éteins!» cria Banks.

Le courant électrique fut subitement interrompu, et le sabbat cessa presque instantanément.

«Ils sont là, campés en cercle, dit l'ingénieur et ils seront encore là au lever du jour!

--Hum!» fit le capitaine Hod, dont la confiance me parut quelque peu ébranlée. Quel parti prendre? Kâlagani fut consulté. Il ne cacha point l'inquiétude qu'il éprouvait. Pouvait-on songer à quitter le campement, au milieu de cette nuit obscure? C'était impossible. À quoi cela eût-il servi, d'ailleurs? La troupe d'éléphants nous aurait certainement suivis, et les difficultés eussent été plus grandes que pendant le jour. Il fut donc convenu que le départ ne s'effectuerait qu'à la première aube. On marcherait avec toute la prudence et toute la célérité possibles, mais sans effaroucher ce redoutable cortège. «Et si ces animaux s'entêtent à nous escorter? demandai-je.

--Nous essayerons de gagner quelque endroit où Steam-House puisse se mettre hors de leurs atteintes, répondit Banks.

--Trouverons-nous cet endroit, avant notre sortie des Vindhyas? dit le capitaine Hod.

--Il en est un, répondit l'Indou.

--Lequel? demanda Banks.

--Le lac Puturia.

--À quelle distance est-il?

--À neuf milles environ.

--Mais les éléphants nagent, répondit Banks, et mieux peut-être qu'aucun autre quadrupède! On en a vu se soutenir à la surface de l'eau pendant plus d'une demi-journée! Or, n'est-il pas à craindre qu'ils ne nous suivent sur le lac Puturia, et que la situation de Steam-House n'en soit encore plus compromise?

--Je ne vois pas d'autre moyen de se soustraire à leur attaque! dit l'Indou.

--Nous le tenterons donc!» répondit l'ingénieur. C'était, en effet, le seul parti à prendre. Peut-être les éléphants n'oseraient-ils pas s'aventurer à la nage dans ces conditions, et peut-être aussi pourrions-nous les gagner de vitesse! On attendit impatiemment le jour. Il ne tarda pas à paraître. Aucune démonstration hostile n'avait été faite pendant le reste de la nuit; mais, au lever du soleil, pas un éléphant n'avait bougé, et Steam-House était entourée de toutes parts. Il se fit alors un remuement général sur le lieu de halte. On eût dit que les éléphants obéissaient à un mot d'ordre. Ils secouèrent leur trompe, frottèrent leurs défenses contre le sol, firent leur toilette en s'aspergeant d'eau fraîche, achevèrent de brouter ça et là quelques poignées d'une herbe

épaisse, dont ce pâturage était amplement fourni, et, finalement, ils se rapprochèrent de Steam-House au point qu'on aurait pu les atteindre à coups de piques à travers les fenêtres.

Banks, cependant, nous fit l'expresse recommandation de ne point les provoquer. L'important était de ne donner aucun prétexte à une agression soudaine.

Cependant, quelques-uns de ces éléphants serraient de plus près notre Géant d'Acier. Évidemment ils tenaient à reconnaître ce qu'était cet énorme animal, immobile alors. Le considéraient-ils comme un de leurs congénères? Soupçonnaient-ils qu'il y eût en lui une merveilleuse puissance? La veille, ils n'avaient point eu l'occasion de le voir à l'oeuvre, puisque leurs premiers rangs s'étaient toujours tenus à une certaine distance sur l'arrière du train.

Mais que feraient-ils, quand ils l'entendraient hennir, lorsque sa trompe lancerait des torrents de vapeur, quand ils le verraient lever et abaisser ses larges pattes articulées, se mettre en marche, traîner les deux chars roulants à sa suite?

Le colonel Munro, le capitaine Hod, Kâlagani et moi, nous avions pris place à l'avant du train. Le sergent Mac Neil et ses compagnons se tenaient à l'arrière.

Kâlouth était devant le foyer de sa chaudière, qu'il continuait à charger de combustible, bien que la pression de la vapeur eût déjà atteint cinq atmosphères.

Banks, dans la tourelle, près de Storr, appuyait sa main sur le régulateur.

Le moment de partir était venu. Sur un signe de Banks, le mécanicien pressa le levier du timbre, et un violent coup de sifflet se fit entendre.

Les éléphants dressèrent l'oreille; puis, reculant un peu, ils laissèrent la route libre sur un espace de quelques pas.

Le fluide fut introduit dans les cylindres, un jet de vapeur jaillit de la trompe, les roues de la machine, mises en mouvement, actionnèrent les pattes du Géant d'Acier, et le train s'ébranla tout d'une pièce.

Aucun de mes compagnons ne me contredira, si j'affirme qu'il y eut tout d'abord un vif mouvement de surprise chez les animaux qui se pressaient aux premiers rangs. Entre eux s'ouvrit un plus large passage, et la route parut être assez dégagée pour permettre d'imprimer à Steam-House une vitesse qui eût égalé celle d'un cheval au petit trot.

Mais, aussitôt, toute la «masse proboscidienne»,--une expression du capitaine Hod,--de se mouvoir en avant, en arrière. Les premiers groupes prirent la tête du cortège, les derniers suivirent le train. Tous paraissaient bien décidés à ne point l'abandonner.

En même temps, sur les côtés de la route, plus large en cet endroit, d'autres éléphants nous accompagnèrent, comme des cavaliers aux portières d'un carrosse. Mâles et femelles étaient mélangés. Il y en avait de toutes tailles, de tout âge, des adultes de vingt-cinq ans, des «hommes faits» de soixante, de vieux pachydermes plus que centenaires, des bébés près de leurs mères, qui, les lèvres appliquées à leurs mamelles, et non leur trompe,--comme on l'a cru quelquefois,--les tétaient en marchant. Toute

cette troupe gardait un certain ordre, ne se pressait pas plus qu'il ne fallait, réglait son pas sur celui du Géant d'Acier.

«Qu'ils nous escortent ainsi jusqu'au lac, dit le colonel Munro, j'y consens...

--Oui, répondit Kâlagani, mais qu'arrivera-t-il, lorsque la route redeviendra plus étroite?» Là était le danger.

Aucun incident ne se produisit pendant les trois heures qui furent employées à franchir douze kilomètres sur les quinze que mesurait la distance du campement au lac Puturia. Deux ou trois fois seulement, quelques éléphants s'étaient portés en travers de la route, comme si leur intention eût été de la barrer; mais le Géant d'Acier, ses défenses pointées horizontalement, marcha sur eux, leur cracha sa vapeur à la face, et ils s'écartèrent pour lui livrer passage.

À dix heures du matin, quatre à cinq kilomètres restaient à faire pour atteindre le lac. Là,--on l'espérait du moins,--nous serions relativement en sûreté.

Il va sans dire que, si les démonstrations hostiles de l'énorme troupeau ne s'accentuaient pas avant notre arrivée au lac, Banks comptait laisser le Puturia dans l'ouest, sans s'y arrêter, de manière à sortir le lendemain de la région des Vindhyas. De là à la station de Jubbulpore, ce ne serait plus qu'une question de quelques heures.

J'ajouterai ici que le pays était non seulement très sauvage, mais absolument désert. Pas un village, pas une ferme,--ce que motivait l'insuffisance des pâturages,--pas une caravane, pas

même un voyageur. Depuis notre entrée dans cette partie montagneuse du Bundelkund, nous n'avions rencontré âme qui vive.

Vers onze heures, la vallée que suivait Steam-House, entre deux puissants contreforts de la chaîne, commença à se resserrer. Ainsi que l'avait dit Kâlagani, la route allait redevenir très étroite jusqu'à l'endroit où elle débouchait sur le lac.

Notre situation, déjà fort inquiétante, ne pouvait donc que s'aggraver encore. En effet, si les files d'éléphants s'étaient tout simplement allongées en avant et en arrière du train, la difficulté ne se fût pas accrue. Mais ceux qui marchaient sur les flancs n'y pouvaient rester. Ils nous eussent broyés contre les parois rocheuses de la route, ou ils auraient été culbutés dans les précipices qui la bordaient en maint endroit. Par instinct, ils tentèrent donc de se placer, soit en tête, soit en queue. Il en résulta bientôt qu'il ne fut plus possible ni de reculer ni d'avancer. «Cela se complique, dit le colonel Munro.

--Oui, répondit Banks, et nous voilà dans la nécessité d'enfoncer cette masse.

--Eh bien, fonçons, enfonçons! s'écria le capitaine Hod. Que diable! Les défenses d'acier de notre géant valent bien les défenses d'ivoire de ces sottes bêtes!» Les proboscidiens n'étaient plus que de «sottes bêtes» pour le mobile et changeant capitaine! «Sans doute, répondit le sergent Mac Neil, mais nous sommes un contre cent!

--En avant, quand même! s'écria Banks, ou tout ce troupeau va nous passer dessus!»

Quelques coups de vapeur imprimèrent un mouvement plus rapide au Géant d'Acier. Ses défenses atteignirent à la croupe un des éléphants qui se trouvaient devant lui.

Cri de douleur de l'animal, auquel répondirent les clameurs furieuses de toute la troupe. Une lutte, dont on ne pouvait prévoir l'issue, était imminente.

Nous avions pris nos armes, les fusils chargés de balles coniques, les carabines chargées de balles explosibles, les revolvers garnis de leurs cartouches. Il fallait être prêt à repousser toute agression.

La première attaque vint d'un gigantesque mâle, de farouche mine, qui, les défenses en arrêt, les pattes de derrière puissamment arcboutées sur le sol, se retourna contre le Géant d'Acier.

«Un «gunesh»! s'écria Kâlagani.

--Bah! il n'a qu'une défense! répliqua le capitaine Hod, qui haussa les épaules en signe de mépris.

--Il n'en est que plus terrible!» répondit l'Indou. Kâlagani avait donné à cet éléphant le nom dont les chasseurs se servent pour désigner les mâles qui ne portent qu'une seule défense. Ce sont des animaux particulièrement révérés des Indous, surtout lorsque c'est la défense droite qui leur manque. Tel était celui-ci, et, ainsi que l'avait dit Kâlagani, il était très redoutable, comme tous ceux de son espèce. On le vit bien. Ce gunesh poussa une longue note de clairon, recourba sa trompe, dont les éléphants ne se servent jamais pour combattre, et se précipita contre notre Géant d'Acier. Sa défense frappa normalement la tôle de la poitrine, la traversa de part en part; mais, rencontrant l'épaisse ar-

mure du foyer intérieur, elle se brisa net au choc. Le train tout entier ressentit la secousse. Cependant, la force acquise l'entraîna en avant, et il repoussa le gunesh, qui, lui faisant tête, essaya vainement de résister. Mais son appel avait été entendu et compris. Toute la masse antérieure du troupeau s'arrêta et présenta un insurmontable obstacle de chair vivante. Au même moment, les groupes de l'arrière, continuant leur marche, se poussèrent violemment contre la vérandah. Comment résister à une pareille force d'écrasement? En même temps, quelques-uns de ceux que nous avions en flanc, leurs trompes levées, se cramponnaient aux montants des voitures qu'ils secouaient avec violence. Il ne fallait pas s'arrêter, ou c'en était fait du train, mais il fallait se défendre. Plus d'hésitation possible. Fusils et carabines furent braqués sur les assaillants. «Que pas un coup ne soit perdu! cria le capitaine Hod. Mes amis, visez-les à la naissance de la trompe, ou dans le creux qui est au-dessous de l'oeil. C'est souverain!» Le capitaine Hod fut obéi. Plusieurs détonations éclatèrent, qui furent suivies de hurlements de douleur. Trois ou quatre éléphants, touchés au bon endroit, étaient tombés, en arrière et latéralement,--circonstance heureuse, puisque leurs cadavres n'obstruaient pas la route. Les premiers groupes s'étaient un peu reculés, et le train put continuer sa marche.

«Rechargez et attendez!» cria le capitaine Hod.

Si ce qu'il commandait d'attendre était l'attaque du troupeau tout entier, ce ne fut pas long. Elle se fit avec une violence telle, que nous nous crûmes perdus. Un concert de furieux et rauques hurlements éclata soudain. On eût dit de ces éléphants de combat que les Indous, par un traitement particulier, amènent à cette surexcitation de la rage nommée «musth». Rien n'est plus ter-

rible, et les plus audacieux «éléphantadors», élevés dans le Guicowar pour lutter contre ces redoutables animaux, auraient certainement reculé devant les assaillants de Steam-House. «En avant! criait Banks.

--Feu!» criait Hod.

Et, aux hennissements plus précipités de la machine, se joignaient les détonations des armes. Or, dans cette masse confuse, il devenait difficile de viser juste, ainsi que l'avait recommandé le capitaine. Chaque balle trouvait bien un morceau de chair à trouer, mais elle ne frappait pas mortellement. Aussi, les éléphants, blessés, redoublaient-ils de fureur, et, à nos coups de fusil, ils répondaient par des coups de défenses, qui éventraient les parois de Steam-House.

Cependant, aux détonations des carabines, déchargées à l'avant et à l'arrière du train, à l'éclatement des balles explosibles dans le corps des animaux, se joignaient les sifflements de la vapeur, surchauffée par le tirage artificiel. La pression montait toujours. Le Géant d'Acier entrait dans le tas, le divisait, le repoussait. En même temps, sa trompe mobile, se levant et s'abattant comme une massue formidable, frappait à coups redoublés sur la masse charnue que déchiraient ses défenses.

Et l'on avançait sur l'étroite route. Quelquefois, les roues patinaient à la surface du sol, mais elles finissaient par le remordre de leurs jantes rayées, et nous gagnions du côté du lac.

«Hurrah! criait le capitaine Hod, comme un soldat qui se jette au plus fort de la mêlée.

--Hurrah! hurrah!» répétions-nous après lui. Mais, bientôt, une trompe s'abat sur la vérandah de l'avant. Je vois le moment où le colonel Munro, enlevé par ce lasso vivant, va être précipité sous les pieds des éléphants. Et il en eût été ainsi, sans l'intervention de Kâlagani, qui trancha la trompe d'un vigoureux coup de hache. Ainsi donc, tout en prenant part à la défense commune, l'Indou ne perdait pas de vue sir Edward Munro. Dans ce dévouement à la personne du colonel, qui ne s'était jamais démenti, il semblait comprendre que c'était celui de nous qu'il fallait avant tout protéger. Ah! quelle puissance notre Géant d'Acier contenait dans ses flancs! Avec quelle sûreté il s'enfonçait dans la masse, à la manière d'un coin, dont la force de pénétration est pour ainsi dire infinie! Et, comme au même moment, les éléphants de l'arrière-garde nous poussaient de la tête, le train s'avançait sans arrêt, sinon sans secousses, et marchait même plus vite que nous n'eussions pu l'espérer.

Tout à coup, un bruit nouveau se fit entendre au milieu du vacarme général.

C'était la seconde voiture qu'un groupe d'éléphants écrasait contre les roches de la route. «Rejoignez-nous! rejoignez-nous!» cria Banks à ceux de nos compagnons qui défendaient l'arrière de Steam-House. Déjà, Goûmi, le sergent, Fox, avaient précipitamment passé de la seconde voiture dans la première. «Et Parazard? dit le capitaine Hod.

--Il ne veut pas quitter sa cuisine, répondit Fox.

--Enlevez-le! enlèves-le!» Sans doute notre chef pensait que c'était un déshonneur pour lui d'abandonner le poste qui lui avait été confié. Mais résister aux bras vigoureux de Goûmi, lorsque

ces bras se mettaient à l'oeuvre, autant aurait valu prétendre échapper aux mâchoires d'une cisaille. Monsieur Parazard fut donc déposé dans la salle à manger. «Vous y êtes tous? cria Banks.

--Oui, monsieur, répondit Goûmi.

--Coupez la barre d'attelage!

--Abandonner la moitié du train!... s'écria le capitaine Hod.

--Il le faut!» répondit Banks. Et la barre coupée, la passerelle brisée à coups de hache, notre seconde voiture resta en arrière. Il était temps. Cette voiture venait d'être ébranlée, soulevée, puis chavirée, et les éléphants, se jetant sur elle, achevèrent de l'écraser de tout leur poids. Ce n'était plus qu'une ruine informe, qui maintenant obstruait la route en arrière. «Hein! fit le capitaine Hod, d'un ton qui nous eût fait rire, si la situation y eût prêté, et dire que ces animaux n'écraseraient même pas une bête à bon Dieu!» Si les éléphants, devenus féroces, traitaient la première voiture comme ils avaient traité la seconde, il n'y avait plus aucune illusion à se faire sur le sort qui nous attendait.

«Force les feux, Kâlouth!» cria l'ingénieur.

Un demi-kilomètre encore, un dernier effort, et le lac Puturia était peut-être atteint!

Ce dernier effort qu'on attendait du Géant d'Acier, le puissant animal le fit sous la main de Storr, qui ouvrit en grand le régulateur. Il fit une véritable trouée à travers ce rempart d'éléphants, dont les arrière-trains se dessinaient au-dessus de la masse comme ces énormes croupes de chevaux qu'on voit dans les tableaux de bataille de Salvator Rosa. Puis, il ne se contenta pas de

les larder de ses défenses; il leur lança des fusées de vapeur brûlante, ainsi qu'il avait fait aux pèlerins du Phalgou, il leur cingla des jets d'eau bouillante!... Il était magnifique!

Le lac apparut enfin au dernier tournant de la route.

S'il pouvait résister dix minutes encore, notre train y serait relativement en sûreté.

Les éléphants, sans doute, sentirent cela,--ce qui prouvait en faveur de leur intelligence, dont le capitaine Hod avait soutenu la cause. Ils voulurent une dernière fois renverser notre voiture.

Mais les armes à feu tonnèrent de nouveau. Les balles s'abattirent comme grêle jusque sur les premiers groupes. À peine cinq ou six éléphants nous barraient-ils encore le passage. La plupart tombèrent, et les roues grincèrent sur un sol rouge de sang.

À cent pas du lac, il fallut repousser ceux de ces animaux qui formaient un dernier obstacle.

«Encore! encore!» cria Banks au mécanicien.

Le Géant d'Acier ronflait comme s'il eût renfermé un atelier de dévideuses mécaniques dans ses flancs. La vapeur fusait par les soupapes sous une pression de huit atmosphères. À les charger, si peu que ce fût, on eût fait éclater la chaudière, dont les tôles frémissaient. Ce fut inutile, heureusement. La force de Géant d'Acier était maintenant irrésistible. On eût pu croire qu'il bondissait sous les coups de piston. Ce qui restait du train le suivit, écrasant les membres des éléphants jetés à terre, au risque d'être culbuté. Si un pareil accident se fût produit, c'en était fait de tous les hôtes de Steam-House.

L'accident n'arriva pas, la berge du lac fut enfin atteinte, et le train flotta bientôt sur les eaux tranquilles.

«Dieu soit loué!» dit le colonel Munro.

Deux ou trois éléphants, aveuglés par la fureur, se précipitèrent dans le lac, et ils essayèrent de poursuivre à sa surface ceux qu'ils n'avaient pu anéantir en terre ferme.

Mais les pattes du Géant firent leur office. Le train s'éloigna peu à peu de la rive, et quelques dernières balles, convenablement ajustées, nous délivrèrent de ces «monstres marins», au moment ou leurs trompes allaient s'abattre sur la vérandah de l'arrière.

«Eh bien, mon capitaine, s'écria Banks, que pensez-vous de la douceur des éléphants de l'Inde?

--Peuh! fit le capitaine Hod, ça ne vaut pas les fauves! Mettez-moi une trentaine de tigres seulement à la place de cette centaine de pachydermes, et que je perde ma commission, si, à l'heure qu'il est, un seul de nous serait encore vivant pour raconter l'aventure!»

CHAPITRE X

Le lac Puturia.

Le lac Puturia, sur lequel Steam-House venait de trouver provisoirement refuge, est situé à quarante kilomètres environ dans l'est de Dumoh. Cette ville, chef-lieu de la province anglaise à laquelle elle a donné son nom, est en voie de prospérité, et avec ses

douze mille habitants, renforcés d'une petite garnison, elle commande cette dangereuse portion du Bundelkund. Mais, au delà de ses murailles, surtout vers la partie orientale du pays, dans la plus inculte région des Vindhyas, dont le lac occupe le centre, son influence ne se fait que difficilement sentir.

Après tout, que pouvait-il, maintenant, nous arriver de pire que cette rencontre d'éléphants, dont nous nous étions tirés sains et saufs?

La situation, cependant, ne laissait pas d'être inquiétante, puisque la plus grande partie de notre matériel avait disparu. L'une des voitures composant le train de Steam-House était anéantie. Il n'y avait aucun moyen de la «renflouer», pour employer une expression de la langue maritime. Renversée sur le sol, écrasée contre les roches, de sa carcasse, sur laquelle avait inévitablement passé la masse des éléphants, il ne devait plus rester que des débris informes.

Et cependant, en même temps qu'elle servait à loger le personnel de l'expédition, cette voiture contenait, non seulement la cuisine et l'office, mais aussi la réserve de nourriture et de munitions. De celles-ci, il ne nous restait plus qu'une douzaine de cartouches, mais il n'était pas probable que nous eussions à faire usage des armes à feu avant notre arrivée à Jubbulpore.

Quant à la nourriture, c'était une autre question, et plus difficile à résoudre.

En effet, il n'y avait plus rien des provisions de l'office. En admettant que, le lendemain soir, nous eussions pu atteindre la station, encore éloignée de soixante-dix kilomètres, il faudrait se résigner à passer vingt-quatre heures sans manger.

Ma foi, on en prendrait son parti!

Dans cette circonstance, le plus désolé de tous, ce fut naturellement monsieur Parazard. La perte de son office, la destruction de son laboratoire, la dispersion de sa réserve, l'avaient frappé au coeur. Il ne cacha pas son désespoir, et, oubliant les dangers auxquels nous venions presque miraculeusement d'échapper, il ne se montra préoccupé que de la situation personnelle qui lui était faite.

Donc, au moment où, réunis dans le salon, nous allions discuter le parti qu'il convenait de prendre dans ces circonstances, monsieur Parazard, toujours solennel, apparut sur le seuil et demanda à «faire une communication de la plus haute gravité.»

«Parlez, monsieur Parazard, lui répondit le colonel Munro, en l'invitant à entrer.

--Messieurs, dit gravement notre chef noir, vous n'êtes pas sans savoir que tout le matériel qu'emportait la seconde habitation de Steam-House a été détruit dans cette catastrophe! Au cas même où il nous serait resté quelques provisions, j'aurais été fort gêné, faute de cuisine, pour vous préparer un repas, si modeste qu'il fût.

--Nous le savons, monsieur Parazard, répondit le colonel Munro. Cela est regrettable, mais nous ferons comme nous pourrons, et nous jeûnerons, s'il faut jeûner.

--Cela est d'autant plus regrettable, en effet, messieurs, reprit notre chef, qu'à la vue de ces groupes d'éléphants qui nous assaillaient, et dont plus d'un est tombé sous vos balles meurtrières...

--Belle phrase, monsieur Parazard! dit le capitaine Hod. Avec quelques leçons, vous arriveriez à vous exprimer avec autant d'élégance que notre ami Mathias Van Guitt.»

Monsieur Parazard s'inclina devant ce compliment, qu'il prit très au sérieux, et, après un soupir, il continua ainsi:

«Je dis donc, messieurs, qu'une occasion unique de me signaler dans mes fonctions m'était offerte. La chair d'éléphant, quoi qu'on ait pu penser, n'est pas bonne en toutes ses parties, dont quelques-unes sont incontestablement dures et coriaces; mais il semble que l'Auteur de toutes choses ait voulu ménager, dans cette masse charnue, deux morceaux de premier choix, dignes d'être servis sur la table du vice-roi des Indes. J'ai nommé la langue de l'animal, qui est, extraordinairement savoureuse, lorsqu'elle est préparée d'après une recette dont l'application m'est exclusivement personnelle, et les pieds du pachyderme...

--Pachyderme?... Très bien, quoique proboscidien soit plus élégant, dit le capitaine Hod, en approuvant du geste.

--... Pieds, reprit monsieur Parazard, avec lesquels on fait un des meilleurs potages connus dans cet art culinaire dont je suis le représentant à Steam-House.

--Vous nous mettez l'eau à la bouche, monsieur Parazard, répondit Banks. Malheureusement d'une part, heureusement de l'autre, les éléphants ne nous ont pas suivis sur le lac, et je crains bien qu'il nous faille renoncer, pour quelque temps du moins, au potage de pied et au ragoût de langue de ce savoureux mais redoutable animal.

--Il ne serait pas possible, reprit le chef, de retourner à terre pour se procurer?...

--Cela n'est pas possible, monsieur Parazard. Si parfaites qu'eussent été vos préparations, nous ne pouvons courir ce risque.

--Eh bien, messieurs, reprit notre chef, veuillez recevoir l'expression de tous les regrets que me fait éprouver cette déplorable aventure.

--Vos regrets sont exprimés, monsieur Parazard, répondit le colonel Munro, et nous vous en donnons acte. Quant au dîner et au déjeuner, ne vous en préoccupez pas avant notre arrivée à Jubbulpore.

--Il ne me reste donc qu'à me retirer,» dit monsieur Parazard, en s'inclinant, sans rien perdre de la gravité qui lui était habituelle. Nous aurions ri volontiers de l'attitude de notre chef, si nous n'eussions obéi à d'autres préoccupations.

En effet, une complication venait s'ajouter à tant d'autres. Banks nous apprit qu'en ce moment le plus regrettable n'était ni le manque de vivres, ni le manque de munitions, mais le défaut de combustible. Rien d'étonnant à cela, puisque, depuis quarante-huit heures, il n'avait pas été possible de renouveler la provision de bois nécessaire à l'alimentation de la machine. Toute la réserve était épuisée à notre arrivée au lac. Une heure de marche de plus, il eût été impossible de l'atteindre, et la première voiture de Steam-House aurait eu le même sort que la seconde.

«Maintenant, ajouta Banks, nous n'avons plus rien à brûler, la pression baisse, elle est déjà tombée à deux atmosphères, et il

n'est aucun moyen de la relever!

--La situation est-elle donc aussi grave que tu semblés le croire, Banks? demanda le colonel Munro.

--S'il ne s'agissait que de revenir à la rive dont nous sommes peu éloignés encore, répondit Banks, ce serait faisable. Un quart d'heure suffirait à nous y ramener. Mais retourner là où le troupeau d'éléphants est encore réuni sans doute, ce serait trop imprudent. Non, il faut, au contraire, traverser le Puturia et chercher sur sa rive du sud un point de débarquement.

--Quelle peut être la largeur du lac en cet endroit? demanda le colonel Munro.

--Kâlagani évalue cette distance à sept ou huit milles environ. Or, dans les conditions où nous sommes, plusieurs heures seraient nécessaires pour la franchir, et, je vous le répète, avant quarante minutes, la machine ne sera plus en état de fonctionner.

--Eh bien, répondit sir Edward Munro, passons tranquillement la nuit sur le lac. Nous y sommes en sûreté. Demain, nous aviserons.»

C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Nous avions, d'ailleurs, grand besoin de repos. Au dernier lieu de halte, entouré de ce cercle d'éléphants, personne n'avait pu dormir à Steam-House, et la nuit, comme on dit, avait été une nuit blanche.

Mais si celle-là avait été blanche, celle ci devait être noire, et plus même qu'il ne convenait.

En effet, vers sept heures, un léger brouillard commença à se lever sur le lac. On se rappelle que de fortes brumes couraient

déjà dans les hautes zones du ciel pendant la nuit précédente. Ici, une modification s'était produite, due aux différences de localités. Si, au campement des éléphants, ces vapeurs s'étaient maintenues à quelques centaines de pieds au-dessus du sol, il n'en fut pas de même à la surface du Puturia, grâce à l'évaporation des eaux. Après une journée assez chaude, il y eut confusion entre les hautes et les basses couches de l'atmosphère, et tout le lac ne tarda pas à disparaître sous un brouillard, peu intense d'abord, mais qui s'épaississait d'instant en instant.

Ceci était donc, comme l'avait dit Banks, une complication dont il y avait lieu de tenir compte.

Ainsi qu'il l'avait également annoncé, vers sept heures et demie, les derniers gémissements du Géant d'Acier se firent entendre, les coups de piston devinrent moins rapides, les pattes articulées cessèrent de battre l'eau, la pression descendit au-dessous d'une atmosphère. Plus de combustible, ni aucun moyen de s'en procurer.

Le Géant d'Acier et l'unique voiture qu'il remorquait alors flottaient paisiblement sur les eaux du lac, mais ne se déplaçaient plus.

Dans ces conditions, au milieu des brumes, il eût été difficile de relever exactement notre situation. Pendant le peu de temps que la machine avait fonctionné, le train s'était dirigé vers la rive sud-est du lac, afin d'y chercher un point de débarquement. Or, comme le Puturia affecte la forme d'un ovale assez allongé, il était possible que Steam-House ne fût plus trop éloigné de l'une ou l'autre de ses rives.

Il va sans dire que les cris des éléphants, qui nous avaient poursuivis pendant une heure environ, maintenant éteints dans l'éloignement, ne se faisaient plus entendre. Nous causions donc des diverses éventualités que nous réservait cette nouvelle situation. Banks fit appeler Kâlagani, qu'il tenait à consulter. L'Indou vint aussitôt et fut invité à donner son avis.

Nous étions réunis alors dans la salle à manger, qui, recevant le jour par la claire-voie supérieure, n'avait point de fenêtres latérales. De cette façon, l'éclat des lampes allumées ne pouvait se transmettre au dehors. Précaution utile, en somme, car mieux valait que la situation de Steam-House ne pût être connue des rôdeurs qui couraient peut-être les rives du lac.

Aux questions qui lui furent posées, Kâlagani,--du moins cela me parut ainsi,--sembla tout d'abord hésiter à répondre. Il s'agissait de déterminer la position que devait occuper le train flottant sur les eaux du Puturia, et je conviens que la réponse ne laissait pas d'être embarrassante. Peut-être une faible brise de nord-ouest avait-elle agi sur la masse de Steam-House? Peut-être aussi un léger courant nous entraînait-il vers la pointe inférieure du lac.

«Voyons, Kâlagani, dit Banks, en insistant, vous connaissez parfaitement quelle est l'étendue du Puturia?

--Sans doute, monsieur, répondit l'Indou, mais il est difficile, au milieu de cette brume...

--Pouvez-vous estimer approximativement la distance à laquelle nous sommes actuellement de la rive la plus rapprochée?

--Oui, répondit l'Indou, après avoir réfléchi quelque temps. Cette distance ne doit pas dépasser un mille et demi.

--Dans l'est? demanda Banks.

--Dans l'est.

--Ainsi donc, si nous accostions cette rive, nous serions plus près de Jubbulpore que de Dumoh?

--Assurément.

--C'est donc à Jubbulpore qu'il conviendrait de nous ravitailler, dit Banks. Or, qui sait quand et comment nous pourrons atteindre la rive! Cela peut durer un jour, deux jours, et nos provisions sont épuisées!

--Mais, dit Kâlagani, ne pourrait-on tenter, ou, au moins, l'un de nous ne pourrait-il tenter de prendre terre cette nuit même?

--Et comment?

--En gagnant la rive à la nage.

--Un mille et demi, au milieu de cet épais brouillard! répondit Banks. Ce serait risquer sa vie...

--Ce n'est point une raison pour ne pas l'essayer,» répondit l'Indou. Je ne sais pourquoi, il me sembla encore que la voix de Kâlagani n'avait pas sa franchise habituelle.

«Tenteriez-vous de traverser le lac à la nage? demanda le colonel Munro, qui observait attentivement l'Indou.

--Oui, colonel, et j'ai lieu de croire que j'y réussirais.

--Eh bien, mon ami, reprit Banks, vous nous rendriez là un grand service! Une fois à terre, il vous serait facile d'atteindre la station de Jubbulpore et d'en amener les secours dont nous avons besoin.

--Je suis prêt à partir!» répondit simplement Kâlagani.

J'attendais que le colonel Munro remerciât notre guide, qui s'offrait à remplir une tâche assez périlleuse, en somme; mais, après l'avoir regardé avec une attention plus soutenue encore, il appela Goûmi.

Goûmi parut aussitôt.

«Goûmi, dit sir Edward Munro, tu es un excellent nageur?

--Oui, mon colonel.

--Un mille et demi à faire, cette nuit, sur ces eaux calmes du lac, ne t'embarrasseraient pas?

--Ni un mille, ni deux.

--Eh bien, reprit le colonel Munro, voici Kâlagani qui s'offre pour gagner à la nage la rive la plus rapprochée de Jubbulpore. Or, aussi bien sur le lac que dans cette partie du Bundelkund, deux hommes intelligents et hardis, pouvant se porter assistance, ont plus de chance de réussir.--Veux-tu accompagner Kâlagani?

--À l'instant, mon colonel, répondit Goûmi.

--Je n'ai besoin de personne, répondit Kâlagani, mais si le colonel Munro y tient, j'accepte volontiers Goûmi pour compagnon.

--Allez donc, mes amis, dit Banks, et soyez aussi prudents que vous êtes courageux!»

Cela convenu, le colonel Munro, prenant Goûmi à l'écart, lui fit quelques recommandations, brièvement formulées. Cinq minutes après, les deux Indous, un paquet de vêtements sur leur tête, se laissaient glisser dans les eaux du lac. Le brouillard était très intense alors, et quelques brasses suffirent à les mettre hors de vue.

Je demandai alors au colonel Munro pourquoi il avait paru si désireux d'adjoindre un compagnon à Kâlagani. «Mes amis, répondit sir Edward Munro, les réponses de cet Indou, dont je n'avais jamais suspecté jusqu'ici la fidélité, ne m'ont pas paru être franches!

--J'ai éprouvé la même impression, dis-je.

--Pour mon compte, je n'ai rien remarqué... fit observer l'ingénieur.

--Écoute, Banks, reprit le colonel Munro. En nous offrant de se rendre à terre, Kâlagani avait une arrière-pensée.

--Laquelle?

--Je ne sais, mais s'il a demandé à débarquer, ce n'est pas pour aller chercher des secours à Jubbulpore!

--Hein!» fit le capitaine Hod. Banks regardait le colonel en fronçant les sourcils. Puis: «Munro, dit-il, jusqu'ici cet Indou s'est toujours montré très dévoué, et plus particulièrement envers toi! Aujourd'hui, tu prétends que Kâlagani nous trahit! Quelle preuve en as-tu?

--Pendant que Kâlagani parlait, répondit le colonel Munro, j'ai vu sa peau noircir, et lorsque les gens à peau cuivrée noircissent,

c'est qu'ils mentent! Vingt fois, j'ai pu confondre ainsi Indous et Bengalis, et jamais je ne me suis trompé. Je répète donc que Kâlagani, malgré toutes les présomptions en sa faveur, n'a pas dit la vérité.»

Cette observation de sir Edward Munro,--je l'ai souvent constaté depuis,--était fondée.

Quand ils mentent, les Indous noircissent légèrement comme les blancs rougissent. Ce symptôme n'avait pu échapper à la perspicacité du colonel, et il fallait tenir compte de son observation.

«Mais quels seraient donc les projets de Kâlagani, demanda Banks, et pourquoi nous trahirait-il?

--C'est ce que nous saurons plus tard... répondit le colonel Munro, trop tard peut-être!

--Trop tard, mon colonel! s'écria le capitaine Hod! Eh! nous ne sommes pas en perdition, j'imagine!

--En tout cas, Munro, reprit l'ingénieur, tu as bien fait de lui adjoindre Goûmi. Celui-là nous sera dévoué jusqu'à la mort. Adroit, intelligent, s'il soupçonne quelque danger, il saura...

--D'autant mieux, répondit le colonel Munro, qu'il est prévenu et se défiera de son compagnon.

--Bien, dit Banks. Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre le jour. Ce brouillard se lèvera sans doute avec le soleil, et nous verrons alors quel parti prendre!»

Attendre, en effet! Cette nuit devait donc se passer encore dans une insomnie complète.

Le brouillard s'était épaissi, mais rien ne faisait présager l'approche du mauvais temps. Et cela était heureux, car, si notre train pouvait flotter, il n'était pas fait pour «tenir la mer.» On pouvait donc espérer que toutes ces vésicules de vapeur se condenseraient au lever du jour, ce qui assurerait une belle journée pour le lendemain.

Donc, tandis que notre personnel prenait place dans la salle à manger, nous nous installâmes sur les divans du salon, causant peu, mais prêtant l'oreille à tous les bruits du dehors.

Tout à coup, vers deux heures après minuit, un concert de fauves vint troubler le silence de la nuit.

La rive était donc là, dans la direction du sud-est, mais elle devait être assez éloignée encore. Ces hurlements étaient encore très affaiblis par la distance, et cette distance, Banks ne l'évalua pas à moins d'un bon mille. Une troupe d'animaux sauvages, sans doute, était venue se désaltérer à la pointe extrême du lac.

Mais, bientôt aussi, il fut constaté que, sous l'influence d'une légère brise, le train flottant dérivait vers la rive, d'une façon lente et continue. En effet, non seulement ces cris arrivaient plus distinctement à notre oreille, mais on distinguait déjà le grave rugissement du tigre du hurlement enroué des panthères.

«Hein! ne put s'empêcher de dire le capitaine Hod, quelle occasion de tuer là son cinquantième!

--Une autre fois, mon capitaine! répondit Banks. Le jour venu, j'aime à penser qu'au moment où nous accosterons la rive, cette bande de fauves nous aura cédé la place!

--Y aurait-il quelque inconvénient, demandai-je, à mettre les fanaux électriques en activité?

--Je ne le pense pas, répondit Banks. Cette partie de la berge n'est très probablement occupée que par des animaux en train de boire. Il n'y a donc aucun inconvénient à tenter de la reconnaître.»

Et, sur l'ordre de Banks, deux faisceaux lumineux furent projetés dans la direction du sud-est. Mais la lumière électrique, impuissante à percer cette opaque brume, ne put l'éclairer que dans un court secteur en avant de Steam-House, et la rive demeura absolument invisible à nos regards.

Cependant, ces hurlements, dont l'intensité s'accroissait peu à peu, indiquaient que le train ne cessait de dériver à la surface du lac. Évidemment, les animaux, rassemblés en cet endroit, devaient être fort nombreux. À cela rien d'étonnant, puisque le lac Puturia est comme un abreuvoir naturel pour les fauves de cette partie du Bundelkund.

«Pourvu que Goûmi et Kâlagani ne soient pas tombés au milieu de la bande! dit le capitaine Hod.

--Ce ne sont pas les tigres que je crains pour Goûmi!» répondit le colonel Munro. Décidément, les soupçons n'avaient fait que grandir dans l'esprit du colonel. Pour ma part, je commençais à les partager. Et pourtant, les bons offices de Kâlagani, depuis notre arrivée dans la région de l'Himalaya, ses services incontestables, son dévouement dans ces deux circonstances où il avait risqué sa vie pour Sir Edward Munro et pour le capitaine Hod, tout témoignait en sa faveur. Mais, lorsque l'esprit se laisse entraîner au doute, la valeur des faits accomplis s'altère, leur phy-

sionomie change, on oublie le passé, on craint pour l'avenir. Cependant, quel mobile pouvait pousser cet Indou à nous trahir? Avait-il des motifs de haine personnelle contre les hôtes de Steam-House? Non, assurément! Pourquoi les aurait-il attirés dans un guet-apens? C'était inexplicable. Chacun se livrait donc à des pensées fort confuses, et l'impatience nous prenait à attendre le dénouement de cette situation. Soudain, vers quatre heures du matin, les animaux cessèrent brusquement leurs cris. Ce qui nous frappa tous, c'est qu'ils ne semblaient pas s'être éloignés peu à peu, les uns après les autres, donnant un dernier coup de gueule après une dernière lampée. Non, ce fut instantané. On eût dit qu'une circonstance fortuite venait de les troubler dans leur opération, et avait provoqué leur fuite. Évidemment, ils regagnaient leurs tanières, non en bêtes qui y rentrent, mais en bêtes qui se sauvent. Le silence avait donc succédé au bruit, sans transition. Il y avait là un effet dont la cause nous échappait encore, mais qui ne laissa pas d'accroître notre inquiétude. Par prudence, Banks donna l'ordre d'éteindre les fanaux. Si les animaux avaient fui devant quelque bande de ces coureurs de grande route qui fréquentent le Bundelkund et les Vindhyas, il fallait soigneusement cacher la situation de Steam-House. Le silence, maintenant, n'était plus même troublé par le léger clapotis des eaux. La brise venait de tomber. Si le train continuait à dériver sous l'influence d'un courant, il était impossible de le savoir. Mais le jour ne pouvait tarder à paraître, et il balayerait sans doute ces brumes, qui n'occupaient que les basses couches de l'atmosphère. Je regardai ma montre. Il était cinq heures. Sans le brouillard, l'aube eût déjà élargi le cercle de vision sur une portée de quelques milles. La rive aurait donc été en vue. Mais le voile ne se déchirait pas. Il fallait patienter encore.

Le colonel Munro, Mac Neil et moi, à l'avant du salon, Fox, Kâlouth et monsieur Parazard, à l'arrière de la salle à manger, Banks et Storr dans la tourelle, le capitaine Hod juché sur le dos du gigantesque animal, près de la trompe, comme un matelot de garde à l'avant d'un navire, nous attendions que l'un de nous criât: Terre!

Vers six heures, une petite brise se leva, à peine sensible, mais elle fraîchit bientôt. Les premiers rayons du soleil percèrent la brume, et l'horizon se découvrit à nos regards.

La rive apparut dans le sud-est. Elle formait à l'extrémité du lac une sorte d'anse aiguë, très boisée sur son arrière-plan. Les vapeurs montèrent peu à peu et laissèrent voir un fond de montagnes, dont les cimes se dégagèrent rapidement.

«Terre!» avait crié le capitaine Hod.

Le train flottant n'était pas alors à plus de deux cents mètres du fond de l'anse du Puturia, et il dérivait sous la poussée de la brise, qui soufflait du nord-ouest.

Rien sur cette rive. Ni un animal, ni un être humain. Elle semblait être absolument déserte. Pas une habitation, d'ailleurs, pas une ferme sous l'épais couvert des premiers arbres. Il semblait donc que l'on pût atterrir sans danger.

Le vent aidant, l'accostage se fit avec facilité près d'une berge plate comme une grève de sable. Mais, faute de vapeur, il n'était possible ni de la remonter, ni de se lancer sur une route qui, à consulter la direction donnée par la boussole, devait être la route de Jubbulpore.

Sans perdre un instant, nous avions suivi le capitaine Hod, qui, le premier, avait sauté sur la berge.

«Au combustible! cria Banks. Dans une heure, nous serons en pression, et en avant!»

La récolte était facile. Du bois, il y en avait partout sur le sol, et il était assez sec pour être immédiatement utilisé. Il suffisait donc d'en emplir le foyer, d'en charger le tender.

Tout le monde se mit à l'oeuvre. Kâlouth seul demeura devant sa chaudière, pendant que nous ramassions du combustible pour vingt-quatre heures. C'était plus qu'il ne fallait pour atteindre la station de Jubbulpore, où le charbon ne nous manquerait pas. Quant à la nourriture, dont le besoin se faisait sentir, eh bien! il ne serait pas interdit aux chasseurs de l'expédition d'y pourvoir en route. Monsieur Parazard emprunterait le feu de Kâlouth, et nous apaiserions notre faim tant bien que mal.

Trois quarts d'heure après, la vapeur avait atteint une pression suffisante, le Géant d'Acier se mettait en mouvement, et il prenait enfin pied sur le talus de la berge, à l'entrée de la route.

«À Jubbulpore!» cria Banks.

Mais Storr n'avait pas eu le temps de donner un demi-tour au régulateur, que des cris furieux éclataient à la lisière de la forêt. Une bande, comptant au moins cent cinquante Indous, se jetait sur Steam-House. La tourelle du Géant d'Acier, la voiture, par l'avant et l'arrière, étaient envahies, avant même que nous eussions pu nous reconnaître!

Presque aussitôt, les Indous nous entraînaient à cinquante pas du train, et nous étions mis dans l'impossibilité de fuir!

Que l'on juge de notre colère, de notre rage, devant la scène de destruction et de pillage qui suivit. Les Indous, la hache à la main, se précipitèrent à l'assaut de Steam-House. Tout fut pillé, dévasté, anéanti. Du mobilier intérieur, il ne resta bientôt plus rien! Puis, le feu acheva l'oeuvre de ruine, et, en quelques minutes, tout ce qui pouvait brûler de notre dernière voiture fut détruit par les flammes!

«Les gueux! les canailles!» s'écria le capitaine Hod, que plusieurs Indous pouvaient à peine contenir.

Mais, comme nous, il en était réduit à d'inutiles injures, que ces Indous ne semblaient même pas comprendre. Quant à échapper à ceux qui nous gardaient, il n'y fallait pas songer.

Les dernières flammes s'éteignirent, et il ne resta bientôt plus que la carcasse informe de cette pagode roulante, qui venait de traverser une moitié de la péninsule!

Les Indous s'étaient ensuite attaqués à notre Géant d'Acier. Ils auraient voulu le détruire, lui aussi! Mais là, ils furent impuissants. Ni la hache ni le feu ne pouvaient rien contre l'épaisse armature de tôle qui formait le corps de l'éléphant artificiel, ni contre la machine qu'il portait en lui. Malgré leurs efforts, il demeura intact, aux applaudissements du capitaine Hod, qui poussait des hurrahs de plaisir et de rage.

En ce moment, un homme parut. Ce devait être le chef de ces Indous.

Toute la bande vint aussitôt se ranger devant lui.

Un autre homme l'accompagnait. Tout s'expliqua. Cet homme, c'était notre guide, c'était Kâlagani.

De Goûmi, il n'y avait pas trace. Le fidèle avait disparu, le traître était resté. Sans doute, le dévouement de notre brave serviteur lui avait coûté la vie, et nous ne devions plus le revoir! Kâlagani s'avança vers le colonel Munro, et, froidement, sans baisser les yeux, le désignant:

«Celui-ci!» dit-il.

Sur un geste, sir Edward Munro fut saisi, entraîné, et il disparut au milieu de la bande, qui remontait la route vers le sud, sans avoir pu ni nous serrer une dernière fois la main, ni nous donner un dernier adieu!

Le capitaine Hod, Banks, le sergent, Fox, tous, nous avions voulu nous dégager pour l'arracher aux mains de ces Indous!...

Cinquante bras nous avaient couchés à terre. Un mouvement de plus, nous étions égorgés.

«Pas de résistance!» dit Banks.

L'ingénieur avait raison. Nous ne pouvions rien, en ce moment, pour délivrer le colonel Munro. Mieux valait donc se réserver en vue des événements ultérieurs.

Un quart d'heure après, les Indous nous abandonnaient à leur tour, et se lançaient sur les traces de la première bande. Les suivre eût amené une catastrophe, sans profit pour le colonel Munro, et, cependant, nous allions tout tenter pour le rejoindre...

«Pas un pas de plus,» dit Banks.

On lui obéit.

En somme, c'était donc bien au colonel Munro, à lui seul, qu'en voulaient ces Indous, amenés par Kâlagani. Quelles étaient les intentions de ce traître? Il ne pouvait agir pour son propre compte, évidemment. Mais alors à qui obéissait-il?... Le nom de Nana Sahib se présenta à mon esprit!...

Ici s'arrête le manuscrit qui a été rédigé par Maucler. Le jeune Français ne devait plus rien voir des événements qui allaient précipiter le dénouement de ce drame. Mais ces événements ont été connus plus tard, et, réunis sous la forme d'un récit, ils complètent la relation de ce voyage à travers l'Inde septentrionale.

CHAPITRE XI

Face à face.

Les Thugs, de sanglante mémoire, dont l'Indoustan semble être délivré, ont laissé cependant des successeurs dignes d'eux. Ce sont les Dacoits, sortes de Thugs transformés. Les procédés d'exécution de ces malfaiteurs ont changé, le but des assassins n'est plus le même, mais le résultat est identique: c'est le meurtre prémédité, l'assassinat.

Il ne s'agit plus, sans doute, d'offrir une victime à la farouche Kâli, déesse de la mort. Si ces nouveaux fanatiques n'opèrent pas par strangulation, ils empoisonnent pour voler. Aux étrangleurs ont succédé des criminels plus pratiques, mais tout aussi redoutables.

Les Dacoits, qui forment des bandes à part sur certains territoires de la péninsule, accueillent tout ce que la justice anglo-in-

doue laisse passer de meurtriers à travers les mailles de son filet. Ils courent jour et nuit les grandes routes, surtout dans les régions les plus sauvages, et l'on sait que le Bundelkund offre des théâtres tout préparés pour ces scènes de violence et de pillage. Souvent même, ces bandits se réunissent en plus grand nombre pour attaquer un village isolé. La population n'a qu'une ressource alors, c'est de prendre la fuite; mais la torture, avec tous ses raffinements, attend ceux qui restent aux mains des Dacoits. Là reparaissent les traditions des chauffeurs de l'extrême Occident. À en croire M. Louis Rousselet, les «ruses de ces misérables, leurs moyens d'action, dépassent tout ce que les plus fantastiques romanciers ont jamais imaginé!»

C'était au pouvoir d'une bande de Dacoits, amenés par Kâlagani, qu'était tombé le colonel Munro. Avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, brutalement séparé de ses compagnons, il avait été entraîné sur la route de Jubbulpore.

La conduite de Kâlagani, depuis le jour où il était entré en relation avec les hôtes de Steam-House, n'avait été que celle d'un traître. C'était bien par Nana Sahib qu'il avait été dépêché. C'était bien par lui seul qu'il avait été choisi pour préparer ses vengeances.

On se souvient que, le 24 mai dernier, à Bhôpal, pendant les dernières fêtes du Moharum, auxquelles il s'était audacieusement mêlé, le nabab avait été prévenu du départ de sir Edward Munro pour les provinces septentrionales de l'Inde. Sur son ordre, Kâlagani, l'un des Indous les plus absolument dévoués à sa cause et à sa personne, avait quitté Bhôpal. Se lancer sur les traces du colonel, le retrouver, le suivre, ne plus le perdre de vue, jouer sa vie,

s'il le fallait, pour se faire admettre dans l'entourage de l'implacable ennemi de Nana Sahib, telle était sa mission.

Kâlagani était parti sur l'heure, se dirigeant vers les contrées du nord. À Cawnpore, il avait pu rejoindre le train de Steam-House. Depuis ce moment, sans jamais se laisser voir, il avait guetté des occasions qui ne vinrent pas. C'est pourquoi, pendant que le colonel Munro et ses compagnons s'installaient au sanitarium de l'Himalaya, il se décidait à entrer au service de Mathias Van Guitt.

L'instinct de Kâlagani lui disait que des rapports presque quotidiens s'établiraient forcément entre le kraal et le sanitarium. C'est ce qui arriva, et, dès le premier jour, il fut assez heureux, non seulement pour se signaler à l'attention du colonel Munro, mais aussi pour acquérir des droits à sa reconnaissance.

Le plus fort était fait. On sait le reste. L'Indou vint souvent à Steam-House. Il fut mis au courant des projets ultérieurs de ses hôtes, il connut l'itinéraire que Banks se proposait de suivre. Dès lors, une seule idée domina tous ses actes: arriver à se faire accepter comme le guide de l'expédition, lorsqu'elle redescendrait vers le sud.

Pour atteindre ce but, Kâlagani ne négligea rien. Il n'hésita pas à risquer, non seulement la vie des autres, mais la sienne. Dans quelles circonstances? on ne l'a pas oublié.

En effet, la pensée lui était venue que, s'il accompagnait l'expédition, dès le début du voyage, tout en restant au service de Mathias Van Guitt, cela déjouerait tout soupçon et amènerait peut-être le colonel Munro à lui offrir ce qu'il voulait précisément obtenir.

Mais, pour en arriver là, il fallait que le fournisseur, privé de ses attelages de buffles, en fût réduit à réclamer l'aide du Géant d'Acier. De là cette attaque des fauves,--attaque inattendue, il est vrai,--mais dont Kâlagani sut profiter. Au risque de provoquer un désastre, il n'hésita pas, sans qu'on s'en aperçût, à retirer les barres qui maintenaient la porte du kraal. Les tigres, les panthères, se précipitèrent dans l'enceinte, les buffles furent dispersés ou anéantis, plusieurs Indous succombèrent, mais le plan de Kâlagani avait réussi. Mathias Van Guitt allait être forcé d'avoir recours au colonel Munro pour reprendre avec sa ménagerie roulante le chemin de Bombay.

En effet, renouveler ses attelages, dans cette région presque déserte de l'Himalaya, eût été difficile. En tout cas, ce fut Kâlagani qui se chargea de cette affaire pour le compte du fournisseur. Il va de soi qu'il n'y réussit point, et c'est ainsi que Mathias Van Guitt, marchant à la remorque du Géant d'Acier, descendit avec tout son personnel jusqu'à la station d'Etawah.

Là, le chemin de fer devait emporter le matériel de la ménagerie. Les chikaris furent donc congédiés, et Kâlagani, qui n'était plus utile, allait partager leur sort. C'est alors qu'il se montra très embarrassé de ce qu'il deviendrait. Banks y fut pris. Il se dit que cet Indou, intelligent et dévoué, connaissant parfaitement toute cette partie de l'Inde, pourrait rendre de véritables services. Il lui offrit d'être leur guide jusqu'à Bombay, et, de ce jour, le sort de l'expédition fut dans les mains de Kâlagani.

Nul ne pouvait soupçonner un traître dans cet Indou, toujours prêt à payer de sa personne.

Un instant, Kâlagani faillit se trahir. Ce fut lorsque Banks lui parla de la mort de Nana Sahib. Il ne sut retenir un geste d'incrédulité, et secoua la tête en homme qui n'y pouvait croire. Mais n'en eût-il pas été ainsi de tout Indou, pour qui le légendaire nabab était un de ces êtres surnaturels que la mort ne peut atteindre!

Kâlagani, à ce sujet, eut-il la confirmation de cette nouvelle, lorsque,--ce ne fut point un hasard,--il rencontra un de ses anciens compagnons dans la caravane des Banjaris? On l'ignore, mais il est à supposer qu'il sut exactement à quoi s'en tenir.

Quoi qu'il en soit, le traître n'abandonna pas ses odieux desseins, comme s'il eût voulu reprendre à son compte les projets du nabab.

C'est pourquoi Steam-House continua sa route à travers les défilés des Vindhyas, et, après les péripéties que l'on connaît, les voyageurs arrivèrent sur les bords du lac Puturia, auquel il fallut demander refuge.

Là, lorsque Kâlagani voulut quitter le train flottant, sous prétexte de se rendre à Jubbulpore, il se laissa deviner. Si maître de lui qu'il fût, un simple phénomène physiologique, qui ne pouvait échapper à la perspicacité du colonel, l'avait rendu suspect, et l'on sait maintenant que les soupçons de sir Edward Munro n'étaient que trop justifiés.

On le laissa partir, mais Goûmi lui fut adjoint. Tous deux se précipitèrent dans les eaux du lac, et, une heure après, ils avaient atteint la rive sud-est du Puturia.

Les voilà donc, marchant de concert, dans cette nuit obscure, l'un soupçonnant l'autre, l'autre ne se sachant pas soupçonné. L'avantage était alors pour Goûmi, ce second Mac Neil du colonel Munro.

Pendant trois heures, les deux Indous allèrent ainsi sur cette grande route, qui traverse les chaînons méridionaux des Vindhyas pour aboutir à la station de Jubbulpore. Le brouillard était beaucoup moins intense dans la campagne que sur le lac. Goûmi surveillait de près son compagnon. Un solide couteau était attaché à sa ceinture. Au premier mouvement suspect, très expéditif de caractère, il se proposait de bondir sur Kâlagani et de le mettre hors d'état de nuire.

Malheureusement, le fidèle Indou n'eut pas le temps d'agir comme il l'espérait.

La nuit, sans lune, était noire. À vingt pas, on n'eût pas distingué un homme en marche.

Il arriva donc, à l'un des tournants du chemin, qu'une voix se fit brusquement entendre, appelant Kâlagani.

«Oui! Nassim!» répondit l'Indou.

Et, au même moment, un cri aigu, très bizarre, retentit sur la gauche de la route.

Ce cri, c'était le «kisri» de ces farouches tribus du Gondwana, que Goûmi connaissait bien!

Goûmi, surpris, n'avait pu rien tenter. D'ailleurs, Kâlagani mort, qu'aurait-il pu faire contre toute une bande d'Indous à laquelle ce cri devait servir de ralliement. Un pressentiment lui dit

de fuir, pour essayer le prévenir ses compagnons. Oui! rester libre, d'abord, puis revenir au lac, et chercher à rejoindre à la nage le Géant d'Acier pour l'empêcher d'accoster la rive, il n'y avait pas autre chose à faire.

Goûmi n'hésita pas. Au moment où Kâlagani rejoignait ce Nassim qui lui avait répondu, il se jeta de côté et disparut dans les jungles qui bordaient la route.

Et, lorsque Kâlagani revint avec son complice, dans l'intention de se débarrasser du compagnon que lui avait imposé le colonel Munro, Goûmi n'était plus là.

Nassim était le chef d'une bande de Dacoits, dévoué à la cause de Nana Sahib. Lorsqu'il apprit la disparition de Goûmi, il lança ses hommes à travers les jungles. À tout prix, il voulait reprendre le hardi serviteur qui venait de s'échapper.

Les recherches furent inutiles. Goûmi, soit qu'il se fût perdu dans l'obscurité, soit qu'un trou quelconque lui servît de refuge, avait disparu, et il fallut renoncer à le retrouver.

Mais, en somme, que pouvaient-ils craindre, ces Dacoits, de Goûmi, livré à ses seules ressources, au milieu de cette région sauvage, à trois heures de marche déjà du lac Puturia, qu'il ne pourrait, quelle que fût sa diligence, rejoindre avant eux?

Kâlagani en prit donc son parti. Il conféra un instant avec le chef des Dacoits, qui semblait attendre ses ordres. Puis, tous, redescendant la route, se portèrent à grands pas dans la direction du lac.

Et maintenant, si cette troupe avait quitté les gorges des Vindhyas, où elle campait depuis quelque temps, c'est que Kâlagani

avait pu faire connaître la prochaine arrivée du colonel Munro aux environs du lac Puturia. Par qui? Par cet Indou, qui n'était autre que Nassim et qui suivait la caravane des Banjaris. À qui? À celui dont la main dirigeait dans l'ombre toute cette machination!

En effet, ce qui s'était passé, ce qui se passait alors, c'était le résultat d'un plan bien arrêté, auquel le colonel Munro et ses compagnons ne pouvaient se soustraire. C'est pourquoi, au moment où le train accostait la pointe méridionale du lac, les Dacoits purent l'attaquer sous les ordres de Nassim et de Kâlagani.

Mais c'était au colonel Munro qu'on en voulait, à lui seul. Ses compagnons, abandonnés dans ce pays, leur dernière maison détruite, n'étaient plus à craindre. Il fut donc entraîné, et, à sept heures du matin, six milles le séparaient déjà du lac Puturia.

Que sir Edward Munro fût conduit par Kâlagani à la station de Jubbulpore, ce n'était pas admissible. Aussi se disait-il qu'il ne devait pas quitter la région des Vindhyas, et que, tombé au pouvoir de ses ennemis, il n'en sortirait peut-être jamais.

Cependant, cet homme courageux n'avait rien perdu de son sang-froid. Il allait, au milieu de ces farouches Indous, prêt à tout événement. Il affectait même de ne pas apercevoir Kâlagani. Le traître avait pris la tête de la troupe, et il en était bien le chef en effet. Quant à fuir, ce n'était pas possible. Bien qu'il ne fût pas garrotté, le colonel Munro ne voyait, ni en avant, ni en arrière, ni sur les flancs de son escorte, aucun vide qui eût pu lui livrer passage. D'ailleurs, il aurait été repris immédiatement.

Il réfléchissait donc aux conséquences de sa situation. Pouvait-il croire que la main de Nana Sahib fût dans tout ceci? Non!

Pour lui, le nabab était bien mort. Mais, quelque compagnon de l'ancien chef des rebelles, Balao Rao peut être, n'avait-il pas résolu de satisfaire sa haine, en accomplissant cette vengeance, à laquelle son frère avait voué sa vie? Sir Edward Munro pressentait quelque manoeuvre de ce genre.

En même temps, il songeait au malheureux Goûmi, qui n'était pas prisonnier des Dacoits. Avait-il pu s'échapper? c'était possible. N'avait-il pas tout d'abord succombé? c'était plus probable. Pouvait-on compter sur son aide, au cas où il serait sain et sauf? c'était difficile.

En effet, si Goûmi avait cru devoir pousser jusqu'à la station de Jubbulpore pour y chercher secours, il arriverait trop tard.

Si, au contraire, il était venu rejoindre Banks et ses compagnons à la pointe méridionale du lac, que feraient ceux-ci, presque dépourvus de munitions? Se jetteraient-ils sur la route de Jubbulpore?... Mais, avant qu'ils eussent pu l'atteindre, le prisonnier aurait déjà été entraîné dans quelque inaccessible retraite des Vindhyas!

Donc, de ce côté, il ne fallait garder aucun espoir.

Le colonel Munro envisageait froidement la situation. Il ne désespérait pas, n'étant point homme à se laisser abattre, mais il préférait voir les choses dans toute leur réalité, au lieu de s'abandonner à quelque illusion indigne d'un esprit que rien ne pouvait troubler.

Cependant, la troupe marchait avec une extrême rapidité. Évidemment, Nassim et Kâlagani voulaient arriver, avant le coucher du soleil, à quelque rendez-vous convenu, où se déciderait le sort

du colonel. Si le traître était pressé, sir Edward Munro ne l'était pas moins d'en finir, quelle que fût la fin qui l'attendit.

Une seule fois, vers midi, pendant une demi-heure, Kâlagani fit faire halte. Les Dacoits étaient pourvus de vivres et mangèrent sur le bord d'un petit ruisseau.

Un peu de pain et de viande sèche fut mis à la disposition du colonel, qui ne refusa point d'y toucher. Il n'avait rien pris depuis la veille, et ne voulait pas donner à ses ennemis la joie de le voir faiblir physiquement à l'heure suprême.

À ce moment, près de seize milles avaient été franchis pendant cette marche forcée. Sur l'ordre de Kâlagani, on se remit en route, en suivant toujours la direction de Jubbulpore.

Ce ne fut que vers cinq heures du soir que la bande des Dacoits abandonna le grand chemin, pour se jeter sur la gauche. Si donc le colonel Munro avait pu conserver un semblant d'espoir, tant qu'il le suivait, il comprit alors qu'il n'était plus qu'entre les mains de Dieu.

Un quart d'heure après, Kâlagani et les siens traversaient un étroit défilé, qui formait l'extrême limite de la vallée de la Nerbudda, vers la partie la plus sauvage de Bundelkund.

L'endroit était situé à trois cent cinquante kilomètres environ du pâl de Tandit, dans l'est de ces monts Sautpourra, que l'on peut considérer comme le prolongement occidental des Vindhyas.

Là, sur un des derniers contreforts, s'élevait la vieille forteresse de Ripore, abandonnée depuis longtemps, parce qu'elle ne

pouvait être ravitaillée, pour peu que les défilés de l'ouest fussent occupés par l'ennemi.

Cette forteresse dominait un des derniers saillants de la chaîne, une sorte de redan naturel, haut de cinq cents pieds, qui surplombait un large évasement de la gorge, au milieu des croupes avoisinantes. On ne pouvait y accéder que par un étroit sentier, tortueusement évidé dans le massif rocheux, sentier à peine praticable pour des piétons.

Là, sur ce plateau, se profilaient encore des courtines démantelées, quelques bastions en ruines. Au milieu de l'esplanade, fermée sur l'abîme par un parapet de pierre, se dressait un bâtiment, à demi détruit, qui servait autrefois de caserne à la petite garnison de Ripore, et dont on n'aurait pas voulu maintenant pour étable.

Sur le milieu du plateau central, un seul engin restait de tous ceux qui s'allongeaient autrefois à travers les embrasures du parapet. C'était un énorme canon, braqué vers la face antérieure de l'esplanade. Trop lourd pour être descendu, trop détérioré, d'ailleurs, pour conserver une valeur quelconque, il avait été laissé là, sur son affût, livré aux morsures de la rouille qui rongeait son enveloppe de fer.

C'était bien, par sa longueur et par sa grosseur, le digne pendant du célèbre canon de bronze de Bhilsa, qui fut fondu au temps de Jehanghir, énorme pièce, longue de six mètres, avec un calibre de quarante-quatre. On eût pu le comparer également au non moins fameux canon de Bidjapour, dont la détonation, au dire des indigènes, n'eût pas laissé debout un seul des monuments de la cité.

Telle était la forteresse de Ripore, où le prisonnier fut amené par la troupe de Kâlagani. Il était cinq heures du soir, quand il y arriva, après une journée de marche de plus de vingt-cinq milles.

En face duquel de ses ennemis le colonel Munro allait-il enfin se trouver? Il ne devait pas tarder à l'apprendre.

Un groupe d'Indous occupait alors le bâtiment en ruines, qui s'élevait au fond de l'esplanade. Ce groupe s'en détacha, tandis que la bande des Dacoits se rangeait en cercle le long du parapet.

Le colonel Munro occupait le centre de ce cercle. Les bras croisés, il attendait.

Kâlagani quitta la place qu'il occupait dans le rang, et fit quelques pas au devant du groupe.

Un Indou, simplement vêtu, marchait en tête.

Kâlagani s'arrêta devant lui et s'inclina. L'Indou lui tendit une main que Kâlagani baisa respectueusement. Un signe de tête lui témoigna qu'on était content de ses services.

Puis, l'Indou s'avança vers le prisonnier, lentement, mais l'oeil en feu, avec tous les symptômes d'une colère à peine contenue. On eût dit d'un fauve marchant sur sa proie.

Le colonel Munro le laissa approcher, sans reculer d'un pas, le regardant avec autant de fixité qu'il était regardé lui-même.

Lorsque l'Indou ne fut plus qu'à cinq pas de lui:

«Ce n'est que Balao Rao, le frère du nabab! dit le colonel, d'un ton qui indiquait le plus profond mépris.

--Regarde mieux! répondit l'Indou.

--Nana Sahib! s'écria le colonel Munro, en reculant, cette fois, malgré lui. Nana Sahib vivant!...» Oui, le nabab lui-même, l'ancien chef de la révolte des Cipayes, l'implacable ennemi de Munro! Mais qui avait donc succombé dans la rencontre au pâl de Tandît? C'était Balao Rao, son frère.

L'extraordinaire ressemblance de ces deux hommes, tous deux grêlés à la face, tous deux amputés du même doigt de la même main, avait trompé les soldats de Lucknow et de Cawnpore. Ceux-ci n'avaient pas hésité à reconnaître le nabab dans celui qui n'était que son frère, et il eût été impossible de ne pas commettre cette méprise. Ainsi, lorsque la communication, faite aux autorités, annonça la mort du nabab, Nana Sahib vivait encore: c'était Balao Rao qui n'était plus.

Cette nouvelle circonstance, Nana Sahib avait eu grand soin de l'exploiter. Une fois de plus, elle lui assurait une sécurité presque absolue. En effet, son frère ne devait pas être recherché par la police anglaise avec le même acharnement que lui, et il ne le fut pas. Non seulement les massacres de Cawnpore ne lui étaient point imputés, mais il n'avait pas sur les Indous du centre l'influence pernicieuse que possédait le nabab.

Nana Sahib, se voyant traqué de si près, avait donc résolu de faire le mort jusqu'au moment où il pourrait définitivement agir, et, renonçant temporairement à ses projets insurrectionnels, il s'était donné tout entier à sa vengeance. Jamais, d'ailleurs, les circonstances n'avaient été plus favorables. Le colonel Munro, toujours surveillé par ses agents, venait de quitter Calcutta pour un voyage qui devait le conduire à Bombay. Ne serait-il pas possible de l'amener dans la région des Vindhyas, à travers les pro-

vinces du Bundelkund? Nana Sahib le pensa, et ce fut dans ce but qu'il lui dépêcha l'intelligent Kâlagani.

Le nabab quitta alors le pâl de Tandît, qui ne lui offrait plus un abri sûr. Il s'enfonça dans la vallée de la Nerbudda, jusqu'aux dernières gorges des Vindhyas. Là s'élevait la forteresse de Ripore, qui lui parut un lieu de refuge où la police ne songerait guère à le relancer, puisqu'elle devait le croire mort.

Nana Sahib s'y installa donc avec les quelques Indous dévoués à sa personne. Il les renforça bientôt d'une bande de Dacoits, dignes de se ranger sous les ordres d'un tel chef, et il attendit.

Mais qu'attendait-il depuis quatre mois? Que Kâlagani eût rempli sa mission, et lui fit connaître la prochaine arrivée, du colonel Munro dans cette partie des Vindhyas, où il serait sous sa main.

Toutefois, une crainte s'empara de Nana Sahib. Ce fut que la nouvelle de sa mort, répandue dans toute la péninsule, n'arrivât aux oreilles de Kâlagani. Si celui-ci y ajoutait foi, n'abandonnerait-il pas son oeuvre de trahison vis-à-vis du colonel Munro?

De là, l'envoi d'un autre Indou à travers les routes du Bundelkund, ce Nassim qui, mêlé à la caravane des Banjaris, rencontra le train de Steam-House sur la route du Scindia, se mit en communication avec Kâlagani, et l'instruisit du véritable état des choses.

Cela fait, Nassim, sans perdre une heure, revint à la forteresse de Ripore, et il informa Nana Sahib de tout ce qui s'était passé depuis le jour où Kâlagani avait quitté Bhopal. Le colonel Munro et ses compagnons s'avançaient à petites journées vers les Vind-

hyas, Kâlagani les guidait, et c'était aux environs du lac Puturia qu'il fallait les attendre.

Tout avait donc réussi aux souhaits du nabab. Sa vengeance ne pouvait plus lui échapper.

Et, en effet, ce soir-là, le colonel Munro était seul, désarmé, en sa présence, à sa merci.

Après les premiers mots échangés, ces deux hommes se regardèrent un instant sans prononcer une seule parole.

Mais, soudain, l'image de lady Munro repassant plus vivement devant ses yeux, le colonel eut comme un afflux de sang de son coeur à sa tête. Il s'élança sur le meurtrier des prisonniers de Cawnpore!...

Nana Sahib se contenta de faire deux pas en arrière.

Trois Indous s'étaient subitement jetés sur le colonel, et ils le maîtrisèrent, non sans peine.

Cependant, sir Edward Munro avait repris possession de lui-même. Le nabab le comprit sans doute, car, d'un geste, il écarta les Indous.

Les deux ennemis se retrouvèrent de nouveau face à face.

«Munro, dit Nana Sahib, les tiens ont attaché à la bouche de leurs canons les cent vingt prisonniers de Peschawar, et, depuis ce jour, plus de douze cents Cipayes ont péri de cette épouvantable mort! Les tiens ont massacré sans pitié les fugitifs de Lahore, ils ont égorgé, après la prise de Delhi, trois princes et vingt-neuf membres de la famille du roi, ils ont massacré à Lucknow six mille des nôtres, et trois mille après la campagne du Pendjab!

En tout, par le canon, le fusil, la potence ou le sabre, cent vingt mille officiers ou soldats natifs et deux cent mille indigènes ont payé de leur vie ce soulèvement pour l'indépendance nationale!

--À mort! à mort!» s'écrièrent les Dacoits et les Indous rangés autour de Nana Sahib. Le nabab leur imposa silence de la main, et attendit que le colonel Munro voulût lui répondre. Le colonel ne répondit pas. «Quant à toi, Munro, reprit le nabab, tu as tué de ta main la Rani de Jansi, ma fidèle compagne... et elle n'est pas encore vengée!» Pas de réponse du colonel Munro.

«Enfin, il y a quatre mois, dit Nana Sahib, mon frère Balao Rao est tombé sous les balles anglaises dirigées contre moi... et mon frère n'est pas encore vengé!

--À mort! À mort!» Ces cris éclatèrent avec plus de violence, celle fois, et toute la bande fit un mouvement pour se ruer sur le prisonnier.

«Silence! s'écria Nana Sahib. Attendez l'heure de la justice!»

Tous se turent.

«Munro, reprit le nabab, c'est un de tes ancêtres, c'est Hector Munro, qui a osé appliquer pour la première fois cet épouvantable supplice, dont les tiens ont fait un si terrible usage pendant la guerre de 1857! C'est lui qui a donné l'ordre d'attacher vivants, à la bouche de ses canons, des Indous, nos parents, nos frères...»

Nouveaux cris, nouvelles démonstrations, que Nana Sahib n'aurait pu réprimer cette fois. Aussi:

«Représailles pour représailles! ajouta-t-il. Munro, tu périras comme tant des nôtres ont péri!»

Puis, se retournant:

«Vois ce canon!»

Et le nabab montrait l'énorme pièce, longue de plus de cinq mètres, qui occupait le centre de l'esplanade.

«Tu vas être attaché, dit-il, à la bouche de ce canon! Il est chargé, et demain, au lever du soleil, sa détonation, se prolongeant jusqu'aux fonds de Vindhyas, apprendra à tous que la vengeance de Nana Sahib est enfin accomplie!»

Le colonel Munro regardait fixement le nabab avec un calme que l'annonce de son prochain supplice ne pouvait troubler.

«C'est bien, dit-il, tu fais ce que j'aurais fait, si tu étais tombé entre mes mains!»

Et, de lui-même, le colonel Munro alla se placer devant la bouche du canon, à laquelle, les mains liées derrière le dos, il fut attaché par de fortes cordes.

Et alors, pendant une longue heure, toute cette bande de Dacoits et d'Indous vint l'insulter lâchement. On eût dît des Sioux de l'Amérique du Nord autour d'un prisonnier enchaîné au poteau du supplice.

Le colonel Munro demeura impassible devant l'outrage, comme il voulait l'être devant la mort. Puis, la nuit venue, Nana Sahib, Kâlagani et Nassim se retirèrent dans la vieille caserne. Toute la bande, lasse enfin, quitta la place et rejoignit ses chefs. Sir Edward Munro resta en présence de la mort et de Dieu.

CHAPITRE XII

À la bouche d'un canon.

Le silence ne dura pas longtemps. Des provisions avaient été mises à la disposition de la bande des Dacoits. Pendant qu'ils mangeaient, on pouvait les entendre crier, vociférer, sous l'influence de cette violente liqueur d'arak, dont ils faisaient un usage immodéré.

Mais tout ce vacarme s'apaisa peu à peu. Le sommeil ne devait pas tarder à s'emparer de ces brutes, très surmenées déjà par une longue journée de fatigue.

Sir Edward Munro allait-il donc être laissé sans gardien jusqu'au moment où sonnerait l'heure de sa mort? Nana Sahib ne ferait-il pas veiller sur son prisonnier, bien que celui-ci, solidement attaché par les triples tours de corde qui lui cerclaient les bras et la poitrine, fût hors d'état de faire un mouvement?

Le colonel se le demandait, quand, vers huit heures, il vit un Indou quitter la caserne et s'avancer sur l'esplanade.

Cet Indou avait pour consigne de rester pendant toute la nuit auprès du colonel Munro.

Tout d'abord, après avoir traversé obliquement le plateau, il vint droit au canon, afin de s'assurer que le prisonnier était toujours là. D'une main vigoureuse, il essaya les cordes, qui ne cédèrent point. Puis, sans s'adresser au colonel, mais se parlant à lui-même:

«Dix livres de bonne poudre! dit-il. Il y a longtemps que le vieux canon de Ripore n'a parlé, mais, demain, il parlera!...»

Cette réflexion amena un sourire de dédain sur le fier visage du colonel Munro. La mort n'était pas pour l'effrayer, si épouvantable qu'elle dût être.

L'indou, après avoir examiné la partie antérieure de la bouche à feu, revint un peu en arrière, caressa de sa main l'épaisse culasse, et son doigt se posa un instant sur la lumière, que la poudre de l'amorce emplissait jusqu'à l'orifice.

Puis, l'Indou resta appuyé sur le bouton de la culasse. Il semblait avoir absolument oublié que le prisonnier fût là, comme un patient au pied du gibet, attendant que la trappe se dérobe sous lui.

Indifférence ou effet de l'arak qu'il venait de boire, l'Indou chantonnait entre ses dents un vieux refrain du Goundwana. Il s'interrompait et recommençait, comme un homme auquel, sous l'influence d'une demi-ivresse, sa pensée échappe peu à peu.

Un quart d'heure plus tard, l'Indou se redressa. Sa main se promena sur la croupe du canon. Il en fit le tour, et, s'arrêtant devant le colonel Munro, il le regarda en murmurant d'incohérentes paroles. Par instinct, ses doigts saisirent une dernière fois les cordes, comme pour les serrer plus solidement; puis, hochant la tête, en homme qui est rassuré, il alla s'accouder sur le parapet, à une dizaine de pas, vers la gauche de la bouche à feu.

Pendant dix minutes encore, l'Indou demeura dans cette position, tantôt tourné vers le plateau, tantôt penché en dehors, et plongeant ses regards dans l'abîme qui se creusait au pied de la forteresse.

Il était visible qu'il faisait un dernier effort pour ne pas succomber au sommeil. Mais enfin, la fatigue l'emportant, il se laissa glisser jusqu'au sol, s'y étendit, et l'ombre du parapet le rendit absolument invisible.

La nuit, d'ailleurs, était déjà profonde. D'épais nuages, immobiles, s'allongeaient sur le ciel. L'atmosphère était aussi calme que si les molécules de l'air eussent été soudées l'une à l'autre. Les bruits de la vallée n'arrivaient pas à cette hauteur. Le silence était absolu.

Ce qu'allait être une telle nuit d'angoisses pour le colonel Munro, il convient de le dire, à l'honneur de cet homme énergique. Pas un instant, il ne songea à cette dernière seconde de sa vie, pendant laquelle les tissus de son corps, rompus violemment, ses membres effroyablement dispersés, iraient se perdre dans l'espace. Ce ne serait qu'un coup de foudre, après tout, et ce n'était pas là de quoi ébranler une nature sur laquelle jamais effroi physique ou moral n'avait eu prise. Quelques heures lui restaient encore à vivre: elles appartenaient à cette existence, qui avait été si heureuse pendant sa plus longue période. Sa vie se rouvrait tout entière avec une singulière précision. Tout son passé se représentait à son esprit.

L'image de lady Munro se dressait devant lui. Il la revoyait, il l'entendait, cette infortunée qu'il pleurait comme aux premiers jours, non plus des yeux, mais du coeur! Il la retrouvait jeune fille, au milieu de cette funeste ville de Cawnpore, dans cette habitation où il l'avait pour la première fois admirée, connue, aimée! Ces quelques années de bonheur, brusquement terminées par la plus épouvantable des catastrophes, se ravivèrent dans son esprit. Tous leurs détails, si légers qu'ils fussent, lui revinrent à la

mémoire avec une telle netteté, que la réalité n'eut peut-être pas été plus «réelle»! Le milieu de la nuit était déjà passé que sir Edward Munro ne s'en était pas aperçu. Il avait vécu tout entier dans ses souvenirs, sans que rien l'en eût pu distraire, là-bas, près de sa femme adorée. En trois heures s'étaient résumés les trois ans qu'il avait vécu près d'elle! Oui! son imagination l'avait irrésistiblement enlevé de ce plateau de la forteresse de Ripore, elle l'avait arraché à la bouche de ce canon, dont le premier rayon du soleil allait, pour ainsi dire, enflammer l'amorce!

Mais alors, l'horrible dénouement du siège de Cawnpore lui apparut, l'emprisonnement de lady Munro et de sa mère dans le Bibi-Ghar, le massacre de leurs malheureuses compagnes, et enfin ce puits, tombeau de deux cents victimes, sur lequel, quatre mois auparavant, il était allé une dernière fois pleurer.

Et cet odieux Nana Sahib qui était là, à quelques pas, derrière des murs de cette caserne en ruines, l'ordonnateur des massacres, le meurtrier de lady Munro et de tant d'autres infortunées! Et c'était entre ses mains qu'il venait de tomber, lui, qui avait voulu se faire le justicier de cet assassin que la justice n'avait pu atteindre!

Sir Edward Munro, sous la poussée d'une colère aveugle, fit un effort désespéré pour rompre ses liens. Les cordes craquèrent, et les noeuds, resserrés, lui entrèrent dans les chairs. Il poussa un cri, non de douleur, mais d'impuissante rage.

À ce cri, l'Indou, étendu dans l'ombre du parapet, redressa la tête. Le sentiment de sa situation le reprit. Il se souvint qu'il était le gardien du prisonnier.

Il se releva donc, s'avança en hésitant vers le colonel Munro, lui posa la main sur l'épaule, pour s'assurer qu'il était toujours là, et, du ton d'un homme à moitié endormi:

«Demain, dit-il, au lever du soleil... Boum!»

Puis, il retourna vers le parapet, afin d'y reprendre un point d'appui. Dès qu'il l'eut touché, il se coucha sur le sol et ne tarda pas à s'assoupir complètement.

À la suite de cet inutile effort, une sorte de calme avait repris le colonel Munro. Le cours de ses pensées se modifia, sans qu'il songeât davantage au sort qui l'attendait. Par une association d'idées toute naturelle, il pensa à ses amis, à ses compagnons. Il se demanda si, eux aussi, n'étaient pas tombés entre les mains d'une autre bande de ces Dacoits qui fourmillent dans les Vindhyas, si on ne leur réservait pas un sort identique au sien, et cette pensée lui serra le coeur.

Mais, presque aussitôt, il se dit que cela ne pouvait être. En effet, si le nabab avait résolu leur mort, il les aurait réunis à lui dans le même supplice. Il eût voulut doubler ses angoisses de celles de ses amis. Non! ce n'était que sur lui, sur lui seul,-- il essayait de l'espérer,--que Nana Sahib voulait assouvir sa haine!

Cependant, si déjà et par impossible, Banks, le capitaine Hod, Maucler, étaient libres, que faisaient-ils? Avaient-ils pris la route de Jubbulpore, sur laquelle le Géant d'Acier, que n'avaient pu détruire les Dacoits, pouvait les transporter rapidement? Là, les secours ne manqueraient pas! Mais à quoi bon? Comment auraient-ils su où était le colonel Munro? Nul ne connaissait cette forteresse de Ripore, ce repaire de Nana Sahib. Et, d'ailleurs, pourquoi le nom du nabab leur serait-il venu à la pensée? Nana

Sahib n'était-il pas mort pour eux? N'avait-il pas succombé à l'attaque du pâl de Tandît? Non! ils ne pouvaient rien pour le prisonnier!

Du côté de Goûmi, nul espoir non plus. Kâlagani avait eu tout intérêt à se défaire de ce dévoué serviteur, et puisque Goûmi n'était pas là, c'est qu'il avait précédé son maître dans la mort!

Compter sur une chance quelconque de salut, c'eût été inutile. Le colonel Munro n'était point homme à s'illusionner. Il voyait les choses dans leur vrai, et il revint à ses premières pensées, au souvenir des jours heureux qui emplissait son coeur.

Combien d'heures s'étaient écoulées, pendant qu'il rêvait ainsi, il lui eût été difficile de l'évaluer. La nuit était toujours obscure. Rien n'apparaissait encore à la cime des montagnes de l'est, qui annonçât les premières lueurs de l'aube.

Cependant, il devait être environ quatre heures du matin, lorsque l'attention du colonel Munro fut attirée par un phénomène assez singulier. Jusqu'à ce moment, pendant ce retour sur son existence passée, il avait plutôt regardé en dedans qu'en dehors de lui. Les objets extérieurs, peu distincts au milieu de ces profondes ténèbres, n'auraient pu le distraire; mais alors, ses yeux devinrent plus fixes, et toutes les images, évoquées dans son souvenir, s'effacèrent soudain devant une sorte d'apparition, aussi inattendue qu'inexplicable.

En effet, le colonel Munro n'était plus seul sur le plateau de Ripore. Une lumière, encore indécise, venait de se montrer vers l'extrémité du sentier, à la poterne de la forteresse. Elle allait et venait, vacillante, trouble, menaçant de s'éteindre, reprenant son éclat, comme si elle eût été tenue par une main peu sûre.

Dans la situation où se trouvait le prisonnier, tout incident pouvait avoir son importance. Ses yeux ne quittèrent donc plus ce feu. Il observa qu'une sorte de vapeur fuligineuse s'en dégageait et qu'il était mobile. D'où cette conclusion qu'il ne devait pas être enfermé dans un fanal.

«Un de mes compagnons, se dit le colonel Munro... Goûmi peut-être! Mais non!... Il ne serait pas là avec une lumière qui le trahirait... Qu'est-ce donc?»

Le feu s'approchait lentement. Il glissa, d'abord, le long du mur de la vieille caserne, et sir Edward Munro put craindre qu'il ne fût aperçu de quelques-uns des Indous endormis au dedans.

Il n'en fut rien. Le feu passa sans être remarqué. Parfois, lorsque la main qui le portait s'agitait d'un mouvement fébrile, il se ravivait et brillait d'un plus vif éclat.

Bientôt le feu eut atteint le mur du parapet, et il en suivit la crête, comme une flamme de Saint-Elme dans les nuits d'orage.

Alors le colonel Munro commença à distinguer une sorte de fantôme, sans forme appréciable, une «ombre», que cette lumière éclairait vaguement. L'être quelconque, qui s'avançait ainsi, devait être recouvert d'un long pagne, sous lequel se cachaient ses bras et sa tête.

Le prisonnier ne remuait pas. Il retenait son souffle. Il craignait d'effaroucher cette apparition, de voir s'éteindre la flamme dont la clarté la guidait dans l'ombre. Il était aussi immobile que la pesante pièce de métal qui semblait le tenir dans son énorme gueule.

Cependant, le fantôme continuait à glisser le long du parapet. Ne pouvait-il arriver qu'il heurtât le corps de l'Indou endormi? Non. L'Indou était étendu à gauche du canon, et l'apparition venait par la droite, s'arrêtant parfois, puis reprenant sa marche, à petits pas.

Enfin, elle fut bientôt assez rapprochée pour que le colonel Munro pût la distinguer plus nettement.

C'était un être de moyenne taille, dont un long pagne, en effet, recouvrait tout le corps. De ce pagne sortait une main, qui tenait une branche de résine enflammée.

«Quelque fou, qui a l'habitude de visiter le campement des Dacoits, se dit le colonel Munro, et auquel on ne prend plus garde! Au lieu d'un feu, que n'a-t-il un poignard à la main!... Peut-être pourrais-je?...»

Ce n'était point un fou, et, cependant, sir Edward Munro avait à peu près deviné.

C'était la folle de la vallée de la Nerbudda, l'inconsciente créature, qui, depuis quatre mois, errait à travers les Vindhyas, toujours respectée et hospitalièrement accueillie de ces Gounds superstitieux. Ni Nana Sahib, ni aucun de ses compagnons ne savaient quelle part la «Flamme Errante» avait prise à l'attaque du pâl de Tandît. Souvent ils l'avaient rencontrée dans cette partie montagneuse du Bundelkund, et ils ne s'étaient jamais inquiétés de sa présence. Plusieurs fois déjà, dans ses courses incessantes, elle avait porté ses pas jusqu'à la forteresse de Ripore, et nul n'avait songé à l'en chasser. Ce n'était que le hasard de ses pérégrinations nocturnes qui venait de l'y amener cette nuit même.

Le colonel Munro ne savait rien de ce qui concernait la folle. De la Flamme Errante, il n'avait jamais entendu parler, et pourtant, cet être inconnu qui s'approchait, qui allait le toucher, lui parler peut-être, faisait battre son coeur avec une inexplicable violence.

Peu à peu, la folle s'était rapprochée du canon. Sa résine ne jetait plus que de faibles lueurs, et elle ne semblait pas voir le prisonnier, bien qu'elle fût en face de lui, et que ses yeux fussent presque visibles à travers ce pagne, percé de trous comme la cagoule d'un pénitent.

Sir Edward Munro ne bougeait pas. Ni par un mouvement de tête, ni par un mot, il n'essayait d'attirer l'attention de cette étrange créature.

D'ailleurs, elle revint presque aussitôt sur ses pas, de manière à faire le tour de l'énorme pièce, à la surface de laquelle sa résine dessinait de petites ombres flottantes.

Comprenait-elle, l'insensée, à quoi devait servir ce canon, allongé là comme un monstre, pourquoi cet homme était attaché à cette gueule, qui allait vomir le tonnerre et l'éclair au premier rayon du jour?

Non, sans doute. La Flamme Errante était là, comme elle était partout, inconsciemment. Elle errait, cette nuit, ainsi qu'elle l'avait déjà fait bien des fois, sur le plateau de Ripore. Puis, elle le quitterait, elle redescendrait le sentier sinueux, elle regagnerait la vallée, et reporterait ses pas là où la pousserait son imagination falote.

Le colonel Munro, qui pouvait librement tourner la tête, suivait tous ses mouvements. Il la vit passer derrière la pièce. De là, elle se dirigea de manière à rejoindre le mur du parapet, afin de le suivre, sans doute, jusqu'au point où il se reliait à la poterne.

En effet, la Flamme Errante marcha ainsi, mais, s'étant arrêtée soudain, à quelques pas de l'Indou endormi, elle se retourna. Quelque lien invisible l'empêchait-il donc d'aller plus avant? Quoi qu'il en soit, un inexplicable instinct la ramena vers le colonel Munro, et elle demeura encore immobile devant lui.

Cette fois, le coeur de sir Edward Munro battit avec une telle force, qu'il eût voulu y porter ses mains pour le contenir!

La Flamme Errante s'était approchée plus près. Elle avait élevé sa résine à la hauteur du visage du prisonnier, comme si elle eût voulu le mieux voir. À travers les trous de sa cagoule, ses yeux s'allumèrent d'une flamme ardente.

Le colonel Munro, involontairement fasciné par ce feu, la dévorait du regard.

Alors, la main gauche de la folle écarta peu à peu les plis de son pagne. Bientôt son visage se montra à découvert, et, à ce moment, de sa main droite, elle agita la résine, qui jeta une lueur plus intense.

Un cri!--un cri à demi étouffé,--s'échappa de la poitrine du prisonnier.

«Laurence! Laurence!»

Il se crut fou à son tour!... Ses yeux se fermèrent un instant.

C'était lady Munro! Oui! lady Munro elle-même,--qui se dressait devant lui!

«Laurence... toi... toi!» répéta-t-il.

Lady Munro ne répondit rien. Elle ne le reconnaissait pas. Elle ne semblait même pas l'entendre.

«Laurence! Folle! folle, oui!... mais vivante!»

Sir Edward Munro n'avait pu se tromper à une prétendue ressemblance. L'image de sa jeune femme était trop profondément gravée en lui. Non! même après neuf années d'une séparation qu'il devait croire éternelle, c'était lady Munro, changée sans doute, mais belle encore, c'était lady Munro, échappée par miracle aux bourreaux de Nana Sahib, qui était devant lui!

L'infortunée, après avoir tout fait pour défendre sa mère, égorgée sous ses yeux, était tombée. Frappée, mais non mortellement, et confondue avec tant d'autres, une des dernières elle fut précipitée dans le puits de Cawnpore, sur les victimes amoncelées qui le remplissaient déjà. La nuit venue, un suprême instinct de conservation la ramena à la margelle du puits,--l'instinct seul, car la raison, à la suite de ces effroyables scènes, l'avait déjà abandonnée. Après tout ce qu'elle avait souffert depuis le commencement du siège, dans la prison du Bibi-Ghar, sur le théâtre du massacre, après avoir vu égorger sa mère, sa tête s'était perdue. Elle était folle, folle, mais vivante! ainsi que venait de le reconnaître Munro. Folle, elle s'était traînée hors du puits, elle avait rôdé aux environs, elle avait pu quitter la ville, au moment où Nana Sahib et les siens l'abandonnaient, après la sanglante exécution. Folle, elle s'était sauvée dans les ténèbres, allant devant elle, à travers la campagne. Évitant les villes, fuyant les ter-

ritoires habités, ça et là recueillie par de pauvres raïots, respectée comme un être privé de raison, la pauvre folle était allée ainsi jusqu'aux monts Sautpourra, jusqu'aux Vindhyas! Et, morte pour tous, depuis neuf ans, mais l'esprit toujours frappé par le souvenir des incendies du siège, elle errait sans cesse!

Oui! c'était bien elle!

Le colonel Munro l'appela encore... Elle ne répondit pas. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir l'étreindre dans ses bras, l'enlever, l'emporter, recommencer près d'elle une nouvelle existence, lui rendre la raison à force de soins et d'amour!... Et il était lié à cette masse de métal, le sang coulait de ses bras par les entailles qu'y creusaient ces cordes, et rien ne pouvait l'arracher avec elle de ce lieu maudit!

Quel supplice, quelle torture, que n'avait même pu rêver la cruelle imagination de Nana Sahib! Ah! si ce monstre eût été là, s'il eût su que lady Munro était en son pouvoir, quelle horrible joie il en eût ressenti! Quel raffinement il aurait sans doute ajouté aux angoisses du prisonnier!

«Laurence! Laurence!» répétait sir Edward Munro.

Et il l'appelait à voix haute, au risque de réveiller l'Indou, endormi à quelques pas, au risque d'attirer les Dacoits, couchés dans la vieille caserne, et Nana Sahib lui-même!

Mais lady Munro, sans comprendre, continuait à le regarder de ses yeux hagards. Elle ne voyait rien, des épouvantables souffrances que subissait cet infortuné, qui la retrouvait au moment où lui-même allait mourir! Sa tête se balançait, comme si elle n'eût pas voulu répondre!

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi; puis, sa main s'abaissa, son voile retomba sur sa figure, et elle recula d'un pas.

Le colonel Munro crut qu'elle allait s'enfuir!

«Laurence!» cria-t-il une dernière fois, comme s'il lui eût jeté un suprême adieu.

Mais non! Lady Munro ne songeait pas à quitter le plateau de Ripore, et la situation, quelque épouvantable qu'elle fût déjà, allait encore s'aggraver.

En effet, lady Munro s'arrêta. Évidemment, ce canon avait attiré son attention. Peut-être s'éveillait-il en elle quelque souvenir obscurci du siège de Cawnpore! Elle revint donc, à pas lents. Sa main, qui tenait la résine, promenait sa flamme sur le tube de métal, et il suffisait d'une étincelle, enflammant l'amorce, pour que le coup partît!

Munro allait-il donc mourir de cette main?

Cette idée, il ne put la supporter! Mieux valait périr sous les yeux de Nana Sahib et des siens!

Munro allait appeler, réveiller ses bourreaux!...

Soudain, il sentit de l'intérieur du canon une main presser ses mains, attachées derrière son dos. C'était la pression d'une main amie qui cherchait à dénouer ses liens. Bientôt, le froid d'une lame d'acier, se glissant avec précaution entre les cordes et ses poignets, l'avertit que, dans l'âme même de cette pièce énorme, se tenait, mais par quel miracle! un libérateur.

Il ne pouvait s'y tromper! On coupait les cordes qui l'attachaient!...

En une seconde, ce fut fait! Il put faire un pas en avant. Il était libre!

Si maître de lui qu'il fût, un cri allait le perdre!...

Une main s'allongea hors de la pièce... Munro la saisit, il la tira, et un homme, qui venait de se dégager par un dernier effort de l'orifice du canon, tombait à ses pieds.

C'était Goûmi!

Le fidèle serviteur, après s'être échappé, avait continué à remonter la route de Jubbulpore, au lieu de revenir au lac, vers lequel se dirigeait la troupe de Nassim. Arrivé au chemin de Ripore, il avait dû se cacher une seconde fois. Un groupe d'Indous était là, parlant du colonel Munro que les Dacoits, dirigés par Kâlagani, allaient amener à la forteresse, où Nana Sahib lui réservait la mort par le canon. Sans hésiter, Goûmi s'était glissé dans l'ombre jusqu'au sentier tournant, il avait atteint l'esplanade, en ce moment déserte. Et alors, l'idée héroïque lui était venue de s'introduire dans l'énorme engin, en véritable clown qu'il était, avec la pensée de délivrer son maître, si les circonstances s'y prêtaient, ou, s'il ne pouvait le sauver, de se confondre avec lui dans la même mort!

«Le jour va venir! dit Goûmi à voix basse. Fuyons!

--Et lady Munro?» Le colonel montrait la folle, debout, immobile. Sa main était, en ce moment, posée sur la culasse du canon.

«Dans nos bras... maître...» répondit Goûmi, sans demander d'autre explication.

Il était trop tard!

Au moment où le colonel et Goûmi s'approchaient d'elle pour la saisir, lady Munro, voulant leur échapper, se raccrocha de la main à la pièce, sa résine s'abattit sur l'amorce, et une effroyable détonation, répercutée par les échos des Vindhyas, remplit d'un roulement de tonnerre toute la vallée de la Nerbudda.

CHAPITRE XIII

Géant d'Acier!

Au bruit de cette détonation, lady Munro était tombée évanouie dans les bras de son mari.

Sans perdre un instant, le colonel s'élança à travers l'esplanade, suivi de Goûmi. L'Indou, armé de son large couteau, eut en un instant raison du gardien ahuri que la détonation avait remis sur ses pieds. Puis, tous deux se jetèrent dans l'étroit sentier qui conduisait au chemin de Ripore.

Sir Edward Munro et Goûmi avaient à peine franchi la poterne que la troupe de Nana Sahib, brusquement réveillée, envahissait le plateau.

Il y eut là, parmi les Indous, un moment d'hésitation qui pouvait être favorable aux fugitifs.

En effet, Nana Sahib passait rarement la nuit entière dans la forteresse. La veille, après avoir fait attacher le colonel Munro à la bouche du canon, il était allé rejoindre quelques chefs de tribus du Goundwana, qu'il ne visitait jamais au grand jour. Mais c'était

l'heure à laquelle il rentrait ordinairement, et il ne pouvait tarder à reparaître.

Kâlagani, Nassim, les Indous, les Dacoits, plus de cent hommes, étaient prêts à se lancer à la poursuite du prisonnier. Une pensée les retenait encore. Ce qui s'était passé, ils l'ignoraient absolument. Le cadavre de l'Indou, qui avait été préposé à la garde du colonel, ne pouvait rien leur apprendre.

Or, de toutes les probabilités, il devait résulter ceci pour eux: c'est que, par une circonstance fortuite, le feu avait été mis au canon, avant l'heure fixée pour le supplice, et que du prisonnier il ne restait plus maintenant que d'informes débris!

La fureur de Kâlagani et des autres se manifesta par un concert de malédictions. Ni Nana Sahib ni aucun d'eux n'auraient donc cette joie d'assister aux derniers moments du colonel Munro!

Mais le nabab n'était pas loin. Il avait dû entendre la détonation. Il allait revenir en toute hâte à la forteresse. Que lui répondrait-on, lorsqu'il demanderait compte du prisonnier qu'il y avait laissé?

De là, chez tous, une hésitation, qui avait donné aux fugitifs le temps de prendre quelque avance, avant d'avoir été aperçus.

Aussi, sir Edward Munro et Goûmi, pleins d'espoir, après cette miraculeuse délivrance, descendaient-ils rapidement le sinueux sentier. Lady Munro, bien qu'évanouie, ne pesait guère aux bras vigoureux du colonel. Son serviteur était là, d'ailleurs, pour lui venir en aide.

Cinq minutes après avoir passé la poterne, tous deux étaient à moitié chemin du plateau et de la vallée. Mais le jour commençait à se faire, et les premières blancheurs de l'aube pénétraient déjà jusqu'au fond de l'étroite gorge.

De violents cris éclatèrent alors au-dessus de leur tête.

Penché au-dessus du parapet, Kâlagani venait d'apercevoir vaguement la silhouette des deux hommes qui fuyaient. L'un de ces hommes ne pouvait être que le prisonnier de Nana Sahib!

«Munro! C'est Munro!» cria Kâlagani, ivre de fureur.

Et, franchissant la poterne, il se jeta à sa poursuite, suivi de toute sa bande.

«Nous avons été aperçus! dit le colonel, sans ralentir son pas.

--J'arrêterai les premiers! répondit Goûmi. Ils me tueront, mais cela vous donnera peut-être le temps de gagner la route!

--Ils nous tueront tous les deux, ou nous leur échapperons ensemble!» s'écria Munro.

Le colonel et Goûmi avaient hâté leur marche. Arrivés sur la partie inférieure du sentier, déjà moins raide, ils pouvaient courir. Il ne s'en fallait plus que d'une quarantaine de pas qu'ils eussent atteint le chemin de Ripore, qui aboutissait à la grande route, et sur lequel la fuite leur deviendrait plus facile.

Mais, plus facile aussi serait la poursuite. Chercher un refuge, c'était inutile. Tous deux auraient été bientôt découverts. Donc, nécessité de distancer les Indous, et, en outre, de sortir avant eux du dernier défilé des Vindhyas.

La résolution du colonel Munro fut aussitôt prise. Il ne retomberait pas vivant aux mains de Nana Sahib. Celle qui venait de lui être rendue, il la frapperait du poignard de Goûmi, plutôt que de la livrer au nabab, et de ce poignard il se frapperait ensuite!

Tous deux avaient alors une avance de près de cinq minutes. Au moment où les premiers Indous franchissaient la poterne, le colonel Munro et Goûmi entrevoyaient déjà le chemin auquel se reliait le sentier, et la grande route n'était qu'à un quart de mille.

«Hardi, maître! disait Goûmi, prêt à faire au colonel un rempart de son corps. Avant cinq minutes, nous serons sur la route de Jubbulpore!

--Dieu fasse que nous y trouvions du secours!» murmura le colonel Munro. Les clameurs des Indous devenaient de plus en plus distinctes. Au moment où les fugitifs débouchaient sur le chemin, deux hommes, qui marchaient rapidement, arrivaient au bas du sentier. Il faisait assez jour alors pour que l'on pût se reconnaître, et deux noms, comme deux cris de haine, se répondirent à la fois: «Munro!

--Nana Sahib!» Le nabab, au bruit de la détonation, était accouru et remontait en toute hâte à la forteresse. Il ne pouvait comprendre pourquoi ses ordres avaient été exécutés avant l'heure. Un Indou l'accompagnait, mais, avant que cet Indou n'eût pu faire ni un pas ni même un geste, il tombait aux pieds de Goûmi, mortellement frappé de ce couteau qui avait coupé les liens du colonel. «À moi! cria Nana Sahib, appelant toute la troupe qui descendait le sentier.

--Oui, à toi!» répondit Goûmi. Et, plus prompt que l'éclair, il se jeta sur le nabab. Son intention avait été,--du moins s'il ne

parvenait pas à le tuer du premier coup,--de lutter du moins avec lui, de manière à donner au colonel Munro le temps de gagner la route; mais la main de fer du nabab avait arrêté la sienne, et son couteau venait de lui échapper.

Furieux de se sentir désarmé, Goûmi saisit alors son adversaire à la ceinture, et, le serrant sur sa poitrine, il l'emporta dans ses bras vigoureux, décidé à se précipiter avec lui dans le premier abîme qu'il rencontrerait.

Cependant, Kâlagani et ses compagnons, se rapprochant, allaient atteindre l'extrémité inférieure du sentier, et alors plus d'espérance de pouvoir leur échapper!

«Encore un effort! répéta Goûmi. Je tiendrai bon pendant quelques minutes, en me faisant un bouclier de leur nabab! Fuyez, maître, fuyez sans moi!»

Mais trois minutes à peine séparaient maintenant les fugitifs de ceux qui les poursuivaient, et le nabab appelait Kâlagani d'une voix étouffée.

Tout à coup, à vingt pas en avant, des cris retentirent.

«Munro! Munro!»

Banks était là, sur le chemin de Ripore, avec le capitaine Hod, Maucler, le sergent Mac Neil, Fox, Parazard, et, à cent pas d'eux, sur la grande route, le Géant d'Acier, lançant des tourbillons de fumée, les attendait avec Storr et Kâlouth!

Après la destruction de la dernière maison de Steam-House, l'ingénieur et ses compagnons n'avaient plus qu'un parti à prendre: utiliser comme véhicule l'éléphant que la bande des Da-

coits n'avait pu détruire. Donc, juchés sur le Géant d'Acier, ils avaient aussitôt quitté le lac Puturia et remonté la route de Jubbulpore. Mais, au moment où ils passaient devant le chemin qui menait à la forteresse, une formidable détonation avait retenti au-dessus de leurs têtes, et ils s'étaient arrêtés.

Un pressentiment, un instinct, si l'on veut, les avait poussés à se lancer sur ce chemin. Qu'espéraient-ils? Ils n'auraient pu le dire.

Toujours est-il que, quelques minutes après, le colonel était devant eux, qui leur criait:

«Sauvez lady Munro!

--Et tenez bon Nana Sahib, le vrai!» s'écria Goûmi. Il avait, dans un dernier effort de furie, jeté à terre le nabab, à demi suffoqué, dont se saisirent le capitaine Hod, Mac Neil et Fox. Puis, sans demander aucune explication, Banks et les siens rejoignirent le Géant d'Acier sur la route. Par ordre du colonel, qui voulait le livrer à la justice anglaise, Nana Sahib fut attaché sur le cou de l'éléphant. Quant à lady Munro, on la déposa dans la tourelle, et son mari prit place à ses côtés. Tout à sa femme, qui commençait à reprendre ses sens, il épiait en elle quelque lueur de raison. L'ingénieur et ses compagnons s'étaient hissés rapidement sur le dos du Géant d'Acier.

«À toute vitesse!» cria Banks.

Il faisait jour alors. Un premier groupe d'Indous apparaissait déjà à une centaine de pas en arrière. À tout prix il fallait atteindre, avant eux, le poste avancé du cantonnement militaire de Jubbulpore, qui commande le dernier défilé des Vindhyas.

Le Géant d'Acier avait abondamment eau, combustible, tout ce qui était nécessaire pour le maintenir en pression et lui donner son maximum de vitesse. Mais, sur cette route aux tournants brusques, il ne pouvait se lancer en aveugle.

Les cris des Indous redoublaient alors, et toute la troupe gagnait visiblement sur lui.

«Il faudra se défendre, dit le sergent Mac Neil.

--Nous nous défendrons!» répondit le capitaine Hod. Il restait encore une douzaine de coups à tirer. Donc, nécessité de ne pas perdre une seule balle, car les Indous étaient armés, et il importait de les tenir à distance. Le capitaine Hod et Fox, leur carabine à la main, se postèrent sur la croupe de l'éléphant, un peu en arrière de la tourelle. Goûmi, en avant, le fusil à l'épaule, se tenait de manière à pouvoir tirer obliquement. Mac Neil, près de Nana Sahib, un revolver d'une main, un poignard de l'autre, était prêt à le frapper, si les Indous arrivaient jusqu'à lui. Kâlouth et Parazard, devant le foyer, le chargeaient de combustible. Banks et Storr dirigeaient la marche du Géant d'Acier. La poursuite durait déjà depuis dix minutes. Deux cents pas, au plus, séparaient les Indous, Banks et les siens. Si ceux-là allaient plus vite, l'éléphant artificiel pouvait aller plus longtemps qu'eux. Toute la tactique consistait donc à les empêcher de gagner de l'avant.

En ce moment, une dizaine de coups de feu éclatèrent.

Les balles passèrent en sifflant au-dessus du Géant d'Acier, sauf une, qui le frappa à l'extrémité de sa trompe.

«Ne tirez pas! Il ne faut tirer qu'à coup sûr! cria le capitaine Hod. Ménageons nos balles! Ils sont encore trop loin!»

Banks, voyant alors devant lui un mille de route qui se développait presque en ligne droite, ouvrit largement le régulateur, et le Géant d'Acier, accroissant sa vitesse, laissa la bande de plusieurs centaines de pas en arrière.

«Hurrah! hurrah pour notre Géant! s'écria le capitaine Hod, qui ne pouvait se contenir! Ah! les canailles! Ils ne l'auront pas!»

Mais, à l'extrémité de cette partie rectiligne de la route, une sorte de défilé montant et sinueux, dernier col du revers méridional des Vindhyas, allait nécessairement retarder la marche de Banks et de ses compagnons. Kâlagani et les autres, le sachant bien, n'abandonnèrent pas leur poursuite.

Le Géant d'Acier eut rapidement atteint cet étranglement du chemin, qui se glissait entre deux hauts talus rocheux.

Il fallut alors ralentir la vitesse et ne plus avancer qu'avec une extrême précaution. Par suite de ce retard, les Indous regagnèrent tout le terrain perdu. S'ils n'avaient plus l'espoir de sauver Nana Sahib, qui était à la merci d'un coup de poignard, du moins ils vengeraient sa mort.

Bientôt, de nouvelles détonations éclatèrent, mais sans atteindre aucun de ceux qu'emportait le Géant d'Acier.

«Cela va devenir sérieux! dit le capitaine Hod, en épaulant sa carabine. Attention!»

Goûmi et lui firent feu, simultanément. Deux des Indous les plus rapprochés, frappés en pleine poitrine, tombèrent sur le sol. «Deux de moins! dit Goûmi, en rechargeant son arme.

--Deux pour cent! s'écria le capitaine Hod. Ce n'est pas assez! Il faut leur prendre plus cher que cela!»

Et les carabines du capitaine et de Goûmi, auxquelles se joignit le fusil de Fox, atteignirent mortellement trois autres Indous.

Mais, à s'avancer à travers ce sinueux défilé, on n'allait pas vite. En même temps qu'elle se rétrécissait, la route, on le sait, offrait une rampe très prononcée. Pourtant, encore un demi-mille, et la dernière rampe des Vindhyas serait franchie, et le Géant d'Acier déboucherait à cent pas d'un poste, presque en vue de la station de Jubbulpore!

Les Indous n'étaient pas gens à reculer devant le feu du capitaine Hod et de ses compagnons. Leur vie ne comptait plus quand il s'agissait de sauver ou de venger Nana Sahib! Dix, vingt d'entre eux tomberaient sous les balles, mais quatre-vingts seraient encore là pour se jeter sur le Géant d'Acier et avoir raison de la petite troupe, à laquelle il servait de citadelle roulante! Aussi redoublèrent-ils d'efforts afin de rejoindre ceux qu'ils poursuivaient.

Kâlagani n'ignorait pas, d'ailleurs, que le capitaine Hod et les siens devaient en être à leurs dernières cartouches, et que bientôt fusils et carabines ne seraient plus que des armes inutiles entre leurs mains.

En effet, les fugitifs avaient épuisé la moitié des munitions qui leur restaient, et ils allaient être dans l'impossibilité de se défendre.

Cependant, quatre coups de feu retentirent encore, et quatre Indous tombèrent.

Il ne restait plus au capitaine Hod et à Fox que deux coups à tirer.

À ce moment, Kâlagani, qui s'était ménagé jusque-là, se porta en avant plus que la prudence ne le voulait.

«Ah! toi! je te tiens!» s'écria le capitaine Hod, en le visant avec le plus grand calme.

La balle ne quitta la carabine du capitaine que pour aller frapper le traître au milieu du front. Ses mains s'agitèrent un instant, il tourna sur lui-même et tomba.

À cet instant, l'extrémité sud du défilé apparut. Le Géant d'Acier fit un suprême effort. Une dernière fois, la carabine de Fox se fit entendre. Un dernier Indou roula à terre.

Mais les Indous s'aperçurent presque aussitôt que le feu avait cessé, et ils se lancèrent à l'assaut de l'éléphant, dont ils n'étaient plus qu'à cinquante pas.

«À terre! à terre!» cria Banks.

Oui! En l'état des choses, mieux valait abandonner le Géant d'Acier, et courir vers le poste qui n'était plus éloigné.

Le colonel Munro, emportant sa femme dans ses bras, prit pied sur la route.

Le capitaine Hod, Maucler, le sergent et les autres avaient immédiatement sauté à terre.

Seul, Banks était resté dans la tourelle.

«Et ce gueux!» s'écria le capitaine Hod, en montrant Nana Sahib, attaché au cou de l'éléphant.

--Laisse-moi faire, mon capitaine!» répondit Banks d'un ton singulier. Puis, donnant un dernier tour au régulateur, il descendit à son tour. Tous s'enfuirent alors, le poignard à la main, prêts à vendre chèrement leur vie. Cependant, sous la poussée de la vapeur, le Géant d'Acier, bien qu'abandonné à lui-même, continuait à remonter la rampe; mais, n'étant plus dirigé, il vint buter contre le talus gauche du chemin, comme un bélier qui veut faire tête, et, s'arrêtant brusquement, il barra presque entièrement la roule.

Banks et les siens en étaient déjà à une trentaine de pas, lorsque les Indous se jetèrent en masse sur le Géant d'Acier, afin de délivrer Nana Sahib.

Soudain, un fracas épouvantable, égal aux plus violents coups de tonnerre, secoua les couches d'air avec une indescriptible violence.

Banks, avant de quitter la tourelle, avait lourdement chargé les soupapes de l'appareil. La vapeur atteignit donc une tension extrême, et, lorsque le Géant d'Acier buta contre la paroi de roc, cette vapeur, ne trouvant plus d'issue par les cylindres, fit éclater la chaudière, dont les débris se dispersèrent en toutes directions.

«Pauvre Géant! s'écria le capitaine Hod, mort pour nous sauver!»

CHAPITRE XIV

Le cinquantième tigre du capitaine Hod.

Le colonel Munro, ses amis, ses compagnons, n'avaient plus rien à craindre, ni du nabab, ni des Indous, qui s'étaient attachés à sa fortune, ni de ces Dacoits, dont il avait formé une redoutable bande dans cette partie du Bundelkund.

Au bruit de l'explosion, les soldats du poste de Jubbulpore étaient sortis en nombre imposant. Ce qui restait des compagnons de Nana Sahib, se trouvant sans chef, avait aussitôt pris la fuite.

Le colonel Munro se fit reconnaître. Une demi-heure après, tous arrivaient à la station, où ils trouvèrent abondamment ce qui leur manquait, et particulièrement les vivres, dont ils avaient le plus pressant besoin.

Lady Munro fut logée dans un confortable hôtel, en attendant le moment de la conduire à Bombay. Là, sir Edward Munro espérait rendre la vie de l'âme à celle qui ne vivait plus que de la vie du corps, et qui serait toujours morte pour lui, tant qu'elle n'aurait pas recouvré la raison!

À vrai dire, aucun de ses amis ne se résignait à désespérer de la prochaine guérison de lady Munro. Tous attendaient avec confiance un événement qui seul pouvait profondément modifier l'existence du colonel.

Il fut convenu que, dès le lendemain, on partirait pour Bombay. Le premier train ramènerait tous les hôtes de Steam-House vers la capitale de l'Inde occidentale. Cette fois, ce serait la vul-

gaire locomotive qui les emporterait à toute vitesse, et non plus l'infatigable Géant d'Acier, dont il ne restait maintenant que des débris informes.

Mais ni le capitaine Hod, son fanatique admirateur, ni Banks, son créateur ingénieux, ni aucun des membres de l'expédition, ne devaient jamais oublier ce «fidèle animal», auquel ils avaient fini par accorder une vie réelle. Longtemps le bruit de l'explosion qui l'avait anéanti retentirait dans leur souvenir. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'avant de quitter Jubbulpore, Banks, le capitaine Hod, Maucler, Fox, Goûmi, eussent voulu retourner sur le théâtre de la catastrophe.

Il n'y avait évidemment plus rien à craindre de la bande des Dacoits. Toutefois, par surcroît de précaution, lorsque l'ingénieur et ses compagnons arrivèrent au poste des Vindhyas, un détachement de soldats se joignit à eux, et vers onze heures, ils atteignaient l'entrée du défilé.

Tout d'abord, ils trouvèrent, épars sur le sol, cinq ou six cadavres mutilés. C'étaient ceux des assaillants, qui s'étaient jetés sur le Géant d'Acier, afin de dégager Nana Sahib.

Mais c'était tout. Du reste de la bande, il n'y avait plus trace. Au lieu de retourner à leur repaire de Ripore, maintenant connu, les derniers fidèles de Nana Sahib avaient dû se disperser dans la vallée de la Nerbudda.

Quant au Géant d'Acier, il était entièrement détruit par l'explosion de la chaudière. L'une de ses larges pattes avait été rejetée à une grande distance. Une partie de sa trompe, lancée contre le talus, s'y était enfoncée et ressortait comme un bras gigantesque. Partout des tôles gondolées, des écrous, des boulons, des

grilles, des débris de cylindre, des articulations de bielles. Au moment de l'explosion, lorsque les soupapes chargées ne pouvaient plus lui offrir d'issue, la tension de la vapeur avait du être effroyable et dépasser peut-être vingt atmosphères.

Et maintenant, de l'éléphant artificiel dont les hôtes de Steam-House se montraient si fiers, de ce colosse qui provoquait la superstitieuse admiration des Indous, du chef-d'oeuvre mécanique de l'ingénieur Banks, de ce rêve réalisé du fantaisiste rajah de Bouthan, il ne restait plus rien qu'une carcasse méconnaissable et sans valeur!

«Pauvre bête! ne put s'empêcher de s'écrier le capitaine Hod, devant le cadavre de son cher Géant d'Acier.

--On pourra en fabriquer un autre... un autre, qui sera plus puissant encore! dit Banks.

--Sans doute, répondit le capitaine, en laissant échapper un gros soupir, mais ce ne sera plus lui!»

Pendant qu'ils se livraient à ces investigations, l'ingénieur et ses compagnons eurent la pensée de rechercher s'ils ne trouveraient pas quelques restes de Nana Sahib. À défaut de la figure du nabab, facile à reconnaître, celle de ses mains à laquelle il manquait un doigt leur eût suffi pour constater l'identité. Ils auraient bien voulu avoir cette preuve incontestable de la mort de celui qu'on ne pouvait plus confondre avec Balao Rao, son frère.

Mais aucun des débris sanglants, qui jonchaient le sol, ne semblait avoir appartenu à celui qui fut Nana Sahib. Ses fanatiques avaient-ils emporté jusqu'au dernier vestige de ses reliques? Cela était plus que probable.

Il devait néanmoins en résulter ceci: c'est que, puisqu'il n'y avait aucune preuve certaine de la mort de Nana Sahib, la légende allait reprendre ses droits; c'est que, dans l'esprit des populations de l'Inde centrale, l'insaisissable nabab passerait toujours pour vivant, en attendant que l'on fit un dieu immortel de l'ancien chef des Cipayes.

Mais, pour Banks et les siens, il n'était pas admissible que Nana Sahib eût pu survivre à l'explosion.

Ils revinrent à la station, non sans que le capitaine Hod eût ramassé un morceau d'une des défenses du Géant d'Acier,-- précieux débris, dont il voulait faire un souvenir.

Le lendemain, 4 octobre, tous quittaient Jubbulpore dans un wagon mis à la disposition du colonel Munro et de son personnel. Vingt-quatre heures plus tard, ils franchissaient les Ghâtes occidentales, ces Andes indoues, qui se développent sur une longueur de trois cent soixante lieues, au milieu d'épaisses forêts de banians, de sycomores, de teks, entremêlés de palmiers, de cocotiers, d'areks, de poivriers, de sandals, de bambous. Quelques heures après, le railway les déposait à l'île de Bombay, qui, avec les îles Salcette, Éléphanta et autres, forme une magnifique rade et porte à son extrémité sud-est la capitale de la Présidence.

Le colonel Munro ne devait pas rester dans cette grande ville, où se coudoient des Arabes, des Persans, des Banyans, des Abyssiniens, des Parsis ou Guèbres, des Scindes, des Européens de toutes nationalités, et même,--paraît-il,--des Indous.

Les médecins, consultés sur l'état de lady Munro, recommandèrent de la conduire dans une villa des environs, où le calme,

joint à leurs soins de tous les jours, au dévouement incessant de son mari, ne pouvait manquer de produire un salutaire effet.

Un mois se passa. Pas un des compagnons du colonel, pas un de ses serviteurs n'avait songé à le quitter. Le jour, qui n'était pas éloigné, où l'on pourrait entrevoir la guérison de la jeune femme, ils voulaient tous être là.

Ils eurent enfin cette joie. Peu à peu lady Munro revint à la raison. Ce charmant esprit se reprit à penser. De ce qu'avait été la Flamme Errante, il ne resta plus rien, pas même le souvenir.

«Laurence! Laurence!» s'était écrié le colonel, et lady Munro, le reconnaissant enfin était tombée dans ses bras.

Une semaine plus tard, les hôtes de Steam-House étaient réunis dans le bungalow de Calcutta. Là allait recommencer une existence bien différente de celle qui avait empli jusqu'alors la riche habitation. Banks y devait passer les loisirs que ses travaux lui laisseraient, le capitaine Hod les congés dont il pourrait disposer. Quant à Mac Neil et Goûmi, ils étaient de la maison et ne devaient jamais se séparer du colonel Munro.

À cette époque, Maucler fut obligé de quitter Calcutta pour revenir en Europe. Il le fit en même temps que le capitaine Hod, dont le congé était expiré et que le dévoué Fox allait suivre aux cantonnements militaires de Madras.

«Adieu! capitaine, lui dit le colonel Munro. Je suis heureux de penser que vous n'avez rien à regretter de votre voyage à travers l'Inde septentrionale, si ce n'est peut-être de n'avoir pas tué votre cinquantième tigre.

--Mais il est tué, mon colonel.

--Comment! Il est tué?

--Sans doute, répondit le capitaine Hod avec un geste superbe. Quarante-neuf tigres et... Kâlagani... cela ne fait-il pas mes cinquante?»

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

[1] Une femme non titrée, qui épouse un baronnet ou un chevalier, prend le titre de lady devant le nom de son mari. Mais cette qualification de lady ne peut précéder le nom de baptême, car, dans ce cas, elle est uniquement réservée aux filles de pairs. [2] Nom des porteurs de palanquins dans l'Inde. [3] Environ 8 kilomètres. [4] Deux millions de francs. [5] Depuis cette époque, l'église commémorative a été achevée. Sur les tablettes de marbre, des inscriptions rappellent la mémoire des ingénieurs du chemin de fer East-Indian qui moururent de maladie ou de leurs blessures pendant la grande insurrection de 1857, la mémoire des officiers, sergents et soldats du 34e régiment de l'armée royale tués au combat du 17 novembre devant Cawnpore, du capitaine Stuart Beatson, des officiers, hommes et femmes, du 32e régiment, morts pendant les sièges de Lucknow et de Cawnpore ou pendant l'insurrection, la mémoire enfin des martyrs du Bibi-Ghar, massacrés en juillet 1857. [6] Environ sept cent trente millimètres. [7] En 1877, 1677 êtres humains ont péri par la morsure des serpents. Les primes payées par le gouvernement pour la destruction de ces reptiles indiquent qu'en cette même année on en a tué 127,295.

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/14810. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.